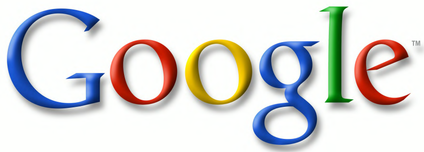
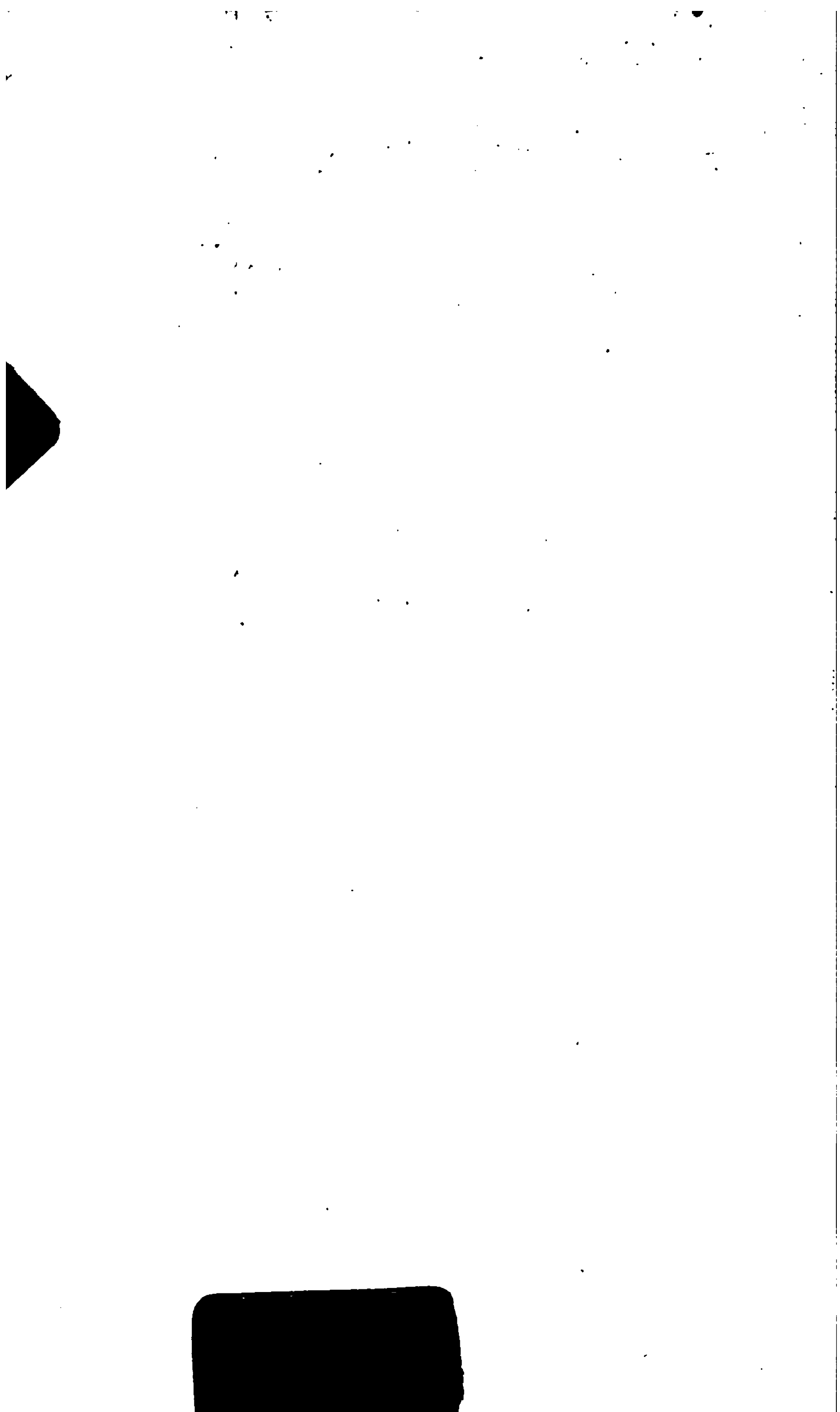

Google


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06728588 6

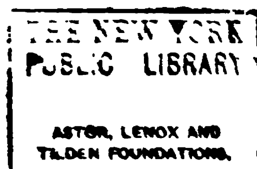


LES

GRANDS HOMMES

DE LA FRANCE

Saint-Denis. — Imprimerie J. Brochin.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Saint-Denis. — Imprimerie J. Brocuin.

LES

GRANDS HOMMES

DE LA FRANCE

HOMMES DE GUERRE

DEUXIÈME SÉRIE

PAR

ÉDOUARD GŒPP ET ÉMILE CORDIER

BERTRAND DU GUESCLIN
BAYARD

PARIS
P. DUCROCQ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
55, RUE DE SEINE, 55

1874



LE CONNÉTABLE DU GUESCLIN

D'après un ancien tableau du musée de Versailles.

« La grande cause qui se juge au quatorzième siècle, dit M. Charrière, dans son histoire de l'administration monarchique en France, c'est la fin de cette dualité qui avait été l'état normal de la Gaule pendant cinq siècles...

Pendant cinq siècles, en effet, la Gaule, divisée en un grand nombre d'états souverains, se partageait en une double ligue qui reconnaissait pour chef, l'une la royauté française, l'autre la royauté anglo-normande, rivalisant toutes deux pour la domination, ou, ce qui revient au même, pour la civilisation de la Gaule. »

La lutte était donc engagée entre la France et l'Angleterre. Le champion de la royauté française, l'adversaire constant de la cause anglaise, fut Bertrand du Guesclin qui, chose rare pour son temps, ne trahit jamais son parti et resta le défenseur fidèle, inébranlable et persévérant de la couronne de France.

« Et ce fut, comme le dit M. Guizot, la bonne fortune

de Charles V, de trouver parmi ses serviteurs, un homme qui devait être la force guerrière et la gloire chevaleresque de son règne. »

Bertrand du Guesclin est né au château de la Motte Broon, à six lieues de Rennes. Il ne reste plus rien de ce château qui subsista longtemps et où, en 1666, on montrait encore aux étrangers la chambre où naquit le héros.

On ignore la date de sa naissance. Certains historiens, et M. Guizot est de ce nombre, le font naître en 1314, d'autres en 1320 seulement; quelques écrivains même disent qu'il ne vit le jour qu'en 1326. La date qui paraît la plus probable est 1321; c'est du reste celle que le conseil général des Côtes-du-Nord a fait graver, en 1840, sur la colonne qu'il a fait élever en l'honneur du grand capitaine, sur la place même qu'occupait autrefois le château de la Motte Broon.

Son père, Robert ou Regnault du Guesclin, appartenait à une des meilleures familles du pays, et sa mère, Jeanne de Malmains, était dame de Sens, près de Fougères. C'était une personne remarquablement belle.

Quant à l'origine même de la famille, elle est des plus controversée.

On a prétendu, et Froissart lui-même raconte cette histoire, qu'elle descendait d'un roi de Bougie, en

Afrique, surnommé *Aquin*. Ce roi, au dire de la légende, se serait établi vers 775, dans l'ancienne Armorique et y aurait construit, auprès de Vannes, un château-fort nommé *Glay*. De ces deux mots : *Glay* et *Aquin*, soudés ensemble, on aurait plus tard formé Gléaquin, Gleasquin, Guéaclin et Duguesclin. Charlemagne, en revenant d'Espagne, aurait battu ce roi maure qui, voulant fuir son vainqueur, se serait embarqué avec tant de précipitation, qu'il aurait laissé sur le rivage un enfant d'environ un an. Le grand empereur d'Occident aurait alors recueilli cet enfant, oublié par son père; il l'aurait fait baptiser, lui aurait donné pour parrains Roland et Olivier, et lui aurait imposé le nom de Glay-Aquin. Cette fable n'a pas besoin d'être réfutée : Charlemagne n'a jamais été en Bretagne, et Olivier et Bertrand sont morts en Espagne. Ces trois illustres personnages n'ont pas pu, par conséquent, s'occuper d'un enfant abandonné dans un pays qu'ils n'ont pas visité.

La seule chose vraie dans tout ce récit fantastique est la diversité d'orthographe du nom de notre héros. On l'a écrit Claquin, Clasquin, Klesquin, Glaicquin, Gléaquin, Glayaquin, Gleyquin, de Claquin, Guesquin, Guaquin, Duguesclin, Du Guesclin. Cette dernière forme semble avoir prévalu.

C'est, du reste, celle qui figure sur l'épitaphe placée sur son tombeau à Saint-Denis; elle a été également employée dans plusieurs actes de famille et sur quelques pièces officielles du règne de Charles V. C'est celle que nous emploierons. On nous permettra, à

ce propos, de faire une remarque qui a son importance. Rien n'était plus arbitraire autrefois que l'orthographe des noms propres. Chacun les écrivait à sa façon, et souvent des personnages d'une même famille orthographiaient le nom qui leur était commun d'une manière toute différente. Mieux que cela, le même individu ajoutait ou retranchait parfois une ou plusieurs lettres à son nom et l'écrivait tantôt d'une manière et tantôt d'une autre. Les chroniqueurs et les copistes qui ont reproduit les manuscrits de leurs œuvres en ont agi de même et il en résulte que le même nom est écrit de vingt manières différentes.

M. Charrière donne une autre étymologie du nom de notre héros : le premier nom, dit-il, de la maison Du Guesclin n'a pas été Glay-Aquin, mais *Guarplic*, composé de deux mots bretons : *gwar* et *plic*, qui signifie *sur une anse*. C'était en effet la situation de l'ancien château de Guarplic, près de Cancale, dont les propriétaires prirent le nom quand l'usage des surnoms se fut introduit.

Parmi les origines que l'on assigne à la maison Du Guesclin, trois opinions se présentent avec des chances de probabilité à peu près égales ; d'après la première, ce serait une maison de Bretagne dont la généalogie remonterait à Richer, seigneur de Gayclic, qui vivait dans la première moitié du XIe siècle.

Suivant d'autres historiens, Froissart, d'Argentré et P. Hay du Chastelet, dans son histoire de Bretagne, Bertrand du Guesclin et Olivier du Guesclin, bannerets bretons, passèrent en terre sainte, en

1096, et suivirent Godefroy de Bouillon à la première croisade.

D'autres, enfin, disent que cette maison est une branche qui se serait séparée vers l'an 1100, de celle de Dinan.

L'opinion la plus généralement accréditée, veut qu'un cadet de Dinan, nommé Salomon dans les titres de l'évêché de Dol, ait été seigneur du château de *Guarplic*, près de Cancale. Ce Salomon aurait abandonné le nom et la bannière de Dinan (de gueule à quatre fusées d'hermine mises en fasc et six besans d'hermine, trois en chef et trois en pointe) pour prendre le nom de du Guesclin en y joignant pour armes un écusson d'argent à l'aigle éployée de sable becquée et membrée de gueule. Les véritables armes de du Guesclin ont été d'argent à l'aigle éployée ou à deux têtes de sable, couronné d'or.

Plus tard, la maison de du Guesclin se divisa en cinq branches : Longueville, de Broon, de Vauruzé, de la Roberie et de Beaucé. Vers la fin du XVIIIe siècle, elles étaient réduites à deux : celle d'Anjou ou de Beaussé, qui s'éteignit en 1783, dans la personne de Henri Bertrand, marquis Duguesclin, brigadier des armées du roi, et celle de la Roberie, dont Mme de Gèvres était le dernier rejeton.

Du Guesclin était l'aîné de quatre fils et de six filles.

Il était laid, mais d'une laideur idéale; tous les

contemporains sont d'accord sur ce point : « Bertrand étoit laid enfanconnet, dit Ménard, et mal gracieux et n'étoit plaisant de visage, ne de corsage; car il avoit le visage moult brun et le nez camuz et avecque ce estoit de grosse et rude taille, le corps rude aussi en maintieng et en paroles... »

Le poète Cuvelier, son contemporain et l'auteur d'une chronique rimée de 22,790 vers, qui lui est consacrée tout entière, a pu dire en parlant de lui :

Mais l'enfant dont je dis et dont je vois parlant,
Je crois qu'il n'ot si lait de Resne à Dinant.
Camus estoit et noirs, malotru et massant (lourd).

En réalité, il était presque difforme. Il avait la tête épaisse, les épaules énormes, la face monstrueuse, les bras démesurément longs et les yeux petits, mais pleins de feu, aussi disait-il lui-même plus tard : « Je suis fort laid, jamais je ne serai bien vu des dames, mais saurai me faire craindre des ennemis de mon roi. »

Sa laideur le fit haïr de ses parents, et les rebuffades dont il fut l'objet de leur part, le rendirent brutal et sournois; mais il avait des moments de révolte où son caractère entier se révélait au dehors.

Cuvelier raconte qu'un jour, à l'âge de six ans, il fit une violente sortie. Sa mère et ses frères étaient assis à table pour dîner, tandis qu'il se trouvait relégué tout seul dans un coin. Il prit un bâton et sautant sur la table, il s'écria : « Faut-il que tout le monde soit assis ici! Vous mangez les premiers et je

suis obligé d'attendre comme un vilain. Je veux être à table avec vous, et, si vous dites un mot, je renverse tout, pain, viande, vin. »

Sa mère l'ayant menacé de le faire fouetter, il exécuta la menace, et, soulevant la table, il la renversa et jeta par terre tout ce qu'elle supportait.

Un jour, une juive convertie vint rendre visite à sa mère. En voyant cet enfant triste et morose, relégué dans un coin comme un paria, elle vint à lui pour le caliner, lui disant de douces paroles. L'enfant sauvage était si peu habitué à inspirer la compassion, qu'il crut d'abord à une moquerie et qu'il répondit brutalement à ses avances :

« Laissez-moi tranquille, si vous dites du mal de moi, je vous frappe de ce bâton. »

Mais voyant qu'au lieu de se fâcher et de le brutaliser comme on le faisait d'habitude, elle se montrait compatissante et bonne, il fut tout interdit d'une bienveillance à laquelle il était si peu fait. Elle put lui prendre la main et l'examina tout à son aise, car elle passait pour savoir lire l'avenir dans les lignes de la main. Alors elle lui annonça de grandes destinées. L'enfant prit peu à peu confiance dans cet être qui se montrait affectueux et bon pour lui ; il confessa ses grands chagrins, se plaignit des mauvais traitements auxquels il était en butte, et se montra surtout indigné des humiliations et des avanies qu'on

lui infligeait constamment. La juive, qui était une femme de grand sens, fit comprendre à sa mère que s'il avait ce maintien revêche, cette mine grossière et désagréable, cet air farouche et brutal dont elle se plaignait tant, cela tenait en grande partie à ce qu'il était privé des caresses si nécessaires à l'enfance, et de ce qu'il se sentait repoussé de tous. C'est là, lui dit-elle, ce qui le rend sournois et ce qui, par suite, développe ses mauvais instincts. Dompter en humiliant est un mauvais moyen pour ces jeunes êtres qui ont un grand sens du juste et de l'injuste; la sévérité excessive, loin de ramener certaines natures, les éloigne et les effarouche.

Le soir, quand la juive s'assit à la table de famille, Bertrand voulut la servir lui-même, lui choisissant les meilleurs morceaux et lui apportant son verre tout rempli.

Sa mère fut frappée de ce changement subit chez une nature intraitable jusque-là; elle comprit que la douceur pourrait peut-être avoir plus de prise sur elle que la violence, et, depuis ce jour, elle le traita avec plus d'égards.

On lui donna un précepteur, mais il écouta mal ses leçons, et tous les historiens sont unanimes pour dire qu'il ne put jamais apprendre à lire. Il faut se souvenir qu'à cette époque d'ignorance et de barbarie, bien peu de gentilshommes savaient seulement

signer leur nom et le plus grand nombre n'avait jamais ouvert un livre.

Cependant Bertrand du Guesclin paraît avoir souscrit une cession par lui faite au duc d'Anjou, de la terre de Cachamps, le 8 février 1377, et une lettre au même duc d'Anjou, en date du mois d'août 1379, porte également sa signature.

Silencieux et concentré au dedans, dans la maison paternelle; au dehors, quand il se sentait libre, il était bruyant et batailleur avec les enfants de son âge. Il n'aimait que les luttes, les coups, les combats corps à corps, les mêlées furieuses; souvent, il réunissait quarante ou cinquante enfants des domaines de son père et, les divisant en deux troupes, il les faisait battre à outrance, prenant part lui-même au combat, pour soutenir les plus faibles et culbuter les vainqueurs. Puis, la bataille terminée, il les menait tous au cabaret et abreuvait à ses frais les vainqueurs et les vaincus. Tous les jours il revenait au logis le visage meurtri, les mains ensanglantées et les habits déchirés. « Il n'y a pas de plus mauvais garçon au monde, disait sa mère, il est toujours blessé, toujours battant ou battu. »

Les choses en vinrent à ce point que son père dut défendre à ses gens, sous peine d'amende, de laisser battre leurs enfants avec son fils; mais Bertrand allait les chercher chez eux et les parents qui

n'en pouvaient mais, venaient s'excuser auprès du seigneur.

Enfin, lassé et ne sachant comment faire cesser des jeux qui pouvaient avoir leur danger, Robert du Guesclin fit enfermer son fils dans une chambre du château. Il y resta longtemps; mais, un jour, il enferma la chambrière qui lui apportait à manger et prit la clef des champs, la laissant à sa place.

Une fois dehors, il enfourcha, sans selle ni bride, un cheval de charrue, malgré les réclamations du paysan auquel la bête appartenait, et fit tout d'une traite les six lieues qui séparent la Motte Broon de Rennes. En arrivant, il se rendit chez sa tante qui le reçut au plus mal; mais, son oncle ayant intercédé pour lui, il obtint la permission de rester avec eux.

Là, comme dans la maison paternelle, son humeur ne tarda pas à reprendre le dessus. Sa tante le surveillait avec un soin jaloux et ne lui permettait guère de s'éloigner seul, craignant qu'il ne fît en ville quelqu'une des algarades dont il était coutumier. Un dimanche, elle l'emmena avec elle à l'église de peur qu'il n'allât courir; malheureusement, il fallut passer devant un endroit où les garçons du pays avaient organisé une grande lutte dont le vainqueur devait recevoir un prix. Bertrand ne dit rien, mais une fois sa tante installée à l'église, il s'échappa et courut droit au rendez-vous. Au moment où il arriva, un champion plus adroit et plus robuste que les autres, se promenait fièrement dans l'arène après avoir renversé douze de ses adversaires. Les spectateurs applaudissaient à sa victoire et personne n'osait la

lui disputer. Du Guesclin n'hésita pas une seconde, il avait dix-sept ans alors. Il offrit le combat au triomphateur et parvint à le terrasser. Il eut le prix ! mais en même temps, il se blessa au genou, et dut être rapporté au logis de sa tante. Je vous laisse à penser la morale que la bonne dame lui fit, en le trouvant au lit quand elle rentra.

Il passa une année entière chez son oncle avant de rentrer en grâce auprès de son père. Enfin, celui-ci pardonna et Bertrand reprit la route de la Motte Broon.

Ces commencements de notre héros ne sont guère à sa louange; nous le voyons brutal, paresseux et batailleur. Mais, au fond, il valait mieux que cela. Il était bon, humain et généreux à l'excès, il donnait volontiers jusqu'à ses habits aux pauvres et aux malheureux.

Du Guesclin rentré chez son père, sans être encore un enfant modèle, s'était singulièrement rangé. C'était alors un grand garçon de dix-sept à dix-huit ans, presqu'un homme. On le laissait libre d'agir à sa guise, et tout son temps était consacré aux exercices du corps. Il avait un goût tout particulier pour les joutes, les tournois et tous les exercices guerriers ; il assistait à toutes les rencontres alors fréquentes dans le voisinage et ne rêvait qu'une chose, c'était de prendre part, lui aussi, à ces luttes sé-

rieuses; mais il était encore trop jeune pour que son père put songer à l'équiper.

On était arrivé à l'année 1338.

Charles de Blois ou de Chatillon, fils de Gui, comte de Blois, seigneur de Chatillon-sur-Marne, et neveu, par sa mère, de Philippe de Valois, venait d'épouser Jeanne, fille de Gui, comte de Penthièvre, et nièce de Jean III, duc de Bretagne. Le duc, à cette occasion, donna de grandes fêtes dans sa capitale, aux seigneurs assemblés pour assister aux noces de l'héritière de Bretagne. Un tournoi, annoncé longtemps à l'avance, avait attiré sous les murs de Rennes toute la noblesse des environs.

Robert du Guesclin s'y rendit, emmenant avec lui tous ses chevaux. Bertrand, resté seul au château, voulut assister à ce merveilleux pas d'armes, dont on parlait depuis longtemps. Il prit une jument de travail, galopa jusqu'à la ville, et là, mêlé dans la foule, il regarda de tous ses yeux, ces chevaliers assemblés, ces armures étincelantes, et surtout ces grands coups de lance échangés. Tout cela le rendait triste et soucieux, car il aurait voulu essayer sa force et son adresse et prendre part à ces luttes.

Tandis qu'il admirait toutes ces magnificences, il vit un écuyer qui se retirait après avoir fourni ses courses. C'était un écuyer de sa mère, il le suivit jusque chez lui, et là, se jetant à ses pieds, il le supplia de lui prêter ses armes.

« Ah! beau cousin, répondit l'écuyer, vous ne devriez pas le demander, mais en user comme vous appartenant. »

Bertrand ne se le fait pas dire deux fois, il s'arme, il vole au lieu du tournoi et se présente aux barrières, la visière baissée et la lance en arrêt.

Il entre dans la lice et part contre un premier adversaire qu'il renverse sur l'arène, lui et son cheval.

A ce moment, Robert du Guesclin qui était resté maître du champ avec son parti, se présente à son tour. Bertrand, en voyant un nouveau tenant, fond sur lui; mai, au milieu de sa course, il reconnaît les armes de son père; alors il fait un écart, abaisse sa lance et passe outre, refusant ainsi le combat. Puis, il retourne à sa place et indique par là qu'il attend un autre champion. Un chevalier prend la place de Robert; du Guesclin le renverse à son tour, et douze ou quinze fois de suite, il triomphe ainsi de tous ceux qui se présentent pour lui disputer le prix.

Enfin, ceux du parti de Robert s'entendent entre eux pour découvrir le nom de ce vaillant inconnu que nul n'a pu désarçonner jusque-là. Un chevalier normand s'avance, il ne vise qu'au casque, et dans une passe habile, il enlève la visière de du Guesclin. En voyant ce jeune visage, tout le monde est saisi d'étonnement; son père n'en revient pas, et quand il reconnaît son fils, il court à lui, et le prenant dans ses bras, il va le porter lui-même devant les juges du camp, qui lui remettent le prix qu'il a si victorieusement gagné.

Bertrand, là encore, se montra ce qu'il avait toujours été et ce qu'il fut toujours depuis, libéral à l'excès. Ce prix, qu'il avait tant désiré, tant rêvé, une fois qu'il l'eût conquis, il en fit don au chevalier

qui lui avait prêté son cheval et son armure, et qui, par là, lui avait donné les moyens de le gagner.

Les années d'épreuves étaient finies pour notre héros. Il venait d'entrer dans le monde par un coup d'éclat. L'enfant était sorti de pages, désormais, c'est un homme que nous allons voir agir, et un homme d'une espèce à part et d'une valeur exceptionnelle.

Deux ans plus tard, le 30 avril 1341, mourait à Caen, Jean III, dit le Bon, fils d'Arthur II, duc de Bretagne. Il ne laissa pas d'enfants de ses trois femmes; aussi, craignant les discussions qui pourraient s'élever au moment de sa mort, il avait désigné de son vivant, pour son successeur et son héritier, Charles de Blois auquel, comme nous l'avons vu, il avait fait épouser (1338) sa nièce, Jeanne de Penthièvre, dite Jeanne la Boîteuse. Rien n'était plus régulier, car la coutume de Bretagne reconnaissait les femmes aptes à succéder au trône.

Il semblait, d'après la volonté formellement exprimée par Jean, que Charles de Blois dut prendre paisiblement et sans contestation aucune, possession du duché. Il n'en fut pas ainsi, car il rencontra un adversaire redoutable et un compétiteur sérieux dans la personne de Jean de Montfort, frère puiné de Jean III. Ce Jean de Monfort, fils d'un second mariage d'Arthur II, revendiqua la couronne ducale,

et, dès que son frère fut mort, sans perdre un instant, il se fit reconnaître à Nantes sous le nom de Jean IV, comme seul et légitime souverain du duché de Bretagne. La noblesse du pays n'ayant pas voulu lui prêter foi et hommage, il parcourut la Bretagne, prenant sur sa route les villes et les châteaux de ceux qu'il appelait ses sujets rebelles.

Il prit ainsi Brest, Rennes, Vannes et enfin, quand il fut maître de toute la Bretagne, il se rendit en Angleterre, auprès d'Édouard III, auquel il fit hommage de son duché, lui offrant de le tenir de lui comme suzerain contre la France. Édouard III s'empressa d'accepter. Le but de Montfort, en agissant ainsi, était de s'assurer un allié puissant dans le cas où Philippe de Valois aurait voulu soutenir les droits de Charles de Blois, son neveu.

Charles de Blois, qui n'avait rien fait jusque-là pour défendre son héritage et ses droits, en apprenant cette nouvelle, sortit enfin de son atonie. Il se plaignit au roi de France et porta sa cause devant les pairs du royaume.

Le roi Philippe cita Montfort à comparaître à Paris, pour y rendre compte de sa conduite. Ce dernier hésita quelque temps, puis enfin il se décida à venir, mais en se faisant accompagner de quatre cents cavaliers; il plaida sa cause lui-même, mais bientôt, craignant sans doute de perdre son procès, il quitta précipitamment la ville avant que le jugement ne fut prononcé.

Le 7 septembre 1341, la cour rendit un arrêt qui adjugeait le duché à Charles de Blois.

De cette décision naquit une guerre interminable, qui, vingt-trois ans durant, désola le pays de Bretagne.

Fort de cet arrêt, et soutenu d'ailleurs par une armée française, Charles de Blois partit enfin en guerre à la conquête de son héritage; il prit successivement quelques places de peu d'importance et vint assiéger Nantes. La ville fut enlevée de vive force et Montfort qui s'y trouvait, ayant été pris, fut envoyé à la Tour du Louvre. (Il s'en échappa en 1345 et mourut le 26 septembre de la même année.)

Montfort pris, la lutte ne fut pas terminée pour cela. Au contraire, elle continua avec un rare acharnement, grâce à sa femme, Jeanne de Flandre, qui défendit héroïquement la cause de son mari prisonnier et celle des enfants en bas âge.

Cette guerre implacable ne prit fin que sur le champ de bataille d'Auray, en 1364, quand Charles de Blois fut tué les armes à la main, dans un suprême et terrible combat. Mais alors, tandis que Montfort était emmené à la Tour du Louvre, Jeanne de Flandre se retira d'abord à Rennes, pour de là, tenir tête à l'orage.

Charles assiégea cette place (1342) et la prit; puis il assiégea Hennebon, que Jeanne défendit encore avec un rare courage.

Momentanément interrompue en 1342, la guerre reprit presque aussitôt.

Le roi Édouard d'Angleterre vint lui-même en Bretagne et mit le siége devant Vannes, qui du reste fut assiégé quatre fois dans cette même année 1342.

C'est à ce moment que nous retrouvons notre héros.

Bertrand du Guesclin avait embrassé avec ardeur le parti de Charles de Blois, qu'il regardait comme le souverain légitime de la Bretagne et puis, il faut le dire, il éprouvait pour l'*Anglais* une haine d'instinct qui a été comme le trait distinctif de son caractère et à laquelle il a été fidèle jusqu'à la mort.

Il fit ses premières armes au siége de Vannes, et y fit preuve tout à la fois d'un courage à toute épreuve et d'un esprit inventif et subtil.

A la tête d'une vingtaine d'hommes armés, il soutint une nuit tout l'effort de deux ou trois mille Anglais.

Édouard III ne put pas prendre la ville et fut forcé de lever le siége; il en fut de même pour Rennes et pour Nantes, et Dinan fut la seule place qu'il put enlever.

Enfin, l'armée française étant survenue, Édouard III comprit que sa situation était devenue difficile. Heureusement pour lui le pape Clément VI intervint et, le 19 janvier, une trève de trois ans fut stipulée entre les deux partis.

M. Guizot dit, en parlant de ces trèves continuelles :

« Quoiqu'ils prissent une part très-active, bien qu'indirecte à la guerre de Bretagne, Édouard III, en

soutenant, par ses troupes, ses officiers, quelquefois même en personne, la cause du comte et de la comtesse de Montfort, et Philippe de Valois, en prêtant à Charles de Blois et à Jeanne de Penthièvre le même appui, les deux rois persistaient à ne pas se dire en guerre; et lorsque l'un ou l'autre se portait à des actes d'une hostilité incontestable, ils en éludaient la conséquence en concluant brusquement des trêves sans cesse violées et sans cesse renouvelées. Ils avaient usé de cet expédient en 1340; ils y recoururent encore en 1342, 1343 et 1344; la dernière de ces trêves devait durer jusqu'en 1346; mais, au printemps de 1345, Édouard résolut de mettre fin à ce régime équivoque et recommença vertement la guerre...

Charles de Blois fut pris au combat de la Roche-Derrien, en 1346, et resta trois ans à la tour de Londres. Il dut payer trois cent cinquante mille écus de rançon. Jeanne la Boiteuse, sa femme, continua la lutte pendant tout le temps de sa captivité, comme Jeanne de Flandres avait fait pour Montfort.

Bertrand du Guesclin, de son côté, guerroyait toujours pour le parti de Blois. Il avait réuni une bande de six mille partisans environ avec lesquels il tenait la campagne et, dans plusieurs rencontres, il se signala d'une manière toute particulière, notamment au combat de Montmuran (1354), livré à la suite d'une fête que Jeanne de Combour, baronne

de Tinteniac, donnait à son château de Montmuran. Bertrand du Guesclin s'y trouvait avec le maréchal d'Audeneham. Ils furent informés, pendant la réunion, qu'un parti anglais composé de cent cinquante hommes à peu près et commandé par Hugues de Caverly, se trouvait dans les environs. Aussitôt cette nouvelle reçue, ils envoyèrent une trentaine d'archers garder un défilé où l'ennemi devait passer et, vers la fin de la nuit, d'Audeneham et du Guesclin quittèrent la fête pour voler au combat. L'engagement était commencé quand ils arrivèrent; mais, grâce à leur présence, les Anglais furent battus et Caverly fut pris.

C'est à cette époque, dit Morice dans ses mémoires pour servir de preuve à l'histoire de Bretagne, que du Guesclin fut fait chevalier par Élâtre du Marais.

Sans cesse en route, toujours en mouvement, il enlevait les convois de l'ennemi, s'emparait de ses fourrageurs et, dans ces entreprises aventureuses, il s'acquit rapidement une réputation justement méritée parmi les siens, et devint l'épouvantail des ennemis.

Un jour (1354), voulant enlever le château de Fougeray, commandé par Robert Brambroc, capitaine anglais, il divisa sa troupe en quatre bandes de quinze hommes environ chacune. Il avait déguisé

tous ses gens en bûcherons, et, ainsi travesti lui-même, il s'avança, au point du jour, avec quatre de ses compagnons, vers le pont du château. Tous portaient une charge de bois dans laquelle ils avaient dissimulé leurs armes. Le pont une fois baissé, ils s'y engagèrent et déchargèrent leurs fardeaux de manière à rendre impossible toute tentative pour le relever; puis ils s'élancèrent tous cinq sur la garde, en criant *Guesclin!* A ce cri, bien connu déjà, leurs compagnons accoururent. Il y eut alors une grande tuerie, car les Anglais étaient deux cents contre soixante. Bertrand dominait la mêlée, luttant une cognée à la main, frappant à droite, frappant à gauche n'y voyant plus, aveuglé qu'il était par son propre sang, mais s'escrimant toujours. Malgré la valeur de cette poignée d'hommes, l'instant approchait où ils allaient être obligés de battre en retraite, écrasés par le nombre, quand survint une troupe de cavaliers du parti de Charles de Blois, qui les dégagea de la position critique où ils se trouvaient. Les Anglais lâchèrent alors pied et la ville fut prise. On a prétendu que Bertrand, dans cette rencontre, avait lutté seul contre dix Anglais et, qu'ayant perdu sa cognée, il s'était défendu avec ses poings.

Aujourd'hui il ne reste de Fougeray qu'une tour couronnée de créneaux.

Quelque temps après ce fait d'armes, Bertrand du Guesclin fut envoyé en Angleterre avec Jean de

Beaumanoir, Bertrand de Saint-Pern et le chevalier de Penhoël. Munis d'un sauf-conduit daté du 10 novembre 1354, ils allaient à la cour d'Édouard pour traiter de la rançon de Charles de Blois. C'est là que du Guesclin fit cette fière réponse au roi, qui exprimait la crainte que les conditions du traité ne fussent pas fidèlement remplies.

« Nous observerons la trève si vous-même vous l'observez; nous l'observerons comme vous l'observerez, et nous la romprons si vous la rompez. »

Pendant son séjour à Londres, il prit part à plusieurs tournois et se distingua, comme toujours, par sa force et par son adresse.

Bientôt là guerre reprit d'une façon générale. Le duc de Lancastre assiégea Rennes le 3 octobre 1356. C'était la cinquième fois depuis seize ans que cette place était attaquée. Prise par Montfort en 1341, puis reprise en 1342, elle avait repoussé, cette même année, deux tentatives des Anglais. Cette fois, elle était défendue par le boîteux de Penhoët, que Cuvelier appelle le *Tort-Boîteux*, brave capitaine au service de Charles de Blois.

Le siége se prolongea jusqu'après la conclusion du traité de Bordeaux, en 1357. Quand les Anglais investirent la ville, il semblait impossible qu'elle résistât longtemps et tout le monde était convaincu que si elle n'était pas secourue au plus tôt, elle devait forcément succomber avant peu.

Du Guesclin, en apprenant l'attaque, y courut aussitôt. Il avait avec lui une centaine d'hommes déterminés, et comptait se jeter avec eux dans la place; mais il arriva trop tard et dut se contenter de harceler les assiégeants, en restant campé dans les bois voisins.

Froissard en parle et dit à ce sujet :

« Et y étoit adonc un jeune bachelier, qui s'appelait messire Bertrand du Guesclin, qui depuis fut moult renommé au royaume de France et au royaume d'Espagne par ses grandes prouesses. »

Toutes les nuits, du Guesclin donnait de chaudes alarmes aux Anglais et bientôt il devint le cauchemar et la terreur des grand'gardes et des postes avancés. Lancastre lui-même se préoccupa de ces alertes continuelles et demanda quel était le hardi partisan *qui tant le troublait.* On lui dit que c'était le même qui avait surpris Fougeray.

Un jour, Bertrand, ayant pris un chevalier anglais nommé le baron de Poole, lui promit la liberté sans rançon s'il pouvait obtenir du duc qu'il le laissât entrer dans la ville lui et les siens.

Le chef de l'armée anglaise ne voulut pas acquiescer à cette proposition, déclarant au dire du Chastelet qu'il se garderait bien de donner un tel secours aux assiégés, et qu'il aimerait mieux y voir entrer cinq cents archers que le seul du Guesclin.

A quelque temps de là, ayant appris par son prisonnier que les Anglais voulaient faire jouer une mine pour ouvrir la brèche, le capitaine breton résolut de faire une diversion en faveur des assiégés. Il se glissa

la nuit au milieu du camp de Lancastre et mit le feu aux tentes en criant : *Guesclin!* Tout le camp fut en l'air et la confusion fut extrême. Le duc jura qu'il se vengerait de cet audacieux aventurier qui venait ainsi le braver, avec une poignée d'hommes, jusqu'au milieu de ses soldats. Il hâta les travaux du siége et fit reprendre la mine. Penhoët, prévenu de son côté, fit aussitôt exécuter des travaux de contre-mine, ce qui amena un combat souterrain des plus opiniâtres. On peut se faire une idée de ce que dut être cette terrible rencontre dans l'obscurité, sans espace et sans air. Les Anglais furent repoussés et du Guesclin, l'homme des entreprises fantastiques, dut bien regretter de n'avoir pas été là pour prendre part à cette lutte étrange.

Ici se place un épisode grotesque, Lancastre, voulant attirer la garnison dehors, lâcha un troupeau de porcs aux environs de l'une des portes, espérant que les soldats affamés n'hésiteraient pas à faire une sortie et que l'on pourrait en profiter pour les attaquer. Mais le gouverneur, mieux avisé, se contenta de faire pendre une truie par une patte et la tête en bas, contre l'un des montants du pont-levis, mais à l'extérieur de la place. La pauvre bête, ainsi suspendue et fort mal à son aise, poussait des cris lamentables et les porcs, en entendant cette clameur, ne tardèrent pas à se rassembler autour de la

malheureuse victime. Quand ils furent tous là, le nez en l'air, Penhoët fit rapidement baisser le pont-levis; on coupa la corde qui retenait la patiente et la bête tomba lourdement sur le sol, puis, revenue à elle, elle s'enfuit à toutes jambes dans l'intérieur de la ville ramenant à sa suite tous les porcs de Lancastre. Quand les Anglais, comprenant enfin le tour qu'on leur avait joué, voulurent forcer le passage, ils trouvèrent le pont relevé.

Malgré ce surcroît inespéré de nourriture, le siége, en se prolongeant, avait épuisé les ressources de la ville; on pouvait déjà prévoir le moment où les vivres viendraient à manquer. C'est dans les moments extrêmes et de grand péril que se révèlent les grands dévouements et, c'est souvent chez les hommes les plus pacifiques qu'on rencontre les plus grands courages. Un bourgeois, résolut de se dévouer pour ses concitoyens. Il sortit de la ville et se fit prendre par les gardes ennemis. Conduit devant le duc de Lancastre, il lui avoua en tremblant et comme un homme qui livre un grand secret pour sauver sa tête, qu'on attendait d'un jour à l'autre une armée de secours et un grand convoi de vivres.

Le duc ne douta pas un instant de la véracité de ce récit; il rassembla tout aussitôt un corps de troupes et partit à la rencontre de ce renfort inattendu. Pendant ce temps notre bourgeois avait gagné le

pays et s'en allait le nez au vent, craignant sans cesse de rencontrer quelques nouveaux postes anglais. Il trouva ce qu'il ne cherchait pas et tomba au beau milieu de l'embuscade de du Guesclin, qui veillait.

Il s'empressa de raconter ce qu'il venait de faire. Le plan du hardi capitaine fut conçu tout aussitôt. On plie bagage, on part et l'on se dirige à marches forcées vers le camp ennemi. Certains historiens prétendent que nos aventuriers firent dix-huit lieues en moins de douze heures. Ceci est peu croyable, mais ce qui est certain, c'est qu'ils arrivèrent à la pointe du jour en vue des tentes anglaises. Tout y dormait encore et la garde avancée veillait seule à cette heure matinale.

Du Guesclin fond sur les quelques soldats qui la composent, les culbute et les met en déroute. Il entre avec eux dans le camp et là, le fer et le feu font leur œuvre de destruction. On égorge les soldats à peine réveillés, on tue ceux qui viennent au secours des blessés. Au milieu de cette indescriptible mêlée, on met le feu aux tentes et l'incendie éclaire cette scène de carnage où l'on voit les soldats à demi-nus, à peine en chemise, courant affolés pour fuir cet ennemi invisible qui les frappe de toute part, et cet autre ennemi, trop visible hélas, le feu, qui les menace de mort lui aussi, et qui détruit leurs biens. Enfin du Guesclin est aux portes de Rennes; son rêve est accompli, elles s'ouvrent devant lui et, malgré Lancastre, il va entrer dans cette place si bien gardée. Mais, à quelque distance de là, grâce aux

lueurs de l'incendie, il a vu un convoi de vivres destiné à l'armée ennemie. Aussitôt il retourne sur ses pas; il attaque les Anglais qui le défendent, les met en fuite et rentre dans la ville à la tête de deux cents charrettes remplies de provisions de toute sorte. Il rendait ainsi un double service à la place assiégée en y amenant des soldats et des vivres, des hommes et du pain.

Le lendemain, le héros renvoyait, indemnisés et payés, les charretiers avec leurs chevaux et leurs voitures, leur promettant une autre fois de les pendre s'ils s'avisaient de nouveau de prêter leur concours aux ennemis de la France.

Lancastre, las de chercher inutilement un convoi imaginaire, revint quelques jours après à son camp. En apprenant ce qui s'y était passé pendant son absence, en voyant l'étendue du désastre, informé surtout que ce diable incarné qui lui avait déjà donné tant de mal, avait forcé ses lignes et s'était introduit dans la place en menant avec lui les vivres de l'armée anglaise, il fut exaspéré et jeta feu et flamme. Puis, quand il fut un peu calmé, il eut un grand désir de voir cet homme vraiment extraordinaire qui, avec si peu de monde, avait osé et accompli de telles choses.

Il envoya un héraut à du Guesclin pour l'inviter à venir le trouver avec un sauf-conduit en bonne et

et due forme. Ménard raconte que l'envoyé du duc fut introduit dans la ville, et il ajoute :

« Le héraut, qui regardait de toute part, dit qu'il ne voit pas celui pourquoi il était là venu. On lui dit que c'était celui en jaque noire. Il avait six écuyers en sa compagnie. Et quand il le vit, il dit que ce semblaient bien brigands qui marchans espiassent.... Adonc prit le sauf-conduit et le bailla à lire, car rien ne savait des lettres. »

Bertrand n'hésita pas, il accepta l'invitation du duc, et, dès le lendemain, il alla le trouver. Dans le camp anglais, on s'étonna aussi de le voir *si gros et si noir*.

Le duc essaya, mais en vain, de le gagner à son parti.

Tandis qu'il était là, un certain Guillaume Brambroc ou Blancbourg, ou Brembro, car chaque chroniqueur lui donne un nom différent, lui porta un défi, disant qu'il avait enlevé le château de Fougeray sur Robert Brambroc, son parent.

« Vous avez pris Fougeray, dit-il, vous avez tué Bembro, mon parent qui en était gouverneur, je veux venger sa mort et je demande à faire trois coups d'épée contre vous.

« Je le veux, répondit vivement du Guesclin, en serrant la main du chevalier, et plus de six si vous voulez.

Le duc accorda le combat pour le lendemain. Quand du Guesclin rentra dans Rennes et qu'on apprit le résultat de l'entrevue, tout le monde voulut le retenir, lui disant que c'était un prétexte pour se

défaire de lui; mais il n'écouta personne et retourna le jour suivant au camp des Anglais. Toute la garnison de Rennes était sur les remparts. Le duc lui avait donné un magnifique cheval. Aussitôt arrivé, il entra en lice. Le combat commença par un coup de lance qui ouvrit la cuirasse de son adversaire; mais Brambroc riposta par un coup de sabre qui ouvrit son casque. Enfin, après un certain nombre de coups échangés, Bertrand victorieux jeta l'Anglais mort sur le sable, puis il prit son cheval comme marque de sa victoire. Ce cheval, il le donna ensuite au héraut qui lui avait apporté l'invitation de Lancastre.

Après cette passe d'arme, le siége continua de plus belle. Les Anglais avaient construit une tour haute de plusieurs étages qui faisait grand mal aux assiégeants et occasionnait de grands dégats dans la ville. Du Guesclin fit une sortie furieuse, passa sur le corps de ceux qui la gardaient à la tête de cinq cents arbalétriers et alla y mettre le feu. Elle brûla avec les hommes qu'elle renfermait. Cet exploit accompli, Bertrand rentra dans la place en se faisant jour à travers toute une colonne ennemie, accourue pour lui couper la retraite.

Les Anglais à leur tour n'avaient plus de vivres; ils étaient découragés et auraient bien voulu quitter les abords de cette ville ensorcelée qu'ils assiégeaient depuis si longtemps.

C'est à ce moment qu'un ordre d'Edouard III vint d'Angleterre, enjoignant de lever le siége.

Nous donnons ici quelques passages de cette lettre écrite en français :

« Le Roy, à notre amé et féal cousyn, Henry, duc de Lancastre, capitaine, et notre lieutenant en la duchée de Bretaigne, salutz.

« Pour ce qe hon nous a raportée qe plusieurs gentz et autres sont envoiez ou ordenez à envoier de par les Françeis, pour lever le siége que vous avez mis et tenu longement environ la cité de Renes en Bretaigne, et secourir la dite cité, et qe, du mandement de nous et de notre très-cher aisné filz Edouard, prince de Gales, capitaine, et notre lieutenant en notre duché de Guiene, contenent qe vous levessiez le dit siége, vous ne l'avez pas encore levé, dont nous nous mervoillons moult et nous en desplait grantement;... vous léverez le dit siége et ferez départir tous les gentz d'armes et autres qui y sont, sauns porter damage à la dite ville ne aillours ou pouver et obeissance de notre dit adversaire... Donné en notre palais de Westmonster, le quatre jour de juyl (1357). »

Les soldats de Lancastre ne demandaient pas mieux que d'obéir, lui-même aurait volontiers plié bagage, mais il avait fait le serment de ne pas quitter la place sans être entré dans Rennes et sans avoir planté son étendard sur les murailles de la ville. Un chevalier ne pouvait manquer à sa parole sans perdre l'honneur et le cas était embarrassant.

Du Guesclin lui fit offrir d'entrer lui dizième dans

la cité et de venir planter son étendard à un endroit indiqué d'avance pour cette cérémonie qui n'avait aucune importance pour la ville et ne pouvait avoir d'autre but que dégager un preux chevalier de son serment. Rendez-vous fut pris pour un jour dit. On eut la coquetterie d'étaler au devant des maisons sur tout le parcours du cortége tout ce qui restait de victuailles dans la place pour faire croire à une abondance qui était loin d'être réelle. En effet, tout se passa ainsi qu'il avait été convenu et la bannière de Lancastre flotta quelques instants sur les murs de la ville qu'il n'avait pas pu réduire.

Le siége fut levé en juillet 1357, après neuf mois d'investissement. L'armée anglaise alla passer l'hiver à Auray.

Charles de Blois vint à Rennes remercier du Guesclin et lui donna le château de la Roche d'Arien ou Derrien, dans le comté de Penthièvre.

Il fit plus, il le fit chevalier d'armes, qualité personnelle la plus glorieuse, dit du Chastelet, qu'un chevalier put alors obtenir.

« Les chevaliers d'armes, dit cet historien, prenaient rang entre eux suivant l'époque de leur réception. C'est ce qui explique comment dans les anciens actes on voit souvent des personnages dont les maisons étaient moins élevées, nommés néanmoins avant des gens d'une condition plus éminente. Il y avait deux sortes de chevaliers d'armes : les chevaliers d'armes proprement dits et les chevaliers de loix. Les dignités de chancelier de France et de premiers présidents des parlements donnaient cette dernière qua-

lité. Parmi ces chevaliers d'armes, on distinguait les chevaliers bannerets, parce qu'ils pouvaient lever leur bannière, lorsque leur fortune et leurs ressources le leur permettaient; tout gentilhomme respectait un chevalier, et rien n'empêchait mieux la confusion des rangs. »

Guyard de Berville prétend que le duc de Bretagne le fit simplement chevalier. Ceci contredirait l'opinion des chroniqueurs qui prétendent qu'il fut armé après l'affaire de Montmurau en 1354.

Du Chastelet, dans son histoire de du Guesclin, raconte ici une histoire d'une authenticité douteuse.

Après le siége de Rennes, Bertrand se rendit à la Motte Broon, puis à Pontorson en Normandie, terre qui lui était échue de la succession de Jeanne de Malemains, sa mère.

Le duc de Lancastre avait défendu aux chevaliers anglais de se battre contre du Guesclin; mais ceux-ci, jaloux de ses succès, recherchaient avec soin toutes les occasions de le provoquer.

Bertrand avait alors un prisonnier dont le cousin voulut obtenir la liberté. Ce cousin, un nommé Guillaume Trompe, écrivit à ce sujet au capitaine breton et lui envoya un engagement signé pour garantir la rançon de son parent qui devait être débattue plus tard.

Du Guesclin n'ayant pas voulu accéder au désir de

Trompe, celui-ci lui adressa un cartel dans lequel il lui proposait trois lances et trois coups d'épée.

Bertrand accepta la proposition de l'Anglais, mais il exigea que, par une clause spéciale, le vaincu fut tenu de payer une somme de trois cents écus pour régaler l'assistance.

Le maréchal d'Audeneham fournit le champ à Pontorson et fixa le jour de la rencontre.

Bertrand était malade, il avait une fièvre violente et le duc de Lancastre, qui en fut informé, fit les remontrances les plus sévères à Trompe, pour l'avoir provoqué dans de telles circonstances. L'Anglais se défendit en disant qu'il ignorait l'état de du Guesclin quand il l'avait fait appeler, et il prévint immédiatement son adversaire que la rencontre était remise jusqu'au jour où il serait complétement rétabli. Mais Bertrand refusa tout délai et répondit qu'il se portait assez bien et avait assez de forces pour remplir son engagement, ajoutant que, d'ailleurs, un chevalier n'avait pas la liberté de retirer sa parole une fois qu'il l'avait engagée.

Le jour étant venu, ajoute du Chastelet, le maréchal d'Audeneham, suivant la coutume de ces temps-là, se trouva dans le champ qu'il avait fait préparer avec les cérémonies usitées. Deux anciens gentilshommes furent choisis pour être les juges du combat. Le maréchal avait établi deux hérauts. Chacun des combattants avait deux parrains, deux écuyers, deux coustilliers et deux trompettes. Il y avait une tente dressée à chaque bout du champ, dans chacune desquelles entrèrent les champions. On apporta les

armes au milieu de la place, un prêtre les bénit, et les combattants parurent. On leur lut les faits sur lesquels ils devaient combattre. Ils les approuvèrent et les ratifièrent. Ensuite leurs mains, entrelacées les unes dans les autres, ils jurèrent sur les saints Evangiles que la cause qu'ils soutenaient était juste, que leurs armes n'étaient pas enchantées, qu'ils n'avaient sur eux ni charme ni sorcellerie, et qu'ils se comportaient en cette action comme preux et loyaux chevaliers. Après cela on les arma. Les parrains ceignirent leurs épées. Les écuyers leur donnèrent les chevaux et les boucliers. Ils reçurent des coustilliers la lance et la dague. Chacun des deux champions se plaça seul auprès de sa tente. Les assistants se retirèrent aux quatre coins; et les hérauts défendirent de favoriser ni l'un ni l'autre, soit de l'œil, soit de la main, par signe ou par parole. Ils ordonnèrent ensuite le plus profond silence. Les trompettes sonnèrent, et les combattants coururent. Les assistants de Bertrand du Guesclin étaient Olivier de Mauny, son cousin, le maréchal de Beaumanoir, Bertrand de Saint-Pern, son parrain, le vicomte de Bellière et autres.

La première course fut désavantageuse pour du Guesclin. Ses amis tremblèrent un moment. La fièvre quarte qui le tourmentait l'avait affaibli. A la seconde course, du Guesclin ramassa son courage et ses forces. Il renversa son adversaire mortellement blessé, et pour punir la forfanterie du chevalier anglais, il allait lui couper la tête sans le maréchal d'Andreghem (Audeneham), qui jeta entre lcs com-

battants sa baguette dorée; à ce signal le combat finissait.

Cette histoire est-elle vraie, ne l'est-elle pas; elle est dans les mœurs du temps. Du Guesclin a eu bien des rencontres qui n'ont pas été notées par les chroniqueurs. Il est donc possible que le fait soit authentique, mais l'autorité de du Chastelet n'est peut-être pas suffisante pour le garantir.

La trêve arrêtée à Bordeaux, entre les rois de France et d'Angleterre, expirait en 1359.

Le duc de Lancastre, à la tête des auxiliaires anglais, appelés par Jean de Montfort, avait débarqué en Bretagne au commencement de cette année. Il marcha contre Dinan qui s'était déclaré pour Charles de Blois. Quand les habitants de la ville apprirent que le prince anglais arrivait accompagné de Montfort, ils s'empressèrent de demander du secours à leur duc. Ils se souvenaient trop bien qu'en 1344 les Anglais, conduits par Thomas d'Ageworth, avaient pris et saccagé leur malheureuse cité et ils craignaient de subir une seconde fois la loi de ces terribles adversaires.

Charles de Blois leur envoya du Guesclin avec cinq ou six cents hommes, parmi lesquels se trouvaient Penhoët et Olivier du Guesclin, le frère de notre héros. Ils se jetèrent dans la place avant l'investissement.

Le siége fut si rude que la garnison, à bout de ressources, demanda quinze jours pour se rendre si elle n'était pas secourue d'ici-là. Le duc accepta cette proposition.

C'était alors une coutume assez fréquente d'offrir de se rendre à un jour dit, si nul secours ne venait renforcer la place avant l'époque fixée pour sa reddition. L'assiégeant y trouvait l'avantage d'attendre sans fatigue, sans alertes et sans courir aucun danger que la ville ouvrît ses portes. Les assiégés, de leur côté, avaient la faculté de se ravitailler et couraient la chance d'être délivrés sans que les horreurs de la famine vinssent s'ajouter aux autres épreuves du siége.

Pendant la trêve accordée à Dinan, Olivier du Guesclin, frère du capitaine breton, croyant pouvoir sortir en toute sûreté de la ville, s'exerçait un jour à cheval à une certaine distance des murs. Thomas de Cantorbery, frère de l'archevêque de ce nom, l'ayant rencontré seul et désarmé, crut pouvoir l'arrêter comme prisonnier de guerre. Un Breton, qui avait assisté à ce fait, s'empressa d'avertir Bertrand :

« Il a voulu vous insulter, lui dit-il, et avoir l'occasion de se battre contre vous.

« Il l'a trouvée, répondit du Guesclin, et je le ferai repentir de l'avoir cherchée. Par saint Yves,

il me le rendra, et jamais il n'a pris si mauvais prisonnier. »

En disant ces mots, il sauta en selle ét se rendit au camp des Anglais. Il alla droit à la tente du duc de Lancastre et réclama son frère. Le duc fit appeler Thomas de Cantorbery et le mit en demeure de s'expliquer. Celui-ci soutint qu'il était dans son droit, et qu'il n'avait fait que ce qu'il pouvait faire légalement en arrêtant ce jeune homme. Le duc lui ordonna de remettre le prisonnier. Alors le chevalier anglais furieux, jeta le gage de bataille et provoqua du Guesclin, qui accepta le défi.

« Vous voulez vous battre, dit-il, je le veux bien aussi, et je vous ferai connaitre pour un méchant et pour un traître. »

Chandoz lui offrit un cheval avec lequel il rentra en ville.

Quand on sut à Dinan, que le chef sur lequel on comptait, allait s'exposer au hasard d'une rencontre au milieu même du camp des ennemis, ce fut une désolation générale. Les autorités de la cité, sa famille, tout le monde voulut le retenir; mais il n'écouta personne. Le gouverneur de Dinan, voyant que l'ennemi ne semblait chercher querelle à chaque instant à du Guesclin que pour arriver à s'en débarrasser, et craignant quelque embûche, envoya un messager au duc de Lancastre pour lui demander de donner le champ dans la ville même où se trouvait une grande place toute préparée; ajoutant que s'il voulait honorer le combat de sa présence, on lui enverrait des otages. Le duc comprit bien le motif,

mais il trouva la chosejuste et accepta ces conditions.

Une tradition, répétée par plusieurs chroniqueurs, prétend qu'il se trouva alors une jeune fille qui rassura cette population affolée, en annonçant que le héros sortirait vainqueur de la lutte qu'il allait entreprendre.

Cette jeune fille, merveilleusement belle, se nommait Tiphaine Raguenel, elle était fille de Robert Raguenel, vicomte de la Bellière, et de Jeanne de Dinan. Sa famille était une des plus illustres du pays, et grâce à son éducation tout à fait exceptionnelle pour l'époque, elle s'était acquis un grand crédit dans toute la Bretagne. Bien des fois elle avait annoncé d'avance des événements qui, en se réalisant plus tard, l'avaient fait regarder comme sorcière, ou tout au moins comme inspirée, par le peuple ignorant et grossier qui ne pouvait croire que l'on put prévoir un fait sans une révélation d'en bas ou d'en haut, de Dieu ou du diable. Dès qu'elle eut parlé, un courrier fut envoyé vers du Guesclin pour lui porter en toute hâte la bonne nouvelle qui lui garantissait la victoire.

Mais c'est à peine si Bertrand daigna l'écouter. Il avait bien plus confiance dans son adresse, dans sa force et dans la bonté de sa cause que dans une prédiction sans valeur.

Le duc de Lancastre vint en effet dans la ville. Il y fut reçu avec tous les honneurs imaginables. Le combat eut lieu sur la place de Dinan où s'élève aujourd'hui la statue du connétable en costume troubadour.

Les deux champions s'attaquèrent avec ardeur. Mais à un moment, l'épée de Cantorbery lui échappa et tomba dans l'arène. Bertrand sauta vivement à terre, et la prenant, la jeta hors des barrières. Alors Cantorbery, profitant ce ce qu'il se trouvait démonté, se lança à sa poursuite, cherchant à le renverser avec le poitrail de son cheval. Du Guesclin évita plusieurs fois sa rencontre ; mais il était pesamment armé, il ne pouvait pas courir et comprit que bientôt il serait atteint par son adversaire. Il s'assit alors tranquillement au milieu de l'arène et se mit à délasser ses genouillières. Cantorbery profita de cette position pour fondre sur lui; mais le Breton avait prévu ce mouvement, il se jeta de côté et plongea son épée dans le ventre du cheval. Celui-ci se cabra et fit des bons désordonnés, de telle façon que l'Anglais craignant d'être désarçonné brusquement, dut mettre pied à terre et songer à se défendre avec sa dague. Duguesclin mit alors son épée au fourreau, pour égaliser les chances du combat, et, fondant sur Cantorbery, il le serra à l'étouffer et le jeta contre terre avec une violence telle que le malheureux resta tout étourdi sur la place. Profitant de la situation où il se trouvait, il lui balafra d'abord la figure, puis il tira son épée pour lui couper la tête. Mais à la demande du duc de Lancastre, il lui fit grâce de la vie.

Les gens de Dinan furent dans la joie. Lancastre fit rendre au jeune du Guesclin tout son équipage et força Cantorbery à lui payer mille florins d'or; de plus, il donna au vainqueur le cheval et les armes du vaincu.

Peu de temps après cette rencontre, les Anglais levèrent le siége sur l'ordre exprès du roi Édouard, qui, tenant le roi Jean prisonnier à Londres, voulait employer ses troupes à faire d'autres conquêtes en France. Les Anglais se rembarquèrent à Brest et passèrent la mer.

Jusqu'ici du Guesclin n'avait encore combattu que pour son maître direct, le duc de Bretagne.

Nous allons maintenant le voir entrer au service de la France.

La funeste journée de Poitiers (1356) avait désorganisé les forces vives du pays. Le roi avait été pris, et de sa noblesse il ne restait rien ; les meilleurs étaient morts ou prisonniers, le reste avait fui, et le dauphin lui-même n'avait pas su tenir tête à l'ennemi. Il n'avait alors que vingt ans. Mais l'effet moral était produit. L'armée vaincue était démoralisée, le trésor était vide. Une trêve de deux ans avait été signée en 1357 à Bordeaux, entre la France et l'Angleterre. Cette trêve était sur le point d'expirer. Édouard III offrit alors au roi Jean de lui rendre la liberté ; mais il exigeait en même temps que le captif lui livrât en toute souveraineté, les deux tiers de son royaume. En retour, il n'offrait autre chose qu'une renonciation sans valeur au titre de Roi de France

qu'il revendiquait. Le roi Jean, fatigué d'un long exil en Angleterre, avait accepté ces conditions du vainqueur et signé, à Londres, un traité dans ce sens le 24 mai 1359.

Le Dauphin et les États généraux refusèrent de ratifier la convention et la guerre reprit de plus belle.

Les Anglais se mirent à courir le pays, où ils s'avancèrent sans trouver de résistance, jusqu'au cœur de la France et arrivèrent jusqu'à Melun sur la Seine, menaçant déjà Paris qui criait famine.

Tout paraissait perdu, car l'on ne pouvait guère compter sur un Dauphin encore adolescent, sur lequel reposait le lourd fardeau de la régence pendant la captivité du roi. C'est à ce moment que du Guesclin vint offrit le secours de son bras à cette France mutilée qui semblait agonir sous le joug de sa plus mortelle ennemie, l'Angleterre.

Grâce à sa vaillance, Rennes venait d'échapper aux attaques persévérantes de Lancastre; la lutte était terminée en Bretagne, pour le moment du moins, et du Guesclin sachant que la guerre avait été déclarée par l'Angleterre à la France, trouva là une occasion toute naturelle de continuer à combattre l'Anglais, son ennemi naturel.

Le régent était parti pour faire le siége de Melun, il avait été rejoint par le capitaine breton qui l'accompagna dans cette expédition. Le futur Charles V était loin de supposer que cet homme, à peine connu en France, allait être pendant onze ans l'épée de la France, le protecteur de son règne et qu'il chasse-

rait les Anglais de ce sol qu'ils foulaient alors en vainqueur. Le siége de Melun eut lieu en juin 1359.

« Ce fut à ce siége de Melun, dit M. Dareste, que le capitaine breton, déjà célèbre, vint avec la bande qu'il commandait, servir Charles V alors régent. »

M. Guizot dit en parlant de cette expédition :

« Charles V, alors régent, avait remarqué du Guesclin en 1359, au siége de Melun où celui-ci avait pour la première fois porté les armes au service de France, et avait dit : Par mon chef! de lui me souviendrai. »

Du Guesclin lui donna plus d'une occasion de se souvenir, en effet.

Melun était défendu par le baron de Mareuil, du parti de Charles le Mauvais, roi de Navarre.

La ville fut investie, et comme on voulait pousser rapidement les opérations du siége, un assaut général fut donné au point du jour. Mais si l'attaque fut vive, la résistance ne fut pas moins acharnée, et bientôt les assiégeants durent reculer. En voyant que les nôtres étaient repoussés, Bertrand, que son courage emportait, saisit une échelle, l'appliqua contre la muraille et monta l'épée à la main en se couvrant de son bouclier. Les assiégés firent alors pleuvoir une grêle de pierres sur l'audacieux aventurier. L'échelle se rompit, et il tomba la tête la première dans le fossé bourbeux qui se trouvait au pied de la muraille. Son armure ne lui laissait pas la liberté de ses mouvements et il se serait infailliblement noyé sans le Dauphin, qui assistait d'une fenêtre à l'attaque de la place. Celui-ci donna des

ordres et l'on repêcha le malheureux, qui déjà se croyait mort.

A peine séché, Bertrand, que sa chute n'a pas refroidi, retourne à l'assaut, il court aux barrières, et là, sans fléchir sous les coup de ses adversaires, terrible comme un bélier ou comme une machine de guerre insensible, il fait rage.

A la nuit, on s'arrêta, prêt à recommencer encore le lendemain. Mais dans l'intervalle, la ville se rendit au Dauphin qui y mit une garnison et revint à Paris avec du Guesclin, qu'il nomma gouverneur de Pontorson et capitaine de cent hommes d'armes. Ce poste de capitaine était un poste important, car les hommes d'armes, que l'on appelait aussi *lances*, étaient tous chevaliers. Chaque homme d'armes était accompagné d'écuyers et de varlets, de telle façon, que chaque lance représentait cinq personnes. Quant aux compagnies de cent lances, elles n'étaient, en général, confiées qu'aux grands princes du sang et aux gentilshommes d'une valeur hors ligne.

Pontorson devint par la suite la résidence favorite de du Guesclin; c'est là qu'il prit l'habitude de se retirer chaque fois que la guerre lui laissa quelque loisir. Le village, dominé par le château, est situé à l'embouchure du Couesnon, dans l'anse la plus reculée de la baie du Mont Saint-Michel et à l'entrée des vastes marais de Caugé et de Longeal. C'était alors une place défendue par un château fort. Ses fortifications ont été démolies sous Louis XIII

Édouard III quitta l'Angleterre le 28 octobre 1359 et vint à Calais.

Il envahit l'Artois, la Picardie et la Champagne.

Le Dauphin voulait éviter une bataille décisive que le nombre et l'état de ses forces ne lui permettait pas de livrer avec avantage ; il comprenait trop bien qu'en face de l'armée ennemie, bien supérieure à la sienne, il risquait de subir encore un échec comme celui de Poitiers, et cette fois la couronne de France eût été bien perdue et pour toujours.

Il dispersa ses troupes dans les places fortes.

Édouard III vint bloquer Reims. Il resta sept semaines devant la place, mais à la fin, le manque de vivres l'obligea de se retirer. Il revint alors sur Paris et, après quelques marches et quelques contremarches sans résultat, il signa le traité de Brétigny le 8 mai 1360.

Par ce traité, le roi d'Angleterre renonçait au titre de roi de France, mais était reconnu comme souverain des duchés de Guyenne et de Gascogne et de tout le pays au sud de la Loire qui avait fait partie de l'héritage d'Éléonore d'Aquitaine.

Le roi de France recouvra sa liberté, il s'empressa d'en profiter pour revenir à Paris où il arriva en décembre.

La France put alors respirer un instant.

Ce repos relatif ne fut troublé que par les incursions et les déprédations des grandes compagnies, composées en grande partie de soldats et d'aventuriers anglais licenciés après la paix de Brétigny. Nous verrons un peu plus loin ce qu'étaient ces compagnies et quel fut leur rôle prépondérant à cette époque.

L'année 1361 fut également une année de calme. Elle fut employée inutilement à chercher à amener une réconciliation entre Monfort et Charles de Blois.

Du Guesclin n'étant employé dans aucune grande guerre se retira dans son gouvernement de Pontorson.

Vers cette époque (1361), il épousa cette même Tiphaine Raguenel, dont nous avons parlé un peu plus haut et à cette occasion, il donna des fêtes qui durèrent plusieurs jours. C'est pendant les réjouissances qui suivirent son mariage qu'un seigneur anglais, nommé Felton, vint avec trois cents lances jusque sous les murs de Pontorson pour provoquer du Guesclin. Celui-ci lui répondit qu'il ne tarderait pas d'aller le trouver. Dès le lendemain en effet, il partit avec cent lances et deux cents arbalétriers et se mit à la poursuite de son adversaire qu'il trouva dans les landes de Meillac. Le combat fut rude, mais la victoire resta aux Bretons, et Bertrand partagea le butin entre tous, gardant pour lui Jean Felton qu'il comptait mettre à rançon.

Un seigneur français, nommé Jean de Saintré,

4

commandait alors en Guyenne. Il demanda à du Guesclin de venir l'aider à réduire la garnison anglaise du Château d'Essai qui désolait la province par de fréquentes incursions. Du Guesclin s'empressa de répondre à son appel; il quitta Pontorson, laissant Felton à la garde de sa femme et de sa sœur Julienne, religieuse de Saint-Sulpice de Reims, qui était venue le voir à l'occasion de son mariage.

A peine arrivé en Guyenne, du Guesclin marcha avec Saintré contre le château d'Essai. Leurs forces montaient à quatre mille hommes environ. L'assaut fut donné dès qu'on eut investi la place et du Guesclin monta l'un des premiers aux échelles, mais en atteignant le sommet de la muraille, il fit une chute en mettant le pied sur une pièce de bois pourrie qui se rompit sous son poids et tomba de dix-huit pieds de haut dans la cour du château. Assailli par cinq Anglais, il s'adossa à la muraille et, malgré la douleur atroce qu'il ressentait dans une de ses jambes, il se défendit la hache à la main et mit successivement hors de combat trois de ses adversaires. Mais il sentait ses forces l'abandonner lorsqu'un chevalier breton vint à son secours et mit en fuite les deux Anglais qui restaient. du Guesclin tomba évanoui dans les bras de son défenseur. On le crut mort et on l'emporta enveloppé dans un manteau. La fureur des Bretons, en apprenant cet événement ne connut plus de bornes. Le château fut pris et brûlé, et la garnison fut passée au fil de l'épée.

Bertrand n'était pas mort; il fut transporté à Nantes

et resta trois mois au lit pour se remettre. Enfin, quand il put de nouveau supporter le cheval, il se mit en route pour Pontorson.

Pendant son absence, Felton avait payé sa rançon à Mme Tiphaine et avait recouvré sa liberté. Sa première pensée, une fois qu'il eut quitté sa prison, fut de se venger de son vainqueur. Il savait que la garnison de Pontorson ne se composait que de quelques archers et de quelques domestiques; il avait de plus gagné une chambrière sur le concours de laquelle il comptait pour s'emparer de la place

Une nuit, tout étant préparé, il vint avec deux cents hommes, et tenta l'escalade. Déjà les Anglais, ayant dressé des échelles, montaient aux fenêtres de la chambre où l'épouse et la sœur du héros dormaient, lorsque la religieuse, agitée par un cauchemar, s'éveilla en sursaut, se saisit d'une épée et courut à la fenêtre; là, voyant l'ennemi, elle saisit l'échelle, l'éloigna vivement de la muraille et, la faisant tournoyer sur elle-même, la lança dans l'espace avec les trois Anglais qui s'y trouvaient suspendus.

L'alarme fut bientôt donnée; toute la troupe fut sur pied en un instant et Felton dut renoncer à son audacieux coup de main et se retirer.

Le lendemain matin, du Guesclin, revenant à Pontorson, le rencontra qui s'en allait avec son parti. Il l'attaqua tout aussitôt et le fit prisonnier pour la seconde fois. Quand Tiphaine l'aperçut, elle ne put s'empêcher de lui dire :

« Comment, brave Felton, vous voilà encore! C'est trop pour un homme de cœur comme vous, d'avoir été battu, dans l'intervalle de douze heures, une fois par la sœur et une fois par le frère.

« Que veulent dire ces paroles! demanda du Guesclin.

« Que votre sœur Julienne, réveillée en sursaut cette nuit, a eu le courage et l'adresse de s'opposer à l'escalade essayée par la troupe de Jean Felton.

« Ah! capitaine, reprit du Guesclin, je vous croyais plus courtois et surtout plus discret envers les dames; quoi! venir sans leur aveu les visiter la nuit, c'est la conduite d'un amant à bout plutôt que celle d'un chevalier. Et avoir eu la disgrâce d'être battu par elles dans le château, puis en rase campagne par mes hommes d'armes... je ne puis m'empêcher de vous plaindre sincèrement. »

Devant cette moquerie, ajoute M. de La Barre Duparcq, il fallut que Felton dévorât son humiliation et cacha son dépit.

Quant à Julienne du Guesclin, cette aventure prouva qu'elle était la digne sœur du héros; elle fut depuis abbesse de Saint-Georges, à Rennes, et mourut en 1405 dans un âge fort avancé.

Comme nous l'avons déjà dit, l'année 1361 fut surtout consacrée à des tentatives de réconciliation entre Charles de Blois et Montfort.

Ce dernier fut obligé de consentir à un accomodement, tout en réservant ses droits.

Une trève fut signée en août 1362, elle devait durer jusqu'à la Saint-Michel 1363. Mais, avant même qu'elle ne fut expirée, Charles de Blois voulut la rompre : il consulta même du Guesclin à ce sujet :

« Quel indigne conseiller, lui répondit celui-ci, a pu vous suggérer un tel dessein, je vous conjure de ne me rien commander qui puisse ternir votre gloire. Vous avez la justice pour vous, vous avez une armée, ces avantages ne suffisent-ils pas pour triompher de vos ennemis ? »

Le comte reconnut que du Guesclin avait raison, mais la comtesse Jeanne voulait la guerre et la trève fut rompue.

Charles de Blois assiégea Carhaix et la Roche-Ayanes, puis Becherelle, place forte considérable, située dans le voisinage de Dinan.

Le roi d'Angleterre avait envoyé sur le continent une grosse armée dirigée par Chandos, Robert Knolles et Gautier Huëte. Ce renfort se joignit aux partisans de Montfort, et le malheureux Charles de Blois vit alors sa fortune changer de face; bientôt même il fut enfermé avec toute son armée sous les murs de Becherel.

Charles, se sentant pris là comme dans une souricière, proposa la bataille et son adversaire l'accepta. Mais on convint des deux parts que le terrain ne permettant pas de développer les troupes, on se rencontrerait dans la lande d'Evron.

Bertrand ne savait pas bouder quand il y avait un danger sérieux à courir; en apprenant ce qui se passait, il accourut aussitôt.

Mais, avant que l'action ne fût engagée, une nouvelle trêve intervint et, à la suite d'une conférence, il fut convenu que Montfort et Charles porteraient tous deux le titre de duc de Bretagne et que les villes et les places du duché seraient partagées entre eux.

Des otages furent échangés à cette occasion, et Bertrand fut livré avec quatre autres chevaliers, comme garant de la parole de Charles de Blois.

Tout paraissait réglé, quand la comtesse de Blois refusa de ratifier le traité; on rompit alors la trêve, et les otages durent être rendus de part et d'autre: Charles, en effet, rendit les siens, mais Montfort

garda Bertrand qu'il avait confié à la garde de Felton, sa créature.

Bertrand, au bout d'un mois, ayant appris que Montfort voulait l'envoyer en Angleterre, craignant, disait-il, en le rendant de déchaîner un lion qui serait capable de le dévorer, résolut de s'évader. Il envoya en conséquence son écuyer, avec deux chevaux, dans un endroit assez éloigné, puis il sortit avec le fils de Felton, sous prétexte de faire une promenade dans les environs. Il l'emmena ainsi, devisant de choses et d'autres, jusqu'à l'endroit où son écuyer l'attendait, et là, se mettant en selle, il dit au jeune homme :

« Beau fils, pensez de retourner et me saluez votre père, et luy dites que m'en vois en France aider au duc de Normandie à guerroyer, et ne vous esmayez, car ce votre père vous fait ennuy, venez à moy, pour avoir armures et chevaux et je ne vous faudray. »

Felton, en apprenant le départ de son prisonnier, entra dans une terrible colère. Ce récit, très-circonstancié d'ailleurs, se trouve dans plusieurs chroniques anciennes, mais il est démenti de la façon la plus formelle, par les assertions de du Guesclin lui-même devant le parlement de Paris. Il y déclara, en effet, qu'il était parti accompagné d'une quantité de chevaliers comme un homme qui a rempli ses engagements, et non pas en secret, comme

un fugitif qui s'évade et cherche à se cacher.

On verra un peu plus loin ce qui donna lieu à cette déclaration solennelle.

Felton avait été l'un des arbitres qui avaient rédigé le traité pour le comte de Montfort; il affirmait que Bertrand, comme un des otages donnés par Charles de Blois, avait promis de rester sur parole dans l'endroit désigné par Montfort, jusqu'à ce que la ville de Nantes eût été rendue, conformément aux clauses du traité; ajoutant que, par l'effet d'une indulgence de son gardien, sir Robert Knolles, du Guesclin avait la faculté d'aller et de venir pendant le jour où bon lui semblait, quoi qu'il fût tenu de rentrer la nuit; mais qu'il avait abusé de la tolérance et violé sa foi en allant avec un écuyer de sir Robert à Vitré, village appartenant au sire de Laval et en refusant de revenir.

Bertrand du Guesclin, dit Jamiesen, en apprenant de quoi il était accusé, manda son écuyer, Jean de Bigot, pour dire à sir William Felton que, si quelqu'un affirmait qu'il n'avait pas tenu fidèlement et loyalement sa parole d'otage, ainsi qu'il l'avait promis, il était prêt à se défendre de l'accusation par combat judiciaire. Sur ce démenti, sir William Felton envoya à du Guesclin un cartel en forme, dont voici la teneur :

Mons Bertran Du Guesclin,

« J'ai entendu par Jean le Bigot, votre écuyer, que vous avez ou devez avoir dit que si nul homme voudrait dire que vous n'aurez bien et loyalement

tenu vos otages à cause du traité de paix de Bretagne, en la manière que vous l'aviez promis, le jour que Monsieur de Montfort, duc de Bretagne, et Monsieur Charles de Blois avaient emprins de combattre ensemble sur la querelle de Bretagne, et que vous n'étiez tenu de tenir otages fors un mois seulement, vous voudriez défendre devant vos juges, sur quoi je vous fais à savoir que vous promettiez au dit jour, par la foi de votre corps, et entrâtes ôtage, que vous deviez demeurer sans y départir, jusques à temps que la ville de Nantes serait rendue au dit Monsieur de Montfort, duc de Bretagne, ou que vous auriez congé de mon dit seigneur : laquelle foi et otage vous n'avez bien loyalement tenu, ains faussement l'avez faillie, et de ce suis prêt à l'aide de Dieu, par mon corps de prouver contre vous, comme chevalier doit faire devant mons le roi de France. Témoin notre scel à cette cédule apposé et mis le 23e jour de novembre de l'an mil trois cent soixante-trois.

Guillaume FELTONN. »

A ce défi, du Gueslin répondit la lettre suivante :

« A Monsieur Guillaume Feltonn,

« Je vous fais savoir que, à l'aide de Dieu, je serai devant le roi de France, notre sire, dedans le mardi avant la mi-carême prochain venant, s'il est au royaume de France, et au cas qu'il n'y serait, je serai à l'aide de Dieu, devant mons le duc de Normandie celle journée : et quand est de ce que vous dites ou avez dit que je dusse être otage jusques à tant que la

ville de Nantes fût rendue au comte de Montfort et que j'ai ma foi et mes otages faussement faillis et tenus, en cas que le voudriez maintenir contre moi, là je dirai et maintiendrai en ma loyale défense que mauvaisement avez menti, et y serai, si Dieu plaît, tout prêt pour y garder et défendre mon honneur. Et pour ce que je ne veux longuement être en ce débat avec vous, je vous le fais à savoir cette fois pour toutes, par ces lettres scellées de mon scel, le neuvième jour de décembre l'an mil trois cent soixante-trois.

Bertrand du GUESCLIN. »

L'affaire, ajoute Jamiesen, fut portée devant le parlement de Paris qui, en l'absence du roi Jean, alors en Angleterre, se composait du Dauphin, du roi de Chypre et d'une quantité de prélats, de ducs, de barons et de chevaliers, « et aussi de beaucoup de clercs et laïques appartenant au Conseil du roi, ainsi que d'autres personnes. »

Les plaidoiries, reproduites en latin, furent conduites par les avocats des deux parties. Du côté de sir William Felton, les charges énoncées dans son cartel furent renouvelées et développées; on y ajouta que Bertrand du Guesclin, en violant sa parole, avait rompu la paix de Bretagne; que le meurtre, l'incendie, le vol de personnes et de maisons religieuses et une infinité de maux irréparables en avaient été la conséquence, et que, Bertrand, étant la cause et l'occasion de toutes ces calamités, il devait mourir, « attendu qu'il est expressément statué par la loi ci-

vile qu'un chevalier (Miles) qui trouble la paix, est puni de la peine capitale. » Et l'on concluait, en déclarant que si Bertrand reconnaissait les charges énoncées, il devait être puni de mort; mais que s'il les niait, l'appelant, en bon et loyal chevalier, comparaîtrait de sa propre personne, en un jour déterminé et au lieu qu'aurait désigné le Dauphin, avec armes et cheval, pour défier au combat Bertrand du Guesclin. Sir William Felton jeta ensuite son gage devant la cour, en ajoutant que, s'il n'avait le duel, on lui accordât au moins la guerre comme entre nobles.

Du côté de du Guesclin, il fut réparti que sa vie s'était passée en actions honorables et dignes d'éloges, et qu'il souffrirait plutôt tout genre de mort que de violer sa parole pour quoi que ce fût au monde; que lorsqu'il avait juré d'observer ce traité entre Charles de Blois et le comte de Montfort, il n'était pas seul, mais qu'il y avait plus de deux cents chevaliers et écuyers présents; que lorsqu'il fut choisi pour otage, il avait dit expressément au comte de Montfort, en présence de son conseil, que, quelques stipulations que les autres puissent faire, il ne resterait, lui, qu'un mois; qu'il avait été accepté à cette condition; qu'il était resté comme otage le mois entier, et qu'il était parti, non pas en compagnie d'un simple écuyer comme on l'avançait, mais avec une quantité de chevaliers, comme un homme qui a rempli tous ses engagements, et non pas en secret, mais ouvertement.

Quant au gage du duel, il fut soutenu que, en vertu des ordonnances de Philippe le Bel, avant que quel-

tout propos, mais ici, dans une affaire de cette importance et où il n'est pas seul en jeu, il n'hésite pas à s'en remettre à la justice et à décliner le combat, sûr d'avance qu'on ne saurait imputer sa manière d'agir à un sentiment de crainte.

En quittant le lieu de son internement, du Guesclin s'était rendu directement et tout d'une traite jusqu'à Guingamp.

Lorsqu'il arriva dans cette ville, il trouva les habitants fort troublés. Les Anglais, en effet, dévastaient le pays d'alentour et la garnison d'un château voisin nommé Pestivien, troublait sans cesse le repos des citoyens. On le supplia de mettre un terme aux incursions de l'ennemi; il répondit qu'il ne le pouvait pas, parce qu'il n'avait pas une minute à perdre à cette aventure, étant attendu à Paris pour s'entendre avec le duc de Normandie. Les autorités qui étaient venues le trouver n'insistèrent pas, mais quand il voulut sortir de la ville pour reprendre sa route, il trouva les portes closes et les ponts levés. Les magistrats le supplièrent de nouveau de venir en aide à leur malheureuse cité. Du Guesclin alors se laissa toucher, il réunit six mille hommes et commanda pour le lendemain l'assaut du château de Pestivien. Au jour, il sortit avec sa troupe et vint camper devant la forteresse. La résistance fut héroïque, et quand enfin le gouverneur se rendit pour avoir la vie sauve,

du Gueslin le félicita et le maintint dans son gouvernement en considération de la vaillance dont il avait fait preuve.

Voulant accomplir son œuvre jusqu'au bout, il parcourut la campagne et purgea les environs de Guimgamp de tous les aventuriers anglais qui infestaient le pays. Puis, sa tâche terminée, il rejoignit Charles de Blois à Nantes, où se trouvait alors la cour du duc de Bretagne. Ce prince le présenta à la duchesse, sa femme, en lui disant :

« Madame, voici le vaillant Bertrand... »

Jeanne de Penthièvre, en entendant nommer le héros, se leva précipitamment, et quittant une écharpe qu'elle était en train de broder, courut l'embrasser.

Ce fait, que rapporte du Chastelet, prouve en quel estime Charles de Blois tenait le vaillant capitaine qui avait toujours soutenu sa cause et auquel il devait certainement la plupart des succès qu'il avait obtenus.

Un peu avant la mort du roi Jean, Charles le Mauvais, roi de Navarre, avait fait une nouvelle alliance avec les Anglais. Quelques hauts barons de Normandie s'étaient joints à eux. Charles avait défié le roi de France et le Dauphin et leur avait déclaré la guerre.

L'armée anglo-navarraise avait envahi la Normandie et s'était répandue aux environs de Rouen et de Vernon. Charles le Mauvais possédait de vastes territoires en Normandie en qualité de comte d'Evreux et comme descendant de Louis, comte d'Evreux, fils cadet de Philippe III; son royaume de Navarre lui venait du chef de sa mère Jeanne, fille de Louis X.

La situation du royaume de France était alors des plus triste.

Le roi Jean, revenu sur parole à Paris, avait dû reprendre le chemin de la prison et retourner à Londres, n'ayant pu trouver dans le trésor de l'Etat assez d'or pour payer sa rançon.

Le roi de Navarre tenait Evreux, Nogent, Mortain, Breteuil, Conches, Pontaudemer, Cherbourg, Meulan, Mantes et une foule d'autres villes encore. Presque toute la Normandie était alors en son pouvoir.

Le captal de Buch, le baron de Mareuil, Pierre de Squanville, Jean Jouel et vingt autres capitaines anglais ou navarrais occupaient les places échelonnées sur la Seine.

Nos plus belles provinces étaient au pouvoir de l'ennemi. Edouard et le prince de Galles étaient maitres des trois quarts du pays, et c'est à peine s'il restait encore à la France assez de terres affranchies pour avoir un nom.

Les provinces divisées et sans chefs, sans défenseurs, sans roi, semblaient perdues d'avance, et l'Anglais paraissait n'avoir qu'à étendre sa main puissante pour saisir une proie facile et conquérir sans péril le royaume perdu sans retour.

C'est à ce moment suprême pour la patrie que du Guesclin s'attacha d'une manière exclusive à ce pays qui semblait à l'agonie. On était en 1364.

Le Dauphin, qui gouvernait la France en qualité de régent, comprit alors qu'il était temps d'agir et que bientôt il serait trop tard pour résister à cette invasion triomphante. Il réunit ses troupes au château de Mauconseil.

Bertrand du Guesclin, qui ne savait pas rester inactif, profita de la trève consentie entre Charles de Blois et Jean de Montfort, pour venir trouver le futur Charles V et lui offrir ses services.

Le Dauphin lui donna le commandement de l'armée

qu'il envoyait en Normandie contre Charles le Mauvais.

Du Guesclin, investi de son commandement en 1364, prit une part active au siége de Mantes.

La ville était entourée de murailles formidables et protégée par un château-fort. Comprenant qu'un assaut lui ferait perdre beaucoup de monde, le capitaine breton n'hésita pas à user d'un stratagème pour s'emparer de la place. Des soldats déguisés en vignerons s'emparèrent d'une des portes de la cité et embarrassèrent le pont-levis, ce qui permit à du Guesclin de venir à leur secours.

Le continuateur de Nangis veut que Mantes ait été prise par du Guesclin, qu'il appelle Claquin, le 7 avril 1364, veille de la mort du roi Jean à Londres; Froissard date cet événement du règne de Charles V. Il en partage l'honneur entre du Guesclin et Boucicault.

Lorsqu'en 1364, dit-il en effet, Charles devint roi, il dit à Boucicault, maréchal de France : « Boucicault, partez d'ici avec ce que vous avez de gens et chevauchez vers la Normandie, vous y trouverez messire Bertrand du Guesclin ; tenez-vous prêts, je vous prie, vous et lui, pour reprendre sur le roi de Navarre la ville de Mantes, parquoy nous soyons seigneur de la rivière de Seine. — Bien volontiers, répondit Boucicault, et peu de semaines après, le

7 avril 1364, Boucicault entrait par ruse dans Mantes avec sa troupe ; du Guesclin survenait brusquement avec la sienne, s'élançait au grand galop dans la ville, criant : *Saint-Yves Guesclin !* à mort, à mort tous les Navarrais !... »

Mantes prise, on songea à la tour de Roulebase ou Rouleboise, château-fort à une lieue en deçà, qui commandait la Seine et empêchait les secours d'arriver à Paris. La garnison se composait de gens des grandes compagnies, faisant la guerre pour leur propre compte, sous les ordres de Gauthier van Straten de Bruxelles; ces routiers pillaient le pays d'alentour et empêchaient toute communication avec Paris et attaquaient indistinctement les Français et les Navarrais. Quand leur repaire fut investi, ils résistèrent vaillamment, mais enfin le gouverneur dut capituler et la tour fut rasée.

Bertrand fit alors embarquer une partie de ses hommes sur des bateaux et faisant filer le reste de sa troupe le long de la rivière, il gagna Meulan, la dernière place qui restait à prendre pour débarrasser la Seine. A peine arrivé devant la ville, il inspecta les lieux pour se rendre compte de ce qu'il y avait à faire; tandis qu'il examinait le fort et le faible de la place, on tira sur lui de dessus les remparts et une grenade vint tomber à ses pieds. Il serait certainement mort s'il avait été atteint par ce projectile.

Il fit donner l'assaut presque aussitôt et se porta lui-même vers les barrières qu'il enleva rapidement.

Les barrières prises, il s'acharna contre une des

portes de la ville qui fut bientôt jetée bas et la ville fut pillée.

Restait le pont qui reliait Meulan à son château-fort. Les hommes qui gardaient ce pont furent saisis de terreur en voyant la rapidité avec laquelle l'ennemi avançait; ils se rendirent aussi et bientôt il ne resta plus que le donjon ou tour principale.

Le gouverneur, qui s'y croyait bien en sûreté, dit à du Guesclin :

« Avant que cette tour puissiez loger, faudra je crois apprendre à voler. »

Du Guesclin furieux n'en voulut pas avoir le démenti et fit donner l'assaut. L'ennemi ne pouvait comprendre l'acharnement qu'il mettait à attaquer de hautes murailles qui semblaient imprenables; mais tandis que les soldats faisaient rage et s'escrimaient en poussant de grandes clameurs, contre des pierres plus dures que leurs masses d'armes et que leurs épées, les pionniers creusaient une galerie souterraine jusque vers le centre de la tour, étançonnant et soutenant leurs travaux à mesure qu'ils faisaient un pas en avant. Quand ce travail fut terminé, ils mirent le feu aux poutres et tout aussitôt un grand pan de mur s'écroula. Le gouverneur, comprenant alors que toute résistance serait vaine désormais, se rendit sans condition. On démolit le reste de la tour et les murailles de la ville furent rasées.

« Ainsi, ajoute Froissart, furent prises ces deux villes, dont le roi Charles V fut très-joyeux, quand il en sut les nouvelles, et le roi de Navarre très-courroucé, car il tint à grand dommage la perte de

Mantes et de Meulan, qui lui étaient une trop belle entrée en France. »

Bertrand du Guesclin revint ensuite à Paris; puis il regagna son château de Pontorson où il alla rejoindre sa femme et où il resta jusqu'au printemps.

Le roi Jean mourut et le Dauphin Charles V lui succéda.

Du Guesclin était alors en Normandie.

En apprenant la mort du roi de France, il voulut inaugurer le nouveau règne par une victoire.

Jean de Grailly, captal de Buch, venait de débarquer à Cherbourg avec quatre cents gens d'armes. Il avait promis à Charles le Mauvais, pour le compte duquel il agissait alors, de reprendre Mantes et Meulan et de suivre le nouveau roi jusqu'à Reims où il comptait se faire couronner.

A Evreux, où il était alors, il avait réuni sept cents lances, trois cents archers et cinq cents combattants.

Du Guesclin, après avoir réuni son armée à Rouen, avait traversé la Seine à Pont-de-l'Arche. Là, il avait passé une revue de ses troupes (1160 hommes, d'après Cuvelier; 1600 d'après les mémoires du XIV[e] siècle; et 6000 suivant l'auteur anonyme de la chronique de Bertrand du Guesclin).

De Pont-de-l'Arche il gagna la Croix Saint-Lieuffroy. Arrivé là, il fit halte, et haranguant une dernière fois ses soldats, il leur dit :

« S'il y a nul couard qui doute de sa peau, je lui donne congé d'aller en sa maison ; car brièvement, sais de vrai que nous aurons combat. Et s'y a tel, vieil ou jouvencel, qui se mette à fuir, je le ferai encrouer (accrocher) par le col.

« Nenni, nenni, Bertrand, s'écrièrent ses hommes, nous n'avons pas cœur de veau ; nous mourrons ou vivrons avec vous sur le pré. »

Enfin les deux armées furent en présence à Cocherel, petit hameau à trois lieues d'Evreux, sur la rivière d'Eure. Le village est entouré de vignes et de grandes prairies.

Du Guesclin passa la rivière à Evre et se porta tout près de Cocherel.

On était au 26 mai 1364.

Bientôt les Anglais à leur tour parurent sur la montagne. Leur position était excellente ; ainsi placés sur la hauteur, ils dominaient le champ de bataille, et de plus, chose importante, ils avaient des vivres en abondance.

Les Français, au contraire, se trouvaient placés en contre-bas de l'ennemi ; ils étaient en pays ennemi et manquaient de tout.

Du Guesclin vit d'un coup d'œil le désavantage de sa position. Il comprit qu'une attaque de sa part devait amener les résultats les plus désastreux :

« Attendons ici, dit-il, nos ennemis à pied jusques

à tant qu'ils soient à nous venus. Je donne au roi, notre Sire, à son estraine de sa noble royauté celui que l'on appelle le captal. »

Il tint ses hommes sous les armes toute la journée et, le soir, il fit demander au captal de Buch s'il voulait avoir bataille. Celui-ci répondit qu'il choisirait son heure. Ils restèrent ainsi deux jours entiers en présence, se surveillant l'un l'autre et ne voulant pas s'engager. Mais Bertrand voyant ses vivres s'épuiser et comprenant que l'ennemi ne quitterait pas sa position, résolut d'agir. Il ne fit pas la faute d'engager le combat sur un terrain qui lui était évidemment trop désavantageux; loin de là, il fit mine de se replier. Il y eut un Breton du parti des Anglais plus avisé que les autres, Mancion de Blancbourg, qui ne voulut pas croire à la réalité de ce mouvement en arrière. Il voyait, disait-il, un piége dans cette retraite d'un homme qui n'avait jamais reculé. Mais on ne voulut pas l'écouter; des ordres furent donnés èt l'armée ennemie s'ébranla et quitta les hauteurs pour venir charger en plaine.

Du Guesclin la laissa s'engager et, faisant alors brusquement un retour offensif, il marcha contre son adversaire. Il était trop tard pour reculer, la faute était commise. Le captal le comprit si bien qu'il fit offrir de ravitailler les Français, de leur fournir des vivres et du vin à discrétion, à la condition que les deux armées se retireraient chacune de leur côté sans engager le combat.

Du Guesclin n'y voulut pas consentir. La mêlée devint générale et des deux parts on fit merveille,

criant Saint-Georges et Navarre d'un côté, et Notre-Dame Guesclin de l'autre.

M. Guizot raconte ainsi la fin de la bataille :

« Du Guesclin prit conseil et dit à ses compagnons : « Seigneurs, nous savons que, devant nous, il y a, « dans le captal, un aussi preux chevalier qu'on en « pourrait trouver aujourd'hui en toute la terre; tant « qu'il sera sur la place, il nous fera grand dommage; « mettons donc à cheval trente des nôtres, des plus « experts et plus hardis ; ils n'entendront à rien qu'à « se diriger sur le captal, à rompre la presse et à « arriver jusqu'à lui ; ils le prendront alors, le trous- « seront, l'emporteront entre eux et le mèneront en « sûreté quelque part, sans attendre la fin de la ba- « taille. S'il peut être pris et retenu par telle voie, la « journée sera nôtre, tant ses gens seront ébahis de « la prise. »

« La bataille s'engagea sur tous les points, et pendant qu'elle amenait des rencontres et des chances diverses, les trente élus, bien montés sur leurs coursiers, dit Froissart, et ne pensant à autre chose qu'à leur entreprise, s'en vinrent tous serrés là où était le captal, qui combattait très-vaillamment avec sa hache, et donnait des coups si grands que nul n'osait l'approcher; mais les trente rompirent la presse à force de chevaux, vinrent jusqu'au captal, s'arrêtèrent tout à coup sur lui, le prirent et le serrèrent entre eux par force; puis ils vidèrent la place et l'emportèrent en cet état pendant que ses gens qui semblaient forcenés, criaient : Rescousse au captal! rescousse! Mais rien ne leur put valoir ni

aider. Le captal fut enlevé et mis en sûreté. En ce fouillis et froissis, pendant que Navarrais et Anglais essayaient de suivre la trace du captal qu'ils voyaient enmener devant eux, des Français s'entendirent de grand'volonté pour se porter vers la bannière du captal, qui était en un buisson et dont les Navarrais faisaient leur étendard. Là il y eut grand tumulte et rude combat, car la bannière était bien gardée et par de bonnes gens; mais enfin elle fut prise, conquise, déchirée et jetée par terre. Les Français obtinrent le champ de bataille; messire Bertrand et les Bretons s'acquittèrent loyalement et bien se tinrent toujours ensemble, s'aidant l'un l'autre; mais il leur coûta grandement de leurs gens. »

Deux cents lancés qui attaquèrent l'ennemi par derrière décidèrent la victoire. L'action avait été chaude. Du Guesclin courait partout les bras nus et le sabre ensanglanté, criant aux Français que la journée était à eux.

Un épisode curieux de cette bataille, c'est que pendant le combat, deux coureurs vinrent avertir les Français qu'il leur arrivait du renfort. La nouvelle était fausse; on s'était trompé et l'on avait pris un nouveau corps d'armée ennemi qui s'avançait pour un secours destiné au parti de du Guesclin. Cette erreur fut d'un grand secours pour les nôtres, elle leur donna confiance et leur permit de faire un effort qui leur assura la victoire. Quand le renfort arriva, il était déjà trop tard, et il fut facilement culbuté par l'armée victorieuse.

A la fin du combat, tous les Navarrais étaient tués

ou blessés et le champ de bataille était littéralement couvert de cadavres.

La lutte avait duré depuis une heure de l'après-midi jusqu'au soir.

En quittant Cocherel, Bertrand gagna Pont-de l'Arche, puis Rouen. Il ramenait une armée triomphante mais mourant de faim et dénuée de tout. Les prisonniers furent dirigés sur Vernon et sur Rouen, et le captal de Buch fut envoyé à Meaux.

Charles V reçut la nouvelle de la victoire à Reims, le 19 mai, quelques heures avant son sacre. Du Guesclin avait tenu sa promesse, il avait étrenné le nouveau règne et envoyait au roi, comme don de joyeux avénement, un de ses adversaires les plus redoutables.

« Charles V très-satisfait, dit M. Guizot, fit résolûment son métier de roi après la victoire ; il récompensa et punit; du Guesclin fut fait maréchal de Normandie et reçut en don le comté de Longueville. »

Le roi fit plus, il alla lui-même à Rouen rendre visite au vainqueur et à l'armée qui avait si vaillamment secondé son illustre chef.

La victoire de Cocherel conserva la Normandie à la France et déjoua les projets ambitieux du roi de Navarre et de ses adhérents.

Quelle est la date exacte de ce combat mémorable? Rien n'est moins certain. Les uns disent le 6, d'autres le 16, d'autres le 17, d'autres le 23, d'autres enfin le 26. Froissart notamment tient pour cette dernière date. Les lettres par lesquelles le roi donna à du Guesclin le comté de Longueville, confisqué sur

le roi de Navarre, sont datées du 27 mai 1364, cette date prouve que la bataille ne fut pas livrée le 26 mai, comme le disent Froissart et les autres historiens, mais qu'elle eut évidemment lieu beaucoup plus tôt.

Le premier soin de du Guesclin fut d'aller prendre possession du château de Longueville que Charles V lui avait donné. Il en chassa la garnison navarraise qui l'occupait et entra dans le Cotentin pour surveiller les frontières de Normandie et les sauvegarder contre les incursions des partisans de Charles le Mauvais.

Il marcha d'abord sur Valogne et, chemin faisant, son avant-garde eut un engagement avec une embuscade ennemie qui fut défaite. Cent cinquante Navarrais perdirent la vie dans cette rencontre.

Arrivé devant Valogne, il tenta de donner l'assaut, mais il trouva de grandes difficultés dans l'accomplissement de son projet. La mine était impuissante pour entamer le roc, et les machines dont on pouvait disposer n'avaient aucun effet. Néanmoins, le gouverneur de la place offrit de livrer le château contre trente mille florins. Du Guesclin refusa, déclarant qu'il resterait un an devant la ville s'il le fallait,

mais qu'il ne consentirait à aucune condition; seulement, ajoutait-il, si le château est pris d'assaut, je vous ferai tous pendre. La garnison effrayée de ces menaces, offrit alors de se rendre pourvu qu'on lui donna la vie sauve et qu'on lui permit d'emporter ses biens. Du Guesclin accepta.

Le lendemain, les assiégés défilèrent devant l'armée victorieuse qui les accueillit avec des risées et des huées. Huit écuyers, honteux de l'accueil qu'on leur faisait, rentrèrent dans le château et s'y barricadèrent, mais du Guesclin exaspéré par ce manque de parole, les fit assaillir de toutes parts. Bientôt ils furent pris et jetés dans les fossés.

Après Valogne, du Guesclin assiégea Pont de Douvre, ville fermée de murailles et défendue par une église fortifiée.

Hugues Calverly, chevalier anglais y commandait. Il se défendit bien, et ses hommes firent bravement leur devoir. Les assiégeants voyant que la résistance étaient plus sérieuse qu'ils ne l'avaient pensé d'abord, eurent recours à la mine. Mais le hasard voulut qu'un soldat ayant placé un verre de vin sur une fenêtre du corps de garde, s'aperçut que le vin vacillait au lieu de rester immobile. L'alarme fut donnée; Calverly comprit que ce qui faisait ainsi trembler le vin dans le verre n'était autre chose que le travail souterrain des mineurs; il fit alors exécuter

une contre-mine. Bertrand ayant été averti des travaux faits par les gens de la place, descendit de son côté avec une centaine d'hommes, fit percer la cloison qui séparait encore les deux galeries, tua les mineurs et pénétra dans l'église au cri de *Guesclin !* Les assiégés se rendirent. Il fit grâce de la vie au gouverneur et aux Anglais placés sous ses ordres, mais pour les Normands et les Navarrais, il les fit tous décapiter sur la place du marché.

Il s'apprêtait à mettre le siége devant Saint-Sauveur-le-Vicomte, lorsqu'il reçut une lettre de Charles de Blois.

Ce prince lui demandait de venir le rejoindre en toute hâte avec toutes ses troupes, pour l'aider à faire lever le siége que Montfort avait mis devant Auray, en Bretagne.

Charles V de son côté, décidé à prendre part à la lutte que se faisaient les deux prétendants au duché de Brétagne, lui écrivit dans le même sens : « Ce dont, dit Froissart, il fut grandement réjoui, car il avait toujours tenu le dit monseigneur Charles pour son naturel seigneur. Le comte et la comtesse de Blois le reçurent très-joyeusement et doucement, et la meilleure partie des barons de Bretagne avaient aussi monseigneur Charles de Blois en propos et affection. »

« Du Guesclin, dit M. Guizot, entra immédiatement en campagne et marcha sur Auray qu'assiégeait le comte de Montfort. Mais il devait y rencontrer le plus redoutable de ses adversaires. Jean de Montfort avait réclamé l'appui du roi d'Angleterre, son patron, et le plus célèbre des officiers anglais, John Chandos, s'était adressé au prince de Galles pour savoir ce qu'il devait faire : « Vous pouvez bien y aller, lui avait répondu le prince, puisque les Français y vont pour le comte de Blois ; je vous en donne bon congé. » Chandos joyeux, se hâta de recruter des compagnons ; peu d'Aquitains se décidèrent à le suivre ; ils commençaient à se dégoûter de la domination anglaise, et le sentiment national français se développait en Gascogne autour même du prince de Galles. Chandos ne recruta guère que des Anglais ou des Bretons, et quand il arriva devant Auray, à la grande joie du comte de Montfort, « il y amena bien, « dit Froissart, treize cents combattants, chevaliers « et écuyers, Anglais et Bretons, et environ huit à « neuf cents archers. » Les troupes de du Guesclin étaient à peu près en pareil nombre et non moins braves, mais moins bien disciplinées et probablement aussi moins habilement commandées. »

Du Guesclin avait d'abord réuni son armée à Guingamp, puis il avait gagné Josselin et Lonvailly-l'Abbaye.

Montfort était très-effrayé ; malgré le secours des Anglais, il augurait mal de l'issue d'une lutte engagée avec le grand capitaine breton. Il fit même offrir à Charles de Blois de partager avec lui la Bretagne

et de lui laisser la souveraineté du pays après sa mort, s'il mourait sans enfant.

Charles réunit son conseil et lui exposa l'affaire, ajoutant que, quant à lui, il était d'avis d'accepter les propositions de son adversaire. Mais les membres du conseil, et du Guesclin tout le premier, repoussèrent cet avis. Le héraut venu de la part de Montfort fut renvoyé vers son maître et chargé de lui dire qu'il n'y avait point de partage à faire quand tout appartenait à un seul.

La ville était déjà au pouvoir de Montfort et le château seul tenait encore contre lui, mais la disette y était terrible. La garnison indiqua par des signaux qu'elle était à bout de ressource. Un arbalétrier du parti de Charles de Blois y lança une pierre enveloppée dans un papier par lequel on avertissait la place qu'elle serait secourue à la Saint-Nicolas. La garnison, sentant bien qu'elle ne pouvait pas tenir jusque-là, offrit de se rendre à cette même époque si d'ici là on ne venait pas à son secours. Mais elle demandait par contre qu'on la nourrît en attendant.

Charles de Blois, sachant l'état précaire où se trouvaient réduits ses partisans, se pressa d'arriver et la bataille s'engagea le dimanche 29 septembre, jour de la Saint-Michel.

Elle fut livrée à une demi-lieue de la ville, dans la vallée de Kerso, sur la rive gauche du Loch. Les deux armées étaient séparées par un ruisseau qui traversait la plaine, et où la mer montait dans les grandes marées seulement. Chandos, qui commandait l'armée ennemie, avait laissé entre lui et le

ruisseau un grand espace vide, espérant que les Français en tenteraient le passage, ce qui devait amener un certain trouble dans leurs manœuvres.

Henri Martin raconte ainsi les épisodes de cette journée :

« Les deux armées se trouvèrent en présence, le 28 septembre (1364), auprès d'Auray, que Monfort assiégeait et que Charles de Blois voulait délivrer. Les principaux rivaux, plutôt que d'exposer leurs biens et leur vie aux chances d'une bataille décisive eussent peut-être transigé sur leurs prétentions; mais l'altière Jeanne de Penthièvre, épouse de Charles de Blois, et, dans l'autre parti, Jean Chandos arrachèrent les deux prétendants à leurs irrésolutions, et le terrible choc eut lieu. Les Anglais de Chandos « voulaient par la bataille tout perdre ou tout gagner. »

« Le comte de Monfort avait environ deux mille hommes d'armes et un millier d'archers; les Franco-Bretons étaient au nombre de quatre mille cavaliers pesamment armés, sans infanterie ni gens de trait; les principaux barons, non-seulement de la Bretagne-*Gallot*, mais de la Bretagne-Bretonnante, les Rohan, les Léon, les Avaugour, les Kergorlai, les Lohéac, étaient avec Charles de Blois, tandis que Montfort s'était logé sur une colline comme le captal à Cocherel et balançait l'avantage du nombre par celui du poste. Comme à Cocherel, tout le monde mit pied à terre : la chevalerie se reniait elle-même en se faisant infanterie; sans doute la crainte du désordre que les flèches des archers jetaient parmi

les chevaux avait été le premier motif de ce changement de tactique. Chaque armée s'était partagée en trois batailles et une arrière-garde ; les six batailles se heurtèrent à la fois ; Bertrand du Guesclin et les aventuriers bretons attachés à sa fortune « s'assemblèrent à la route » de l'Anglais Robert Knolles, ce fameux chef de compagnie qui avait tant pillé la France ; Charles de Blois et les principaux barons attaquèrent le comte de Montfort et Jean Chandos, et les auxiliaires français, sous les comtes d'Auxerre et de Joigni se prirent aux gens d'Olivier de Clisson et du chef de compagnie Eustache d'Aubrecicourt, chevalier de Hainaut. Olivier de Clisson était le fils du malheureux sire de Clisson, décapité jadis par ordre de Philippe de Valois ; depuis il changea de parti et devint connétable de France.

« Les flèches des archers ne furent pas de grand secours à l'armée de Montfort, tant on avait renforcé les armures pour les mettre à l'épreuve ; les Français s'avancèrent sous une grêle de traits, « chacun homme d'armes portait son *glaive* (sa lance) droit devant lui, retaillé à la mesure de cinq pieds, et une hache forte, dure et bien aiguisée, à petit manche, à son côté ou sur son cou. » Les archers anglais, « forts et légers compagnons, » jetèrent leurs arcs, et se « boutèrent » entre les gens d'armes, le coutelas au poing, et combattirent main à main « bien et hardiment » avec les autres. Le combat fut long, terrible et furieusement disputé ; mais si la valeur fut égale des deux côtés, la prudence ne le fut pas ; les gens de Montfort conservèrent avec grand soin

l'ordonnance que leur avait donnée Jean Chandos; les gens de Blois gardèrent mal « le bel arroi » où les avait mis Bertrand du Guesclin. L'arrière-garde bretonne de Charles de Blois s'engagea dans la mêlée dès le commencement de l'action; l'arrière-garde anglaise de Montfort, que commandait sir Hugues Calverly, sut se ménager habilement et porter secours aux autres corps qui venaient à plier. Le bon « comportement » de Calverly décida du sort de la journée; la bataille française des comtes d'Auxerre et de Joigni fut rompue et mise en déroute par Clisson et d'Aubrecicourt, secondés par un mouvement de Jean Chandos : Clisson y perdit un œil d'un coup de pointe de hache, mais les deux comtes furent blessés et faits prisonniers; puis Jean Chandos et les Anglais montèrent à cheval et allèrent charger les troupes de Bertrand du Guesclin, qui pressait « durement » Robert Knolles. Messire Bertrand et les siens ne purent soutenir le faix de cette double attaque; la plupart furent tués ou pris, et du Guesclin se rendit à un écuyer de Jean Chandos. Beaumanoir, le héros du *combat des trente*, eut le même sort. Dès lors la victoire fut décidée; mais les plus braves chevaliers et écuyers de Bretagne, ne se pouvant résoudre à délaisser leur seigneur, Charles de Blois, se rallièrent autour de lui et firent encore maints grands exploits, bien que sans espérance, car tous les ennemis se tournaient contre eux. « Là fut morte, ajoute Froissart, ou prise toute la fleur de la chevalerie qui tenait le parti de Blois. La bannière de monseigneur Charles fut conquise et jetée à terre, et lui-même, occis avec un sien

fils bâtard. » Il avait été, dit-on, convenu dans chacune des deux armées, qu'on tuerait sans merci le général ennemi en cas de victoire; car tous les Bretons voulaient « avoir fin, en ce jour, » de la cruelle guerre qui désolait leur pays depuis vingt ans. »

Tel est le récit de M. Henri Martin, récit dans lequel il suit pas à pas, en le citant plusieurs fois, le texte même de Froissart.

Clisson et du Guesclin avaient fait l'un et l'autre des prodiges de valeur dans cette mémorable journée. Armé d'une épée à deux mains, Clisson s'ouvrait partout passage et la masse de du Guesclin, rougie du sang des Anglais, fauchait un sanglant sillon dans leurs rangs.

La lutte fut terrible et longtemps indécise et peut-être eût-elle eu une issue toute différente, si Charles de Blois, au lieu d'attendre l'attaque des ennemis, n'avait pas fait traverser un ruisseau à ses troupes contrairement à l'avis de du Guesclin. Un instant même, le comte de Blois put croire qu'il avait la victoire. Montfort avait fait revêtir son costume et ses armes à un chevalier qui s'avançait criant : *Bretagne! Bretagne!* et demandant où était ce Charles de Blois qui lui disputait son duché. Le comte de Blois s'élança à sa rencontre et les deux armées firent place aux deux champions. Du premier coup de hache, Charles abattit son adversaire à ses pieds. Il allait l'achever lorsque Clisson, Chandos et Robert Knolles vinrent au secours de l'infortuné sosie de Montfort. C'est à ce moment que Caverly par son mouvement tournant, changea la face des choses en tombant sur les

derrières des troupes bretonnes. Charles de Blois fut isolé. Enveloppé de toute part, il luttait encore, quand un Anglais lui passa son épée dans le corps, d'outre en outre, *de la bouche derrière le cou*. Il tomba pour ne plus se relever et fut achevé par terre.

La nouvelle de sa mort se répandit rapidement, et son armée, démoralisée par ce triste événement, se débanda tout aussitôt. Du Guesclin comprit que tout était bien fini et qu'il ne fallait plus songer à la victoire. Il ne combattait plus que pour l'acquit de sa conscience, mais il ne pouvait se faire à l'idée de se rendre. Seul avec cinq ou six chevaliers de grand courage, il continuait une lutte désormais inutile, quand Chandos survint et lui dit :

« Rendez-vous, messire Bertrand. Cette journée n'est pas la vôtre. »

Du Guesclin se rendit à Chandos qui le fit conduire à Niort en Poitou.

Tous les partisans de Charles de Blois furent pris, tués ou mis en fuite.

Montfort fut dès lors le seul souverain de la Bretagne et Auray lui ouvrit ses portes.

« La cause de Jean de Montfort, dit M. Guizot, était évidemment gagnée, et en prenant possession du duché de Bretagne, il ne demandait pas mieux que de se reconnaître vassal du roi de France et de lui jurer fidélité. Charles V était trop judicieux pour ne pas pressentir que même après une défaite, une paix qui donnait à la question de Bretagne une solution légale et définitive lui rendait, avec cette importante province, des rapports et des moyens d'influence bien

plus assurés, qu'une guerre prolongée ne pouvait lui promettre de succès. Il fit donc la paix de Guérande, le 12 avril 1365, après en avoir discuté pied à pied les conditions, et, quelques semaines auparavant, le 6 mars, sur les instances détournées du roi de Navarre, qui depuis la bataille de Cocherel se sentait en péril, Charles V avait aussi mis fin à sa lutte publique contre ce perfide voisin, dont il ne cessait certainement pas de se méfier. Délivré ainsi de toute guerre extérieure et de tout ennemi déclaré, le sage roi de France restait maître de s'adonner au rétablissement de la paix intérieure et de l'ordre dans son royaume qui en avait le plus pressant besoin. »

La paix de Guérande fit rendre les prisonniers à rançon.

Il en coûta cent mille francs à du Guesclin. Comme il n'avait pas d'argent comptant, dit Pierre Daniel, les sires de Matignon, de Montboucher et de Laval furent ses cautions envers le général Chandos. Sur la somme qu'il devait, Charles V paya quarante mille francs et Henri, depuis roi de Castille, l'acquitta du surplus.

Le règne de Charles V commençait à peine. Qu'allait-il être ?

« Depuis Louis VI, dit le Gros, la France avait été gouvernée par des rois habiles et sages qui avaient reconquis toutes les provinces anglaises, sauf la Guyenne, soumis les seigneurs à leur autorité, et protégé dans son travail la bourgeoisie qui commençait à faire la richesse et la force de l'État.

« Les premiers rois de la race des Valois, Philippe VI et Jean II n'imitèrent point l'exemple de Philippe-Auguste et de saint Louis. Au lieu de mettre leur gloire dans le bon gouvernement du royaume, ils dissipèrent les finances de l'État par leur prodigalité et lorsque la guerre avec l'Angleterre qui devait durer plus de cent ans (1337-1453) commença, ils ne surent point défendre la France contre l'invasion de l'ennemi. S'ils eurent le courage du chevalier, ils n'eurent point la prudence et l'habileté du capitaine qui gagne les batailles.

« Jamais cependant, la France n'eut plus besoin de chefs expérimentés, car les Anglais se portèrent à cette guerre avec la plus vive passion. Ils voulaient reprendre leurs anciennes provinces, et leur roi Edouard II, petit-fils de Philippe le Bel par sa mère, comme Philippe de Valois l'était par son père, était prétendant à la couronne de France. Il faillit même y mettre la main ; vainqueur aux batailles de Crécy et de Poitiers, maître du roi Jean II qui avait été fait prisonnier, il obtint au traité de Bréquigny, tout le pays au sud de la Loire. Il convoitait le reste et ne trouvait point d'obstacles à son ambition dans un royaume démembré et ruiné.

« Heureusement pour la France, au prodigue et à l'imprudent Jean II succéda Charles V le Sage. Dissemblable en tout à son père, il était économe, il recherchait les hommes expérimentés qui pouvaient lui donner d'utiles conseils, il réfléchissait mûrement avant d'agir. Trop débile pour manier une épée et monter à cheval, il sut diriger la guerre du fond de sa chambre de l'hôtel Saint-Pol.

« Charles V était trop prudent pour vouloir prendre de suite sa revanche. Il laissa la France respirer et il se prépara peu à peu à recommencer la lutte avec l'Angleterre dans de petites guerres contre les princes alliés de l'Anglais.

« Il choisit pour commander ses armées, un heureux et intrépide capitaine, le Breton Bertrand du Guesclin.

« Du Guesclin fit merveille dans ces luttes d'un nouveau genre et se montra le plus avisé des capi-

taines en même temps qu'il était le plus vaillant des chevaliers. »

Cette page, empruntée à MM. Hubault et Marguerin, dans leurs grandes époques de la France, expose bien la situation au moment de l'avénement de Charles V.

Comme nous venons de le voir, la mort de Charles de Blois eut pour conséquence le rétablissement de la paix entre la France et l'Angleterre, et cette paix, à son tour, eut pour conséquence immédiate de laisser sans emploi un grand nombre de soldats et d'aventuriers qui, jusque-là, avaient trouvé des ressources et une occupation en servant dans cette guerre entre les deux rois.

Il n'y avait pas d'armées permanentes à cette époque. Les vassaux de la couronne de France devaient, il est vrai, le service militaire en temps de guerre, mais ils ne devaient que quarante jours, au bout desquels ils pouvaient retourner dans leurs foyers. Aussi levait-on un grand nombre de mercenaires qui n'avaient d'autre métier que celui de porter les armes pour qui les payait. On les licenciait après la guerre, et alors ils cherchaient un nouveau maître et s'ils ne le trouvaient pas, ils vivaient aux dépens du peuple qu'ils pillaient pour subsister.

Les gentilshommes de leur côté, élevaient leurs enfants pour le métier des armes, et ceux-ci, quand

ils n'avaient plus à se battre, se trouvaient désœuvrés, ne savaient que faire et se trouvaient réduits à une inaction qui leur paraissait difficile à supporter.

La paix survenue brusquement, eut donc pour résultat, comme nous l'avons dit, de laisser inoccupée une masse considérable de soudards sans ressources et en général peu scrupuleux sur les moyens de s'en procurer.

Un grand nombre de chevaliers bretons, anglais et français se rassemblèrent alors; les soldats se joignirent à eux, et tous ensemble, ils formèrent une armée de plus de trente mille hommes. Ce ne fut d'abord qu'une foule tumultueuse, un assemblage hétéroclyte de guerriers sans discipline et sans frein. Mais peu à peu cette première effervescence se calma, les chefs se reconnurent et s'entendirent, les soldats obéirent à leur voix et, dès lors, se formèment des bandes distinctes, des compagnies séparées qui parcoururent les provinces en les pillant et les ravageant chacune pour son propre compte. Ce ramassis de bandits et de vagabonds brûlaient les châteaux, mettaient les seigneurs à rançon. Ils étaient maîtres du centre de la France, et l'État, épuisé d'hommes et d'argent, ne pouvait venir au secours de ce pauvre peuple qui se plaignait de leurs exactions et de leurs violences. Il y avait déjà six ans que cet état de choses durait, mais la dernière paix l'avait encore aggravé. Édouard IV avait vainement essayé de dissoudre ces bandes. Un ordre émané de lui et daté treizième jour de novembre de l'an de

grâce mille trois cent soixante-quatre, enjoignait en effet à Eustache Dabelichecourt, Robert Scot, Hugh Calverle, chevaliers et à *tous les autres gentz de la nacion d'Engleterre* de ne faire au royaume de France, *ni guerre, ni domage ou offense aucune.*

Rien n'y fit, ils étaient la terreur des villes et des campagnes. On les appelait généralement les grandes compagnies, mais le peuple les nommait routiers, brabançons, tard-venus, malandrins, écorcheurs, coteraux (à cause de leurs longs couteaux) et le nombre même des noms qu'on leur a donnés prouve tout à la fois et l'étendue de leurs dépradations et le degré de terreur qu'ils inspiraient.

C'était là un danger permanent pour le pays.

Charles V aurait bien voulu s'en défaire, mais il n'avait aucun moyen à sa disposition pour atteindre ce but.

Du Guesclin, sa rançon payée, avait pris le chemin de Paris et était venu offrir ses services au roi. Il avait un projet qu'il mûrissait depuis quelque temps déjà. Il voulait soutenir Henri de Transtamarre dans sa querelle contre Pierre le Cruel qui avait fait assassiner sa femme, Blanche de Bourbon, sœur de la reine de France. Ce crime avait soulevé une légitime indignation en France et mille traits de cruauté avaient fait haïr ce prince sanguinaire dans son propre pays. L'Espagne, sous son autorité,

était placée sous le joug immédiat des Juifs et des Maures, seules personnes en qui il eût confiance et dont il acceptât et suivit les conseils.

Henri de Transtamarre avait fait des remontrances à son frère, Pierre le Cruel, et celui-ci, outré de son audace, l'avait chassé de sa présence et de son royaume. Henri alors s'était jeté dans les bras du roi d'Aragon.

Du Guesclin, en arrivant à Paris, trouva le roi Charles singulièrement préoccupé des ravages exercés par les grandes compagnies. On ne pouvait songer à entreprendre une guerre d'embuscade contre ces hardis partisans, et à les détruire en détail. Le capitaine breton proposa d'en délivrer le royaume en se mettant à leur tête pour les emmener contre les Sarrazins. Sa proposition fut acceptée tout aussitôt.

Il envoya son héraut à Châlons sur-Saône vers les chefs des compagnies pour leur demander un sauf-conduit, que ceux-ci s'empressèrent de lui accorder.

Nous traduisons ici le récit de Cuvelier relatif à l'entrevue de du Guesclin et des chefs de bandes.

Bertrand se mit en route, et, après avoir longtemps marché, il aperçut la grande compagnie, et s'étant rendu dans le camp :

« Dieu garde, dit-il en saluant, les compagnons que je vois là. »

Tous s'inclinèrent et Bertrand reprit :

« Si Dieu le veut, ceux qui voudront me suivre seront tous riches en peu de temps. »

Les soudards répondirent :

« Vous êtes le bien venu, sire, parmi nous, et nous ferons tout ce qu'il vous plaira.

« Ceux qui voudront me croire, ajouta-t-il, ne périront pas. »

Huon de Cavrelay vint à lui pour lui donner l'accolade, le traitant d'ami et de compagnon.

« Je n'ai de compagnon, lui répondit Bertrand, que celui qui fait ce dont je le prie.

« Eh bien, lui dit Cavrelay, sitôt qu'il l'eût écouté, Bertrand, par le Dieu qui créa le monde, mon corps vous fera très-bonne compagnie ; il vous appartiendra de toutes les manières et il ira partout où il vous plaira d'aller, guerroyant par le monde en deçà et au delà des mers, hors contre le prince de Galles contre lequel je ne serai jamais, car s'il me le demandait j'irais à lui tout de suite le lui ayant juré autrefois.

— « Sire, lui répondit Bertrand, je veux très-bien cela. »

Huon de Cavrelay ordonna que l'on apportât du vin pour en offrir à du Guesclin et Gauthier Huet vint le lui verser; mais celui-ci voulut qu'Huet but le premier; mais tous les chevaliers présent refusèrent l'honneur de boire avant lui. Alors ayant vidé son gobelet, il dit : « Beaux seigneurs, je ne vous mentirai pas, voici un riche vin ; je ne sais pas ce qu'il vous a coûté. »

Le chevalier Vert lui répondit : « Jamais nul homme vivant n'en a demandé un denier.

— « Seigneur, dit Bertrand, veuillez écouter de moi pourquoi je suis venu vous trouver.

« Je viens de la part du roi de France, qui, pour sauver son peuple, voudrait faire tant auprès de vous que vous vinssiez avec moi partout où je voudrais aller et vous mener en bonne compagnie. Je vous garantis et je vous jure que j'ai bonne volonté de nuire aux Sarrazins avec le roi de Chypre, que Dieu veuille garder, ou d'aller en Espagne pour être hostile aux Sarrazins. Nous irons en Espagne ou je ne puis trop désirer aller, et, si nous pouvons y trouver le roi dom Pedro, nous le ferons grand dommage, car c'est un vilain meurtrier qui a tué sa femme.

« En Espagne, nous pourrons profiter largement, car le pays est bon pour mener grande chair, il y a de bons vins qui sont friands et clairs ; et j'ai de mes amis qui y veulent aller : le comte de la Marche, le gentil et le vaillant Olivier de Mauni, que je dois bien aimer ; et ses frères aussi qui sont bons bacheliers, et d'autres chevaliers qui veulent se donner de la peine pour trouver les Sarrazins que Dieu veut renverser. Si vous voulez m'accorder ce fait, je vous ferais bailler et délivrer par le roi deux cent mille florins d'or, qui seront comptés devant vous. Nous irons à Avignon, et vous irez demander l'absolution de tous vos péchés, de vos vols et de vos meurtres, et là aussi, nous augmenterons notre trésor ; et puis nous irons achever ensemble nos voyages. Mais je vous prie, pour Dieu qui a permis qu'on le fit tant

souffrir, que chacun de vous veuille bien amender sa vie.

« Si nous voulons tous penser en notre cœur, nous pourrons bien considérer en nous que nous avons assez fait pour que nos âmes soient damnées.

« Pour moi, je vous le dis, seigneurs, je le sais bien clairement, je ne fis jamais de bien, ce dont j'ai un grand remords, je n'ai fait rien que mal, j'ai tué et assassiné des gens et si j'ai causé tant de maux, vous pouvez bien compter passer pour être mes compagnons et vous pouvez vous vanter d'avoir fait pis que moi.

« Seigneurs, ajouta Bertrand, savez-vous ce que nous ferons?

« Nous ferons honneur à Dieu et laisserons le diable.

« Voyons comment nous avons usé notre vie... Brûlant les maisons, tuant les hommes et les enfants ou les mettant à rançon, mangeant vaches, bœufs et moutons, pillant les oies, les poussins, les chapons, buvant les bons vins, commettant les meurtres et forçant les églises et les couvents.

« Nous avons fait bien pis que ne font les larrons, car si les larrons vont cherchant une proie, c'est pour leur nourriture, il y en a même qui ne le font que pour nourrir leurs enfants...

« Pour Dieu, prenons conseil sur les païens, marchons! Si vous suivez mon conseil, je vous ferai tous riches et nous aurons le paradis aussi quand nous mourrons. »

Huon de Cavrelay lui répondit alors :

« Sire Bertrand, dit-il, si m'aide saint Simon, je vous donne ma parole que jamais nous ne vous manquerons; nous nous appellerons Compagnons de foi et nous ne nous séparerons jamais l'un de l'autre, et si le roi de France, auquel nous ne voulons pas de mal, n'entame pas de guerre avec les Anglais, je suis votre homme; car avant tout j'appartiens au prince de Galles qui maintient les Gascons et la Guienne, les gués et les ponts.

— « Je le veux, dit Bertrand, nous vous accordons cela. Demandez s'il vous plaît à tous les compagnons, à tous les chevaliers et à tous les barons si vous êtes d'accords; car alors nous irons devant le roi pour faire apprêter l'or que je vous promets et tous mes amis voudraient avoir le droit de faire le voyage que nous désirons si fort. »

« Le chevalier parla aux vassaux, à tous les Bretons et à tous les Anglais, dont grands étaient les noms et aux forts Navarrais ainsi qu'aux Gascons.

« Ceux-ci hésitèrent quelque peu, car le pays de France est beau et séduisant et il a de bonnes viandes et de bons vins friands.

« Mais le conseil fut d'accord : Huon de Cavrelay, ainsi que Jehan d'Evreux, Navarrais, Gauthier Huet et vingt-cinq capitaines, nous disent les romans, s'accordèrent d'après ce qu'avait dit Bertrand, et après les manants entre eux tous s'accordèrent également et jurèrent leur foi et leur serment.

« Seigneurs, soyez-moi attentifs dit alors Bertrand, je m'en irai parler au riche roi de France et

vous ferai bailler deux cent mille francs et vous viendrez à Paris quand je vous demanderai et qu'il en sera temps et vous verrez le roi qui en sera joyeux.

« Quand Bertrand eut l'accord et l'écrit scélé des chevaliers, il dit : « Que je sois écouté ! Quand j'aurai été à Paris, vous viendrez et par-devant le roi je vous montrerai et nous nous en irons quand j'en donnerai l'ordre, je vous prie que les forts soient livrés au roi, » et ils ont répondu « à votre volonté. »

Sa mission remplie, du Guesclin revint à Paris rendre compte à son roi de ce qu'il avait fait. Charles V l'embrassa et lui dit devant toute la cour :

« Je ne m'étais pas trompé en croyant que mon brave Breton ferait réussir mes intentions ; le service que vous venez de me rendre m'est aussi considérable et aussi important à ma couronne que si vous m'aviez fait seigneur d'une grande province,... » et il ajouta : « Je prie la sainte Trinité qu'elle veuille garder votre corps et le ramener, et que je puisse vous voir encore en joie et santé. »

Du Guesclin répondit :

« Sire, je croirais avoir servi Votre Majesté, s'il ne lui en coûtait rien ; mais je n'ai pu m'empêcher de promettre aux compagnies deux cent mille florins d'or de renfort... »

Le roi répondit à son tour :

« Je ne vous en dédirais pas, messire Bertrand, si vous aviez engagé le tiers de mon royaume. »

Cette réponse démontre l'importance que Charles V attachait à la réussite du projet de du Guesclin.

Les grandes compagnies quittèrent la Bourgogne à la fin de novembre 1365. Bertrand les rassembla aux environs de Châlons. Froissart estime à trente mille hommes l'ensemble des forces qui s'y trouvèrent réunies. Du Guesclin les emmena d'abord du côté d'Avignon, où résidait alors le pape Urbain V, qui les avait jadis excommuniés. Ils portaient tous une croix blanche sur l'épaule, pour indiquer qu'ils avaient pris les armes pour abolir le judaïsme en Espagne, et que leur expédition était une véritable croisade, une guerre sainte. Leur venue aux portes de la ville où le souverain pontife s'était retiré, n'avait d'autre but que de faire lever l'excommunication qu'il avait prononcée contre eux, d'obtenir son absolution et deux cent mille florins qui les aidassent dans leur entreprise.

Urbain V fut très-effrayé en apprenant l'arrivée de cette horde de pillards; il envoya au-devant d'eux un cardinal qu'il avait chargé de leur porter une nouvelle excommunication. Le maréchal d'Andreghem répondit à l'envoyé du saint Père que ses hommes avaient résolu d'entreprendre une guerre

sainte, mais qu'auparavant, ils voulaient obtenir l'absolution du pape et deux cent mille florins. Ils espéraient bien, ajouta-t-il, que le pontife serait trop charitable pour ne pas les aider dans leur pieuse entreprise.

Le cardinal promit l'absolution et la bénédiction papale, mais il ne crut pas pouvoir s'engager pour l'argent et ne garantit rien à ce sujet.

Bertrand, au moment où le cardinal allait partir, ajouta ces paroles :

« Sire, il convient avoir en présent (présent à l'esprit) tout ce que le maréchal demande. Car icy il y en a moult qui d'absolution ne parlent point et trop mieux aiment avoir de l'argent. Car nous les faisons preudhommes (honnêtes gens) malgré eux, et les mettons en exil, afin qu'ils ne fassent mal à nulles gens chrétiennes. Et quand ils auront de l'argent largement, si ne tendront-ils à enviz de mal faire. Et, pour ce, dites au saint Père que nous ne les pouvons autrement emmener. » Tel est le récit de Ménard.

Le cardinal s'en retourna vers le Pape pour lui porter l'*ultimatum* des grandes compagnies.

Une fois qu'il fut parti, et pendant qu'on attendait son retour, les soudards se portèrent à tous les excès imaginables dans les campagnes environnantes, sans que leurs chefs pussent s'y opposer. Plusieurs villages furent incendiés et déjà les flammes menaçaient les faubourgs d'Avignon.

Bertrand avait consenti cependant à abaisser à cent mille florins le chiffre primitivement exigé,

mais il avait déclaré que ses troupes ne s'en iraient pas sans argent. Quant à lui, il était allé attendre la réponse du Pape à Villeneuve.

L'absolution fut offerte mais l'argent refusé.

« On nous donne de l'argent, avait dit l'envoyé de la cour pontificale, on nous donne de l'argent et maint don pour absoudre les gens, et il nous faut absoudre ici à leur requête et si nous faut encore donner : c'est bien contre raison. »

Enfin le Pape effrayé, en voyant le feu brûler les métairies d'alentour, fit faire une capitation dans la ville ; on fit comprendre aux bourgeois qu'il y allait de leurs biens et de leur vie, et bientôt la somme fut couverte. Elle fut portée au camp des Routiers.

« Bertrand, dit encore Ménard, demanda au prévôt du Pape, dites-moi frère, et ne me celez (cachez) rien ? dont (d'où) vient ce trésor ? La prins le Pape en son trésor ? et il lui répondit que non, et que le commun d'Avignon l'avait payé chacun sa portion. Lors dit Bertrand, Prevôt, je vous promets que nous n'en aurons denier en notre vie, se il ne vient de l'argent du Pape et de son riche clergé : et voulons que cet argent cueilli soit rendu à ceux qui l'ont payé, sans ce que riens perdent du leur : et dites bien au Pape qu'il le leur fasse rendre : car si je savois que le contraire fût, il m'en peseroit et eusse ores passé la mer, si retournerois-je par deça. »

Adonc, ajoute Ménard, fut Bertrand payé de l'argent du Pape et ses gens derechef absous, et ladite absolution confirmée.

Cette foule de gens rebroussa ensuite chemin du

côté de Toulouse, où l'on reçut un renfort de volontaires.

A Carcassonne, du Guesclin vit le duc d'Anjou.

Bientôt il gagna la frontière et passa les Pyrénées, en 1365, pour entrer en Aragon.

Du Guesclin avait jusque-là mis en avant pour justifier son expédition, la guerre qu'il comptait faire aux infidèles. Une fois ses troupes dépaysées, il déclara le but véritable qu'il poursuivait, qui était la déposition de Pierre le Cruel. Il n'avait pas voulu l'avouer tout d'abord, parce qu'il existait un traité entre Edouard III et le roi de Castille, et qu'il craignait que les hommes-liges du Prince Noir ne le quittassent. Mais une fois hors de France, il entra immédiatement en pourparler avec Henri de Transtamare et lui promit de lui rendre sa couronne et de venger la mort de la reine.

Pierre le Cruel, à ce moment, n'avait pas encore connaissance de l'arrivée de du Guesclin; il était à l'apogée de sa puissance et cherchait Henri pour châtier l'insolence qu'il avait eu de s'insurger contre lui. Mais en apprenant l'arrivée du capitaine breton et des grandes compagnies, il fut effrayé et s'enfuit à Burgos, capitale de la Castille, qu'il fortifia et mit en état de défense.

En janvier 1366 et dès son début sur la terre d'Espagne, Bertrand prit Maguelon, que du Chastelet appelle Mugalon. Cette première affaire fut fructueuse pour nos aventuriers, car les Juifs fort nombreux dans la place, sacrifiaient leurs richesses pour sauver leurs vies ; Bertrand d'ailleurs avait permis le pillage, et ses troupes s'en acquittèrent en conscience. On laissa une garnison dans la ville.

On gagna Borgues ou Borja, ville forte, assez importante et à peine l'eut-on investie, qu'on lui donna l'assaut avec un entrain remarquable ; la lutte fut vive, mais rien ne pouvait résister à l'ardeur des assiégeants. Un Normand eut même l'audace d'aller planter l'étendard de du Guesclin sur le mur, criant à ses compagnons que la ville était prise et qu'ils montassent hardiment. Les autres le suivirent et la ville fut prise en effet.

Henri voulut faire preuve de clémence, il garantit aux chrétiens leurs biens et la vie sauve, mais il voulut que l'on ne fit aucun quartier aux Juifs et aux Sarrazins.

Après la prise de ces deux places, Bertrand entra en Castille par la province d'Alfaro et s'empara de Calahorra, ville mal fortifiée et plus mal défendue encore.

Là, dès le début de la campagne, Henri fut proclamé roi.

Cette cérémonie une fois accomplie, on continua la poursuite de Pierre le Cruel et l'on assiégea, chemin faisant, Briviesca ou Bervesque, ville forte, voisine de Burgos. Tout semblait indiquer que la résis-

tance serait longue. La place fut investie et le siége fut vigoureusement poussé. Bertrand se mit à la tête des plus braves pour diriger l'assaut, et tandis qu'il attaquait l'ennemi de front, Caverly tournait la position et s'en allait attaquer la Juiverie ou quartier des Juifs. Ceux-ci craignant d'être taillés en pièces, facilitèrent eux-mêmes l'entrée aux assaillants. Un Breton des gens de Caverly monta sur le mur et y plaça l'étendard de Bertrand, en criant : *Guesclin*. Les Bretons voyant flotter les couleurs de leur chef, montèrent aux échelles comme des singes. L'assaut fut des plus meurtriers. Bertrand attaqua les barrières qui défendaient la porte avec une cognée, et frappa tant et si bien, qu'il les jeta bas. Le gouverneur se rendit alors pour avoir la vie sauve, les juifs furent massacrés et la ville fut pillée.

Pierre le Cruel était à Burgos, l'oreille tendue pour entendre ce que devenait cette terrible armée qui s'avançait comme une avalanche, détruisant tout sur son passage. Il fut terrifié en apprenant la prise de Bervesque et les sachant si près, ne se voyant plus en sûreté à Burgos, il quitta précipitamment cette ville, le 28 mars 1366, et gagna Tolède.

Du Guesclin, avisé du départ de Pierre, résolut de mener immédiatement Henri à Burgos et de l'y faire couronner. Les gens de Burgos, en apprenant la venue de Henri, lui envoyèrent des ambassadeurs pour lui porter les clefs de la ville, et le lendemain tous les habitants sortirent en foule au-devant de lui. On donna de grandes fêtes à cette occasion. Pierre le Cruel fut déclaré indigne de régner et déchu du

trône. Le couronnement du nouveau roi eut lieu le jour de Pâques.

La reine donna à Bertrand le comté de Transtamarre, qu'elle avait apporté en dot à son époux avec le titre de comte, et le roi le créa ensuite duc de Molina, comte de Soria et connétable de Castille et de Léon.

Bertrand, regardant alors sa tâche comme accomplie, voulait enmener les grandes compagnies à Grenade pour guerroyer contre les Sarrazins. Il était venu dans ce but, disait-il, et il était temps de commencer son œuvre. Mais Henri et la reine le supplièrent de ne pas les abandonner et il céda à leurs prières.

On décida que l'on irait à Tolède. Pierre en apprenant cette nouvelle, s'enfuit à quinze lieues de là et Henri entra dans Tolède sans coup férir, la ville lui ayant ouvert ses portes. Il y resta quinze jours.

Le roi fugitif voulut alors entrer en arrangement avec son rival; il offrit de lui abandonner un certain nombre de places, notamment Tolède et Séville, à la condition que ce prince lui ferait hommage pour chacune de ces villes. Mais Henri demanda qu'on lui livra comme otages la fille de Pierre, Ferrand de Castro, son lieutenant, et Daniot et Turquant, les deux juifs qui avaient assassiné la reine Blanche. Ces deux derniers étaient moins des otages que des victimes, car on devait les brûler. Pierre ne voulut pas consentir à ces dures conditions; il s'enfuit à Séville. La place, défendue par trois citadelles, était très-forte. Pierre y arriva tremblant de peur. Il re-

procha à Daniot et à Turquant de l'avoir entraîné là, et les rendant responsables de tout ce qui lui arrivait, les bannit et les fit chasser. Les deux juifs quittèrent la ville fort troublés et, craignant que le roi ne les fit rechercher pour les faire tuer, ils donnèrent dans une embuscade de Mathieu de Gournay. Se voyant tombés de Charybde en Scylla, ils offrirent de livrer la ville si on leur promettait la vie sauve. En effet, ils s'entendirent avec les juifs de l'intérieur qui s'engagèrent à ouvrir les portes le dimanche suivant. Mais dans l'intervalle, Pierre fut prévenu fortuitement du complot, il quitta la ville enmenant avec lui les personnages les plus marquants de la juiverie qui le trahissaient, et une fois en rase campagne, il les fit pendre de nuit aux branches des arbres et s'enfuit jusque sur les frontières du Portugal.

Séville, délivré du tyran, ouvrit ses portes et reçut Henri avec de grandes démonstrations de joie. Certains mémoires prétendent que la ville fut prise d'assaut après une courte résistance et que le roi Henri fit son entrée à la tête de son armée. Du Chastelet, lui, va plus loin encore ; il dit que Séville fut prise d'assaut et saccagée après un siége long et opiniâtre.

Le voyage d'Henri en Andalousie n'avait été jusque-là qu'une véritable marche triomphale. Du Guesclin et lui suivaient pas à pas le malheureux Pierre qui fuyait devant eux de ville en ville, et ne semblait se présenter jamais que pour annoncer son vainqueur. A mesure, en effet, qu'il quittait une place, celle-ci ouvrait ses portes à son adversaire et lui faisait de nouvelles ovations.

Mais bientôt les choses allaient changer de face, grâce à l'intervention d'un nouveau personnage.

Le départ de Pierre le Cruel semblait avoir assuré la couronne à son compétiteur. Toute la Castille en effet se trouva soumise et le roi Henri, n'ayant plus d'adversaire, licencia les grandes compagnies qui étaient une charge trop lourde pour le trésor. Il les paya et les congédia, ne gardant auprès de lui que du Guesclin, les Bretons, Caverlay et quelques Anglais, en tout quinze cents lances environ.

Après avoir séjourné quatre mois à Séville, il se mit en route pour la Galice, seule province qui tint encore pour le parti de Pierre et y assiégea inutilement, pendant plus de deux mois, la place de Luzo, défendue par Castro.

C'est là qu'il apprit que le prince de Galles, Édouard, surnommé le Prince Nóir, fils du roi d'Angleterre, réunissait des troupes à Bordeaux pour aider Pierre à reconquérir son royaume.

Henri revint aussitôt en Castille, abandonnant le siége commencé.

La nouvelle n'était malheureusement que trop vraie. Pierre le Cruel n'ayant pu intéresser le roi de Portugal à sa cause et n'ayant obtenu aucun secours de lui, avait songé à l'ennemi le plus implacable et le plus acharné des Français, au prince de Galles, à ce formidable Prince Noir, qui avait déjà

fait tant de mal à la France et qui, successivement vainqueur à dix ans d'intervalle, à Crécy en 1346, à Poitiers 1356, allait encore, onze ans plus tard (1367) faire tomber un royaume à Navarette. Il était allé le trouver à Bordeaux, lui avait fait des présents, lui avait fait des promesses et l'avait circonvenu de toutes les manières. Pierre le Cruel s'était engagé à donner au prince la province de Biscaye et cinq cent cinquante mille florins. Édouard s'était engagé, en retour, à lui prêter son concours d'une façon absolue. Il réunit ses troupes à Bordeaux et envoya un défi à Henri. En même temps, il écrivait aux Anglais qui servaient son parti dans les grandes compagnies pour leur enjoindre d'avoir à quitter la cause de Henri de Transtamarre. Tous obéirent immédiatement; Caverly fit valoir les clauses de son engagement, dans lequel il avait fait cette réserve, de ne jamais porter les armes contre le prince de Galles son suzerain. Henri reconnaissant lui-même que cela était juste, ne fit rien pour le retenir.

La situation était d'autant plus grave pour le nouveau roi que, Caverlay et les Anglais partis, il n'avait conservé qu'une armée tout à fait insuffisante pour résister à un adversaire comme le prince de Galles, homme de guerre du premier mérite et disposant de forces considérables. Les grandes compagnies avaient été licenciées, comme nous l'avons vu, par économie; du Guesclin était parti pour la France et la position était, par conséquent, des plus critiques.

Bertrand en quittant Henri, s'était d'abord rendu en Aragon où il fut admirablement accueilli par le roi. Il y resta quinze jours, puis ayant ensuite passé les Pyrénées, il eut une entrevue avec le duc d'Anjou à Montpellier, et gagna enfin Paris où Charles V le reçut cordialement et avec les plus grandes marques de joie.

Son œuvre allait être détruite, l'intervention du prince de Galles mettait en question la souveraineté de Henri de Transtamarre. Il ne voulut pas abandonner le malheureux monarque dans une conjoncture aussi fâcheuse. Il leva de nouvelles troupes en Bretagne, et reprit immédiatement la route de l'Espagne. Charles le Mauvais, qui l'avait si bien accueilli quand il l'avait vu traverser ses État avec l'auréole d'un faiseur de roi, maintenant qu'il se présentait pour recommencer une lutte incertaine contre un adversaire puissant et fort, crut devoir faire semblant de s'opposer à son passage pour ménager la susceptibilité des Anglais. Du Guesclin fraya sa route à coups d'épée à travers les Pyrénées, il battit les soldats du roi de Navarre et, s'avançant à marches forcées, il vint retrouver Henri dans son camp à la tête de dix mille hommes de bonnes troupes ramenées par lui de France et de Bretagne. Ces dix mille hommes représentaient le plus clair des

forces de Henri de Transtamarre et sa seule troupe sérieuse.

Edouard de son côté avait quitté Bordeaux ; il avait gagné Dax en Gascogne où il fut rejoint par le duc de Lancastre, son frère. Tous deux passèrent ensemble les Pyrénées au pas de Roncevaux, en février 1367. Lancastre et Chandos marchait en avant avec un premier corps d'armée et le prince de Galles, accompagné de Pierre le Cruel, les suivit bientôt avec un second corps d'armée, se dirigeant sur Pampelune.

Guillaume Felton conduisait l'avant-garde, composée de six cents lances.

Les Anglais trouvèrent devant eux un pays pauvre et ravagé, ils avaient de la peine à pourvoir à leurs besoins, et lorsqu'ils arrivèrent sur le théâtre où la lutte allait s'engager, ils étaient déjà fort affaiblis et fort découragés.

Bientôt les deux armées se rapprochèrent à ce point, que Bertrand, éclairant son camp, surprit l'avant-garde de Felton qui s'avançait à l'aventure, et la tailla en pièces après un vigoureux combat.

Le jour même, il revint à Navarette où se trouvait le roi Henri et le gros de l'armée espagnole. Le connétable de Castille n'avait qu'une médiocre confiance dans ces Espagnols de rencontre qui formaient le principal contingent des troupes placées sous ses

ordres. Plus que jamais, se souvenant de la guerre de France, il était d'avis de ne rien hasarder et de lasser les Anglais. Il savait qu'ils étaient à bout de vivres et aurait voulu les affamer complétement, persuadé qu'il était, qu'en restant retranché derrière les fossés du camp et évitant une bataille décisive, avant trois jours on verrait l'ennemi se débander.

Le roi Henri, au contraire, tout fier du renfort amené par du Guesclin, très entiché aussi des contingents fournis par les villes espagnoles sur lesquelles il comptait outre-mesure, Henri qui ne doutait plus de la victoire, brûlait d'en venir aux prises et de combattre. Il craignait d'ailleurs, s'il paraissait hésiter, de jeter de l'indécision dans ses troupes et de se voir abandonné par les siens.

« — Vous serez vaincu, lui dit du Guesclin ; je vous le prédis, je vous l'assure. La nuit me verra mort ou prisonnier. Mais ce n'est pas moi qui y perdrai le plus. »

Un seigneur espagnol, plein de jactance, dit que c'était par peur qu'il parlait ainsi.

« — Par ma foy, répondit Bertrand, si nous nous battons demain, nous serons déconfits et adviendra grand méchief au roy. — Puis s'adressant à l'Espagnol qui l'avait interpellé, il ajouta : Nous verrons qui de nous deux ira le plus avant au milieu des ennemis. »

Les deux armées furent en présence la veille de Pâques 1367, à Najara ou Navarette.

Lancastre commandait l'avant-garde anglaise forte de 4,000 hommes d'armes. — Le captal de Buch commandait la bataille avec 4,000 hommes d'armes; — Chandos avait également 4,000 hommes d'armes sous ses ordres et formait l'arrière-garde; — enfin le prince de Galles dirigeait la réserve.

L'armée du roi Henri se composait de 10,000 Espagnols de bonne apparence sur lesquels du Guesclin ne comptait pas, — 20,000 archers génois, — 30,000 fantassins espagnols et un petit corps composé de Français et de Bretons. Bertrand avait 700 hommes d'armes. Tel est l'effectif indiqué par Le Febvre. Mais il semble y avoir là une erreur évidente, car l'armée de Castille aurait compté, d'après ce calcul, environ soixante mille hommes, tandis que celle du prince de Galles n'en aurait compté que 16,000 ou 24,000 au plus, en supposant que la réserve fût égale aux trois corps de bataille.

D'autres historiens, sans entrer dans le détail, prétendent qu'il y eut de part et d'autre plus de cent mille hommes engagés.

Tous sont unanimes pour déclarer que jamais armée ne fut plus belle en apparence et ne parut mieux ordonnée que celle du roi Henri.

Nous allons donner ici successivement le récit

de Henri Martin et de Jamiesen sur cette mémorable journée.

Voici d'abord celui de Henri Martin :

« ... Les deux armées se trouvèrent en présence (3 avril 1367) près de Najara et de Navarette, bourgades du Rioxa, sur la petite rivière de Najarilla. Les Anglo-Gascons, qui avaient tout pillé sur leur chemin, souffraient beaucoup de la neige, de la pluie, et surtout de la disette. Il eût suffi de les tenir quelque temps en échec et de leur couper les vivres, pour les réduire à une retraite fort dangereuse devant un allié aussi équivoque que le roi de Navarre : c'était l'avis du prudent du Guesclin ; mais l'orgueil castillan ne voulut jamais s'y rendre. Don Henri, animé par quelques avantages partiels, résolut de combattre. Sa cavalerie égalait en nombre celle des ennemis, et il avait plus de soixante mille fantassins; il se fiait sur cette grande supériorité numérique, qui rassurait médiocrement du Guesclin. L'événement ne justifia que trop les prévisions du guerrier breton : les *genétaires*, chevaux légers montés sur des genêts d'Espagne, qui faisaient la plus grosse part de la cavalerie castillane, ne tinrent pas contre la gendarmerie anglaise et aquitanique; les archers anglais eurent bon marché des frondeurs espagnols, et la masse de l'infanterie du roi Henri, assez mal armée et peu aguerrie, fut rompue, sabrée et dispersée après la fuite des cavaliers : tout le faix de la bataille retomba sur quatre mille hommes d'armes français, bretons et aragonais, à la tête desquels étaient du Gues-

positions à son égard et réclamer de lui l'exécution de promesses antérieures.

Il se rendit ensuite à Bordeaux et trouva le moyen de pénétrer dans la prison de du Guesclin en corrompant son geôlier. On avait dit à cet homme que le bon père venait visiter le chevalier pour s'entretenir avec lui de sa rançon. Le porte-clef favorisa plusieurs entrevues, mais à la fin il eut quelques soupçons et résolut de faire prendre le prétendu religieux. Malheureusement il confia son projet à sa femme et celle-ci, personne compatissante et bonne, en avertit le prisonnier. Du Guesclin le roua de coups et Transtamarre put prendre la fuite après s'être entendu avec son connétable, qui lui conseilla de s'adresser au duc d'Anjou, alors gouverneur du Languedoc, et de lui demander aide et secours.

Henri suivit ce conseil et alla trouver le duc, qui, à la prière d'Urbain V, lui promit sa protection et un concours efficace.

Le prince de Galles semblait ne pas songer à mettre du Guesclin à rançon, et la captivité du capitaine se prolongeait sans qu'il pût prévoir l'époque de sa délivrance. Le temps lui semblait long et il s'en plaignait quelquefois à ses amis, car il avait des amis à la cour de Bordeaux, c'était le sire d'Albret, Caverly, Olivier de Clisson et bien d'autres qui, tous,

d'armes tenant leur lance à deux mains et poussant leurs cris de guerre respectifs : « Guesclin ! Saint-Georges ! Castille ! Saint-Jacques ! » Le choc fut si violent, que des deux côtés les lances tombèrent des mains. Il s'ensuivit une lutte acharnée, corps à corps, avec les épées, les poignards et les haches d'armes.

« L'attaque de la division de Bertrand du Guesclin fut tellement irrésistible, que ses adversaires furent d'abord forcés de lâcher pied. Sir John Chandos, le chef de la division opposée, qui s'était précipité dans la mêlée avec son ardeur et son impétuosité habituelles, fut assailli et renversé par un énorme Castillan appelé Martin Fernandez et renommé parmi ses compatriotes pour son courage et sa force. Dans la lutte, le Castillan tomba sur le chevalier anglais, l'étendit à terre et fit tout ce qu'il put pour le tuer. Malgré le grand péril auquel il était exposé sous la pression de son redoutable adversaire, sir John Chandos conserva son sang-froid ordinaire et, se souvenant du couteau qu'il portait habituellement sur lui, il le tira et en frappa si adroitement son ennemi dans le flanc et dans le dos, qu'il le blessa à mort et réussit enfin à se débarrasser de lui. Il sortit sain et sauf de ce dangereux combat, au moment où ses hommes, qui étaient parvenus à percer la foule qui l'entourait, venaient à son secours.

« De l'autre côté, quand Bertrand du Guesclin, le maréchal d'Audeneham, le bègue de Villaines et les seigneurs et chevaliers français s'aperçurent que les ennemis pliaient, ils poussèrent avec un redoublement de vigueur ; mais ils ne purent conserver

l'avantage momentané qu'ils avaient remporté, parce que dans ce moment même, don Tello, qui commandait l'aile gauche de l'armée d'Henri, composée de mille gens d'armes, et de dix mille fantassins, soit trahison ou lâcheté, dès qu'il vit avancer la division du comte d'Armagnac, abandonna lâchement le champ de bataille, suivi de tout son monde et sans coup férir. Le comte d'Armagnac, n'ayant plus d'ennemis à combattre, prit en flanc et en queue la division de Bertrand du Guesclin, tandis que de son côté le captal de Buch, n'éprouvant pas la résistance qu'il attendait du comte de Denia, attaqua Bertrand par l'autre flanc, de sorte que le chevalier breton se vit cerné de tous côtés par ses ennemis. Henri, qui commandait les troupes irrégulières de son armée, mit en œuvre tout ce qu'il put de prières, de supplications, de courage et de fermeté pour prévenir la perte de la journée, et, trois fois, il ramena ses troupes en déroute. Avec un corps considérable de genetours, il rétablit plusieurs fois l'ordre parmi les soldats démoralisés et reforma les rangs rompus; mais il fut forcé de céder aux troupes plus habiles et mieux disciplinées du prince de Galles, qui se conduisit partout en bon chevalier, tandis que Pierre le Cruel combattait vaillamment et cherchait son frère sur le champ de bataille... Henri fut enfin obligé de quitter la mêlée; et en passant par la ville de Najara, il changea son cheval de combat, qui était fatigué, contre un frais genet, et se sauva en Aragon. Sa fuite fut suivie d'un sanglant carnage de soldats, dont un très-grand nombre se noyèrent en essayant de traverser la rivière.

Et je vous le dirai, dit Bertrand haultement;
Nous trouvâmes dam Pietre, que le corps Dieu cravent,
Qui la roynne avait fait mourir faussement;
C'estoit vostre cousine, fille de votre parent
Le bon duc de Bourbon...
Je m'arrêtai pour lui prendre vengement... »

Il ajouta qu'il était venu aussi pour défendre Henri *qui tient le droit d'être roi d'Espagne*, et pour détruire les Sarrazins et les Juifs qui servaient la cause de Pierre.

« Quant à vous, vous y êtes venu soutenir Pierre pour de l'or et de l'argent. Vous y avez souffert, vos gens ont eu faim, les vôtres ont été détruits et lui, il vous a trompé: *Dont je l'en sai bon gré, par le mien serment.* »

Cette fière réponse frappa vivement le prince. Le chevalier qui lui rappelait le meurtre de la reine, sa parente, le meurtrier soutenu par lui, le loyal chevalier, *pour or et pour argent* et le trahissant en retour de la protection qu'il lui avait généreusement accordée, manquant encore aux engagements qu'il avait contracté envers lui, tout cela le fit réfléchir.

Comparant malgré lui dans son esprit ce vaillant soldat, trahi par la fortune, qui semblait le braver quoique captif, au roi trompeur et faux qu'il avait soutenu, lui, le prince loyal et courageux, il ne put s'empêcher de rougir.

— « Vous êtes libre, dit-il à Bertrand. Mais, son orgueil reprenant le dessus, il ajouta : c'est pour prouver que je vous estime, mais que je ne vous crains pas.

— « N'est-il pas vrai, insista du Guesclin, que vous vous repentez d'avoir donné du secours à ce traître de don Pèdre, qui vous a trahi à son tour? Puisque je suis libre, je fais le serment que don Henri chassera ce faux prince et qu'il remontera sur le trône. »

Edouard ayant dit à Bertrand qu'il le mettait à rançon, celui-ci lui dit : « Souvenez-vous donc bien, sire, que je suis un pauvre chevalier.

— « Eh bien ! je vous demanderai peu, cent francs seulement, moins si vous voulez. »

Du Guesclin refusa cette offre généreuse, qu'il trouvait humiliante pour lui et offrit une somme considérable : cent mille doublons d'or (environ 300,000 francs), au dire de Froissart et d'Ayala.

Le prince se récria sur l'énormité de la somme.

— « J'en donnerai donc soixante-dix mille et je n'en rabattrai rien. Voilà mon dernier mot.

— « Mais, reprit Edouard, s'il est vrai que vous soyez pauvre, où trouverez-vous tant d'argent.

— « Je possède dix mille francs de dettes contractées pendant ma captivité. Cet argent je l'ai dépensé à traiter ceux qui venaient me voir, et en aumônes aux pauvres et aux nécessiteux. Mais, jai des amis; les rois de France et de Castille ne me laisseront pas manquer et paieront chacun la moitié de ma rançon. Il y a d'ailleurs cent chevaliers bretons qui vendraient toutes leurs terres pour faire cette somme. A leur défaut, n'y a filaresse (fileuse) en France qui sache fil (filer), qui ne gagnât ma finance au filer, qu'elles ne me vissent hors de vos lacs. »

La nouvelle de la délivrance de du Guesclin se

retirèrent contre une muraille et semblèrent encore vouloir fixer le destin des combats et lutter pour une victoire devenue impossible.

Bertrand est là, au milieu d'eux, inébranlable comme un chêne qu'on pourra déraciner peut-être, mais qui ne saurait plier et qui doit tomber tout entier, frappant, frappant sans cesse, frappant toujours.

Pierre le Cruel arrive; il voit le héros assailli de toutes parts; il s'écrie :

« Aucun quartier à du Guesclin. »

Bertrand l'entend, il s'élance vers lui et lui porte un coup d'épée qui le renverse évanoui à ses pieds.

Enfin le prince de Galles survient à son tour. Celui-là est un vaillant cœur et un véritable homme de guerre, il admire cette résistance héroïque et sans espoir; son premier mot est un hommage rendu à cet homme de grand courage, qui ne lutte plus que pour la gloire de son nom :

« Vaillants chevaliers, dit-il, vous avez assez fait pour l'honneur, toute résistance est vaine, rendez-vous. »

« J'ai du moins, répond du Guesclin, la consolation de ne rendre mon épée qu'au plus vaillant prince de la terre. »

Pierre le Cruel triomphait, mais il n'était pas satisfait; Henri avait pu fuir, du Guesclin était le prisonnier d'Edouard et non le sien, les deux hommes qu'il haïssait le plus lui échappaient.

Le prince de Galles avait fait conduire le connétable de Castille dans sa tente. Dès que Pierre fut

revenu de son évanouissement, il s'y rendit, et là, en présence même du prince, il voulut se jeter sur le héros désarmé. Edouard, indigné, l'arrêta. Il refusa de lui livrer son prisonnier même au prix de ses trésors, et donna l'ordre qu'on en prit soin comme de lui-même. Il le confia au captal de Buch.

Celui-ci, faisant allusion aux événements de Bretagne, lui dit :

« — Eh bien, messire Bertrand, vous me prîtes à Cocherel, et je vous tiens aujourd'hui ?

« — Oui, mais je vous ai pris moi-même et vous n'êtes que mon gardien. »

Le captal ne lui tint pas rancune pour ce mot. C'était un vrai soldat et un homme de cœur, il estimait à leur juste valeur ceux qui comme lui étaient des hommes de cœur et de vrais soldats, alors même qu'ils servaient sous une autre bannière que la sienne. Il ne voulut pas garder du Guesclin dans une prison et lui offrit de le laisser libre d'aller et de venir, de vivre à sa fantaisie, pourvu qu'il lui donnât sa parole de ne point s'éloigner sans la permission du prince de Galles.

« — Et par Dieu, s'écria Bertrand, j'aurais plus chier être mort que mon serment eusse faussé ne rompu. »

Après la bataille de Navarette, le prince de Galles regagna Bordeaux, emmenant du Guesclin avec lui.

Pierre le Cruel, profitant de la victoire qu'il devait aux Anglais, avait pris possession des principales villes de son royaume. Mais bientôt il s'aliéna de nouveau son peuple par ses cruautés et ses exactions. Il fit plus encore, ingrat envers son allié de la veille, envers celui auquel il devait sa couronne, il ne tint pas les engagements qu'il avait pris vis-à-vis du prince de Galles et refusa même de lui payer les sommes avancées par lui. C'était là une faute qu'il devait payer plus tard.

Henri, humilié, vaincu, s'était réfugié dans sa principauté de Transtamarre ; mais il n'avait pas renoncé à ses projets. Il ne tarda pas en effet à renouer de nouvelles négociations pour reprendre la lutte qu'il ne regardait pas comme définitivement close par son dernier échec. Déguisé en pèlerin, il alla voir le roi d'Aragon pour s'assurer de ses dis-

positions à son égard et réclamer de lui l'exécution de promesses antérieures.

Il se rendit ensuite à Bordeaux et trouva le moyen de pénétrer dans la prison de du Guesclin en corrompant son geôlier. On avait dit à cet homme que le bon père venait visiter le chevalier pour s'entretenir avec lui de sa rançon. Le porte-clef favorisa plusieurs entrevues, mais à la fin il eut quelques soupçons et résolut de faire prendre le prétendu religieux. Malheureusement il confia son projet à sa femme et celle-ci, personne compatissante et bonne, en avertit le prisonnier. Du Guesclin le roua de coups et Transtamarre put prendre la fuite après s'être entendu avec son connétable, qui lui conseilla de s'adresser au duc d'Anjou, alors gouverneur du Languedoc, et de lui demander aide et secours.

Henri suivit ce conseil et alla trouver le duc, qui, à la prière d'Urbain V, lui promit sa protection et un concours efficace.

Le prince de Galles semblait ne pas songer à mettre du Guesclin à rançon, et la captivité du capitaine se prolongeait sans qu'il pût prévoir l'époque de sa délivrance. Le temps lui semblait long et il s'en plaignait quelquefois à ses amis, car il avait des amis à la cour de Bordeaux, c'était le sire d'Albret, Caverly, Olivier de Clisson et bien d'autres qui, tous,

avaient appris à le connaître et à l'estimer et qui tous compatissaient à son sort.

Un jour, le sire d'Albret, dînant avec le prince Edouard, faisant allusion à l'illustre captif, lui dit :

« — On prétend que vous tenez et faites garder en prison un chevalier que je saurais bien nommer, que vous n'osez mettre en liberté par la crainte des entraves qu'il pourrait vous causer.

« — J'ai entendu bien des fois répéter ce propos, reprit Clisson, mais je n'ai jamais osé en parler au bon prince.

« — Je vous jure, dit Edouard, que je ne connais pas de chevalier, s'il était mon prisonnier, que je redoutasse assez pour lui refuser de le laisser libre contre rançon.

« — Et Bertrand du Guesclin, répondit d'Albret, comment pouvez-vous l'oublier.

Le prince changea de couleur en entendant ce nom.

« — Qu'on me l'amène, s'écria-t-il, je veux m'entendre avec lui.

On s'empressa de chercher du Guesclin. Le chevalier qui vint le trouver dans sa prison, lui dit que le prince était disposé à le recevoir à rançon.

« — A rançon ? Qu'avez-vous dit ? Je n'ai ni sou ni maille, loin de là, j'ai des dettes. Je dois plus de dix mille écus qu'on m'a prêtés dans ma prison et que j'ai dépensés depuis que j'y suis.

« — Et qu'en avez-vous fait, lui dit son interlocuteur.

« — J'ai bu, j'ai mangé, j'en ai donné une bonne part, j'ai joué le reste aux dés, et cette petite somme s'en est bientôt allée. Mais j'aurai vite payé cela si je suis délivré.

Quand il arriva devant le prince de Galles, celui-ci ne put s'empêcher de sourire en le voyant vêtu de gros drap gris et malpropre comme un prisonnier qui ne daigne prendre aucun soin de sa personne.

« — Sire, dit Bertrand, par Dieu qui a tout créé !

Sachez qu'il me sera mieux quant il vous plaira.
Je suis tout enfustez ; j'ai oy longtemps à
Les soris et les ras, dont bien ennoié m'a ;
Mais le chant des oiseaux je n'oy ja pieça :
Je les iray ouir, quant il vous soufflra. »

Le Prince Noir lui offrit alors la liberté s'il voulait s'engager à ne jamais servir ni contre lui, ni pour Henri, ni contre Pierre, ni contre le roi d'Angleterre. A ces conditions, ajouta-t-il, on paierait ses dettes et on lui donnerait encore dix mille florins.

Bertrand répondit qu'il aimait mieux finir ses jours en prison.

« — Laissez-moi aller, ajouta-t-il, car vous m'avez tenu longtemps prisonnier à tort et sans raison, puisque je ne suis parti de France avec toute ma gent que pour quérir notre salut contre les Sarrazins.

« — Et que n'y alliez-vous, reprend Edouard !

Et je vous le dirai, dit Bertrand haultement;
Nous trouvâmes dam Pietre, que le corps Dieu cravent,
Qui la roynne avait fait mourir faussement;
C'estoit vostre cousine, fille de votre parent
Le bon duc de Bourbon...
Je m'arrêtai pour lui prendre vengement... »

Il ajouta qu'il était venu aussi pour défendre Henri *qui tient le droit d'être roi d'Espagne*, et pour détruire les Sarrazins et les Juifs qui servaient la cause de Pierre.

« Quant à vous, vous y êtes venu soutenir Pierre pour de l'or et de l'argent. Vous y avez souffert, vos gens ont eu faim, les vôtres ont été détruits et lui, il vous a trompé: *Dont je l'en sai bon gré, par le mien serment.* »

Cette fière réponse frappa vivement le prince. Le chevalier qui lui rappelait le meurtre de la reine, sa parente, le meurtrier soutenu par lui, le loyal chevalier, *pour or et pour argent* et le trahissant en retour de la protection qu'il lui avait généreusement accordée, manquant encore aux engagements qu'il avait contracté envers lui, tout cela le fit réfléchir.

Comparant malgré lui dans son esprit ce vaillant soldat, trahi par la fortune, qui semblait le braver quoique captif, au roi trompeur et faux qu'il avait soutenu, lui, le prince loyal et courageux, il ne put s'empêcher de rougir.

— « Vous êtes libre, dit-il à Bertrand. Mais, son orgueil reprenant le dessus, il ajouta : c'est pour prouver que je vous estime, mais que je ne vous crains pas.

— « N'est-il pas vrai, insista du Guesclin, que vous vous repentez d'avoir donné du secours à ce traître de don Pèdre, qui vous a trahi à son tour? Puisque je suis libre, je fais le serment que don Henri chassera ce faux prince et qu'il remontera sur le trône. »

Edouard ayant dit à Bertrand qu'il le mettait à rançon, celui-ci lui dit : « Souvenez-vous donc bien, sire, que je suis un pauvre chevalier.

— « Eh bien ! je vous demanderai peu, cent francs seulement, moins si vous voulez. »

Du Guesclin refusa cette offre généreuse, qu'il trouvait humiliante pour lui et offrit une somme considérable : cent mille doublons d'or (environ 300,000 francs), au dire de Froissart et d'Ayala.

Le prince se récria sur l'énormité de la somme.

— « J'en donnerai donc soixante-dix mille et je n'en rabattrai rien. Voilà mon dernier mot.

— « Mais, reprit Edouard, s'il est vrai que vous soyez pauvre, où trouverez-vous tant d'argent.

— « Je possède dix mille francs de dettes contractées pendant ma captivité. Cet argent je l'ai dépensé à traiter ceux qui venaient me voir, et en aumônes aux pauvres et aux nécessiteux. Mais, jai des amis; les rois de France et de Castille ne me laisseront pas manquer et paieront chacun la moitié de ma rançon. Il y a d'ailleurs cent chevaliers bretons qui vendraient toutes leurs terres pour faire cette somme. A leur défaut, n'y a filaresse (fileuse) en France qui sache fil (filer), qui ne gagnât ma finance au filer, qu'elles ne me vissent hors de vos lacs. »

La nouvelle de la délivrance de du Guesclin se

répandit rapidement. Les magistrats de la ville lui firent des présents. Chandoz lui offrit de lui avancer dix mille francs et plusieurs chevaliers anglais, Caverly, entre autres, le prièrent d'accepter leur concours. Il les remercia tous et refusa de rien accepter d'eux; mais il prit trente mille florins que lui donna la princesse de Galles, qui était venue d'Angoulême exprès pour le voir. Il employa, suivant du Chastelet, toute cette somme à payer la rançon de plusieurs chevaliers bretons.

S'il avait voulu accepter tous les secours qui lui furent offerts là, il aurait pu payer sa rançon, même avant d'avoir quitté Bordeaux. Il envoya demander à ses amis de Bretagne de vouloir bien se porter caution pour lui. Tous aussitôt répondirent qu'ils étaient prêts à répondre pour le montant de ce qu'il devait.

Il quitta donc Bordeaux pour chercher de l'argent. En route, il alla voir le duc d'Anjou qui assiégeait Tarascon. Ne pouvant prendre part à aucune action militaire et n'ayant pas le droit de porter une arme tant que sa rançon n'était pas payée, il assista à tous les assauts à cheval, une baguette à la main, aidant le duc de ses conseils, haranguant les habitants, les engageant à se rendre et les menaçant des plus durs traitements s'ils prolongeaient inutilement une résistance devenue sans objet. Ils se rendirent au duc

d'Anjou et du Guesclin ayant fait ouvrir les portes du donjon, alla planter sur le sommet de la tour l'étendard du duc.

Il accompagna ensuite ce prince devant Arles, qui ouvrit également ses portes et prit enfin congé de lui. Le duc d'Anjou, au moment de se séparer de lui lui donna trente mille livres. Du Guesclin partit pour Paris, et en route il trouva moyen de distribuer tout son trésor à de pauvres chevaliers, de telle sorte qu'il arriva les mains vides à la cour de Charles V. Celui-ci le combla d'honneurs et lui prêta trente mille doublons d'Espagne que, par acte du 27 décembre 1367, du Guesclin s'engagea à lui rembourser. Le roi voulut de plus que, sur la route, tous les gouverneurs des villes où il passerait lui rendissent les honneurs dus aux souverains.

Bertrand alla ensuite au château de la Roche-Darrien. Il comptait réaliser là ce qu'il pourrait avant de s'adresser à la bourse de ses amis. En 1366, avant de partir pour l'expédition d'Espagne avec les grandes compagnies, il avait mis en dépôt dans l'ancienne abbaye du Mont Saint-Michel une somme de cent mille francs; ayant besoin de toutes ses ressources pour payer au prince de Galles sa rançon, il envoya redemander son dépôt. Il apprit alors que sa femme avait déjà retiré le tout et l'avait dépensé en son absence; et quand il lui demanda ce qu'elle avait fait d'une si grosse somme d'argent, elle lui répondit qu'elle l'avait distribuée entre les écuyers et les chevaliers qui avaient servi sous lui et qui étaient venus lui demander de payer leurs rançons et

de les pourvoir de chevaux, afin qu'ils pussent le servir de nouveau. Bertrand trouva cela tout naturel et approuva de tout point la conduite de Tiphaine. Il s'adressa alors à ses amis de Bretagne et la rançon fut complétée par Raoul de Tréal, évêque de Rennes, le vicomte de Rohan, les sires de Laval et de Beaumanoir, Charles de Dinan et d'autres gentilshommes de ce pays.

Quand il se vit en possession de la somme exigée, il reprit le chemin de Bordeaux, semant encore sur sa route l'argent sans le compter, donnant à tout venant et ne sachant jamais refuser à personne. Il délivra ainsi plus de quatre mille chevaliers ou soldats prisonniers.

Cuvelier raconte un des mille épisodes de son voyage où sa générosité, l'emportant malgré lui, il vidait ses poches sans songer que c'était sa propre liberté qu'il aliénait en assurant celle des autres.

Dix écuyers et chevaliers, pris à Navarette, étaient partis cherchant rançon; ils revenaient reprendre leur chaîne n'ayant pu trouver l'argent qu'on leur demandait, et regagnaient fort dolents, et dans un pitoyable état, le chemin de l'exil.

Après avoir causé quelque temps entre eux de la triste situation où les avait réduit leur captivité, ils appelèrent l'hôte et lui demandèrent du vin.

Celui-ci les voyant déguenillés et de mine peu engageante, leur demanda comment et avec quoi ils le payeraient.

— « De quoi vous effrayer? répondit un des écuyers. Il y a ici assez de chevaliers et d'écuyers!

— « Chevaliers ! et où avez-vous laissés vos éperons dorés ?...

— « Au bel hôte ! dit un écuyer de Nantes, pour Dieu ! ne vous gabez (moquez). Nous venons de Bordeaux et avons assez de maux déjà. Bertrand du Guesclin qui nous avait amenés, fut délivré l'autre hier à soixante mille doublons. Tout le monde en fut fort épouvanté : car comment pourra-t-il trouver un tel avoir ?

— « Il en aura assez ! répondit l'hôte ; car encore ai-je dix chevaux, cinq cents gros moutons et des pourceaux lardés, trente tonneaux de vin en mon cellier, et tout vendrai pour lui, avec les draps fourrés que ma femme acheta quand je me mariais. S'il en a mestier (besoin), il en aura plutôt qu'un pertaux n'est lavé. »

Il ordonna ensuite de servir des viandes rôties et des pâtisseries, et fit donner ses meilleurs vins à ceux qui avaient servi sous le grand capitaine Bertrand.

Au milieu du repas, du Guesclin arriva devant cette hôtellerie et entra dans la salle où la table était mise. Ecuyers et chevaliers le reconnurent aussitôt, et tous se levèrent avec de grandes marques de respect.

Il exigea que l'on continuât le repas et vint s'asseoir au milieu d'eux. Là, tout en devisant, il apprit que leur rançon se montait à quatre mille livres. Il apprit aussi que l'hôte, pour l'amour de lui, les avait généreusement et libéralement traité. Il leur donna la somme dont ils avaient besoin et y ajouta encore

deux mille livres pour se monter de chevaux et mille livres pour leur voyage. Quant à l'hôte, il exigea que ce brave homme acceptât mille livres pour l'hospitalité qu'il avait donnée en son nom à de pauvres chevaliers.

Partout sur la route il agit de même, si bien qu'à Bordeaux comme à Paris, il arriva les mains vides.

Il fallut refaire une seconde fois la somme; mais ses amis l'eurent bientôt retrouvée, et au commencement de l'année 1368, le prince de Galles lui rendit sa liberté pleine et entière.

Henri de Transtamarre n'était pas resté inactif. Comme nous l'avons déjà dit, le duc d'Anjou, grâce à l'intervention d'Urbain V et grâce surtout aux instructions de Charles V, lui avait promis son concours pour l'aider à reconquérir son royaume.

Le roi de France, en effet, ne demandait qu'une occasion ou même un simple prétexte pour recommencer la lutte interrompue mais non terminée par le traité de Brétigny. Les conditions qui lui avait été imposées étaient trop dures pour qu'il put les accepter sans arrière-pensée. Il les avait subies, mais avec la ferme intention d'en appeler plus tard, quand il se croirait en mesure de faire valoir avec quelque chance de succès son droit et sa volonté.

Du Guesclin, rendu à la liberté au commencement de 1368, était d'abord allé offrir ses services au duc d'Anjou qui, gouverneur du Languedoc, guerroyait en Provence contre Jeanne de Naples. Il avait ensuite songé à rejoindre Henri de Trans-

tamarre qui avait recommencé la guerre contre son frère. Voulant lui amener quelque renfort, il assembla un millier de combattants à Brest et, passant ensuite par Ronceveau, il entra en Espagne et gagna le camp du roi qui était installé devant Tolède.

Burgos, Léon, Madrid et autres villes avaient déjà reconnu la souveraineté du roi Henri. A ce moment, fin de 1369, le royaume de Castille était à peu près partagé en deux parties égales entre les deux prétendants.

Henri avait tout le nord sauf la Galice et Pierre possédait l'Estramadure, la Murcie, et une partie de l'Andalousie moins Cordoue.

Tolède, bloquée depuis le 30 avril 1368, résistait avec opiniâtreté. Depuis dix mois déjà, Henri s'épuisait en efforts inutiles pour l'emporter.

Pierre avait fait un traité d'alliance avec les Sarrazins. Les rois mahométans vinrent le rejoindre à Séville et marchèrent avec lui sur Tolède. L'armée de Pierre comptait trois mille lances, quinze cents cavaliers sarrazins et un corps d'infanterie; Henri, d'après l'avis de Bertrand, ne voulut pas attendre l'ennemi, mais il marcha à sa rencontre.

Les deux monarques se trouvèrent en présence près du château de Montiel, aux frontières de la Manche, sur le versant nord de la Sierra Morena.

La rencontre eut lieu le 14 mars 1369.

Cuvelier dit en parlant de cette lutte mémorable:

Grande fut la bataille et fière la tencon;
Noblement se porta Bertran don nous parlon....

Voici ce qu'en dit Jamiesen :

« Henri fit toute la diligence possible afin de surprendre Pierre, et il y réussit complétement, car celui-ci qui ne ne se doutait pas que son approche fût connue et ne s'attendait pas à être attaqué par Henri, avait établi son quartier dans le château et éparpillé ses troupes dans les hameaux d'alentour. Aussi, quand le commandant du château aperçut une quantité de torches que portaient les troupes d'Henri pour se guider dans l'obscurité d'une nuit très-sombre, il fit immédiatement savoir à Pierre qu'on voyait un grand nombre de feux à deux lieues environ de Montiel, et qu'il allait envoyer des gens s'enquérir de ce que c'était. Mais Pierre était si loin de craindre une attaque de la part de Henri, qu'il dit au gouverneur de ne pas s'inquiéter de la chose, supposant que ces feux venaient des troupes qui avaient quitté Cordoue pour aller rejoindre Henri au siége de Tolède; néanmoins, Pierre envoya l'ordre à ses soldats de se réunir le lendemain à la pointe du jour près du château.

« Le lendemain de très-bonne heure, Henri qui marchait avec son armée depuis minuit, parut devant Montiel, où il fut reconnu, et Pierre, qui venait d'être prévenu de son approche par ses éclaireurs, rangea en bataille toutes ses troupes qu'il venait de rassembler. En même temps, Henri disposa les siennes pour l'attaque, et s'avança avec la division sous ses ordres contre Pierre, qui fut complétement surpris par ce mouvement, ou, comme

dit Froissart, « pris sur pied. » Tandis que Bertrand du Guesclin, avec la division composée des gens d'armes français et des nobles et chevaliers de Cordoue, était arrêté par un ravin infranchissable, et, avant qu'il eût pu tourner la vallée et conduire ses soldats au combat, la bataille était déjà perdue pour Pierre, qui se réfugia dans le château de Montiel; de sorte qu'on n'eut à s'occuper que de la poursuite et du carnage des vaincus. »

Tel est le récit d'Ayala, mais Froissart prétend que la bataille fut bien autrement contestée.

« La bataille de Montiel, ajoute Jamiesen, fut livrée le 14 mars 1369, et elle semblait devoir décider des prétentions hostiles au trône de Castille, car Pierre avait cherché un refuge dans une place qui, quoique forte, n'était pas préparée pour un siége; et Henri, avec une armée nombreuse et bien équipée, montra bientôt qu'il ne négligerait aucune mesure pour prévenir l'évasion d'un prisonnier de si grande importance, car, non-seulement il éleva un mur de pierre autour de la forteresse, mais il fit encore soigneusement garder toutes les issues : « Et ils étaient de si près guetté de nuit et de jour, qu'un oiseau ne se pût partir du châtel qu'il ne fût vu et aperçu. »

Pierre se sentant perdu, fit offrir à du Guesclin les villes de Soria, d'Almazan, d'Atienza, de Montagudo, de Dessa et de Seron, plus deux cent mille doublons d'or de Castille. Bertrand répondit au message du roi :

« — Mon ami, vous devriez bien savoir que je suis

chevalier, vassal du roi de France, et son sujet, et que c'est par son ordre que je suis venu dans ce pays pour servir le roi Henri; que le roi don Pèdre est du parti des Anglais, et leur allié, particulièrement contre mon seigneur le roi de France; que je suis à la solde du roi Henri, et que je ne puis rien faire contre ses intérêts et son honneur. »

Bertrand informa Henri de cette tentative. Froissart ne parle pas de cet épisode qui est relaté par Ayala, le chroniqueur espagnol. Alors on fit sommer Pierre de se rendre; mais on répondit du château qu'il était parti. Henri crut à la réalité de cette assertion, tandis que Bertrand n'ajouta aucune foi à cette réponse et il eut raison.

Pierre essaya de s'échapper de nuit, mais il fut pris et conduit dans la tente du vainqueur. Là, il y eût une scène des plus violentes entre les deux souverains; on échangea de part et d'autre des propos violents et malsonnants.

« A ces mots, dit Froissart, il (Pierre) prit à bras-le-corps le roi Henri, son frère, et le tira à lui en luttant, et fut plus fort que lui, et l'abattit dessous lui sous une coute de matelas de soie, et mit main à sa coustille, et l'eût là occis sans remède, si n'eût été le vicomte de Rocbertin, qui prit le pied du roi don Pietre et le renversa par dessous lui et mit le roi Henri dessus; lequel tira tantôt une coustille longue de Castille, qu'il portait en écharpe, et lui embarra au corps tout en affilant dessous en amont, et tantôt saillirent ses gens qui lui aidèrent à partuer. »

Lefebvre, dans les mémoires du XIVe siècle, introduit quelques variantes dans ce récit :

Henri, d'après lui, aurait commencé par taillader le visage de Pierre et le lui aurait mis tout en sang. Celui-ci, furieux, se serait jeté sur lui et tous deux seraient tombés ensemble à terre. Henri serait tombé dessus; il avait sa dague à la main. Mais Pierre avait une cotte de mailles. C'est alors que le bâtard d'Anisse, créature de Henri, courant à son maître, l'aurait pris par la jambe et l'aurait relevé. Pierre serait resté couché à terre, tirant à sa fin d'une blessure qu'il aurait reçue. Henri, le voyant en cet état, aurait commandé qu'on lui tranchât la tête.

Un écuyer espagnol, ajoute le chroniqueur, se présenta et lui demanda la permission de l'expédier pour se venger d'un pareil supplice qu'il avait fait souffrir à son père. Henri lui fit signe de l'exécuter au plus tôt et le cavalier lui sépara la tête du corps en présence des assistants.

Le tronc fut laissé sur place. L'Espagnol planta la tête en haut de la hache dont il s'était servi pour obéir à l'ordre du roi Henri, qui fit couvrir le corps de son ennemi d'un méchant drap de bougran et commanda qu'on le pendit devant une des fenêtres du château de Montiel. Le château ouvrit aussitôt ses portes et la tête du roi mort fut portée à Séville.

Ainsi périt, le 23 mai 1369, à l'âge de trente-cinq ans, Pierre de Castille, connu dans l'histoire sous le nom de Pierre le Cruel.

Par cette mort, Henri resta paisible possesseur du trône de Castille qu'il devait à la valeur et au dévouement de Bertrand du Guesclin.

Avant de quitter le théâtre de son triomphe, il voulut reconnaître les services qu'il avait reçus et donna au connétable de Castille les villes de Soria, d'Almaza, d'Alienza, de Deza, de Monteagudo et de Seron, et lui fit compter cent vingt mille doublons (concession du 4 mai 1369). Il fit plus, il lui rendit un témoignage public de sa reconnaissance et des obligations qu'il avait contractées envers lui, en lui disant :

« Comment pourrai-je récompenser les services que vous m'avez rendus ? Car si j'ai un royaume, une seigneurie, quoique ce soit au monde, c'est par vous. Et je puis affirmer devant tous les chevaliers ici réunis que, sans vous, je serais le plus pauvre de tous. »

Avant de quitter le pays, Bertrand prit encore possession des villes qui lui avaient été données. Soria seule fit une résistance sérieuse ; elle refusa tout un mois de se rendre, malgré les efforts de Jean de Beaumont, son lieutenant. Enfin Bertrand l'enleva. C'est là, devant cette ville, qu'il reçut le cinquième message de Charles V qui le pressait depuis quelque temps de venir le trouver à Paris.

Les bandes anglaises et gasconnes, ramenées en 1367 de ce côté des Pyrénées par le prince de Galles après la défaite de Navarette, auraient dû se dissoudre aux termes du traité de Brétigny. Au lieu d'obéir et de se séparer, elles avaient conservé leur organisation, et ayant passé la Loire, elles s'étaient installées là, dans le pays situé entre cette rivière et la Seine, pillant et ravageant tout autour d'elles. La Champagne en était infestée.

Charles V ne se plaignit pas d'abord et ne voulut pas réclamer la stricte exécution du traité. Il attendit avec patience, cherchant à se faire des alliés, avant d'agir; surveillant son adversaire, profitant de toutes ses fautes.

Clisson avait demandé au duc de Bretagne, Jean IV, la terre du Gavre. Celui-ci l'avait donnée à Chandos; de là, grande colère de Clisson, qui s'écria :

« Au diable si jamais Anglais sera mon voisin! »

Il assiégea le château, objet du litige et le brûla.

Le traité de Guérande portait que la forteresse de Chantoreau, la clef de la Loire, serait remise au duc, quoique cette terre appartint à Clisson; il refusa de la rendre et Jean IV s'en empara. Le duc prit également les débris du château de Gavre et confisqua à son profit quelques terres appartenant à Clisson, pour châtier son outrecuidance.

Clisson dit à ce propos :

« — Vous m'avez ôté mes terres; par ce moyen j'aurai mon olivier sans terre : mais vous ne serez pas duc sans guerre. »

Il prit alors les armes contre le duc et se déclara pour Jeanne de Penthièvre, la veuve de Charles de Blois. Charles V s'empressa d'attirer dans son parti un capitaine de cette valeur. Mais cela n'était rien encore, un auxiliaire bien plus puissant allait lui être acquis, grâce au mécontentement que la domination anglaise finit par susciter dans les provinces.

Le prince de Galles fut obligé d'imposer la noblesse de Gascogne pour payer les dettes qu'il avait contractées en Espagne et que Pierre le Cruel ne lui avait pas remboursées. Le pays tout entier se souleva. Les seigneurs en appelèrent au roi de France, le 30 juin 1368. Charles V évoqua l'affaire devant lui et fit citer le Prince Noir à comparaître à Paris devant la cour des pairs.

Celui-ci répondit aux envoyés du roi : — « Nous viendrons volontiers à notre jour à Paris, puisque mandé nous est du roi de France ; mais ce sera le bassinet en tête et soixante mille hommes en notre compagnie. »

C'était la guerre, et la guerre à bref délai. Mais Charles V ne s'en effraya pas; il était prêt. Il avait reconstitué son trésor et se croyait en mesure de prendre enfin sa revanche de la bataille de Poitiers. Il envoya alors lui-même un défi au roi d'Angleterre et fit attaquer Abbeville sur la Somme.

La ville ouvrit ses portes sans résistance.

Le 3 juin 1369, Edouard III reprit le titre de roi de France.

En quelques jours les Anglais furent chassés de tout le comté de Ponthieu (juin 1369).

Le duc d'Anjou, de son côté, envahit l'Aquitaine.

Et, comme si tout devait à la fois mal tourner pour le parti des Anglais, Chandos, l'un de leurs plus vaillants capitaines, fut tué au pont de Lassac le 31 décembre de la même année.

Charles V obtint de la cour des pairs, le 14 mai 1370, un arrêt déclarant confisqués, au profit de la couronne de France, le duché de Guienne et les bas-fiefs possédés par Edouard III et le prince de Galles.

Ce dernier, fatigué, malade, pouvait à peine lutter encore. Toute la Guienne s'était soulevée contre lui et l'intervention de la France devait évidemment porter un coup funeste à ses armes.

Charles V avait organisé deux grandes armées. L'une, placée sous le commandement du duc d'Anjou,

devait entrer en Guienne par La Réole et Bergerac; l'autre, dirigée par le duc de Berry devait y pénétrer par le Limousin et le Quéray. Toutes deux devaient se réunir pour assiéger Angoulême.

Il fut décidé en même temps qu'on rappellerait du Guesclin, qui luttait encore en Espagne pour la cause de Henri Transtamare. Nous avons vu plus haut ce qui le retenait là-bas : Montiel d'abord, Tolède ensuite, ses terres à lui enfin à faire rentrer sous son autorité. Son œuvre une fois achevée, il repassa les Pyrénées, traversa les terres du comte de Foix, puis entra dans le Languedoc et vint à Toulouse rejoindre, vers le milieu de 1370, le duc d'Anjou qui commandait la province. Là, il rassembla sept ou huit mille hommes avec lesquels il s'empara d'un certain nombre de places; puis, entrant dans l'Agenois, il prit successivement Moissac, Agen, Sainte-Marie, Tonneins. Le château d'Aiguillon, près du confluent du Lot et de la Garonne, lui ouvrit ses portes après quatre jours de résistance, et de là il gagna Bergerac sur la Dordogne, et il alla avec le duc d'Anjou mettre le siége devant Linde, ville forte située à une lieue plus loin.

Froissart raconte que, le gouverneur gagné à prix d'or, avait promis de rendre la place; mais que le captal de Buch et Felton, informés du fait, demandèrent à assister à la capitulation. Ils partirent de nuit de Bergerac avec deux cents lances, entrèrent dans la ville par derrière et gagnèrent la porte que l'on devait ouvrir. Là, le captal tua le gouverneur de sa propre main, et les Français qui s'attendaient à

trouver le pont-levis baissé durent se retirer devant l'attitude de la garnison.

L'armée française arriva jusqu'à cinq lieues de Bordeaux. Plus de quarante places s'étaient soumises sur son passage en moins de six semaines.

Partout les commandants et les gouverneurs venaient au-devant du duc d'Anjou et de du Guesclin, et faisaient leur soumission.

Sur l'avis de Bertrand, on licencia les troupes et on les répartit dans les places nouvellement conquises. La saison était avancée; il paraissait nécessaire de leur donner un peu de repos, et de leur permettre de se refaire.

Les choses ainsi réglées, le capitaine breton quitta l'armée du duc d'Anjou et se dirigea vers Limoges avec douze cents lances et trois mille fantassins, prenant sur sa route les châteaux et les villes, brûlant et dévastant tout autour de lui.

En Périgord, il apprit que les Anglais tenaient garnison dans une abbaye dont ils avaient chassé les religieux; il s'y rendit aussitôt et fit attaquer en arrivant. Il entra le premier dans les retranchements des ennemis, tua le capitaine de sa propre main et soupa la nuit même sur le lieu du combat, mangeant un repas préparé pour le chef qu'il venait de vaincre.

Il retourna ensuite à Périgueux, et alla rejoindre

le duc de Berry devant Limoges qu'il assiégeait. A peine arrivé, il se mit en rapport avec les gens de la place, et trouva le moyen de conclure un traité avec l'évêque qui commandait dans la ville. Quelques jours après Limoges se rendit.

Là encore, on licencia les troupes à cause de la saison et on les répartit dans les garnisons voisines.

Le Prince Noir, en apprenant ces événements, jura de reprendre Limoges. Quelque malade qu'il fût, il ne voulut pas confier cette entreprise à un autre. Ne pouvant supporter les fatigues d'une marche à cheval, il se fit porter devant la place et, voyant qu'on ne pouvait guère compter sur un assaut, il fit agir la mine. Un mois après son arrivée, les travaux étaient achevés. Une contre-mine des assiégés ne réussit pas. Quand le travail des Anglais fut terminé, un grand pan de mur tomba, remplissant des fossés de pierres et de débris. Les habitants furent surpris et l'armée anglaise, pénétrant par la brèche, ravagea la ville et la brûla. Edouard assista lui-même au massacre qui s'exécutait par son ordre et sous ses yeux.

Ceci fait, le Prince Noir licencia son armée.

Bertrand, lui, parcourait le pays avec deux cents lances, comme simple partisan de Jeanne de Penthièvre et de Charles de Blois. Tous les jours, il prenait quelque ville ou mettait en fuite quelque corps de troupes ennemies.

Mais ayant reçu un sixième message de Charles V, le rappelant dans le nord pour arrêter les progrès de Robert Knolles qui avait tout ravagé depuis l'Artois jusqu'aux portes de la ville, il dissémina sa troupe dans diverses garnisons et prit, sous un déguisement, la route de Paris.

Robert Knolles, en effet, marchait sur la capitale; il avait passé la Seine au-dessus de Troyes et ravageait le Gatinais. Déjà même, ses coureurs avaient brûlé des maisons jusque dans Saint-Marceau, village des environs de Paris.

La ville avait environ dix mille hommes de garnison. L'effectif de la défense s'élevait, en y comprenant les gardes bourgeoises et les gentilshommes, à une quarantaine de mille hommes.

Du Guesclin évita les embuscades anglaises et entra dans Paris, vêtu de gros drap gris, avec une dizaine de soudards déguisés comme lui. On l'attendait, et sa venue fut saluée par des acclamations unanimes. On le regardait comme le sauveur et le libérateur. Les rues, les fenêtres étaient encombrées de monde et la foule se pressait sur ses pas pour tâcher d'entrevoir la figure du héros.

Moreau de Fiennes avait alors quatre-vingts ans. Il s'était démis de sa charge de connétable de France,

en désignant du Guesclin comme étant le plus grand homme de guerre de son temps et le seul capable de remplir un pareil poste dans les conjonctures difficiles où l'on se trouvait.

Le duc de Bourgogne avait été chargé de tenir provisoirement l'office et n'avait accepté ces fonctions que jusqu'à l'arrivée de du Guesclin.

Quand il vint à l'hôtel de Saint-Pol, le roi l'attendait, assis sur un fauteuil au milieu de ses courtisans, il lui offrit la charge vacante en lui disant :

« Je n'ai donné l'épée de connétable à mon frère que pour la rendre plus digne de vous. »

Froissart rapporte sa réponse : « Cher sire et noble roi, dit l'honnête et modeste Breton, je vous prie de m'excuser, je suis un pauvre chevalier et un petit bachelier ! L'office de connétable est si grand et si noble que, pour qui veut s'en bien acquitter, il convient de l'exercer et de commander bien avant, et plus sur les grands que sur les petits. Voici, mes seigneurs vos frères, vos neveux et vos cousins qui auront charge de gens d'armes dans les armées et chevauchées, comment oserai-je commander sur eux ? Certes, sire, les envies sont si grandes que je dois bien craindre. Je vous prie chèrement que vous me dispensiez de cet office et le bailliez à un autre qui le prendra plus volontiers que moi et le saura mieux faire.

— « Messire Bertrand, messire Bertrand, lui répondit le roi, ne vous excusez point par cette voie, je n'ai frère, cousin, ni neveu, ni comte, ni baron en mon royaume qui ne vous obéisse ; et si quelqu'un

agissait autrement, il me courroucerait tellement qu'il s'en apercevrait. Prenez donc l'office de bon cœur, je vous en prie. »

Messire Bertrand connut bien, ajoute Froissart, que ses excuses ne valaient rien et il s'accorda finalement à l'opinion du roi, mais ce fût avec effort et grand ennui... Pour plus assurer et avancer, le roi l'assit près de lui, à sa table, lui montra tous les signes d'amour qu'il put et lui donna avec l'office plusieurs beaux dons et grandes terres pour lui et ses héritiers. »

Avant d'accepter définitivement cette charge, du Guesclin demanda encore que le conseil fut d'abord consulté et donnât son avis sur sa nomination.

Le roi y consentit, et après avoir consulté ses pairs, il fit venir Bertrand, et là devant l'illustre assemblée, il lui présenta l'épée de connétable, la lui offrant en son nom et sur l'avis unanime de ses conseillers.

Cette fois, du Guesclin accepta. Mais là encore, il protesta que c'était à condition que *si aucun traître en son absence, par trahison ou loberie* (tromperie) *rapportait aucun mal de lui, il ne croirait point le rapport; ne ja ne lui en ferait pis, jusqu'à ce que les paroles fussent relatées en sa présence.*

Le roi le promit.

Du Guesclin fut le quatre-vingt-unième connétable; il prit possession de la charge le 2 octobre 1370.

Cette charge lui donnait de grands priviléges. Il avait entrée aux conseils du roi, même les plus

secrets et le souverain ne pouvait rien ordonner relativement aux choses de la guerre sans l'entendre. Il assignait au roi et autres officiers le poste que chacun devait occuper pendant la bataille et lui-même, il marchait à la tête de l'avant-garde. Il commandait à tous, même aux princes du sang et siégait à la cour des pairs.

Une des qualités distinctives de Charles V était la prudence, il voulait la guerre, mais il la voulait fructueuse et pensait que pour arriver à un résultat sérieux, il ne fallait rien brusquer et surtout ne rien laisser au hasard. Il comptait sur son armée, mais il ne se faisait pas d'illusion et savait les Anglais très-forts et très-aguerris, aussi ne craignait-il rien tant qu'une bataille rangée ou une action d'ensemble, qui devait être évidemment décisive, mais dont l'issue ne pouvait être prévue. Il comptait surtout sur le temps, et croyait obtenir davantage en temporisant qu'en brusquant les choses.

Il fut admirablement compris et secondé par du Guesclin. Audacieux, hardi et même téméraire, quand il le fallait, celui-ci savait être prudent à l'occasion. Dans toute cette campagne, il n'attaqua presque jamais les Anglais, se contentant de se tenir sur la défensive, de les surveiller en les suivant pas à pas, et en les laissant se fatiguer et s'épuiser eux-mêmes dans leurs longues marches à travers la

France. Il était toujours sur leurs talons, les harcelant sans cesse, mais se gardant bien de jamais leur livrer bataille et se contentant de les détruire en détail dans des escarmouches de chaque jour.

Quand du Guesclin prit le commandement, les ennemis étaient venus jusqu'aux portes de Paris. Mais la ville était entourée de murailles solides; elle était bien défendue et ils ne tardèrent pas à s'éloigner sans rien entreprendre contre elle, car ils ne purent tenir longtemps, ayant bien vite pillé et mangé les rares provisions qu'on n'avait pu rentrer à temps dans l'intérieur de l'enceinte.

Charles V d'ailleurs ne s'était pas autrement ému de la présence de l'ennemi sous les murs de sa capitale : « Laissez-les aller et refouler, disait-il, ils ne pourront tollir mon héritage par fumières. »

Dès le début, du Guesclin eut à lutter pour obtenir ce qu'il désirait et comprit bien toutes les difficultés qu'il aurait à vaincre dans sa nouvelle position de général en chef. Ce fut d'abord le manque d'argent. Ménard nous raconte toute une conversation qu'il eut avec le roi sur ce sujet :

... Le roi le prit par la main et lui dit :

« Vous verrez bien, mon ami que j'aime de bonne foi, et à qui rien ne doit manquer de mon vivant. Je vous honnore et je vous chéris comme moi-même...

« Sire, répondit Bertrand, je ne m'en aperçois

guère, que maudit soit l'argent qui se tient ainsi caché. Le conseil qu'on vous a donné ne vaut rien; car il vaut mieux le donner à ceux qui font la guerre à vos ennemis...

Quand le roi entendit Bertrand parler ainsi, il lui dit doucement...

« Or, ne vous fâchez pas ainsi, nous aurons assez d'argent... car le nôtre n'est point si enfermé que vous ne puissiez en prendre partout. Mais beau sire, prenons du temps...

« Sire, dit alors Bertrand, qui était fort en colère, de quoi vivront, pour passer la saison, les gens d'armes que j'ai laissés derrière moi pour tenir la frontière et garder le pays, s'ils n'ont pas d'argent; il conviendra piller le pays pour eux et faire payer les pauvres gens.

— « Bertrand, reprit le roi, je ne suis qu'un seul homme et ne puis lutter contre tous ceux de mon conseil. Mais d'ici à trois jours je vous ouvrirai un coffre où vous pourrez trouver vingt mille francs...

— « Ha Dieu! s'écria Bertrand, ce n'est qu'un déjeuner... Que ne faites-vous sortir ces grandes sommes de deniers que l'on cueille par le royaume sur les marchands et pauvres gens, les impositions, le treizième et quatorzième, le fouage et les gabelles dont le dixième ne vient pas à votre profit. Et puisqu'il en est ainsi, faites tout abattre afin que le peuple se réjouisse, et faites venir avant ces chaperons fourrés, c'est à savoir, prélats et avocats qui mangent les gens. C'est à eux qu'on doit faire ouvrir leurs coffres et non pas aux pauvres gens qui ne

font que languir; car on doit chercher l'argent. Mais je vois aujourd'hui que le contraire arrivé : car celui qui n'a qu'un peu, on le lui veut prendre; et celui qui a du pain on lui en offre... »

Bertrand parla tant et si bien qu'il eut de l'argent, et cet argent, il l'envoya à ses soldats.

Ce récit de Menard montre quel homme était ce capitaine, qui savait si bien défendre l'intérêt de ses hommes. Il leur demandait beaucoup à la guerre, et leur faisait faire des prodiges devant l'ennemi, mais il entendait aussi que l'on pourvut à leur subsistance et qu'ils ne manquassent de rien hors le cas de force majeure.

Il alla d'abord à Pontorson en Normandie, où il fit alliance d'amitié avec Clisson. Le 23 octobre 1370 fut passé entre eux acte en bonne et due forme par laquelle ils déclarèrent se choisir pour frères d'armes s'engageant à se servir et s'entr'aider envers et contre tous, sauf toutefois contre le roi de France.

Il gagna ensuite Caen où il établit son quartier général et y donna rendez-vous à tous ceux qui voulaient soutenir la cause de la France et du roi. Une foule de chevaliers accoururent, heureux de servir sous un pareil chef. Et les soudards aussi ne manquaient pas, tant sa popularité était grande. Il payait tout le monde en beaux deniers comptants, aussi bientôt l'argent du roi, cet argent qu'il avait eu tant

de peine à obtenir, fut-il épuisé. Du Guesclin n'était pas homme à s'embarrasser pour si peu; il fit venir sa femme lui disant d'apporter avec elle son argenterie et ses bijoux et, quand elle fut venue, il donna un grand dîner où il étala toute la vaisselle qu'il avait rapportée d'Espagne. Il y en avait là pour une grosse somme et jamais, peut-être, on avait vu tant et de si belles pièces d'orfévrerie.

Trois jours après, il vendit et engagea le tout et en distribua le produit aux gentilshommes qui devaient marcher avec lui.

De Caen, il gagna Viré, petit bourg de la province du Maine où il reçut (novembre 1370) un cartel de Thomas Granson, qui commandait un détachement anglais campé à Pont-Vallain, près du Mans.

Du Guesclin résolut de servir à son adversaire un plat de son métier. Il fit boire le héraut qui lui avait apporté le défi de Granson et l'enivra. Puis il marcha la nuit même pour surprendre l'ennemi et lui porter sa réponse en personne avant que le messager ne fut en état de repartir. Cette marche fut un véritable tour de force. Viré est à quarante-six kilomètres, à vol d'oiseau de Pont-Vallain et doit être à quarante-huit kilomètres au moins ou douze lieues par les chemins qu'il fallait suivre pour arriver au lieu du combat. La route est impraticable même en plein jour. De Viré, il fallut venir passer la petite rivière de Vègre à Asnière, et la Sarthe à Parcé, où se trouvait alors un pont, puis gagner Malicorne, Saint-Jean-de-la-Motte pour arriver à Pont-Vallain à travers des chemins bas et marécageux sur plusieurs points de

leur parcours. Si maintenant on ajoute à toutes ces difficultés accumulées, qu'il faisait un temps affreux, on ne comprend pas comment une pareille distance a pu être franchie en une nuit par des chevaliers pesamment armés et montés sur leurs grands chevaux de bataille. Il faisait noir, il ventait, il pleuvait; rien de tout cela ne put arrêter du Guesclin, il n'attendit même pas que ses troupes fussent réunies. Il partit devant avec cinq cents lances disant aux autres : « Vienne à moi qui voudra, sans nul délai. »

Les troupes partirent à mesure qu'elles étaient prêtes, par petites bandes ou isolément, mais nul ne resta en arrière. On murmurait bien un peu. Parfois un homme tombait, mais il remontait en selle et continuait sa route; parfois un cheval perdait pied et s'embourbait dans une fondrière et quelquefois celui-ci ne se relevait pas. Bertrand pressait le pas disant à ceux qui l'entouraient :

« N'ayez garde des chevaux, les Anglais nous en donneront d'autres quand nous les auront surpris. »

Au point du jour, on arriva à la lisière d'un bois en vue de Pont-Vallain. A ce moment du Guesclin n'avait que deux cents hommes avec lui. L'aube blanchissait à peine l'horizon et l'on entrevoyait confusément les objets. Peu à peu le reste de la troupe française arriva pêle-mêle et à la débandade. Le soleil parut. Le capitaine breton forma ses troupes et leur fit une allocution pour les exhorter à la *bonne humeur*.

« Car l'homme qui a peur est déjà à demi-mort. »

Le bois par lequel on allait déboucher sur la plaine dérobait la présence des troupes à l'ennemi. Le con-

nétable fit mettre pied à terre à ses soldats et donna l'ordre de laisser les chevanx sous les arbres. Il fit couvrir les cuirasses avec des étoffes pour que l'on put approcher plus près des Anglais sans leur donner l'éveil par les reflets du métal. Et tout à coup, poussant son terrible cri de guerre : *Notre-Dame Guesclin!* il tomba comme un ouragan au milieu du camp des Anglais encore endormis.

Ceux-ci ne s'attendait pas à une attaque. Thomas Granson comptait sur son héraut ; il avait sept ou huit cents hommes avec lui, le reste était disséminé dans les villages voisins. Pesche, d'après du Chastelet, dit qu'il devait y avoir environ quarante mille Anglais autour de Pontvallain. La mêlée fut terrible ; Granson parvint, non sans peine à rallier ses troupes au milieu de cette avalanche inattendue et de ces cris assourdissants de *Montjoie! Notre-Dame! le roi de Saint-Denis! du Guesclin! le brave des braves! Mort aux Anglais!* La lutte se prolongeait pourtant quand Clisson survint et décida du gain de la journée.

Du Guesclin, dit-on, lutta même corps à corps avec Granson qui dut se rendre et lui remettre son épée. Dix mille Anglais furent pris avec lui, tués ou mis en fuite. Le combat n'avait duré que quelques heures. Froissart pense que le chiffre des combattants engagés des deux parts fut beaucoup moindre que celui qui est indiqué par la plupart des autres auteurs. Barnes évalue les forces de Granson à deux cents lances et six mille fantassins ; il prétend aussi, d'après le dire de du Cheyne, que deux cents Anglais

restèrent sur le champ de bataille. Pesche, pense qu'il n'y eut pas plus de cinq ou six mille hommes engagés. Ce qui est certain, c'est que les Français y firent un grand nombre de prisonniers et y recueillirent un butin considérable.

La lande de Rigalet et la pelouse de Gandelain, où le combat eut lieu est située à l'est de Pont-Vallain, entre cette ville et le bourg de Mayet. Là, une croix de bois fut plantée sur un tertre qui recouvrait les corps des gens de du Guesclin, morts pendant cette journée. Les habitants du pays la renouvelèrent régulièrement jusqu'en 1828, époque où elle fut remplacée par un obélisque en pierre sur lequel on a gravé l'inscription suivante :

ICI
APRÈS CE COMBAT
DE
PONT-VALLAIN
EN NOVEMBRE 1370
BERTRAND DUGUESCLIN
DE
GLORIEUSE MÉMOIRE
FIT REPOSER
SES FIDÈLES BRETONS.
UN ORMEAU VOISIN
SOUS LEQUEL ON ÉLEVA UNE CABANE
POUR LES BLESSÉS
UNE CROIX
PLANTÉE SUR LES MORTS
ONT DONNÉ
A CE LIEU
LE NOM
D'ORMEAU

ET DE CROIX BRETTE.
FRANÇAIS
QUE LES DISSENSIONS
INTESTINES
QUE LES INVASIONS ÉTRANGÈRES
NE SOUILLENT PLUS DÉSORMAIS
LE SOL
DE NOTRE BELLE FRANCE.

La croix, dont il est question, est située à l'embranchement des routes de Pont-Vallain, de Mausigné et de Coulangé (Sarthe).

Les résultats de cette bataille furent surtout importants en ce qu'elle donna une certaine confiance à nos soldats. C'était la première fois que les troupes françaises se mesuraient en rase campagne avec les Anglais.

Du Guesclin voulut profiter de la victoire et poursuivre l'ennemi jusqu'à Vaas, où les soldats débandés de Granson s'étaient réfugiés. Vaas était une place forte, sur la rive droite du Loir, à deux lieues et demie de la lande de Rigalet où le combat avait eu lieu.

Robert Knolles, comprenant qu'il avait tout à perdre dans une rencontre avec une armée victorieuse, n'attendit pas la venue de Bertrand; il licencia ses troupes et se retira dans le château de Derval, en Bretagne.

Le connétable revint à Caen en décembre 1370.

A Saumur, où il se rendit ensuite, attendant l'argent promis par le roi de France, il reçut un message du roi qui renversa tous ses projets. Charles V, bien loin de lui envoyer les sommes attendues, l'engageait à licencier son armée et à venir à la cour pour s'entendre sur la campagne prochaine. Il se désolait de ce contre-temps, quand il reçut un message du roi d'Espagne qui lui envoyait des mulets chargés d'or. Il distribua ce trésor inespéré à ses officiers et partit pour Paris.

Il y arriva en janvier 1371, et y fit immédiatement de nouvelles levées.

Le prince de Galles, arrivé à la dernière période de l'hydropisie et se sentant mourir, était retourné en Angleterre, laissant en Aquitaine, pour commander à sa place, Jean de Gand, duc de Lancastre.

Celui-ci reprit le fort de Montpaon qui avait été conquis quelque temps auparavant par les troupes de la garnison de Périgueux.

Du Guesclin, informé de cette nouvelle dans les premiers jours de février 1371, partit aussitôt, entra en Auvergne et mit le siége devant la ville d'Usson,

La place était très-forte et fut bien défendue, les Français n'avaient pas de machines suffisantes pour la forcer et se virent bientôt obligés de lever le siége. Le connétable alors enleva successivement plusieurs villes du Poitou.

Christine de Pisan raconte que du Guesclin « étant venu au devant le château de Ruilly en Anjou, les Anglais qui y étaient s'enfuirent, et il les poursuivit jusqu'à Bressières (Bressuire). »

Lefebvre raconte de son côté, que Saint-Maur-sur-Loir était défendu par un nommé Cressonval que le connétable avait connu en Espagne. Bertrand eut une entrevue avec lui et l'engagea à ne pas faire une résistance inutile. Cressonval répondit à ses ouvertures d'une manière évasive, puis il rentra dans la place et en fit sortir les habitants avec leurs meubles et leurs biens. Il mit ensuite le feu aux quatre coins de la ville. Bertrand furieux, fit poursuivre les Anglais qui gagnaient Bressuire. Ceux-ci avaient une certaine avance sur les Français; quand ils arrivèrent devant la ville, ils trouvèrent les portes fermées. Le gouverneur craignant une surprise, ne voulut pas en laisser entrer plus de cinquante à la fois, leur faisant simplement traverser la ville et les faisant sortir par la porte opposée. Un petit nombre seulement de ces malheureux avait pu franchir les ponts-levis, quand on vit poindre les étendards fran-

çais. Ceux de la ville, se croyant trahis, massacrèrent les habitants de Bressuire qui étaient entrés déjà et laissèrent les autres dehors. Ils furent tous mis à mort par les gens du connétable qui ensuite se ruèrent sur la place et l'enlevèrent après un assaut terrible. Du Guesclin fit des prodiges de valeur dans cette rencontre, il monta le premier à l'assaut et ses gens, suivant son exemple, escaladaient les murailles en s'aidant de leurs dagues pour s'accrocher aux aspérités des murs et avançant quand même sous une pluie d'huile bouillante, et une grêle de pierres et de madriers.

De Bressuire, le connétable revint à Usson. Mais cette fois, il amenait avec lui tout un formidable appareil de machines et d'engins de guerre et la garnison effrayée se rendit sans attendre même qu'il tentât l'assaut.

Après une courte mais heureuse expédition militaire, le connétable retourna à Pontorson où il passa en revue les levées nouvellement faites (1er mars 1371).

Cette même année 1371 mourut Tiphaine Raguenel, sa femme, qui fut enterrée dans l'église de l'ancien monastère du mont Saint-Michel, près de Pontorson.

Le connétable revint ensuite à Paris et prit part

aux négociations entamées entre Charles V et Charles le Mauvais.

La paix fut signée à Vernon, le 30 mars 1371.

Charles V, dit Jamiesen, avait célébré avec solennité les fêtes de Noël (1371) à Paris, et avait invité les principaux officiers de son armée à y assister. A cette occasion, le connétable servit le roi à table, nu-tête et son bâton à la main; il était assisté de deux maréchaux et du chef des arbalétriers.

Le lendemain des réjouissances, le roi donna des troupes aux différents chefs de son armée, qui eurent ordre de se tenir prêts à entrer en campagne pour la fin du mois de mars 1372. Le connétable prit sous ses ordres immédiats quinze cents gens d'armes. — On devait entrer en Guienne en passant par le Poitou et mettre d'abord le siége devant Poitiers. Le duc de Bourbon était d'un avis différent; il aurait voulu que l'on commençât par le siége de Saint-Sever, sur la route de Poitiers et du Guesclin partageait son avis :

« Monseigneur de Bourbon, dit-il à ce sujet, a raison, car jamais bon capitaine n'a laissé quelque chose à conquérir derrière lui : et, en allant à Poitiers, nous verrons ce que les habitants de Saint-Sever veulent faire. »

Au jour fixé, le connétable rassembla les troupes près de la frontière du Berry, au nombre de trois mille gens d'armes et de huit cents archers génois;

il partit ensuite de Blois, entra dans le Poitou et prit sans résistance Montmorillon et Chauvigny. La ville et le château de Lussac, se rendirent également à la première sommation.

Du Guesclin avait détaché Clisson avec sept cents lances pour enlever le château de Montcontour. Celui-ci s'y rendit aussitôt, mais il trouva beaucoup plus de difficultés qu'il ne l'avait cru d'abord à l'exécution de sa mission. Bientôt même il crut devoir demander au connétable de lui venir en aide.

Jannequin Lovet, qui commandait dans la place, avait pendu la tête en bas, en dehors des murs, un mannequin représentant du Guesclin et revêtu de ses armes. Il prétendait punir ainsi le capitaine breton de ce qu'il n'avait pas rempli un engagement pris par lui envers le capitaine anglais au sujet de la rançon qu'il avait promis de lui payer à un jour dit pour le rachat d'un chevalier pris à Navarette. En apprenant l'injure qui lui était faite, du Guesclin accourut; il reconnut avoir contracté cette dette, il reconnut même qu'il ne l'avait pas acquittée, mais il ne reconnut pas la légitimité du grief de son adversaire, parce que, s'étant engagé sur ses biens, ce recours restait à son créancier.

« Jamais, s'écria-t-il, je ne mangerai de pain, dormirai dans un lit et me déshabillerai avant d'avoir pris le château de Montcontour et pendu l'Anglais qui m'a si lâchement traité, à la place même où il a suspendu le mannequin recouvert de mes armes ! »

Il fit combler les fossés avec des rameaux et des branches d'arbres et le cinquième jour après sa

venue, il donna l'assaut. La lutte dura tout un jour ; héroïque dans sa résistance, la garnison faiblit vers le soir. Le sixième jour, elle dut capituler et du Guesclin accorda la vie sauve à tous à la condition qu'on lui livrerait Jeannequin Lovet. Clisson le pendit au lieu même où l'Anglais avait pendu l'effigie du connétable.

Du Guesclin, en quittant Montcontour, gagna le Berry et sur la route de Saint-Sever il prit aux Anglais force villes et châteaux fortifiés.

Il rejoignit les ducs de Berry et de Bourbon au siége de Saint-Sever, située à dix-huit lieues de Poitiers, sur l'Indre. La ville paraissait très-forte et du Guesclin disait en parlant d'elle :

« Il en coûtera cher à quiconque essaiera de l'emporter d'assaut. »

Il ne se doutait guère en prononçant ces paroles, que quelques heures après il serait dans la place. Voici comment la chose advint. Un homme d'armes, nommé Geoffroy Payen, qui travaillait près du fossé, y laissa tomber sa hache. Ne voulant pas la perdre, il fit la chaîne avec une dizaine de ses compagnons pour descendre en bas; mais le premier ayant lâché prise, toute la grappe humaine tomba. Les ennemis lancèrent alors une grêle de flèches sur ces intrus, qui, furieux de la réception qui leur était faite, escaladèrent l'escarpe jusqu'au pied du mur.

Là, entraînés par la colère qui les animait, ils commencèrent l'attaque. Leurs camarades, les voyant en pareil danger, vinrent leur prêter main-forte et bientôt il y eut plus de quatre cents hommes engagés sur ce point.

Du Guesclin allait commencer son repas quand on lui apprit ce qui se passait; il renversa tout aussitôt la table qui se trouvait devant lui et ordonna l'assaut. Il courut lui-même au lieu du combat, qui fut terrible des deux parts, les assiégés et les assiégeants montraient une égale ardeur. La lutte était si chaude qu'un soldat distribuait de l'eau à ses compagnons et chacun venait boire à son tour pour retourner ensuite dans la mêlée. Un vieil homme d'armes qui était venu se rafraîchir comme les autres, dit à ses camarades :

« C'est du bon vin qu'il nous faudrait et non de l'eau, car le bon vin donne du courage. »

Du Guesclin, qui l'entendit, comprit que cet homme avait raison; il ordonna à son sommelier de faire apporter un grand nombre de tonneaux afin de faire rafraîchir les soldats, et quand il les eut vu boire, il leur dit :

« Avant le coucher du soleil, vous boirez les meilleurs vins ! En avant, mes bons amis ! je vous ferai tous riches ! »

Et les soldats retournèrent à l'assaut « plus braves que des lions ou des sangliers. »

On fit plusieurs brèches : mais les assiégés y entassaient du foin mouillé et, dès que les assiégeants tentaient de pénétrer dans la place, ils y mettaient

le feu, et ceux-ci aveuglés par la fumée épaisse qui s'échappait de ces brasiers humides, étaient obligés de battre en retraite. A la fin pourtant, la garnison demanda une suspension d'armes pour capituler. Le gouverneur de la place voulait que les Anglais et leurs alliés fussent autorisés à quitter la ville avec leurs biens, et que de plus, on lui donnât trente mille francs; à ces conditions, il offrait de livrer Saint-Sever et le château.

Du Guesclin refusa; il ne voulait rien payer pour la reddition de la place; il exigeait de plus que les Anglais se rendissent à rançon; quant aux Français, il les voulait sans condition, étant, disait-il, bien décidé à les faire pendre.

L'assaut recommença de plus belle et bientôt la place fut prise.

Froissart parle de cet épisode comme d'un merveilleux fait d'armes :

« Car, dit-il, plusieurs passaient tout parmi les fossés qui étaient pleins d'eau, et s'en venaient, les targes (boucliers) sur leur tête jusqu'aux murs; et en cette appertise, pour chose que ceux d'amont (en haut) jetaient, point ne reculaient, mais allaient toujours en avant. Et là, étaient sur les fossés, le duc de Berry, le duc de Bourbon, le comte d'Alençon, le dauphin d'Auvergne et les grands seigneurs qui ammonestaient (encourageaient) leurs gens à bien faire! Et pour la cause des seigneurs qui les regardaient, s'avançaient les compagnons plus volontiers, et ne redoutaient mort ni péril. »

Le duc de Berry, après l'action, remercia les chefs

du concours qu'ils lui avaient prêté dans cette affaire et leur offrit du vin; tous acceptèrent, du Guesclin seul refusa, disant pour s'excuser :

« Je suis prêt à obéir, mais j'ai fait vœu et promis de ne manger ni boire tant qu'il y aura vivant un seul des Français qui se sont joints aux ennemis du roi et aux vôtres et qui ont fait tant de mal à la France. »

Les prisonniers français furent tous pendus.

On recueillit là un immense butin, en blé, vin, lard, farine, bijoux, monnaies d'or et d'argent, casques, cottes de mailles et épées, sans compter les sommes considérables que produisit la rançon des chevaliers anglais qui furent pris et taxés.

La ville de Poitiers était divisée; les bourgeois las de la domination anglaise ne demandaient qu'à rentrer sous l'obéissance du roi de France. Ils offrirent à du Guesclin de lui livrer la ville.

Le maire, qui redoutait un complot, avait écrit de son côté à sir Thomas Percy, maréchal de Poitou, pour l'informer de certains bruits qui couraient et l'engager à hâter son retour.

Le connétable était en Limousin; dès qu'il eut reçu le message des bourgeois de Poitiers, il réunit trois cents lances et se mit en chemin. Il fit avec ses troupes trente lieues en vingt-quatre heures et arriva le premier devant les murs de la ville qui lui

ouvrit ses portes. Quand les Anglais arrivèrent à leur tour quelques heures après, ils trouvèrent la place occupée et durent s'en retourner.

C'était un coup terrible pour eux ; l'armée du captal de Buch ne tarda pas à se dissoudre d'elle-même; les Gascons s'en furent à Saint-Jean-d'Angély, les gens du Poitou gagnèrent Thouars et les Anglais se retirèrent à Niort.

Peu de temps après, le captal de Buch lui-même tomba dans une embuscade devant le château de Soubise et fut pris. C'était peut-être le seul capitaine anglais qui put lutter avec du Guesclin. Il fut amené à Paris.

Bientôt aussi Saint-Jean-d'Angély, Angoulême, Taillebourg sur la Charente se rendirent à leur tour. Saintes fut prise également après avoir résisté quelque pèu; Pons et d'autres villes encore ouvrirent leurs portes; bref toutes les cités de la Saintonge et de l'Angoumois rentrèrent sous l'autorité royale.

Du Guesclin pendant ce temps, n'avait pas quitté Poitiers; il négociait avec les gens de La Rochelle pour obtenir qu'ils lui rendissent leur ville. Le maire Jean Caudorier, était pour lui et la plupart des bourgeois ne demandaient pas mieux que de voir revenir les Français et surtout de voir les Anglais partir. Le gouverneur Manuel se méfiait d'eux, mais il ne les croyait pas capables d'un coup de main, il avait

toute confiance dans la vigilance et la fidélité de ses troupes. Un jour le maire lui montra et lui lut une prétendue lettre d'Édouard III, roi d'Angleterre, dans laquelle ce monarque était sensé annoncer sa venue prochaine et ordonnait que l'on fît une montre (revue) de la garnison, soldats et bourgeois. Manuel ne savait pas lire, mais Caudorier lui fit tâter le parchemin et toucher le sceau qui y était appendu et le bon gouverneur fut convaincu. C'était une vieille dépêche ayant trait à tout autre chose.

Le lendemain, le maire fit cacher quatre cents gens d'armes dans des maisons voisines du donjon et quand les troupes furent assemblées sur la grande place, ces hommes sortirent brusquement de leurs retraites et se jetèrent entre les soldats et la porte du château dont ils s'emparèrent. La garnison se voyant dans la rue et sans gîte, se laissa facilement désarmer. La ville alors se trouva maîtresse de sa destinée.

L'armée française avait quitté l'Auvergne et le Limousin et gagné Poitier où se trouvait du Guesclin. En route, elle prit Saint-Maixent, Civray et Mellay. Le connétable, une fois la concentration des troupes opérée, envoya demander aux bourgeois de La Rochelle quelles étaient leurs conditions. Le roi leur accorda tout ce qu'ils demandèrent et le connétable se rendit auprès d'eux. Il resta trois jours dans la ville et retourna ensuite à Poitiers (1372).

Il réduisit plusieurs châteaux occupés par des garnisons anglaises qui inquiétaient les Rochellois. Le château de Benon, qui appartenait au captal de

Buch fut enlevé après un assaut assez vif, et le connétable fit passer toute la garnison au fil de l'épée, pour venger la mort d'un de ses écuyers, tué dans une surprise.

Maran, autre château à quelques lieues de La Rochelle, se rendit sans avoir résisté.

Du Guesclin n'eut pas même la peine de prendre le château de Sugère; quand il y arriva, il le trouva complétement évaqué et n'eut qu'à y mettre une garnison.

Fontenay-le-Comte résista davantage, mais la ville dut bientôt capituler et du Guesclin revint passer quelques jours à Poitiers avant de marcher sur Thouars.

Arrivé devant cette ville, il résolut de la bloquer et de prendre la garnison par la famine. Bientôt, en effet, les vivres commencèrent à manquer, et les assiégeants, voyant qu'ils n'avaient aucun secours à attendre de l'Angleterre, offrirent de se rendre à la Saint-Michel suivante (29 septembre 1372) si d'ici là ils n'étaient pas secourus du dehors. Ils devaient être épargnés jusqu'à cette époque; on ne devait livrer aucun assaut, aucun combat contre eux et leur permettre de se ravitailler. Ces conditions furent acceptées.

Édouard IV, en apprenant la capitulation de Thouars, résolut de secourir lui-même la ville me-

nacée; il s'embarqua dans ce but à Sandwish le 1er septembre 1372, mais les vents contraires s'opposèrent à son débarquement et il dut retourner en Angleterre après avoir tenu la mer pendant tout un mois sans pouvoir prendre terre. Felton, alors sénéchal de Bordeaux, craignant que le roi d'Angleterre ne put arriver à temps pour délivrer la ville, fit informer les assiégeants qu'il était disposé à livrer une grande bataille sous leurs murs, si eux, de leur côté, voulaient appuyer son mouvement par une vigoureuse sortie. Ils refusèrent; le délai fixé pour la soumission de la ville était passé pendant ce temps et Thouars ouvrit ses portes aux Français.

Niort et quelques forteresses de peu d'importance étaient à ce moment tout ce qui restait aux Anglais dans le Poitou.

Pendant l'hiver de 1372-1373, du Guesclin quitta Poitiers pour venir à Paris régler ses comptes avec le roi. Il s'agissait d'établir une balance entre l'argent avancé par lui pour le payement des troupes et la rançon que Charles V avait payé pour lui à titre de prêt (19 janvier — 15 février 1373).

Pendant le séjour qu'il fit à cette époque à Paris, il eut l'honneur d'être le parrain de Louis, duc d'Orléans, second fils du roi.

C'est à cette occasion que, mettant l'épée dans les mains de l'enfant, il lui dit :

« Monseigneur, je vous fais présent de cette épée, priant Dieu qu'il vous fasse la grâce et qu'il vous donne et tel et si grand cœur que vous soyez un jour aussi preux et aussi bon chevalier que fut oncques roi de France. »

Eustache Deschamps a célébré la naissance de ce prince; il parle à cette occasion des hauts faits du connétable :

Par son naistre nous fist Dieu demonstrance
Que la victoire venoit avec soy.
Resjouy fut le peuple en bonne foy;
Car adonc furent perdeus
En plusieurs lieus anglais, leurs ardens.
Bertrand du Guesclin, li bons victoriens
Connetables, les fut persécuteurs :
Si en devons estre trestuit joyeux.

Du Guesclin retourna ensuite à Poitiers pour en repartir au printemps avec quinze cents gens d'armes. Il ouvrit la campagne par le siége de Chizé, à quatre lieues de Niort (1373). La ville n'étant pas en état de résister seule avait demandé du secours à Jean d'Evreux qui était aussitôt parti de Niort avec un renfort. Le connétable se vit alors pris entre la garnison de la place et l'armée de secours. Mais son esprit, fécond en ressources, ne le laissa pas au dépourvu. Il fit placer de fortes palissades tout autour

de son camp et, pendant plusieurs jours, resta dans ses lignes, divisant son armée en trois corps. Les Anglais le croyaient à bout de ressources, quand tout à coup ils virent les palissades s'abattre sur trois points différents et trois colonnes françaises s'avancer en bon ordre contre eux. Ils s'attendaient si peu à ce dénoûment qu'ils furent complétement surpris et eurent toutes les peines du monde à se mettre en ligne pour résister. Bientôt cependant ils purent se reconnaître et la mêlée devint générale. Les assiégés, voyant le camp abandonné et les Français aux prises avec les leurs, résolurent de tomber à l'improviste sur les derrières de l'armée du connétable. Mais celui-ci avait prévu ce mouvement, il avait laissé derrière lui trois cents hommes de ses meilleures troupes et leur avait recommandé de se tenir cachées sous les tentes. La garnison s'avançait, pleine de confiance, à travers le camp qu'elle croyait désert, quand elle fut assaillie tout à coup par cette réserve inattendue et ramenée l'épée dans les reins jusqu'au pont-levis, que Français et Anglais passèrent pêle-mêle. Les défenseurs de la ville se voyant investis mirent bas les armes, et le drapeau français fut arboré tout aussitôt sur les murs de la place. L'armée anglaise, à son tour, voyant que la ville était prise, ne résista plus.

Pendant la lutte, du Guesclin fut aux prises avec un capitaine anglais, nommé Jaconnelle. Ce capitaine avait juré de prendre le connétable vivant et de l'emmener à Niort. Il avait même fait préparer un appartement pour son futur prisonnier. Le succès

ne répondit pas à son attente; il rencontra bien du Guesclin dans la mêlée, mais ce fut lui qui fut pris et désarmé par son adversaire qui, le soulevant de terre, lui asséna un si furieux coup sur la tête qu'il lui fit sortir un œil, puis le jetant au milieu de ses soldats, il leur dit : « Tuez-moi ce ribaud qui m'ennuie. » Ce combat eut lieu le 21 mars 1373; plus de trois cents chevaliers anglais y furent pris.

Du Guesclin en profita pour faire monter ses hommes sur les chevaux de ses prisonniers, après leur avoir fait endosser les cottes blanches à croix rouges que portait l'ennemi. Puis il les mena tout droit à Niort. C'était là un coup hardi qui réussit pleinement. Les gens de la ville, voyant arriver des soldats portant leurs couleurs, abaissèrent le pont-levis et les Français entrèrent dans la place dont ils s'emparèrent.

Le connétable fit reposer ses hommes pendant quatre jours, puis il se rendit au château de Lusignan qu'il trouva vide, gagna le château Achard, et finalement vint mettre le siége devant Mortemer, qui ne résista pas longtemps.

De retour à Poitiers, il licencia son armée et partit pour Paris.

Le roi Charles V le reçut de son mieux, et quant au peuple : « Il eût été difficile, dit Froissart, qu'il fit davantage pour Dieu lui-même s'il put descendre sur la terre. »

Le 19 juillet 1372, le duc de Bretagne avait fait alliance avec l'Angleterre par un traité secret, et le 22 novembre de la même année, il ratifia ce traité.

Les Bretons ignoraient cet acte, mais ils étaient mécontents parce que leur duc ne s'entourait que d'Anglais et que toutes les charges et tous les honneurs étaient exclusivement réservés à ces étrangers, au détriment des seigneurs du pays.

Le roi de France, pensant que les Anglais ne pour raient reprendre l'offensive de sitôt, résolut alors d'attaquer vigoureusement le duc de Bretagne et de le chasser de son duché pour le punir de sa félonie. Il voulait profiter du mécontement des Bretons qui commençaient à regarder Montfort comme un traître, parce qu'il avait appelé les Anglais en Bretagne.

Charles V, décidé à frapper un grand coup, envoya contre lui du Guesclin avec le duc de Bourbon, et un certain nombre de seigneurs bretons.

Le duc, en apprenant l'approche de ces forces imposantes, quitta Vannes précipitamment et se rendit en Angleterre.

Le connétable partit d'Angers avec quatre mille lances et dix mille fantassins ; il entra dans Rennes sans éprouver de résistance et enleva le château de Lucinio dont il fit massacrer la garnison anglaise.

En quittant Angers, il avait dit au duc de Bourbon : « Il y a un château, à quatorze lieues d'ici envi-

ron, qui est une des plus fortes et des plus belles places qu'on puisse trouver : si l'on peut le prendre, le duc aura fait là une grande perte; car c'est un proverbe en Bretagne :

Qui a Bretagne sans Jugon,
Il a chapel sans chaperon ;

et je crois que le duc n'a pas songé à le défendre, de sorte que nous pouvons le prendre aisément. »

Du Guesclin, comme on le voit, attachait une grande importance à la possession de cette place. Il s'y rendit sans retard, mais avant de tenter une attaque décisive, il envoya les lettres d'alliance du duc de Bretagne avec Edouard III, et la garnison, convaincue de la trahison de son chef, se rendit aussitôt.

A partir de ce moment, il prit un grand nombre de forteresses sans que presque aucune ait résisté d'une façon sérieuse.

Ce furent successivement : Guy-la-Forêt, La Roche, Derrien, Ploërmel, Château-Josselin, Faouet, Guimgamp, Saint-Mahé, Quimperlé, Quimper-Corentin, Saint-Malo.

Arrivé devant le château d'Hennebon, il harangua les habitants, leur disant :

« Entendez-vous, hommes de céans; il est certain que nous vous conquerrons tous et souperons encore d'huit en cette ville ; mais s'il y a nul des vôtres qui jette pierre ni carrel, tant soit hardi, par quoi le plus petit de nous ou de nos garçons soit blessé, à Dieu le veut, je vous ferai tous tollir les têtes. »

En entendant ces paroles, les habitants, craignant que l'effet ne suivit la menace, se mutinèrent contre la garnison anglaise et la forcèrent à capituler.

Descendant ensuite vers le sud, du Guesclin se dirigea vers Nantes. Les Anglais alors remontèrent vers Guérande. Clisson alla faire le siége de Rennes et le duc d'Anjou celui de la Roche-sur-Yon avec vigueur.

Le connétable investit le château de Derval et la place promit de se rendre dans quarante jours si elle n'était pas secourue du dehors. On échangea des otages et du Guesclin continua sa route sur Nantes à la tête de cinq cents lances environ. Il en trouva les portes ouvertes et y entra sans éprouver de résistance.

Sur ces entrefaites, La Roche-sur-Yon s'était rendue et Brest avait promis d'en faire autant si aucun secours extérieur ne lui arrivait sous un mois.

Le comte de Salisbury vint avec une flotte pour dégager la ville. Il écrivit au connétable, qui était encore à Nantes, pour lui proposer le combat. Celui-ci se mit aussitôt en chemin, mais il s'arrêta à une certaine distance de Brest et de là il envoya un message à Salisbury, pour lui dire de faire le reste de la route. Au lieu d'accepter la lutte qu'ils avaient demandée, les Anglais reprirent la mer après avoir

seulement débarqué quelques troupes pour renforcer la garnison.

Le connétable, sans s'occuper davantage de Brest, se rendit à Rennes, où il leva, le 20 août 1373, une taxe sur les habitants pour pouvoir solder les troupes, puis il gagna Derval, où se trouvait alors Robert Knolles, qui refusait de rendre la place, malgré la capitulation d'après laquelle elle devait être livrée sous quarante jours. Le duc d'Anjou étant arrivé, le somma de se rendre, et, sur le refus qui lui fut opposé, il fit couper la tête aux otages anglais, au pied des murailles de la ville. Robert Knolles fit aussitôt décapiter, par représailles, les otages français. Derval aurait certainement été pris et saccagée si, à ce moment même, le connétable et le duc d'Anjou n'avaient été brusquement rappelés à Paris.

Il s'agissait de repousser une terrible invasion.

Edouard III venait de faire débarquer en France une armée nombreuse. Le duc de Lancastre et le duc de Bretagne qui la commandaient, avaient pour mission de traverser le pays en le ravageant, depuis Calais jusqu'à Bordeaux, et ils devaient se répandre ensuite en Aquitaine, pour y secourir les places assiégées par les Français.

C'est dans cette campagne que du Guesclin fit preuve de qualités de premier ordre et trouva moyen de détruire la plus formidable armée qu'on lui eut encore opposée, sans presque entamer la sienne.

Débarquée à Calais en juin 1373, l'expédition entra en Picardie, et prit Saint-Omer, Aire, Saint-Pol et Arras.

De Roye en Normandie, le duc de Bretagne écrivit au roi de France pour abjurer *la foi et hommage* qu'il lui avait rendue.

Après la Picardie, ce fut le tour de l'Ile-de-France et de la Champagne, et ces malheureuses provinces eurent, elles aussi, à souffrir l'invasion étrangère. Charles était bien trop prudent pour risquer dans le sort d'une bataille l'issue de la campagne et peut-être sa couronne. Il avait réuni à Paris ses trois frères, le duc d'Anjou, le duc de Berry et le duc de Bourgogne. Là, dans un conseil, on agita la question. Le roi voulait qu'on se contentât de harceler et de fatiguer l'ennemi sans jamais l'aborder de front. Certains membres de l'assemblée auraient voulu qu'on l'arrêtât par un combat décisif. Du Guesclin combattit cette opinion et se rangea de l'avis du roi :

« Tous ils parlent, dit-il, de combattre les Anglais et ne regardent mie (pas) le péril où ils peuvent venir; non que je die qu'ils soient combattus, mais je veux que ce soit à notre avantage, ainsi que bien le savent faire quand il leur touche et l'ont plusieurs fois eu à Poitiers, à Crécy, en Gascogne, en Bretagne, en Bourgogne, en France, en Picardie et en Normandie. Lesquelles victoires ont trop grandement endommagé votre royaume et les nobles qui y sont, et les ont tant enorgueillis qu'ils ne prisent nulle nation que la leur, par les grandes rançons qu'ils ont prises et eues, de quoi ils sont enrichis et enhardis. Et veci mon compagnon le seigneur de Clisson qui plus naturellement en pourra parler que je ne fasse, car il a été avec eux nourri d'enfance, si connaît mieux leurs conditions et leurs manières que nuls de nous : si le prie, et ce soit votre plaisir, cher sire, qu'il me veuille aider de parfournir ma parole. »

Clisson appuya de tout point l'avis de du Guesclin.

Il fut alors convenu que le connétable se contenterait de surveiller l'ennemi en le suivant pas à pas avec cinq cents lances seulement.

Les Anglais s'étaient dirigés sur Châlons, en Champagne, traversant et retraversant la Marne. Ils avaient gagné Vertus et Epernay, puis Troyes et Sens, et pendant toute la belle saison, ils s'avancèrent ainsi sans encombre, sans trouver la moindre résistance, vivant comme chez eux sur la terre de France. Il n'y eut pas un engagement sérieux, pas une rencontre de quelque importance. Mais les choses changèrent de face quand la mauvaise saison survint. On n'était plus dans les plaines de la Champagne ou de la Beauce, mais bien dans un pays accidenté et d'un difficile accès. Les montagnes de l'Auvergne n'étaient guère praticables, et dans le Rouergue et l'Agenois, l'armée du duc de Lancastre fut singulièrement éprouvée. Les troupes avaient faim, et c'est à peine si elles trouvaient de quoi vivre maigrement; quelquefois même elles ne trouvaient rien et ces jours-là, il fallait jeûner. Il faisait froid, les routes étaient mauvaises et les marches pénibles par ces chemins défoncés et rendus presque impraticables, grâce à des pluies constantes et torrentielles. A ces causes de souffrances et de démoralisation

ron, qui est une des plus fortes et des plus belles places qu'on puisse trouver : si l'on peut le prendre, le duc aura fait là une grande perte; car c'est un proverbe en Bretagne :

> Qui a Bretagne sans Jugon,
> Il a chapel sans chaperon ;

et je crois que le duc n'a pas songé à le défendre, de sorte que nous pouvons le prendre aisément. »

Du Guesclin, comme on le voit, attachait une grande importance à la possession de cette place. Il s'y rendit sans retard, mais avant de tenter une attaque décisive, il envoya les lettres d'alliance du duc de Bretagne avec Edouard III, et la garnison, convaincue de la trahison de son chef, se rendit aussitôt.

A partir de ce moment, il prit un grand nombre de forteresses sans que presque aucune ait résisté d'une façon sérieuse.

Ce furent successivement : Guy-la-Forêt, La Roche, Derrien, Ploërmel, Château-Josselin, Faouet, Guimgamp, Saint-Mahé, Quimperlé, Quimper-Corentin, Saint-Malo.

Arrivé devant le château d'Hennebon, il harangua les habitants, leur disant :

« Entendez-vous, hommes de céans; il est certain que nous vous conquerrons tous et souperons encore d'huit en cette ville ; mais s'il y a nul des vôtres qui jette pierre ni carrel, tant soit hardi, par quoi le plus petit de nous ou de nos garçons soit blessé, à Dieu le veut, je vous ferai tous tollir les têtes. »

En entendant ces paroles, les habitants, craignant que l'effet ne suivit la menace, se mutinèrent contre la garnison anglaise et la forcèrent à capituler.

Descendant ensuite vers le sud, du Guesclin se dirigea vers Nantes. Les Anglais alors remontèrent vers Guérande. Clisson alla faire le siége de Rennes et le duc d'Anjou celui de la Roche-sur-Yon avec vigueur.

Le connétable investit le château de Derval et la place promit de se rendre dans quarante jours si elle n'était pas secourue du dehors. On échangea des otages et du Guesclin continua sa route sur Nantes à la tête de cinq cents lances environ. Il en trouva les portes ouvertes et y entra sans éprouver de résistance.

Sur ces entrefaites, La Roche-sur-Yon s'était rendue et Brest avait promis d'en faire autant si aucun secours extérieur ne lui arrivait sous un mois.

Le comte de Salisbury vint avec une flotte pour dégager la ville. Il écrivit au connétable, qui était encore à Nantes, pour lui proposer le combat. Celui-ci se mit aussitôt en chemin, mais il s'arrêta à une certaine distance de Brest et de là il envoya un message à Salisbury, pour lui dire de faire le reste de la route. Au lieu d'accepter la lutte qu'ils avaient demandée, les Anglais reprirent la mer après avoir

seulement débarqué quelques troupes pour renforcer la garnison.

Le connétable, sans s'occuper davantage de Brest, se rendit à Rennes, où il leva, le 20 août 1373, une taxe sur les habitants pour pouvoir solder les troupes, puis il gagna Derval, où se trouvait alors Robert Knolles, qui refusait de rendre la place, malgré la capitulation d'après laquelle elle devait être livrée sous quarante jours. Le duc d'Anjou étant arrivé, le somma de se rendre, et, sur le refus qui lui fut opposé, il fit couper la tête aux otages anglais, au pied des murailles de la ville. Robert Knolles fit aussitôt décapiter, par représailles, les otages français. Derval aurait certainement été pris et saccagée si, à ce moment même, le connétable et le duc d'Anjou n'avaient été brusquement rappelés à Paris.

Il s'agissait de repousser une terrible invasion.

Edouard III venait de faire débarquer en France une armée nombreuse. Le duc de Lancastre et le duc de Bretagne qui la commandaient, avaient pour mission de traverser le pays en le ravageant, depuis Calais jusqu'à Bordeaux, et ils devaient se répandre ensuite en Aquitaine, pour y secourir les places assiégées par les Français.

C'est dans cette campagne que du Guesclin fit preuve de qualités de premier ordre et trouva moyen de détruire la plus formidable armée qu'on lui eut encore opposée, sans presque entamer la sienne.

Débarquée à Calais en juin 1373, l'expédition entra en Picardie, et prit Saint-Omer, Aire, Saint-Pol et Arras.

De Roye en Normandie, le duc de Bretagne écrivit au roi de France pour abjurer *la foi et hommage* qu'il lui avait rendue.

Après la Picardie, ce fut le tour de l'Ile-de-France et de la Champagne, et ces malheureuses provinces eurent, elles aussi, à souffrir l'invasion étrangère. Charles était bien trop prudent pour risquer dans le sort d'une bataille l'issue de la campagne et peut-être sa couronne. Il avait réuni à Paris ses trois frères, le duc d'Anjou, le duc de Berry et le duc de Bourgogne. Là, dans un conseil, on agita la question. Le roi voulait qu'on se contentât de harceler et de fatiguer l'ennemi sans jamais l'aborder de front. Certains membres de l'assemblée auraient voulu qu'on l'arrêtât par un combat décisif. Du Guesclin combattit cette opinion et se rangea de l'avis du roi :

« Tous ils parlent, dit-il, de combattre les Anglais et ne regardent mie (pas) le péril où ils peuvent venir; non que je die qu'ils soient combattus, mais je veux que ce soit à notre avantage, ainsi que bien le savent faire quand il leur touche et l'ont plusieurs fois eu à Poitiers, à Crécy, en Gascogne, en Bretagne, en Bourgogne, en France, en Picardie et en Normandie. Lesquelles victoires ont trop grandement endommagé votre royaume et les nobles qui y sont, et les ont tant enorgueillis qu'ils ne prisent nulle nation que la leur, par les grandes rançons qu'ils ont prises et eues, de quoi ils sont enrichis et enhardis. Et voici mon compagnon le seigneur de Clisson qui plus naturellement en pourra parler que je ne fasse, car il a été avec eux nourri d'enfance, si connaît mieux leurs conditions et leurs manières que nuls de nous : si le prie, et ce soit votre plaisir, cher sire, qu'il me veuille aider de parfournir ma parole. »

Clisson appuya de tout point l'avis de du Guesclin.

Il fut alors convenu que le connétable se contenterait de surveiller l'ennemi en le suivant pas à pas avec cinq cents lances seulement.

Les Anglais s'étaient dirigés sur Châlons, en Champagne, traversant et retraversant la Marne. Ils avaient gagné Vertus et Epernay, puis Troyes et Sens, et pendant toute la belle saison, ils s'avancèrent ainsi sans encombre, sans trouver la moindre résistance, vivant comme chez eux sur la terre de France. Il n'y eut pas un engagement sérieux, pas une rencontre de quelque importance. Mais les choses changèrent de face quand la mauvaise saison survint. On n'était plus dans les plaines de la Champagne ou de la Beauce, mais bien dans un pays accidenté et d'un difficile accès. Les montagnes de l'Auvergne n'étaient guère praticables, et dans le Rouergue et l'Agenois, l'armée du duc de Lancastre fut singulièrement éprouvée. Les troupes avaient faim, et c'est à peine si elles trouvaient de quoi vivre maigrement; quelquefois même elles ne trouvaient rien et ces jours-là, il fallait jeûner. Il faisait froid, les routes étaient mauvaises et les marches pénibles par ces chemins défoncés et rendus presque impraticables, grâce à des pluies constantes et torrentielles. A ces causes de souffrances et de démoralisation

s'ajoutait encore la présence constante d'un ennemi toujours en éveil, qui les suivait et les harcelait avec une persévérance implacable. Bientôt la disette devint extrême : le pain manqua tout à fait; les chevaux tombaient morts le long des routes et les cavaliers démontés faisaient piteuses mines, pataugeant dans la boue, le ventre vide, sur ces interminables chaussées. Plus d'un chevalier mourut de froid et de faim dans cette marche qui ressemblait plus à la retraite d'une armée vaincue qu'à la marche triomphale d'une armée victorieuse. Ils étaient partis seize mille de Calais, ils arrivèrent huit mille à Brives en Limousin. La moitié de leur effectif était restée en chemin. Bientôt des discussions s'élevèrent entre les deux chefs; le duc de Bretagne retourna dans son duché avec soixante hommes et le duc de Lancastre entra dans Bordeaux vers Noël.

Une trêve fut alors signée entre la France et l'Angleterre qui se trouvait avoir été vaincue sans combat, grâce à la prudence de du Guesclin.

Dans cette même année 1373, le connétable épousa en seconde noces, Jeanne de Laval, fille unique de Jean de Laval, sire de Châtillon et d'Isabelle de Tinteniac. Il prend en effet lui-même le titre de comte de Longueville, sire de Tinteniac, connétable de France, dans une cédule de Jean Flamant, trésorier du roi, daté du 3 mai 1380.

Dans les premiers jours d'avril 1374, le duc d'Anjou qui voulait expulser les Anglais d'Aquitaine avait réuni son armée à Périgueux.

La campagne commença par le siége de Lourdes, que le connétable prit en quinze jours, et qui fut pillée de fond en comble, et cette exécution faite, l'armée gagna le château de Sault, qui appartenait au comte de Foix. Dès que celui-ci se vit ainsi directement mis en cause, il entra en pourparlers et offrit de s'engager à rendre foi et hommage dans le délai d'un mois à celui des deux partis qui, d'ici là, serait vainqueur ; il demandait par contre que l'on épargnât ses domaines et ses places. Cette convention fut ratifiée par le duc d'Anjou.

Le duc de Lancastre, qui ne se sentait pas en état de continuer la lutte avec les débris de son armée, réduite en si pitoyable état par la longue marche qu'elle venait de faire, proposa au duc d'Anjou de faire la paix, et une trève fut conclue.

Le comte de Foix, au jour fixé par lui, rendit foi et hommage au roi de France.

Le duc d'Anjou et le connétable s'emparèrent ensuite de Moissac et gagnèrent Toulouse, où les troupes se reposèrent quelques jours. Puis on se remit en marche, et La Réole sur la Garonne, près de Bordeaux, ouvrit ses portes sans résistance. Il en fut de même pour Langon, Saint-Macaire, Condom,

Saint-Bazeille, Perdutaire, Mauléon, Dion, Sébillac et plus de quarante villes ou châteaux forts.

Le roi d'Angleterre ne désirait rien tant que de faire la paix; Charles V, de son côté, ne demandait pas mieux. Une trêve fut conclue, et le roi de France en profita pour rappeler à Paris le duc d'Anjou et le connétable, afin de les occuper sur un autre terrain.

Bescnerel, en Bretagne, attaquée depuis quinze mois, devait se rendre à la Toussaint (1er novembre 1374), dans le cas où elle n'aurait pas été secourue. Charles V, ne voulant pas perdre le bénéfice de cette capitulation, chargea du Guesclin d'empêcher les Anglais de se porter au secours de la place. Le connétable vint avec dix mille lances faire exécuter la convention, et quand, le 13, le duc de Lancastre revint avec des renforts, il était trop tard. La ville était prise et abondamment pourvue d'hommes et de vivres. Du Guesclin était entré en Normandie et avait mis le siége devant Saint-Sauveur. Le duc de Lancastre, en apprenant ces nouvelles, fit voile pour la côte de Normandie, espérant pouvoir attaquer la flotte française et espagnole; mais les vents contraires ne lui permirent pas d'exécuter son projet et il dut prendre terre en Bretagne, près de Saint-Mahé. Il prit cette place et en fit tuer la garnison.

Lancastre alla assiéger Saint-Brieuc, mais il ne

tarda pas à renoncer à son entreprise pour aller au secours de Jean d'Evreux, qui avait fortifié une hauteur nommée le *nouveau fort*, près de Quimperlé. Clisson, qui attaquait Jean d'Evreux dans ses retranchements, se renferma dans Quimperlé en apprenant la venue des Anglais. Lancastre survint presque immédiatement et donna deux assauts successifs à la ville. Clisson, à bout de ressources, promit de se rendre dans huit jours s'il n'était pas secouru.

Charles V donna l'ordre tout aussitôt au duc d'Anjou de conclure immédiatement un traité à quelque prix que ce fût et d'y comprendre les frontières de France, afin de dégager la parole de Clisson.

Les instructions du roi furent fidèlement exécutées et une trève fut signée le 27 juin 1375; elle devait durer jusqu'au dernier juin 1376. En cinq jours, la nouvelle fut portée de Bruges à Quimperlé.

Ce fut la fin de cette expédition qui ne rapporta aucun avantage au duc de Bretagne. Il dut même quitter le duché et Saint-Sauveur fut livrée au connétable.

Le 12 mars 1376, il fut convenu que la trève consentie entre Charles V et Edouard III serait prolongée jusqu'au 1er avril 1377.

Le 8 juin 1376, le prince de Galles mourut. Il avait alors quarante-six ans.

Les résultats obtenus par nos armes ou plutôt par la prudence du chef qui dirigeait les opérations militaires étaient immenses. Les Anglais avaient été chassés de presque toutes leurs possessions de France, et le duc de Bretagne, leur allié, avait perdu

tout son duché, sauf Auray, Brest et Saint-Mahé.

Le roi, pour reconnaître les services éclatants du connétable, le fit alors vicomte de Pontorson (16 décembre 1376), et l'hiver de 1376 à 1377 fut consacré tout entier à des négociations avec l'Angleterre.

Edouard III mourut le 21 juin 1377, dans sa soixante-cinquième année. Huit jours après, notre flotte ravageait les côtes d'Angleterre et une armée française entrait en Picardie sous les ordres du duc de Bourgogne, du maréchal de Blainville et d'Olivier de Clisson.

Le roi Richard avait succédé, le 11 juillet, à Edouard III; il n'avait alors que onze ans.

Calais tenait encore pour les Anglais. La place était trop forte pour qu'on put songer à la prendre d'assaut. Le duc de Bourgogne se contenta de réduire les châteaux d'Ardre, de Planche, de Balinghem et d'Ordmick, et Calais resta dès lors le seul point encore occupé par l'ennemi.

Du côté de Toulouse, où se trouvait le duc d'Anjou, le connétable enlevait peu à peu les dernières forteresses qui tenaient encore pour les Anglais en Aquitaine.

Du Guesclin investit Bergerac, et Felton, accouru de Bordeaux pour attaquer les Français et porter secours à la ville, fut battu et pris après un combat acharné. Le gouverneur de la place crut alors devoir se retirer avec ses troupes, et Bergerac se rendit.

Châtillon sur la Dordogne, Sauveterre, Saint-Bazeille, Montrègue, Amberoche et Saint-Macaire en firent autant, et Morice raconte que plus de trois

cents places se rendirent ainsi aux Français en trois mois (fin de 1377).

Le duc d'Anjou licencia alors son armée et revint à Toulouse.

Charles V, momentanément débarrassé des Anglais, songea à Charles le Mauvais. La reine de Navarre, sœur du roi, avait été empoisonnée le 3 avril 1373. Le meurtrier, non content d'avoir fait ce sanglant affront au roi de France, avait renoué des relations avec les Anglais depuis 1375; il avait en outre cherché à créer des embarras à la France, et de plus, on disait que, pour comble d'infamie, il avait formé le projet d'empoisonner le roi. Ceci se passait en 1378. Un valet de chambre du roi de Navarre, nommé de Rue, l'en accusait formellement.

Le connétable et le duc de Bretagne furent chargés de châtier l'insolence de cet ennemi sans foi ni loi. Ils entrèrent en Normandie à la tête d'une armée puissante. Charles V, par cette expéditon, voulait atteindre un double but; il voulait punir le roi de

Navarre en le chassant du royaume et, de plus, en le forçant à quitter la Normandie, le mettre dans l'impossibilité de faciliter aux Anglais l'entrée du territoire de la France.

La première place prise par les Français fut Bernay. On y arrêta un nommé du Tertre, secrétaire du roi de Navarre, qui fut envoyé à Paris et conduit au Châtelet. Son procès fut immédiatement instruit. Il fit des aveux complets et raconta tous les agissements de Charles le Mauvais contre la France. Du Tertre et de Rue furent exécutés le 21 juin 1378.

Le 20 avril de la même année, le duc d'Anjou avait pris Montpellier.

Le connétable et le duc de Bourgogne continuaient leurs opérations en Normandie. Ils s'emparèrent de Breteuil où furent pris les deux enfants du roi de Navarre.

Pendant les mois d'avril, de mai et de juin, ils enlevèrent successivement Pon-Douvre, Avranches, Remerville, Beaumont-le-Roger, Évreux, Mortain, Pont-Audemer, Pacy, Nogent-le-Roy, Anet et Breval. De ces places, les unes soutinrent un siége, les autres capitulèrent sans même attendre qu'on les attaquât.

Le château de Gavray fut pris après une lutte terrible. La garnison fit des prodiges pour le défendre, mais à la fin elle dut céder et se rendre. C'est là que le roi de Navarre avait entassé ses trésors et les joyaux de sa couronne. Ce riche butin tomba tout entier entre les mains du connétable, et le roi lui donna environ quarante mille francs pour sa part de

butin et quatre mille francs pour avoir sauvé les bijoux du pillage.

Dès lors, Charles le Mauvais n'eut plus en Normandie que Cherbourg.

Dans cette époque étrange et troublée, les guerres se suivaient sans interruption, il semble que l'on ait affaire à l'hydre de Lerne et que le sang du monstre fasse naitre de nouveaux combattants à mesure qu'on le répand. A peine, en effet, un ennemi est-il vaincu, qu'il en surgit un autre; c'est Montfort, auquel succède Charles le Mauvais, c'est l'Anglais surtout qui, quand il ne lutte pas ouvertement par lui-même, soutient et soudoie soit l'un, soit l'autre des adversaires de la France.

La France qui avait été si près de sa perte, grâce au concours de du Guesclin, se voyait enfin délivrée presque entièrement du joug que l'invasion étrangère avait fait si longtemps peser sur elle.

Les Anglais avaient perdu presque toutes leurs possessions sur le continent. Ils n'avaient plus que Bordeaux et Calais, deux points extrêmes, aux deux bouts de la France. Le duc de Bretagne avait tout perdu, tout jusqu'à Auray même, et Brest était la der-

nière forteresse qui ne l'eut pas abandonné. Les seigneurs de Bretagne, désaffectionnés par l'alliance du duc avec l'Anglais, étaient tous dévoués à la cause française ; quant au peuple, il adorait le connétable. Charles V songeait alors à tirer parti de la situation et ne rêvait à rien moins qu'à annexer la Bretagne à la couronne. Le 5 septembre 1378, il réunit les pairs en Parlement à Paris, et leur exposa que Jean de Montfort, chevalier « ci-devant duc de Bretagne, » s'étant révolté contre lui et ayant traversé ses États avec un corps nombreux de gens armés, pillé ses sujets et brûlé quelques cités et villes du royaume, défié son souverain et seigneur lige qu'il avait dénoncé comme usurpateur de la couronne de France, pour ces motifs et à raison de beaucoup d'autres délits, devait être dépossédé de son duché et comté et ses domaines réunis à la couronne.

Le 9 décembre 1378, le duc fut cité à comparaître, et comme il ne répondit pas à la citation qui lui fut adressée, un arrêt intervint qui prononça sa déchéance et la réunion du duché de Bretagne et du comté de Montfort à la France.

Cette décision rendue contre Montfort était fort juste en ce qui le concernait. Mais en ce qui concernait la veuve et les enfants de Charles de Blois, elle était inique parce qu'elle méconnaissait leurs droits. De plus, elle était maladroite, parce qu'elle était impopulaire dans le pays. Les seigneurs haïssaient les Anglais, ils aimaient la France, mais ils aimaient surtout leur indépendance, tenaient essentiellement

à leur individualité et voulaient par dessus tout rester Bretons. L'opposition fut très-vive et l'on peut dire qu'elle fut universelle. Charles V eut le tort de ne pas se rendre un compte suffisamment exact de la situation. Il ne crut d'abord qu'à un simple mécontentement populaire et pensa que la seule intervention de du Guesclin, de Clisson, du vicomte de Rohan et du sire de Laval suffirait pour tout pacifier. Il n'en fut rien.

Le roi les ayant réuni tous les quatre, leur fit part de ses intentions; du Guesclin et Clisson qui haïssaient Montfort promirent leur concours; Rohan promit aussi le sien, mais Laval refusa net.

Les conséquences de la faute commise ne tardèrent pas à devenir manifestes, les Bretons qui servaient sous les ordres de du Guesclin quittèrent son service et, le 25 avril, un acte fut passé à Rennes entre quarante chevaliers. Cette sorte de ligue, dirigée par Raoul de Montfort, avait pour but de défendre les droits du duché de Bretagne, hors contre ceux à qui il appartiendrait en ligne de succession et sauf la suzeraineté du roi de France. Un des premiers actes des confédérés fut de nommer quatre maréchaux de Bretagne.

Le duc de Bourbon fut immédiatement envoyé contre eux. Clisson tenait garnison à Nantes, mais quand il voulut rendre la place au lieutenant du roi de France, les bourgeois réclamèrent, lui rappelant son serment de ne remettre la ville qu'au seul duc de Bretagne. Clisson, esclave de sa parole, quitta la ville et alla retrouver le duc de Bourbon à Champ-

toceaux. Celui-ci, voyant que toute la Bretagne se levait, ne crut pas pouvoir affronter une guerre générale et ramena ses troupes à Angers, puis il revint à Paris.

Les Bretons entrèrent en Anjou, où ils prirent Pouancé et Rochediré (mai 1379).

Le 3 juillet, le duc de Bretagne fit un nouveau traité d'alliance avec l'Angleterre et, le 3 août 1379, il vint débarquer à Saint-Malo.

Du Guesclin était l'ennemi né du duc de Montfort qu'il regardait comme un usurpateur, il aimait la France avec passion, mais tout en bravant cette levée de boucliers des Bretons, il ne pouvait s'empêcher d'en être ému. Sa douleur en ces tristes circonstances fut encore accrue par la manière dont il se vit juger par ceux-là même qui lui étaient le plus chers, ses compatriotes, ses amis, ses parents même le blâmèrent hautement de servir contre sa patrie; on le traita comme un ennemi. Malgré tout ces déboires, il ne songeait qu'à faire quand même vaillamment son devoir; mais une nouvelle amertume lui était encore réservée; il ne recevait ni argent ni renforts et il apprit bientôt qu'on l'avait desservi auprès du roi en le représentant comme un homme gagné aux projets de l'ennemi. Ceci ne pouvait l'émouvoir qu'à moitié, mais ce qui le découragea pro-

fondément, c'est qu'il sut que le roi avait cru les rapports mensongers qu'on lui avait fait.

« Puisque le roi que j'ai si fidèlement servi, dit-il alors à ses amis, se défie de moi, je ne resterai pas davantage en son royaume. J'irai en Espagne où je suis encore considéré et rendrai au roi mon épée. »

Il quitta en effet l'armée et se rendit à Pontorson pour y mettre ordre à ses affaires. C'est de là qu'il écrivit au roi pour se justifier tout en lui annonçant son projet et lui renvoyant l'épée de connétable. Charles V comprit alors qu'il avait été trompé et ne croyant pas pouvoir trop faire pour l'appaiser, il lui envoya les duc d'Anjou et de Bourbon :

« Beau cousin, lui dit le duc de Bourbon, des flatteurs avaient surpris le roi, il vous prie de rester à son service et voilà l'épée de connétable que je vous rapporte de sa part. Reprenez-là, le roi le désire et revenez avec nous. »

Le connétable, dit Jamiesen, répondit avec fermeté et dignité, mais en même temps avec le plus grand respect, qu'il remerciait le duc de cette communication et le roi de n'avoir pas cru à l'accusation dirigée contre lui, malgré tout le bruit qui en avait été fait. Il repoussa avec vivacité l'imputation qu'il eût jamais songé à servir le duc de Bretagne, car il désirait, dit-il, conserver intact le peu d'honneur qu'il avait acquis dans le monde, et il exprima le vœu que le roi sut qu'il préférait sa réputation à toutes les récompenses qu'il était en son pouvoir d'accorder; enfin, il conclut en déclarant qu'il ne lui était pas possible de reprendre l'épée.

« Je dois tout, ajouta-t-il, aux bontés du roi, mais je n'ai garde de m'exposer davantage à une disgrâce pareille à celle qui vient de m'arriver. C'est trop pour un homme de ma sorte d'avoir été soupçonné une seule fois ; je vais mourir en Espagne, où je porterai le désespoir de n'être pas mort en France un an plus tôt. Quant à cette épée, donnez-la à un autre à qui il plaira l'avoir. »

« Ah ! beau cousin, s'écria le duc d'Anjou, ne faites pas ceci. »

Du Guesclin se montra inflexible et les deux princes se retirèrent.

Le héros quittait la France avec regret, mais il voulait partir pourtant. Son cœur était profondément ulcéré. Ce qu'il avait prévu était arrivé. Il avait longtemps hésité avant d'accepter cette épée tant enviée; il avait compris d'avance ce qu'elle devait lui susciter de jaloux et d'envieux; il ne l'avait prise que sur les instances réitérées du roi et après que Charles V lui eût promis de ne jamais écouter aucun rapport contre lui sans l'interroger lui-même et sans le confronter avec son accusateur. Et voilà que ses craintes s'étaient réalisées, on l'avait calomnié ; le roi avait écouté la calomnie, l'avait crue. Il se sentait vieux, il avait vécu soixante ans déjà sans que jamais personne eût pu douter de lui un seul instant, et son maître, ce maître pour lequel il s'était dévoué corps

et âme, ce maître avait douté. C'était là une tache faite à son honneur. Et il ne croyait pas qu'il fût possible de l'effacer.

Cependant Charles V intervint en personne et du Guesclin ne sut pas résister aux instances du roi, il se laissa fléchir et reprit l'épée de connétable. Seulement il demanda à ne plus servir en Bretagne, où son rôle eût été trop difficile ; une occasion se présenta de l'employer ailleurs, le roi la saisit.

Le duc d'Anjou avait levé des impositions extraordinaires dans la province du Languedoc, dont il était gouverneur, et ces mesures l'avaient rendu tout à fait impopulaire. Au début de l'année 1378, un certain nombre de villes du pays, notamment Toulouse, demandèrent au roi de le remplacer par du Guesclin. Le roi s'empressa de profiter de cette circonstance pour y envoyer le connétable, en le chargeant de purger le Languedoc, l'Auvergne et le Limousin des grandes compagnies qui avaient recommencé leurs incursions dans ces contrées. Ces bandes étaient composées en grande partie de routiers anglais; elles tenaient un grand nombre de places, le château de Mont-Ventadour, Caluset, Alais, Vallon et d'autres encore.

Du Guesclin partit de Dol en avril 1380; il vint à Paris où il passa, le 8 mai, une revue de ses troupes. Il traversa ensuite la Guienne et l'Anjou, et entreprit

le siége de Château-Challier, qui se rendit au commencement de juillet. De là il entra dans le Gévaudan et assiégea Châteauneuf-de-Randon.

M. Fontenelle de Vandoré prétend que Clisson l'accompagna depuis Dol, et il ajoute que, suivant une ancienne chronique, des auteurs estimables ont répété que du Guesclin avait rendu l'épée de connétable au roi et s'était mis en route pour la Castille. Suivant eux encore, faisant sur son chemin un pèlerinage au Puy-en-Velay, les habitants du Gévaudan, étant venu lui dire combien ils avaient à souffrir de la garnison anglaise de Châteauneuf-de-Randon, il se serait décidé à en faire le siége, en capitaine d'aventure et non comme serviteur du roi de France.

L'opinion la plus accréditée est qu'il reprit son épée et que c'est, sur l'ordre et au service du roi, qu'il fit cette dernière campagne contre les routiers anglais.

Châteauneuf-de-Randon est située dans la Lozère; à cinq lieues de Mende. Le connétable, en arrivant, poussa le siége avec vigueur; mais la place était forte, bien défendue et le siége tirait en longueur. Les Anglais, après quinze jours de lutte, offrirent de capituler si, dans six jours ils n'étaient pas secourus, et des otages furent livrés.

Le connétable était déjà malade depuis quelque temps. Bientôt il se sentit plus mal et, comprenant

que sa fin approchait, le 9 juillet 1380, quatre jours avant sa mort il dicta son testament. Ce testament prouve qu'il avait gardé les fonctions de connétable.

Il donna ensuite ses derniers ordres au maréchal de Sancerre, qui devait prendre le commandement après lui, puis il fit assembler tous les chefs et, prenant son épée en main, il leur dit :

« Mes seigneurs, parmi vous j'ai joui des récompenses de la valeur terrestre, dont j'étais peu digne. Il me faut maintenant payer le tribut à la mort, qui n'épargne personne. Je vous prie, avant toute chose, de me recommander à Dieu. Et à vous, messire Louis de Sancerre, maréchal de France, qui avez mérité de plus grands honneurs encore, je recommande ma femme et mes enfants. Recommandez-moi aussi au roi de France, mon souverain et seigneur; cette épée, rendez-la lui pour moi ; je ne puis la confier aux mains de quelqu'un de plus loyal et de plus capable que vous. »

En disant ces mots il expira. On était alors au 31 juillet 1380, et le connétable entrait dans sa soixante et unième année.

Au sixième jour, quand le délai fut expiré pour la reddition de la place, le maréchal de Sancerre se rendit aux portes de la ville et somma le gouverneur de lui livrer les clefs.

« C'est à Bertrand du Guesclin, répondit celui-ci,

que j'ai promis de les rendre, qu'il vienne donc les recevoir. »

Il fallut alors avouer que le héros était mort.

« Eh bien, reprit le capitaine anglais, s'il en est ainsi, j'irai moi-même déposer sur son cercueil les clefs d'une ville dont il est le vainqueur, et que j'ai juré de ne rendre qu'à lui. »

Il sortit alors de la ville suivi de toutes ses troupes et traversa l'armée française rangée en bataille. Sur tout le parcours, les trompettes sonnaient et les étendards à croix blanche des Anglais s'inclinaient devant la croix rouge des étendards de France.

Dans la tente du connétable tous les officiers, debouts et silencieux, étaient assemblés formant comme une garde d'honneur à l'illustre mort. Le gouverneur de Châteauneuf entra tête nue, et là, s'inclinant avec respect, il mit un genou en terre, et déposant les clefs de la ville et son épée sur le cercueil du héros, il dit :

« Voici les clefs de la ville dont le roi d'Angleterre m'a confié la défense; je les rends au plus franc chevalier qui ait vécu depuis cent ans passés. »

Jeanne de Laval, sa seconde femme, lui survécut. Il n'eut pas d'enfants légitimes, mais seulement un fils naturel nommé Michel, qui servit en Normandie en 1379.

Son frère, Olivier du Guesclin, hérita du titre de comte de Longueville et des seigneuries de Broon et de Rochetesson.

Dans son testament, il avait témoigné le désir d'être enterré dans la chapelle de ses aïeux, qui se trouvait dans l'église de Dinan.

Le roi lui-même voulut, par un dernier hommage,

témoigner de l'estime particulière qu'il avait pour le héros.

M. Fontenelle de Vaudoré dit que le corps de du Guesclin fut porté d'abord au Puy-en-Velay et déposé en l'église des Jacobins, où il fut embaumé. La ville lui fit faire le 23e jour du mois (juillet 1380), un service magnifique, auquel assistaient les frères du roi et un concours prodigieux de seigneurs et de peuple. On plaça dans une des chapelles le buste du héros revêtu d'une cuirasse, avec cette épitaphe :

Cy gist honorable et vaillant messire Clacquin, comte de Longueville, jadis connétable de France, qui trépassa l'an 1380, *le* 13 *juillet.*

Ce tombeau et l'épitaphe qui le décorait subsistaient encore en 1789.

Après lui avoir rendu ces honneurs, on se mit en devoir, suivant les intentions du connétable, de transporter son corps à Dinan.

Le convoi se mit en marche. Dans toutes les villes où il passait, le clergé et les habitants venaient au devant du cercueil, l'accompagnaient à l'église, où un service solennel était célébré, et le reconduisaient ensuite une lieue durant. Arrivé au Mans, le convoi rencontra les officiers du roi qui apportaient l'ordre de Charles V de conduire ses restes à l'abbaye de Saint-Denis, pour être placés au pied même du tombeau qu'il avait fait élever pour lui-même. Son cœur fut envoyé à Dinan et placé dans l'église des Dominicains, d'où il a été transféré en 1810 à celle de Saint-Sauveur.

La volonté du roi fut exécutée, et Charles le Sage

voulut de plus qu'une lampe fut toujours allumée devant le cercueil du héros. Du Guesclin et Turenne ont été les seuls capitaines qui ont eu en France l'honneur d'être inhumés dans la sépulture des rois.

Deux mois plus tard, le 16 septembre 1380, Charles V mourut au château de Beauté-sur-Marne, près de Vincennes, et sa dépouille fut placée à côté de celle de son illustre serviteur.

Neuf ans plus tard, le 7 mai 1389, Charles VI fit faire un service solennel au grand capitaine dans l'église de Saint-Denis. Clisson qui lui avait succédé dans la charge de connétable, conduisit le deuil, accompagné des maréchaux de Sancerre et de Blainville, et l'évêque d'Auxerre fit l'éloge du bon connétable. Ce service fut célébré à la suite des fêtes données en l'honneur de Louis et de Charles d'Anjou, fils du roi de Sicile, que Charles VI avait reçus chevaliers.

Cette cérémonie est décrite tout au long dans la chronique des religieux de Saint-Denis.

« Pendant qu'on célébrait les tournois, y est-il dit, le roi faisait préparer dans l'église de Saint-Denis une solennité funèbre en l'honneur de feu messire Bertrand du Guesclin, connétable de France. Les nobles voyaient avec peine que cette cérémonie eut été retardée jusqu'alors ; ils se rappelaient tous les services que le connétable avait rendus de son

vivant au royaume de France. Aussi le roi avait-il ordonné que toute la noblesse s'y trouvât réunie, afin que ceux qui l'avaient aimé pendant sa vie vinssent rendre un pieux hommage à sa mémoire, et fussent témoins de ses funérailles toutes royales, juste récompense de son inaltérable fidélité.

« Au milieu du chœur était placé un cercueil couvert de draperies de soie; on l'avait enfermé dans une chapelle ardente, construite avec des planches. Les cierges et les torches qu'on avait disposés de tous côtés dans l'intérieur de l'église, brûlèrent tant que dura le service funèbre. Le deuil était mené par les illustres seigneurs messire Olivier de Clisson, connétable de France, les maréchaux Louis de Sancerre et Mouton de Blainville, le comte de Longueville, frère de feu messire Bertrand, et une foule d'autres personnages de qualité, vêtus de noir comme pour les funérailles d'un ami. Le lendemain, ils firent l'offrande d'une façon toute militaire, et qui n'avait pas encore été pratiquée dans l'abbaye.

« L'évêque d'Auxerre célébra la messe conventuelle; lorsqu'il en fut à l'offertoire, il descendit de l'autel et s'avança avec le roi jusqu'à l'entrée du chœur. Là, parurent quatre chevaliers armés de toutes pièces; leur armure était celle du feu connétable; ils représentaient en quelque sorte sa personne. Ils furent suivis de quatre autres chevaliers, montés sur des chevaux du roi, couverts des armes du défunt et portant ses bannières jadis si redoutables aux ennemis du royaume. L'évêque les accueillit en imposant les mains au-dessus de leurs têtes, et les congédia

après avoir reçu d'eux les présents qui étaient dus à l'abbaye. Lorsqu'il fut revenu à l'autel, monseigneur le connétable et les deux illustres maréchaux se présentèrent à l'offrande, escortés par huit nobles chevaliers qui portaient chacun, comme emblème de la perte de la noblesse d'ici-bas, un écu renversé et garni tout autour de cierges allumés. Puis venaient les princes du sang, monseigneur le duc de Touraine, frère du roi; Jean, comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne; messire Pierre de Navarre, fils du roi de Navarre, et messire Henri de Bar, cousins du roi de France, tous la tête baissée et tenant par la pointe des épées nues, pour les offrir à notre seigneur en reconnaissance de toutes les victoires qu'il avait accordées au connétable. Après eux parurent quatre seigneurs armés de pied en cap, conduits par huit nobles écuyers qui tenaient chacun un casque à la main. A leur suite marchaient quatre autres seigneurs vêtus de noir, avec des bannières flottantes aux armes de du Guesclin, qui portait d'argent à l'aigle éployée de sable. Ils s'avançaient tous ainsi tour à tour à pas lents, venaient en s'agenouillant déposer humblement et dévotement leurs offrandes sur l'autel, et se retiraient après avoir baisé les mains de l'officiant.

« Cette pompe ne se pratique ordinairement qu'aux funérailles des barons et des princes. Néanmoins les chevaliers et les écuyers qui se trouvaient là disaient tous hautement qu'un tel honneur n'était pas au-dessus des mérites du défunt; car nul ne pouvait lui être comparé : nul n'était capable de porter avec

autant de courage et de gloire les insignes qu'on venait d'offrir, et de s'en servir comme lui pour le bien du royaume et le malheur des Anglais. Après cette cérémonie, l'évêque monta en chaire devant la chapelle des martyrs et commença l'oraison funèbre du connétable. Prenant pour texte : « Son nom a été porté jusqu'aux extrémités de la terre, » il raconta ses glorieux travaux, ses faits d'armes, ses triomphes, et démontra éloquemment qu'il avait été la fleur de la chevalerie française et le modèle des preux. Il s'adressa ensuite aux chevaliers, et leur rappela, en l'appuyant d'un grand nombre de preuves et d'exemples, que la chevalerie avait été instituée dans l'intérêt de tous et pour servir en quelque sorte de rempart à l'État; qu'on ne pouvait en pratiquer les devoirs sans l'ordre du prince : encore fallait-il avoir à défendre une cause légitime et prendre les armes avec des intentions pures, dans le but de prévenir le mal ou de faire le bien. Il termina son discours en prouvant par des exemples tirés de l'histoire des anciens temps que, pour obtenir de Dieu et des hommes l'entière récompense de ses services, un chevalier devait persévérer jusqu'à la fin dans l'accomplissement de ses devoirs. Il acheva ensuite le sacrifice offert à Notre Seigneur pour l'âme du très-fidèle chevalier messire Bertrand du Guesclin, et pria Dieu de daigner l'accueillir au nombre des bienheureux. »

Le Laboureur donne le même récit avec quelques variantes.

Comme nous l'avons vu dans le cours de ce récit, du Guesclin avait reçu déjà de son vivant des récompenses de toutes sortes, et Charles V, aussi bien que le roi Henri, lui avaient donné des titres pour reconnaître autant qu'il était en eux les éminents services qu'il leur avait rendus.

En 1753, Charles V lui avait fait présent du comté de Montfort-l'Amaury. Le gouvernement de ce comté donnait au connétable le titre de *très-noble et très-puissant prince*, au dire de Duchastelet.

Cuvelier, au début de son poème, dit :

Tant qu'il fu jeunes hom, c'est bien la veritez,
Poures chevaliers fust et pouvrement rentez ;
Mais ançois qu'il eust ses L ans passez
Fust sire possesseurs de II nobles contez,
Et en Espaigne fust ducs et contes nommez ;
De Moulines fust ducs, une noble duchez :
Roys Henriz li donna, ce dict l'auctoritez.
Et li rois des Francois li donna terre assez.
Donna Longueville, Laguiffart, se créez.
Et tant fust ce Bertran par fortune montez,
Que Connétable fust, du roy fust bien amez
Plus c'on ne vous diroit, et tant fust redoubtez
Que chascun se terroit desconfit et matez
Aussi tost qu'en assaut estoit les cris getez.

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons déjà dít en énumérant tous les titres qu'il a reçus, les seigneuries dont il a été gratifié.

Ses contemporains ont tenu à honneur d'élever, dans les lieux illustrés par lui, des monuments durables. Outre le tombeau qui lui a été érigé à Saint-Denis et celui du Puy-en-Velay, on lui a dressé des statues et des pyramides. Et, de nos jours encore, sa mémoire est restée si vivante que l'on a voulu, en divers lieux, perpétuer le souvenir de ses hauts faits. Sur l'emplacement même du château de la Motte-Broon, où il naquit, à 500 mètres du village, sur le bord de la route actuelle de Saint-Brieuc, le conseil général des Côtes-du-Nord a fait ériger, en 1840, à la mémoire de du Guesclin, une colonne en granit de Pléquien d'un seul bloc et du poids d'environ onze mille kilogrammes. La colonne et son socle ont environ dix mètres de hauteur; l'une des faces du piédestal porte le nom de *Bertrand du Guesclin*; une autre ces mots : *né à la Motte-Broon, en* 1321, et la troisième l'écusson de ses armes.

A Dinan, existe une place qui porte son nom. De forme rectangulaire et plantée de tilleuls, elle est bordée d'un parapet. C'est la place où, en 1359, il se battit avec Thomas de Cantorbéry. Cette place est ornée, depuis 1823, de la *statue de Duglesclin*, en style troubadour. L'illustre capitaine est représenté debout sur un socle de granit, appuyé sur un trophée d'armes.

On lui a élevé également, en 1820, un monument

au hameau de Bitarelle ou de l'Habitarelle, où se trouvait son camp en 1380, quand il mourut devant Châteauneuf-de-Randon. Là, dans un triste vallon, sur un affluent du Chapeauroux, se dresse un cénotaphe, lourd et massif, en marbre bleu; il est entièrement dégradé.

Le tombeau qu'on lui a élevé dans les caveaux de Saint-Denis consiste en un cercueil de marbre d'un mètre de hauteur, sur lequel est placé une statue du connétable de grandeur naturelle, également en marbre blanc. Le héros est représenté couché, les pieds vers l'autel et derrière sa tête se trouve placée l'inscription suivante :

Ci gît noble homme messire Bertrand du Guesclin, comte de Longueville, connétable de France, lequel trépassa devant Castel-Neuf-de-Randon en Gévaudan, le treizième jour de juillet MCCCLXXX. Priez pour son âme.

« Charles V, a dit M. Henri Martin, employa sa pénétration à étudier les causes des malheurs passés... il avait engagé son père à renoncer aux altérations des monnaies ; il ne revint jamais à ce monstrueux abus, principale cause de la révolution de 1357; il substitua au faste dilapidateur un sage emploi des ressources, une économie qui permettait d'être magnifique au besoin. Il entreprit de réparer, par patience, prudence et *cautèle,* les pertes qu'avait fait subir au royaume la présomption, l'imprévoyance et le faux point d'honneur des deux derniers rois. Charles ne pouvait en personne appliquer ses idées à la réforme du système de guerre; il lui fallait le concours d'un homme d'action, qui fût arrivé à la même pensée par la pratique de la vie militaire. Charles V trouva cet homme dans du Guesclin; Charles V fut la tête, du Guesclin fut-le bras. »

Du Guesclin est un des hommes de guerre les plus complets de son époque.

Il a défendu la couronne de France, il a maintenu l'intégrité du territoire et chassé les Anglais du sol de la patrie.

Dans un temps, dit encore M. Henri Martin, où l'on ne savait établir aucune distinction entre les diverses périodes du moyen âge, on avait fait de du Guesclin le type du chevalier. La grandeur et l'originalité de cet illustre guerrier est au contraire d'avoir réagi contre la chevalerie telle que la comprenait alors la noblesse française.

Les chevaliers de l'espèce du roi Jean considéraient en effet la guerre comme une lice où l'honneur était à qui donnait les plus beaux coups d'épée; il n'importait vraiment guère à quel parti demeurait la victoire; le vaincu, détenu en prison courtoise, ou renvoyé sur parole, faisait payer la rançon à ses vassaux, et tout était dit; quant aux chaumières brûlées, aux pauvres gens égorgés ou ruinés, c'étaient des accessoires indispensables dont on ne tenait point compte. Bertrand, avec son sens droit et positif, ne l'entendit pas ainsi; moins courtois à l'ennemi, plus pitoyable aux pauvres, il prit la guerre au sérieux, et la fit bonne et rude. Aussi susceptible que qui que ce fût sur le point d'honneur individuel, et toujours prêt à descendre en champ clos contre tout venant, il regardait l'application des idées du point d'honneur à la guerre comme une absurdité, et dès qu'il se trouvait en campagne à la tête d'une troupe de gens d'armes, il ne connaissait plus d'autre but que le succès; la force ou la ruse, tout lui était bon; quoique terrible sur le champ de bataille, il aimait de

prédilection les surprises nocturnes, les embuscades, les stratagèmes où se déployait son esprit inventif; il aimait à combiner les mouvements, à étudier les accidents du terrain, à mettre à profit toutes les circonstances qui pouvaient influer sur le sort des armes. Il voyait dans la guerre une science et non un jeu de hasard. Ce n'était pas là, comme on l'a dit, détruire le poème de la guerre chevaleresque, c'était rendre la vie au génie militaire de la France, étouffé sous cette chevalerie de théâtre qu'avaient mise en faveur les premiers Valois. La passion intelligente du guerrier pour son art, était certes quelque chose de puissant et d'élevé, et Bertrand du Guesclin apparaissait aux masses sous un aspect qui n'était rien moins que prosaïque.

Ce fut un des hommes les plus complets du quatorzième siècle. Brave comme pas un et soldat dans toute l'acception du terme, ce fut le plus hardi capitaine d'aventuriers qu'on put voir. Tout en affrontant le péril avec une audace incroyable, le faisant en quelque sorte naître comme à plaisir pour ensuite le braver avec plus d'éclat, tantôt au contraire, se déguisant, dressant des embuscades nocturnes, ou fondant à l'improviste sur un ennemi surpris et désarmé, il ne néglige aucun moyen pour vaincre et ne recule jamais devant aucune difficulté, persuadé que celles qu'on ne peut attaquer de front, on peut les tourner.

Quand plus tard, au lieu d'une bande de quelques soldats d'aventure, il commande une armée, le général se révèle et, le premier peut-être, il invente une tactique et ne lance plus seulement comme au hasard

des masses d'hommes les unes contre les autres. Il calcule les chances probables du succès, il devine les péripéties de la lutte, échelonne des réserves et semble tout prévoir et tout préparer en vue de l'issue finale. Le courage, qui est le trait distinctif de son caractère, on pouvait presque dire sa nature, n'exclue pas chez lui la prudence, et lorsqu'il sent qu'il a dans ses mains les destinées d'un grand pays, il sait se modérer pour vaincre et, suivant pas à pas, avec une poignée d'hommes, cette armée formidable qui doit anéantir la France, il l'amène jusqu'à Bordeaux, l'ayant décimée et vaincue, sans même avoir combattu contre elle, et il exécute cette marche magnifique à travers la France, qui seule aurait pu suffire pour illustrer son nom.

Il est comblé de richesses, les honneurs pleuvent sur lui; mais il fait peu de cas des uns et des autres: les honneurs, il semble les dédaigner et ne tient qu'à son honneur; aussi n'hésite-t-il pas à renvoyer cette épée de connétable qui lui brûle les mains le jour où, même injustement, le roi a pu le soupçonner.

Quant à l'argent, ce qui est à lui est aux autres; tout enfant il donne tout ce qu'il a; captif, du prix de sa rançon, il fait la rançon des autres et préfère rester prisonnier plutôt que de ne pas venir en aide à ceux qui, plus pauvres que lui, ne peuvent trouver personne qui les délivre; ses trésors à lui, ses bijoux, ces sommes énormes qu'il a rapportées d'Espagne, il les dépense en quelques jours, et sans compter pour payer les soldats du roi et lui gagner des victoires. Un ennemi est-il vaincu, si cet ennemi n'a pas trahi

son parti, s'il a montré du courage dans la lutte, il l'épargne, et nous l'avons vu même une fois nommer gouverneur pour le roi de France celui-là même qu'il venait de vaincre au service du roi d'Angleterre et le maintenir ainsi dans son gouvernement à cause de sa bravoure. Il n'est impitoyable qu'aux traitres et aux félons, à ceux qui ont faussé leur parole, manqué à leur serment; ceux-là, il est sans pitié pour eux.

Quant au peuple, il a un grand amour pour lui, il compâtit à ses souffrances; il fait plus, il le recommande à l'humanité de ses soldats : « En quelque lieu que vous fassiez la guerre, que les gens d'église, les femmes, les enfants et le pauvre peuple ne soient pas vos ennemis! »

Il n'y a peut-être pas dans l'histoire de figure plus complète que celle-là. Un dernier trait le caractérise, C'est la haine de l'Anglais; cette haine, il l'a eu toute sa vie et ce sera sa gloire éternelle d'en avoir à peu près purgé le sol français.

Eustache Deschamps, le chantre de du Guesclin, a dit en parlant de lui :

Car à son temps et par son bon moyen,
Du royaume mena les Anglés hors.

On nous permettra de citer en terminant la ballade que ce poète a composée sur la mort du héros :

Estoc d'oneur, et arbres de vaillance,
Cuer de Lyon esprins de hardement,
La flour des preux et la gloire de France,
Victorieux et hardi combatant.



BAYARD

D'après une estampe conservée à la bibliothèque de Grenoble

En sortant de Grenoble, si l'on se dirige vers l'Est, du côté des montagnes, à quelques centaines de mètres de la route, on trouve les débris d'un ancien couvent de Minimes. C'est là que les dépouilles mortelles de Bayard restèrent déposées jusqu'en 1822, époque où elles furent transportées à Grenoble.

A quarante kilomètres de là on traverse Pontcharra, gros bourg à cheval sur le Breda. Le parapet du pont qui relie les deux rives opposées supporte une satue équestre de Bayard enfant.

Quinze cents mètres plus loin, on arrive au château où naquit le héros. La plupart des constructions datent du XVe siècle et les parties les plus anciennes, remontent tout au plus au XIIIe siècle. Le portail s'ouvre entre deux pavillons et donne accès dans une cour où se trouve le bâtiment principal qui avait trois étages et dont les murs ont deux mètres d'épaisseur.

Du haut des ruines on découvre toute la vallée du

Graisivaudan, le massif de la grande Chartreuse et les montagnes de Beauges.

C'est là que Bayard est né et l'on montre encore son cabinet et la chambre où il est venu au monde.

La maison de Terrail est une des plus anciennes du Dauphiné. Elle appartenait à ce qu'on appelait autrefois l'*Ecarlate* de la noblesse. Cette qualification s'appliquait aux familles dont la noblesse était antérieure à la retraite de Louis XI en Dauphiné, afin de la distinguer de celle que ce prince institua à profusion à cette époque pour se procurer de l'argent.

La première tige dont on ait connaissance est *Grignon*, en la terre d'Avallon. On pense que les autres sont venues d'Allemagne, à l'époque où les empereurs possédaient le Dauphiné.

Moréri, dans son dictionnaire (1698), donne un précis généalogique de cette maison.

L'histoire de Bayard a été écrite par un contemporain qui a voulu garder l'anonyme. Son livre publié en 1527, trois ans après la mort du héros, porte le titre de *Histoire du gentil Seigneur de Bayard*, le chevalier sans peur et sans reproche, par le loyal serviteur. Cet ouvrage est écrit avec amour : on y sent l'homme

qui a vécu avec Bayard, qui l'a suivi pas à pas, qui avait pour lui un dévouement sans borne. Quel est cet inconnu, ce serviteur dévoué, qui a doté notre langue d'un des ouvrages les plus attachants qu'on puisse lire et qui a mis en relief une de nos plus belles figures historiques ? On n'en sait rien. Peut-être est-ce ce même écuyer qui apparut un instant au moment de sa mort, ce Jacques Joffrey, son maître d'hôtel et son écuyer qui l'aide à descentre de cheval quand il est mortellement blessé, qui ne l'avait jamais quitté, qui à l'heure suprême de sa mort reçoit sa confession et qui, quand il n'est plus, le ramène sur le sol natal et préside pieusement à ses funérailles.

Quoi qu'il en soit, le livre du loyal serviteur est un récit fidèle des faits et gestes du héros. Il est écrit avec une rare bonhomie et nous initie à la vie du temps. Le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est d'être très-incomplet. Tel qu'il est, c'est un monument unique.

Quelques années après l'apparition de l'histoire du gentil seigneur de Bayard, Symphorien Champier, docteur, chevalier, seigneur de Faverge, premier médecin d'Antoine, duc de Lorraine, qui avait vu et connu Bayard, et qui, de plus, était son parent, donna lui aussi un récit détaillé des faits et gestes, de ce grand homme qui étaient venus à sa connaissance, insistant surtout sur ceux dont il avait été personnellement le témoin.

Tous les historiens du temps ont parlé du héros de Mezières et en ont parlé avec éloge. Guichardin,

Paul Tove, et plus tard, Jean Auton, abbé d'Angle, Martin du Bellay, Brantôme, Pasquier, Aymar de Rival, conseiller au parlement de Grenoble ont rendu justice à ses rares qualités. Théodore Godefroy, avoué au parlement, Claude Expilly, conseiller du roi en son conseil d'État, et président au parlement de Grenoble, de Boissieu, Vedel, ont édité l'histoire du loyal serviteur et l'on complétée par des notes. Le Prieur de Lonval, à son tour, l'a reprise, élaguant certains faits et en ajoutant d'autres.

C'est dans ces écrivains que nous avons puisé les éléments de notre travail. Le loyal serviteur nous a surtout servi de guide; nous l'avons suivi presque pas à pas et souvent même cité textuellement.

C'est en Dauphiné, dit le loyal serviteur, qu'on trouve le plus de nobles maisons de France et l'une des plus nobles est celle de Bayard (qui s'appelait Terrail.)

Les hauts faits de ses ancêtres ont défrayé les chroniques du temps.

Aubert du Terrail, dit Aimar, et Robert, son fils, combattirent tous deux à la bataille de Varey, près du Dauphin Guigues V, contre Edouard de Savoie. Aubert mourut deux jours après des suites de ses blessures. Il avait eu de sa femme, Jeanne de Théis, deux enfants, Robert et Marguerite. Robert fut nommé plus tard gouverneur de la Buissière par le Dauphin ; il se trouva à divers siéges et fut tué

en 1337 auprès de Marches dans un combat que Humbert II, frère de Guigues livra à Amé V, duc de Savoie. Il avait épousé une demoiselle Alix de Morard.

Philippe, son fils, trisaïeul de Bayard, après s'être distingué dans les guerres contre les Flamands et les Anglais, servit le Dauphin jusqu'au moment où le Dauphiné fut donné au roi Philippe de Valois. A partir de cette époque, il servit le roi de France et périt à la bataille de Poitiers (1336), après avoir fait des efforts incroyables pour repousser les ennemis qui se ruaient sur la personne du roi Jean.

Philippe laissa deux enfants issus d'Aloyse Cassart : Pierre et Jean; le dernier, enfant posthume, ne se maria point et fut du nombre des trois cents gentilshommes qui se firent tuer le 17 août 1415 à la bataille de Verneuil. Pierre, l'aîné, se distingua à la bataille de Rosbecque, en 1382, et fut tué en 1415 à la bataille d'Azincourt. Il avait alors soixante ans ; et l'on dit que si les lances que le brave Saveuse et lui commandaient n'avaient pas été abandonnées de ceux qui devaient les soutenir, la bataille n'eût peut-être pas été perdue ou tout au moins le désastre eût été moins grand.

Pierre II fut tué à la bataille de Montlhéry où les Dauphinois, qui tenaient la droite de l'armée de Louis XI défirent la gauche de l'armée du duc de Bourgogne et la mirent en fuite. Il avait été surnommé *l'épée de Terrail* et Charles VIII avait pour lui une estime particulière. C'est en sa faveur que le château de Bayard fut érigé en fief par Jeoffroy de Maingre, dit Boucicault, gouverneur du Dauphiné, par lettres d'inféo-

dation données au château de la cité Saint-André, le 4 mars 1444.

Aimon du Terrail, l'aîné de ses enfants, et père de Bayard, fut dangereusement blessé à la journée de Guinegate (1479). Il eut un bras cassé et reçut en outre trois blessures très-graves. Depuis lors, il ne put plus porter les armes et dut rester enfermé dans sa maison où il mourut à l'âge de quatre-vingts ans.

Comme on le voit, les Terrail étaient une race de soldats; leur sang avait coulé sur tous nos champs de bataille, à Poitiers, à Azincourt, à Montlhéry, à la première journée de Guinegate, dans toutes les grandes batailles enfin l'un des leurs était mort.

Les armes de la maison étaient d'azur au chef d'argent, chargé d'un lion naissant de gueules, à la cotice d'or brochant sur le tout.

Quant à l'orthographe du nom de Bayard, elle est des plus douteuse : « Le chevalier, dit Expilly, signait Bayard par un T, comme j'ai vu par des lettres qu'il avait écrites à Aimon de Salvaing, sieur de Boissière, son cousin, que le loyal serviteur appelle Tartarin. »

M. Terrebasse, M. d'Audigier écrivent également *Bayart* et M. Feillet emploie la même orthographe sur l'autorité d'une signature qui se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale, fond Béthune. Mais il y a des documents pour et contre et la plupart des écrivains écrivent Bayard. M. Jal ne se prononce pas. Nous avons préféré nous conformer à l'usage le plus répandu.

Par sa mère, il appartenait à la famille des Alemans, une des plus anciennes du Dauphiné. Cette famille a produit trois évêques de Grenoble, deux évêques de Cahors, un archevêque d'Arles qui fut cardinal, trois lieutenants du roi en Dauphiné, des conseillers d'État et plusieurs capitaines de valeur, entre autre Soffrey Alemans qui s'est illustré à la bataille de Ravenne sous le nom de capitaine Molard.

La maison des Alemans portait de gueules, semé de fleurs de lys d'or à la bande d'argent.

Pierre du Terrail, quatrième du nom, naquit au château de Bayard, dont il prit le nom. Il était fils, comme nous l'avons déjà dit, d'Aimon du Terrail et d'Hélène des Alemans Laval.

On ne sait pas au juste quelle fut l'année de sa naissance. Terrebasse le fait naître en 1473, le Prieur de Lonval en 1474, Le Bas en 1476.

Certains auteurs l'ont appelé le chevalier Bayard; Terrebasse fait observer que cette dénomination, à l'époque où naquit Bayard, n'était pas encore devenue une distinction nobiliaire pour les puînés des familles nobles. De son vivant, on l'appelait le seigneur ou le capitaine Bayard.

Les quittances et les montres (rôles des revues) originales qui se trouvent dans les manuscrits de la Bibliothèque sont au nom de Pierre de Bayard, seigneur dudit lieu. Le loyal serviteur, qui était évi-

demment un de ses familiers, n'a jamais employé ce terme, il l'appelle le *bon chevalier*, le chevalier sans peur et sans reproche. C'est Godefroy le premier qui, dans son édition du loyal serviteur, le nomme le chevalier Bayard. Guyard de Berville, copiant son devancier, l'intitule de même.

Bayard passa toute son enfance dans la maison paternelle. Il avait treize ans quand son père, sentant sa fin prochaine, fit appeler ses quatre enfants, et leur demanda quelle carrière ils voulaient embrasser. L'aîné, qui avait de dix-huit à vingt ans, déclara qu'il ne voulait pas quitter la maison paternelle et qu'il désirait rester auprès de son père jusqu'à la fin de ses jours.

Bayard, le second, *éveillé comme un émerillon*, répondit d'un visage riant :

« Monseigneur mon père, combien que par amour paternel me tienne si fort obligé que je dusse oublier toutes choses, pour vous servir, sur la fin de votre vie, ce néanmoins, ayant enraciné dedans mon cœur les bons propos que chacun jour vous récitez des nobles hommes du temps passé, mêmement de ceux de notre maison, je ferai s'il vous plaît l'état dont vous et vos prédécesseurs ont été, qui est de suivre les armes, car c'est la chose dont j'ai le plus grand désir et espère, ayant la grâce de Dieu, ne vous faire point de déshonneur. »

Le vieillard pleura d'attendrissement, tout heureux de voir la résolution de son fils.

« Que Dieu t'en donne la grâce, lui dit-il; tu ressembles de visage et d'allure à ton grand-père, qui

fut en son temps un des chevaliers les plus accomplis de la chrétienté. Je m'arrangerai de façon à te donner le train nécessaire à l'accomplissement de tes désirs. »

Le troisième fils voulut être prêtre et devint, en effet, plus tard, abbé de Josaphat, dans les faubourgs de Chartres.

Le quatrième choisit la même carrière et fut dans la suite évêque de Glandesne, en Provence.

Le loyal serviteur raconte en détail le départ de Bayard.

Nous lui laissons la parole :

« Après le propos tenu par le père du bon chevalier à ses quatre enfants, et parce qu'il ne pouvait plus chevaucher, envoya un de ses serviteurs le lendemain à Grenoble, devers l'évesque son beau-frère, à ce que son plaisir feust pour aucunes choses qu'il avait à lui dire, se vouloir transporter jusques à la maison de Bayard, distante dudit Grenoble cinq ou six lieues, aquoy le bon évesque, qui oncques en sa vie ne feust las de faire plaisir à un chacun, obtempéra de très-bon cœur. Si partie incontinent la lettre receue et s'en vint au giste en la maison de Bayard, où il trouva son beau-frère en une chaire auprès du feu, comme gens de son auge font volontiers. Si se saluèrent l'un l'autre, et firent le soir la meilleure chère qu'ils peurent ensemble, et en leur compaignée plusieurs autres gentilshommes du Dauphiné qui estoient là assemblez. Puis quand il feut heure, chacun se retira en sa chambre, où ils reposèrent à leur aise jusques au lendemain matin, qu'ils se levèrent,

ouyrent la messe, que ledict évesque de Grenoble chanta. Car volontiers disait tous les jours messe s'il n'estoit mal de sa personne. Et pleust à notre seigneur que les prélats de présent feussent aussi bons serviteurs de Dieu et aussi charitables aux pauvres, qu'il a esté en son temps. La messe ouye, convint laver les mains, et se mettre à table, où derechef chacun feit très bonne chère, et y servoit le bon chevalier tant saigement, et honnestement, que tout homme en disoit bien. Sur la fin du disner, et après grâces dictes, le bon vieillard seigneur de Bayard commença ainsi ses paroles à toute la compaignée : Monseigneur et messeigneurs, l'occasion pourquoy vous ay mandez est temps d'estre déclarée, car tous estes mes parents et amis, et ja voyez vous que je suis par vieillesse si oppressé, qu'il est quasi impossible que je sceusse vivre deux ans. Dieu m'a donné quatre fils, desquels de chascun ay bien voulu enquérir quel train ils veulent tenir. Et entre autres m'a dit mon fils Pierre, qu'il veut suivre les armes, dont il m'a faict un singulier plaisir. Car il ressemble entièrement de toutes façons à mon feu seigneur de père, vostre parent. Et si de conditions il luy veut aussi bien ressembler, il est impossible qu'il ne soit en son vivant un grand homme de bien, dont je croy que un chacun de vous comme mes bons parents et amis serez bien aises. Il m'est besoin pour son commencement le mettre en la maison de quelque prince ou seigneur, afin qu'il apprenne à se contenir honnestement, et quand il sera un peu plus grand apprendra le train des armes. Si vous prie tant que je puis que

chascun me conseille en son endroict le lieu où je le pourray mieux loger. Alors dict un des plus anciens gentilshommes, il fault qu'il soit envoyé au roy de France. Un autre dict qu'il seroit fort bien en la maison de Bourbon. Et ainsi d'un et autre n'y eut celuy qui n'en dict son advis. Mais l'évesque de Grenoble parla, et dict, mon frère, vous sçavez que nous sommes en grosse amitié avec le duc Charles de Savoye, et vous tient du nombre de ses bons serviteurs. Je croy qu'il le prendra volontiers pour l'un de ses paiges. Il est à Chambéry, c'est près d'icy. Si bon vous semble, et à la compaignée, je le luy meneray demain au matin, après l'avoir très-bien mis en ordre et garni d'un bas et bon petit roussin, que j'ay depui trois jours en ça recouvert du seigneur d'Uriage. Si feut le propos du l'évesque de Grenoble tenu à bon de toute la compaignée, et mesment du dict seigneur de Bayard, qui luy livra son fils, en luy disant, tenez monseigneur, je prie à nostre seigneur que si bon présent en puissiez faire, qu'il vous face honneur en sa vie. Alors tout incontinent envoya le dict évesque à la ville quérir son tailleur, auquel il manda apporter veloux, satin et autres choses nécessaires, pour habiller le bon chevalier. Il veint et besongna toute la nuit, de sorte que le lendemain matin feut tout prest, et après avoir desjeuné, monta sur son roussin, et se présenta à toute la compaignée qui estoit en la basse court du chasteau, tout ainsi que si on l'eust voulu présenter dès l'heure au duc de Savoye. Quand le cheval sentit si petit fais sur luy, joinct aussi que le jeune enfant avoit les esperons dont il

le picquoit, commença à faire trois ou quatre saults, dequoy la compaignée eust peur qu'il affolast le garçon. Mais en lieu de ce qu'on cuidoit qu'il deust crier à l'ayde, quand il sentit le cheval si fort remuer sous luy, d'un gentil cœur assuré comme un lyon, luy donna trois ou quatre coups d'esperon, et une carrière dans la dicte basse cour. En sorte qu'il mena le cheval à la raison, comme s'il eust eu trente ans. Il ne fault pas demander si le bon vieillard feust aise, et sousriant de joye demanda à son fils s'il avoit point de peur. Car pas n'avoit quinze jours qu'il estoit sorty de l'eschole. Lequel respondit d'un visaige asseuré, monseigneur, j'espère à l'ayde de Dieu devant qu'il soit six ans, le remuer luy ou autre en plus dangereux lieu. Car je suis ici parmi mes amis, et je pourray estre parmy les ennemis du maistre que je serviray. Or sus, dit le bon évesque de Grenoble, qui estoit prest à partir, mon nepveu, mon amy, ne descendez point, et de toute la compaignée prenez congé. Lors, le jeune enfant d'une joyeuse contenance s'adressa à son père, auquel dit, monseigneur mon père, je prie à notre Seigneur qu'il vous donne bonne et longue vie, et à moy grâce avant qu'il vous oste de ce monde, que puissiez avoir bonnes nouvelles de moy. Mon amy, dit le père, je l'en supplie, et puis lui donna sa bénédiction. Et après alla prendre congé de tous les gentilshommes qui estoient là l'un après l'autre, qui avoient à grand plaisir sa bonne contenance. La pauvre dame de mère estoit en une tour du chasteau, qui tendrement ploroit. Car combien qu'elle fut joyeuse que son fils estoit en

voye de parvenir, amour de mère l'admonestoit de larmoyer. Toutes fois après qu'on luy feut venu dire, madame, si vous voulez venir veoir vostre fils, il est tout à cheval prest à partir, la bonne gentil-femme sortit par le derrière de la tour, et feit venir son fils vers elle, auquel elle dit ces paroles : Pierre, mon amy, vous allez au service d'un gentil prince, d'autant que mère peut commander à son enfant, je vous commande trois choses tant que je puis, et si vous les faictes soyez assuré que vous vivrez triomphamment en ce monde. La première, c'est que devant toutes choses vous aimiez, craigniez et serviez Dieu, sans aucunement l'offencer, s'il vous est possible. Car c'est celuy qui tous nous a créez, c'est luy qui nous faict vivre, c'est celuy qui nous saulvera, et sans luy et sa grâce ne sçaurions faire une seule bonne œuvre en ce monde. Tous les matins et tous les soirs recommandez-vous à luy, et il vous aydera. La seconde, c'est que vous soyez doulx et courtois à tous gentilshommes, en ostant de vous orgueil. Soyez humble et serviable à toutes gens. Ne soyez médisant, ni menteur. Maintenez-vous sobrement quant au boire et au manger. Fuyez ennuie, car c'est un vilain vice. Ne soyez flatteur, ni rapporteur, car telles manières de gens ne viennent pas volontiers à grande perfection. Soyez loyal en faicts et dicts. Tenez votre parole. Soyez secourable à pauvres veufves, orphelins, et Dieu vous le guerdonnera. La tierce, que des biens que Dieu vous donnera, vous soyez charitable aux pauvres nécessiteux. Car donner pour l'honneur de luy n'appauvrit oncques homme. Et tenez tant de moy,

mon enfant, que telle aumosne pourrez vous faire, qui grandement vous profitera au corps et à l'âme. Voilà tout ce que je vous en charge. Je croy bien que votre père et moy ne vivrons plus guières. Dieu vous face la grâce à tout le moins, tant que serons en vie, que tousjours puissions avoir bon rapport de vous. Alors le bon chevalier, quelque jeune age qu'il eust, luy respondit : Madame ma mère, de votre bon enseignement, tant humblement qu'il m'est possible, vous remercie et espère bien l'en suivre, que moyennant la grâce de celuy en la garde duquel me recommandez en aurez contentement. Et au demeurant après m'estre très-humblement recommandé à vostre bonne grâce, je vois prendre congé de vous. Alors la bonne dame tira hors de sa manche une petite boursette, en laquelle avoit seulement six escus en or, et un en monnaye, qu'elle donna à son fils. Et appella un des serviteurs de l'évesque de Grenoble, son frère, auquel elle bailla une petite malette, en laquelle avoit quelque linge pour la nécessité de son fils. Le priant que quand il seroit présenté à monseigneur de Savoye, il voulust prier le serviteur de l'Escuyer, soubs la charge duquel il seroit, qu'il s'en voulust un peu donner de garde jusques à ce qu'il feust en plus grand aage, et luy bailla deux escus pour luy donner. Sur ce propos preint l'évesque de Grenoble congé de la compaignée et appella son nepveu, qui pour se trouver dessus son gentil roussin pensoit estre en un paradis. Si commencèrent à marcher le chemin droict à Chambéry, où pour lors estoit le duc Charles de Savoye. »

Le soir, ils arrivèrent à leur destination, et son oncle le présenta au duc, Charles le Sage, qui l'agréa. Charles Ier, duc de Savoie, était un beau et bon prince, frère de Philibert Ier et fils d'Amédée IX.

A cette époque, les nobles avaient l'habitude de placer les enfants qu'ils destinaient au métier des armes en qualité de pages chez les princes et les grands seigneurs. Cette coutume avait pour but de les habituer, dans une maison étrangère, aux exercices du corps et de les aguerrir sous la conduite d'hommes expérimentés, tout en les soustrayant aux indulgences de la maison paternelle. Tous, pendant ce temps d'épreuve, étaient soumis au même régime, et tous, quelque fût leur naissance, devaient également obéir et se plier aux exigences du seigneur.

Bayard resta page du duc de Savoie pendant six mois environ, au dire du loyal serviteur. Il se fit aimer et estimer de tout le monde et s'habitua à tous les exercices. Il luttait, jetait la barre, montait à cheval, et devint surtout un écuyer consommé. Son maître le prit en grande affection, et quand le duc se rendit à Lyon pour y retrouver Charles VIII, qui y donnait des joutes et des tournois, il l'emmena avec lui.

Charles VIII, averti de la venue de Charles le Sage, envoya au devant de lui le seigneur de Ligny. Louis de Luxembourg, comte de Ligny, était fils de Louis de Luxembourg, comte de Saint-Paul, connétable de France sous Louis XI. Il était cousin germain du roi Charles VIII et l'un des favoris de ce prince. Il vint à la rencontre du duc de Savoie avec plusieurs gentilshommes jusqu'à plus de deux lieues de Lyon et l'ac-

compagna jusqu'à la ville en chevauchant à ses côtés. En route, il remarqua le jeune Bayard sur son roussin et admira sa bonne tenue et son adresse. Il en fut même si frappé qu'il engagea le Duc à le donner au roi.

Le soir même, Charles VIII, en ayant entendu parler, demanda à le voir à cheval dans la vallée d'Esnay.

Bayard, prévenu, s'y rendit le lendemain pour attendre la venue du roi. Celui-ci ne tarda pas à paraître, et dès qu'il aperçut le page il lui dit :

« Page, mon ami, donnez de l'éperon à votre cheval. »

Le jeune homme obéit et fit courir sa bête, l'arrêtant court et la faisant cabrer ou sauter suivant sa fantaisie. Charles VIII fut ravi :

« Il est impossible, dit-il au duc de Savoie, de mieux piquer un cheval, et s'adressant à Bayard, il reprit : Pique, pique encore un coup. »

« Piquez, piquez, répétèrent les pages. »

Et depuis le nom de *Piquet* lui est resté. Pendant près de vingt-cinq ans il n'en a pas eu d'autre, et ce n'est qu'à l'époque où il fut fait capitaine qu'il reprit le sien.

Le roi demanda au duc de lui donner ce page, et comme celui-ci y consentit aussitôt, il le donna à garder au comte de Ligny (1487).

Quand le duc de Savoie quitta Lyon, le roi alla visiter son royaume. Deux ou trois ans après il revint à Lyon.

Bayard, pendant ces trois ans, était resté auprès de M. de Ligny. L'apprentissage des pages durait or-

dinairement sept ans, mais son maître crut devoir abréger son noviciat. Il le mit alors ***hors de pages et l'appointa en sa compagnie de gens d'armes***, tout en le retenant auprès de lui comme gentilhomme de sa maison. Bayard avait alors dix-sept ans.

A ce moment vint à Lyon un gentilhomme bourguignon, nommé Claude de Vauldré, qui pria le roi de lui permettre de ***dresser un pas tant à cheval comme à pied, à coups de lance et coups de hache, pour garder d'oisiveté les jeunes gentilshommes.***

Ayant obtenu l'autorisation nécessaire, le sire de Vauldré fit préparer un emplacement convenable et fit pendre ses écussons en divers endroits, afin que les gentilshommes qui voulaient entrer en lice pussent venir les toucher et se faire inscrire par le Roi d'armes qui était chargé de tenir registre des jouteurs.

Bayard avait un ami nommé Bellabre avec lequel il avait coutume de se promener fréquemment. Un jour en devisant avec lui, il lui dit qu'il eut volontiers pris part à ce tournoi s'il avait eu un équipement convenable, mais par malheur ses ressources ne lui permettaient pas de paraître en si piètre équipage.

Bellabre l'engagea à aller voir son oncle, l'abbé d'Esnay, et à lui demander son concours. Le jeune homme fit quelques difficultés, mais son ami lui ayant promis de l'accompagner et de le soutenir au besoin, il se décida à tenter l'aventure.

En effet, ils se mettent en route, ils arrivent et les voilà présentant leur requête à l'abbé. Celui-ci fait d'abord maintes difficultés, il hésite, il se fait prier; mais Bellabre plaide la cause de son client, flatte la vanité du bon père, si bien qu'à la fin celui-ci s'exécute et donne cent écus pour acheter des chevaux, plus un mot pour maître Laurencin, honnête marchand de la ville et son homme d'affaires, dans lequel il l'autorise à donner à son neveu les habillements nécessaires, pensant qu'avec une centaine de francs de marchandise, il aurait ce qu'il lui fallait.

Bellabre, une fois les cent écus en poche et la lettre en main, emmène Bayard et le conduit sans désemparer chez maître Laurencin. La lettre ne fixait aucune somme; nos deux jouvençaux achètent du velours, de la soie, bref ils prennent pour sept ou huit cents francs de marchandise.

Le soir même, le bon abbé, en se mettant à table, fut informé par son intendant de l'escapade de son neveu. Il entra dans une grande colère et envoya son maître d'hôtel faire rendre gorge au jeune homme, mais quand celui-ci arriva à Lyon, il trouva l'oiseau déniché et ne put mettre la main sur Bayard qui, sur le conseil de son ami, était devenu introuvable. Après avoir crié, tempêté, force fut au bon abbé de se calmer et de prendre son parti de sa déconvenue! C'était au fond un brave homme, un peu vif, mais indulgent aux autres.

Toute cette histoire est racontée avec une verve singulière par le loyal serviteur, et si l'espace dont nous disposons nous l'eut permis, nous l'aurions vo-

lontiers reproduite textuellement. Mais revenons au tournoi :

Plusieurs gentilshommes qualifiés coururent contre Vauldré. On cite entre autres : le sénéchal Jacques Galiot de Genouillac, seigneur d'Acier, qui fut depuis grand écuyer et grand maître de l'artillerie de France et sénéchal d'Armagnac; il était capitaine de vingt-cinq hommes d'armes et de vingt-cinq archers à la bataille d'Agnadel; c'était à cette époque un des hommes d'armes les plus renommés. On y vit également figurer le jeune Bonneval, Sandricourt, Chastillon, Bourdillon, un des familiers du roi et plusieurs autres.

Après chaque passe, les champions devaient se promener à visage découvert le long de la lice.

Bayard avait alors dix-huit ans; il était maigre et blême et ne paraissait guère robuste. Malgré son infériorité physique apparente, il se comporta vaillamment dans cette rencontre, et pas un des chevaliers engagés dans la joute ne fit mieux que lui. Aussi les dames de Lyon, en le voyant si frêle et si délicat, lui firent-elles une véritable ovation, et le roi lui-même parla de lui dans les termes les plus flatteurs à son souper :

« Par la foi de mon corps, dit-il, Piquet, il l'appelait toujours ainsi, Piquet a un commencement dont, à mon opinion, il fera saillie à bonne fin. »

Après le tournoi, Ligny lui dit :

Vous avez dans ma maison trois cents francs par an et trois chevaux; je veux que vous alliez tenir garnison.

Bayard fit alors ses adieux au roi qui lui fit donner trois cents écus et un cheval.

Ligny lui donna deux habillements complets.

Bayard envoya d'abord ses *grands chevaux*. On appelait alors ainsi les chevaux de bataille, grandes et robustes bêtes destinées à porter le chevalier bardé de fer.

Il partit ensuite lui-même avec cinq ou six *triomphants courtauts*, petits chevaux de parade, et Bellabre l'accompagna.

Arrivé à trois lieues d'Aire, il expédia un homme pour lui trouver un logement. Celui-ci ayant annoncé sa venue, les gentilshommes de sa compagnie vinrent à sa rencontre. C'était une bonne fortune pour eux que l'arrivée d'un nouveau visage; c'était une distraction qui venait rompre la monotonie de la vie de garnison.

Le capitaine de la compagnie de M. de Ligny était Louis d'Ars. A peine Bayard était-il arrivé, que ses nouveaux compagnons l'engagèrent vivement à donner, pour fêter sa venue, un pas d'armes aux dames de la ville.

Il y consentit volontiers et prépara lui-même l'ordre du tournoi qu'il fit crier par la ville par un trompette.

« Pierre Bayard, y était-il dit, jeune gentilhomme et apprentif des armes, natif du Dauphiné, des ordonnances du roi de France, sous la conduite de haut et puissant seigneur monseigneur de Ligny faisait crier et publier un tournoi au dehors de la ville d'Ayre et joignant les murailles, à tous venans, au vingtième jour de juillet (1492), de trois coups de

lance sanz lice, à fer émoulu et en harnois de guerre, et douze coups d'épée, le tout à cheval et au mieux faisant, faisant donner un bracelet d'or émaillé de sa livrée, et du poids de trente écus. Le lendemain serait combattu à pied à poux de lance, à une barrière de la hauteur du nombril. Et après la lance rompue, à coup de hache, jusqu'à la discrétion des juges, et de ceux qui garderaient le camp. Et au mieux faisant donner un dyamant du prix de quarante écus. »

Tous les hommes d'armes des environs, ceux de la compagnie du maréchal de Cordes, ceux de celle du seigneur de la Palisse, les Ecosais et d'autres encore, vinrent au jour dit rendez-vous.

Quarante-six des plus hardis et des plus adroits se mirent sur les rangs.

On les divisa en deux groupes, composés de vingt-six chevaux, qui furent tirés au sort.

Bayard entra en lice le premier et eut pour adversaire un Dauphinois nommé Tartarin, qualifié de *rude homme* d'armes.

Au premier choc, la lance de Tartarin se rompit à un pied du fer; Bayard de son côté toucha son adversaire au haut de l'avant-bras et brisa sa lance en six morceaux.

Au second tour, Tartarin faussa avec sa lance le garde-bras de Bayard et l'on crut un instant que celui-ci avait le bras percé; mais il se remit aussitôt et ripostant au-dessus de la visière, il lui enleva les plumes qui ornait son casque.

La joute fut superbe. Elle continua longtemps ainsi, et le soir en soupa chez Bayard et on dansa.

Cette première journée n'était que le premier acte; le lendemain, on dîna chez lui, et à deux heures la joute recommença. Le soir, nouveau souper à la suite duquel le prix fut décerné à Bayard lui-même, mais il ne voulut pas le garder et le donna pour la première journée, à Bellabre, et pour la seconde à David Ecosais.

En 1494, Charles VIII songeait à revendiquer par les armes les droits plus que problématiques que la maison d'Anjou avait légués à Louis XI sur le royaume de Naples. Le vieux roi n'avait pas osé entreprendre une semblable expédition, dans un pays lointain, sans certitude de succès, mais son fils Charles VIII, au contraire, rêvait des conquêtes lointaines. Il était séduit par l'inconnu, par le côté chevaleresque d'une pareille chevauchée à travers l'Italie.

Il réunit une armée nombreuse à Lyon et partit de Grenoble le 29 août 1494.

Il arriva sans encombre jusqu'à Rome, chassant devant lui les bandes de l'ennemi mal disciplinées et sans consistance qui fuyaient à son approche, et dans la nuit du 31 décembre, il entra dans la ville éternelle.

Il est bon, en passant, de faire ici une remarque

importante qui explique en partie du moins, les différences de dates qui se rencontrent constamment dans les divers auteurs. A cette époque, l'année commençait à Pâques, à quelque jour que cette fête se trouvât et ce n'est qu'à partir de l'an 1554 qu'une ordonnance du roi Charles IX prescrivit de commencer l'année à dater du 1er janvier. Il en résulte que le roi, entré à Rome le 31 décembre 1494, passa le mois de janvier de la même année à y planter des justices, exerçant tous les droits de la souveraineté. Le pape ne se sentait pas assez fort pour lui résister, le laissa faire et s'humilia devant lui.

Le roi Alphonse de Naples de son côté, terrifié par l'annonce de l'approche des troupes françaises, abdiqua en faveur de son fils Ferdinand, qui lui-même ne crut pas devoir attendre celui qui venait le détrôner et s'enfuit avec son père. Charles VIII avançait toujours. Bientôt il fut aux portes de Naples, et suivant l'expression d'un historien de Bayard, *vainqueur sans avoir combattu* faute d'adversaire qui eût osé lui résister, il fit son entrée solennelle dans la ville.

Il y fit un séjour assez long sans paraître se douter que le terrain était brûlant sous ses pas et que tout présageait un orage.

L'Italie tout entière, en effet, pendant que le roi jouissait de sa nouvelle conquête, formait une ligue puissante pour couper la retraite au Français. Le pape Alexandre VI; l'empereur Maximilien Ier, roi des Romains; le roi d'Espagne, Ferdinand d'Aragon; les Vénitien et le duc de Milan levaient des troupes

et bientôt ils eurent assemblé une armée forte de quarante mille hommes.

C'est en vain que Philippe de Commines, ambassadeur de France à Venise, avertissait le roi des menées de ses ennemis; il ne voulait rien croire, rien entendre ni rien voir.

La ligue avait été conclue le 31 mars 1495 et le roi doutait encore. Elle avait été faite à trois fins, dit Philippe de Commines, pour défendre la chrétienté contre les Turcs, ce n'était là qu'un prétexte; pour la défense de l'Italie et pour la préservation réciproque des États des alliés; c'était là le seul et réel motif de cette levée de boucliers. Il est vrai que le sénat de Venise disait à M. l'ambassadeur, « qu'il n'y avait rien là contre le roi, mais c'était pour se garder de lui. »

Lorsque Charles VIII ne put plus douter, il était trop tard et quand il se mit en marche pour regagner son royaume, l'armée des confédérés était déjà massée aux pieds des Apennins sous les ordres du duc de Mantoue. Le roi laissa la moitié de ses troupes derrière lui avec le seigneur de Montpensier, son lieutenant-général, qu'il nomma vice-roi de Naples.

Il gagna sans encombre avec les dix mille hommes qu'il emmenait un lieu appelé Foro-Novo (Fornoue) où il arriva en juillet 1495.

Là, sur les bord du Taro, et lui disputant le passage, il trouva les soixante mille Italiens, commandés par Mantoue. Cette formidable armée, composée des éléments les plus hétérogènes, Papalins, Vénitiens, Milanais, etc., espérait avoir facilement raison

de ces quelques dix mille hommes, fatigués par une longue marche en pays ennemi. Charles VIII, sans se laisser effrayer par l'incontestable et écrasante supériorité du nombre qu'avaient pour eux ses adversaires, accepta le combat sans hésiter.

« Ce fut, dit M. Guizot, dans le duché de Parme, près du bourg de Fornoue, sur la rive droite du Taro, affluent du Pô, que l'armée française et l'armée italienne se rencontrèrent, le 5 juillet 1495. L'armée française était forte de neuf à dix mille hommes, menant à leur suite cinq ou si mille serviteurs ou conducteurs d'équipages; l'armée italienne comptait au moins trente mille hommes bien pourvus et bien reposés, tandis que les Français étaient fatigués d'une longue route et fort mal approvisionnés. Dans la nuit du 5 au 6 juillet, un violent orage éclata sur la contrée, « pluie, éclairs et tonnerre si grand, dit Commines, qu'on ne saurait dire plus; semblait que le ciel et la terre fondissent, ou que cela signifiât quelque grand inconvénient à venir. » Le lendemain, à six heures du matin, Charles VIII entendit la messe, communia à cheval et se mit en marche vers son corps d'armée : « Je vins à lui, dit Commines, et le trouvai armé de toutes pièces et monté sur le plus beau cheval que j'ai jamais vu de mon temps, appelé *Savoie*; le duc Charles de Savoie le lui avait donné; il était noir et n'avait qu'un œil; c'était un moyen cheval, de bonne grandeur pour celui qui était dessus. Semblait que ce jeune homme fût tout autre que ne portait sa nature, ni sa taille, ni sa complexion, car il était fort craintif à parler, et ainsi

est encore aujourd'hui ; le cheval le montrait grand ; et il avait le visage bon et de bonne couleur, et la parole audacieuse et sage. »

La bataille fut très-chaude, mais dura peu, avec des alternatives de succès et de revers pour l'une et l'autre armée. Les deux principaux officiers de l'armée royale Louis de la Trémoille et Trivulce, soutinrent sans plier le choc de troupes beaucoup plus nombreuses que les leurs : « A la gorge ! à la gorge ! » s'écria la Trémoille après la première rencontre, et ses trois cents hommes d'armes fondirent sur l'ennemi dont ils rompirent l'ordonnance. Au milieu de la mêlée, les bagages français furent attaqués par les *stradiots*, sorte de voltigeurs grecs recrutés et soudoyés par les Vénitiens : « Laissez-les faire, dit Trivulce à sa troupe ; leur ardeur pour le pillage leur fera tout oublier, et vous en aurez bien meilleur marché. » Un moment, le roi avait devancé le gros de sa garde, sans regarder si elle le suivait de près ; il n'était plus qu'à une centaine de pas du marquis de Mantoue, qui, le voyant peu accompagné, le chargea à la tête de sa cavalerie : « N'est possible, dit Commines, de plus hardiment donner qu'on ne le fit des deux côtés. Le roi serré de près, se défendait ardemment contre ceux qui voulaient le prendre ; le bâtard Matthieu de Bourbon, son frère d'armes, l'un des plus vaillants chevaliers de l'armée, s'était porté à vingt pas en avant de lui pour le couvrir et venait d'être fait prisonnier par le marquis de Mantoue lui-même, quand un gros de troupes royales arriva à leur aide et les délivra de tout péril. »

Bayard, à peine âgé de vingt ans, assistait à cette bataille comme gendarme de la compagnie du comte de Ligny. A la première charge, il se porta en avant, et pendant l'action il eut deux chevaux tués sous lui. Le roi l'ayant appris lui fit donner cinq cents écus, mais par contre, le bon chevalier lui présenta un enseigne de gens de cheval qu'il avait pris à l'ennemi. Cet épisode de la vie du héros a été reproduit par le peintre Féron, dans un tableau qui se trouve au musée de Versailles (salle n° 4, n° 45. Exposition de 1838.)

L'ennemi fut complétement défait et perdit huit à dix mille hommes. Les nôtres n'en perdirent pas plus de sept cents.

Le marquis de Mantoue dut prendre la fuite.

C'était le premier grand combat auquel Bayard prenait part, et l'on voit que pour ses débuts, il se comporta vaillamment.

On a dit que Charles VIII l'avait fait chevalier sur le champ de bataille, mais rien ne prouve l'exactitude de cette assertion.

Six jours après, le 12 juillet, le roi écrivit à sa sœur, la duchesse Anne de Bourbon :

« Ma sœur, ma mie, je me recommande très-fort à vous. J'écris à mon frère comment j'ai trouvé, en mon chemin, une grosse armée que le seigneur Ludovic, les Vénitiens et leurs alliés, m'avaient préparée, croyant me garder de passer. A quoi, avec l'aide de Dieu, il a été tellement résisté, que je suis venu jusqu'ici sans avoir rien perdu. Au surplus, je fais la plus grande diligence que faire se peut pour

passer outre, et j'espère de bref vous voir, ce que je désire, afin de vous conter bien au long tout mon voyage. Et à Dieu, ma sœur, ma mie, qui vous ait en sa garde. »

En quittant Fornoue, le roi gagna Verceil où il rencontra une troupe de Suisses qui étaient venue à son aide. Il y séjourna quelques jours, voulant marcher sur Novarre, que le duc d'Orléans, son beau-frère, avait pris le 11 juin 1495 et où il se trouvait alors assiégé par le duc de Milan, Louis Sforce et les Vénitiens. Au moment où Charles VIII allait quitter Verceil, un traité intervint, le 10 octobre, entre le Duc et lui, et il retourna à Lyon, où la reine l'attendait.

De Lyon il gagna Saint-Denis.

Il parcourut ensuite son royaume pendant deux ou trois ans, menant bonne et sainte vie; Philippe de Commines, l'historien de cette époque, dit au dix-huitième chapitre du livre VIII de ses mémoires : « Il avait une audience publique où il écoutait tout le monde et par espécial (spécialement) les pauvres. Et s'y faisait de bonnes expéditions (sentences). Et l'y vis avant son trépas de bonnes heures. » Mais les Napolitains s'étaient révoltés en faveur de Ferdinand, le fils du roi Alphonse ; le comte de Montpensier, son lieutenant, était mort, l'armée se débandait et tous ses capitaines s'en revenaient en France. Le roi, en apprenant ces fâcheuses nouvelles, résolut de tenter une nouvelle expédition pour reprendre le royaume qui lui échappait.

En septembre 1497 il partit de Tours pour Lyon.

Il avait l'intention bien arrêtée de gagner Naples; mais il s'arrêtà à Amboise, et le 7 avril de l'année suivante, il se cogna à la tête dans une galerie où il regardait jouer à la paume, et moûrut peu de temps après des suites de cet accident.

Philippe de Commines a fait l'oraison funèbre de ce prince en une ligne :

« Le dit roi, y est-il dit, était si bon, qu'il n'est possible de voir meilleure créature. »

Le duc d'Orléans succéda, le 7 avril 1498, à Charles VIII. Il fut sacré à Reims sous le nom de Louis XII, le 27 mai de la même année.

Ce prince signala son avénement au pouvoir par sa générosité envers ceux qui, sous le règne précédent, s'étaient montrés ses adversaires les plus acharnés, et réforma les impôts qui pesaient lourdement sur le pays, en les diminuant d'une façon notable. Son règne lui mérita le surnom de ***Père du peuple***.

A peine eût-il ceint la couronne, qu'il songea à recouvrer le duché de Milan, qui lui appartenait du chef de Valentine, son aïeule, héritière de Visconti.

C'est en 1499 qu'il commença cette série d'expéditions qui furent si fatales à la France.

Ludovic Sforce, qui régnait alors sur le duché de Milan, était frère puiné de Galeas-Marie Sforce, duc de Milan et fils de François Sforce, premier du nom.

Quand le roi Louis XII eut terminé les préparatifs de l'expédition qu'il méditait, il se rendit à Lyon, où

il arriva le 10 juillet 1499, et de là, il fit marcher son armée en avant sous la conduite de Trivulse et de d'Aubigny.

Les deux capitaines s'emparèrent de Nond et de la Rocque et allèrent ensuite assiéger Alexandrie, qui tenait pour le parti du duc de Milan. La ville ne tarda pas à capituler, et Pavie bientôt après ouvrit ses portes comme Alexandrie.

Milan ne résista pas davantage, et le château qui défendait la ville fut également livré. Tout le pays se trouva dès lors soumis à l'autorité de la France et arbora la croix blanche. Il avait été conquis en vingt jours.

Le roi partit de Lyon et fit son entrée solennelle à Milan le 8 février 1499 où il resta trois jours.

Bayard avait suivi l'armée pendant tout le cours de cette expédition et avait pris part à tous les combats qu'elle avait livrés. Quand ensuite les troupes rentrèrent en France, il resta en Italie avec le corps d'occupation, chargé de tenir garnison dans le pays sous les ordres de Trivulce, qui avait été nommé gouverneur de Milan.

Il profita de cette trève pour rendre visite à une dame qu'il avait connu à la cour de Savoie, du temps qu'il était page de Charles le Sage. Cette dame, mariée depuis au seigneur de Fluxas, habitait alors Carignan, une des villes de son douaire. Elle fut en-

chantée de le voir et le reçut de son mieux. Bayard, suivant ses habitudes de courtoisie, voulant lui être agréable aussi, fit annoncer dans la ville et aux environs, que sous quatre jours, il donnerait un tournoi dont le prix devait être un manchon de sa dame où il avait pendu un rubis de cent ducats. La fête fut fort belle. Nous n'en donnerons pas le détail, car ces sortes de passes d'armes se ressemblent toutes plus ou moins, et nous aurons l'occasion d'en décrire plus d'une dans le cours de ce récit; qu'il nous suffise de dire ici que ce fut Bayard qui remporta le prix et qu'il donna le bijou promis à un autre, tenant moins au succès pour le profit que pour la gloire.

Peu de temps après, il alla voir sa famille. Son père était mort en 1494, mais sa mère vivait encore et la bonne dame fut toute heureuse de pouvoir embrasser ce fils déjà célèbre. Il passa quelques jours auprès d'elle avant de retourner à la cour de Savoie, où il séjourna ensuite quelque temps avant de regagner la Lombardie.

La guerre, un instant suspendue, n'était pourtant pas terminée pour cela dans le duché de Milan. Elle reprit bientôt de plus belle.

Ludovic Sforce, dit le Maure, revint bientôt d'Allemagne où il s'était retiré. Il entra en Lombardie à la tête d'une armée, forte de près de vingt mille hommes et composée de lansquenets, de Suisses,

de Bourguignons et de chevaliers allemands. La campagne commença au milieu de l'hiver et, dès qu'il parut, tout le pays se souleva.

Le 3 janvier 1500, il entra dans Milan, grâce aux intelligences qu'il s'était ménagées dans la place. Mais le château qui commande la ville resta fidèle à la cause française.

Tortone, Voghera et quelques autres places fortes se révoltèrent également.

Louis XII alors mit ses troupes en campagne.

Bayard était cantonné dans une place située à vingt milles environ de Milan, quand cette ville fut reprise par le duc. Il s'ennuyait, comme s'ennuie un soldat quand il est obligé de tenir garnison pendant qu'on se bat ailleurs, aussi ne rêvait-il qu'escarmouches, surprises, luttes et combats.

Un jour, il apprit que non loin de là, dans Binasque, il y avait trois cents cavaliers qu'il serait peut-être aisé de surprendre. Son parti fut pris aussitôt, il réunit quarante ou cinquante hommes d'armes et se mit en campagne de grand matin pour tenter l'aventure.

Le capitaine qui commandait à Binasque, était un officier de mérite qui s'appelait messire Jean-Bernardin Cazache. Il entretenait des espions habiles qui lui signalèrent le mouvement des Français, et éventèrent leur tentative. Gazache ne voulut pas attendre l'attaque, il sortit au-devant des surve-

nants et l'on s'aborda de part et d'autres par une charge brillante.

« Des deux côtés, dit à ce sujet le loyal serviteur, en fut porté par terre, qui remontèrent à grand'-peine. Qui eut vu le bon chevalier faire faits d'armes, entamer têtes, couper bras et jambes, eut plutôt été pris pour lion furieux, que pour damoisel amoureux. Bref ce combat dura une heure qu'on n'eut su dire qui avait l'avantage, ce qui fâchait fort le chevalier. Il parla à ses compagnons leur disant :

« Hé, messeigneurs ! Nous tiendra tout aujourd'hui ce petit nombre de gens ? Si ceux qui sont dedans en étaient avertis, jamais nul de nous ne se sauverait. Prenons courage, je vous prie, et poussons-les par terre. »

Les Lombards commencèrent alors à céder, combattant toujours, mais en reculant devant les charges furieuses de leurs adversaires. Quant à force de se replier, ils ne se virent plus qu'à quatre ou cinq milles de Milan, ils tournèrent bride brusquement et s'enfuirent au galop vers la ville. Les Français leur donnèrent la chasse jusqu'aux portes mêmes de la cité ennemie; mais là, l'un des plus anciens de la bande cria : « Tourne, homme d'armes, tourne ! » Et tous, en en entendant ce cri, obéirent aussitôt. Seul, Bayard n'entendit rien ; emporté par l'ardeur de la poursuite, il continua d'avancer, si bien qu'il entra dans Milan sans s'en apercevoir, pêle-mêle avec les ennemis, et les suivit, toujours frappant, jusque devant le palais où était logé Ludovic Sforce.

Les habitants furent bien étonnés de voir là, au

cœur même de la ville, un homme d'armes que sa croix blanche faisait aisément reconnaître pour un chevalier français, ils se mirent tous à crier : *Tue, tue!* et il se vit en un instant environné de toute part. Se trouvant pris comme dans une souricière, il dut remettre son épée à Cazache qui le mena dans son logis.

Sforce, qui s'était enquis d'où venait tout ce tumulte et qui avait appris qu'il s'agissait d'un gentilhomme français qui, entraîné par son ardeur au combat, était entré dans la ville en poursuivant les fuyards, voulut voir ce hardi jouvenceau, qu'on disait à peine âgé de vingt ans.

Il lui demanda ce qui l'avait amené dans Milan.

« Par ma foi, monseigneur, répondit Bayard, je n'y pensais pas entrer tout seul, et je croyais bien être suivi de mes compagnons qui, plus habiles que moi, ont su s'arrêter à temps. Car, s'ils eussent fait comme moi, ils seraient comme moi prisonniers. »

Le duc lui demanda à quel nombre s'élevait l'armée française.

« Quatorze ou quinze mille hommes d'armes et seize ou dix-huit mille hommes de pied ; mais ce sont tous gens d'élite qui assurent tous l'état de Milan au roi notre maître, et il me semble que vous seriez plus en sûreté en Allemagne qu'ici.

« J'ai envie, lui répondit Sforce, que nos deux armées se rencontrent pour que la bataille décide auquel appartient cet héritage,

« Je voudrais, reprit Bayard, que ce fût demain, pourvu que je fusse libre.

« A cela ne tiendra, ajouta Sforce, car je vous mets dehors présentement, et je m'engage en outre à vous donner ce que vous me demanderez.

« Je ne demande que mon cheval et mes armes pour regagner ma garnison. »

Il partit en effet accompagné par un trompette que le duc lui donna comme sauvegarde, et à dix ou douze milles de là, il trouva les Français qui lui apprirent que M. de Ligny avait voulu l'envoyer racheter.

Bientôt après, un jeune gentilhomme milanais, nommé Hyacinthe Simonetta, agacé par les louanges que cette affaire avait values à Bayard, le provoqua en combat singulier. Celui-ci n'eut garde de refuser, et le combat eut lieu ; mais, aux premières passes, Simonetta fut percé de part en part, et la défaite du champion italien parut de mauvais augure aux partisans du duc de Milan.

Guyard de Berville raconte cet épisode en détail :

« Ce fut pendant cette campagne, dit-il, que Bayard, offensé par Hyacinthe Simonetta, homme de mérite, de valeur et d'une grande maison au duché de Milan, mais arrogant jusqu'à l'insolence, l'appela en duel et le tua. On ne trouve ce trait d'histoire, ajoute Berville, que dans Alcyat, jurisconsulte milanais, qui même n'en rapporte ni la cause, ni les circonstances. J'ai vu, dit-il, de braves chevaliers qui,

pour trop affecter le bon air et la bonne grâce sous les armes, ont laissé échapper la victoire. Tel fut principalement Hyacinthe Simonetta, gentilhomme milanais, contre Bayard, capitaine français, pendant les premières irruptions des Français en Italie. Ce fut un présage manifeste de la déroute de Sforce, qui arriva peu après. »

Ludovic, craignant d'être surpris dans Milan, quitta la ville et alla regagner son armée qui était campée devant Novarre. On résolut de l'y attaquer.

« Le seigneur Ludovic avait beaucoup de gens, dit à ce propos le loyal serviteur ; mais ils étaient de nations fort différentes, comme Bourguignons, lansquenets et Suisses, et par ce, trop malaisés à gouverner. Car, en quelque sorte que les choses allassent, peu de jours après la ville de Novarre fut rendue aux mains des lieutenants du roi de France. Et comme on faisait courir le bruit que le seigneur Ludovic n'était pas dedans la ville, mais qu'il s'était retiré en Allemagne pour la seconde fois, fut ordonné que les gens de pied passeraient par dessous les piques, ce qu'ils firent. (On pouvait ainsi les examiner un à un.) Et parmi eux fut reconnu le pauvre seigneur Ludovic, qui se rendit au seigneur de Ligny quand il s'y vit contraint... Ce fut le vendredi devant Paques flories l'an 1500. »

Ludovic Sforce fut mené en France. On le conduisit d'abord à Lyon, puis il fut enfermé dans le châ-

teau de Saint-Georges, et enfin dans celui de Loches où il finit ses jours.

Le duc pris, les révoltés rentrèrent sous l'obéissance du roi de France.

Louis XII, lors de la première conquête du Milanais, avait donné des terres à divers seigneurs qui l'avaient aidé dans son entreprise; de ce nombre était le comte de Ligny qui reçut ainsi Tortone et Voghera. Ces villes, abandonnant depuis le parti français, s'étaient ouvertement déclarées pour Ludovic Sforce.

Ligny mit à profit l'espèce de trêve qui succéda à la capture du duc de Milan pour visiter ses domaines et faire rentrer dans l'obéissance les villes révoltées.

Louis d'Ars, son lieutenant, et Bayard qui portait alors son guidon, l'accompagnèrent dans cette expédition. Il se rendit d'abord à Alexandrie et son arrivée jeta la terreur dans l'âme des habitants de Tortone et de Voghera. Ils voyaient déjà leurs villes pillées, leurs maisons incendiées et leurs vies mêmes compromises. Ceux de Voghera lui envoyèrent une députation pour demander grâce et le supplier d'épargner la cité repentante. Les ambassadeurs lui avaient apporté comme don trente marcs de vaisselle d'argent que l'on avait exposée sur des tables dans la pièce où il devait les recevoir.

De Ligny les accueillit mal et refusa d'abord

d'écouter leurs excuses et leurs doléances, mais à la prière du capitaine d'Ars, il finit pourtant par leur pardonner.

Le loyal serviteur qui raconte cet épisode, ajoute :

« Aimant le bon chevalier, il lui dit : Piquet, prenez toute cette vaisselle, je vous la donne pour votre cuisine.

« A quoi celui-ci répondit : Monseigneur, du bien que me faites très-humblement vous remercie ; mais à Dieu ne plaise que le bien venant de si méchantes gens entre dans ma maison ; il me porterait malheur.

« Et, ajoute le chroniqueur, il prit pièce à pièce toute cette vaisselle et à chacun qui était là en fit présent, sans que pour lui en retint la valeur d'un denier, ce qui étonna toute la compagnie, car à ce moment il n'avait pas dix écus. »

Quand il eut tout donné, il quitta la chambre et le seigneur de Ligny dit à ceux qui étaient restés :

« Avez-vous vu le cœur de Bayard et sa civilité? Dieu ne lui fit-il pas grand tort de ne l'avoir pas fait roi de quelque puissant royaume? Il se fut acquis tout le monde par sa grâce. Croyez-moi, ce sera un jour un des plus parfaits hommes du monde. »

Le lendemain, il envoya à Bayard une belle robe de velours cramoisi, doublée de satin broché, un fort excellent coursier et trois cents écus dans une bourse.

La pacification du duché de Milan permit à Louis XII de s'occuper du royaume de Naples. Comme nous l'avons vu déjà, le pays s'était soulevé quand mourut le duc de Montpensier et la mort avait seule empêché Charles VIII de châtier cette révolte contre son autorité.

Depuis, Ferdinand, fils d'Alphonse, était mort, lui aussi, et son oncle Frédéric était monté sur le trône.

Louis XII fit alors alliance avec Ferdinand le Catholique et envoya Berault Stuart, seigneur d'Aubigny en qualité de lieutenant-général à la conquête de Naples.

Ligny avait espéré obtenir le commandement de l'armée; se voyant déçu dans son espoir, il se retira dans ses terres et bientôt après (1503) il mourut. On a dit que le chagrin qu'il éprouva en cette occasion aurait hâté sa fin.

Quant à la compagnie de Lorraine qu'il commandait, elle rejoignit l'armée sous la conduite du capi-

taine d'Ars et Bayard fut autorisé à marcher avec elle. Ligny aurait voulu le retenir auprès de lui, car il l'aimait d'une façon toute particulière, mais il céda pourtant aux pressantes sollicitations du jeune homme.

Ferdinand le Catholique feignit d'abord de soutenir le roi de Naples son parent, il envoya même une armée commandée par Gonzalve de Cordoue pour lui porter secours; mais à peine l'armée française fût-elle entrée en campagne, que le lieutenant de Ferdinand leva le masque et rendit public le traité que son maître avait conclu avec la France. Gonzalve alors s'empara sans pudeur de toutes les places qui lui avaient ouvert leurs portes et où il avait été admis à titre d'allié.

D'Aubigny de son côté se hâta de telle sorte que lorsqu'il arriva, Frédéric abandonné par l'Espagne sur laquelle il avait compté, se trouva désarmé devant lui. Le roi de Naples comprenant qu'il ne pouvait lutter dans de pareilles conditions, préféra traiter avec la France plutôt que de tenter une résistance inutile. Il céda tous ses droits sur la couronne à Louis XII en échange du comté du Maine où il se retira.

D'Aubigny, ayant rempli sa mission, cantonna ses compagnies. Celle de Ligny fut envoyée sur les terres qui appartenaient à ce seigneur par suite de mariage avec une dame du päys, nommée Altemore, morte depuis, mais dont il avait hérité, et Bayard reçut le commandement de plusieurs places.

Bientôt la discorde éclata entre les vainqueurs. La paix avait été signée entre la France et l'Espagne; paix boîteuse et forcée.[1] Le roi d'Aragon, mécontent du résultat obtenu, ne cherchait qu'un prétexte pour reprendre les hostilités; il envoya des secours à Gonzalve et celui-ci obéissant à ses instructions secrètes, surprit en pleine paix la ville de Tripalda et captura la garnison française de cette place. (Juin 1502.)

D'Aubigny accourut aussitôt, chassa les Espagnols de Tripalda et la guerre reprit de plus belle.

Bayard, comme nous l'avons vu, tenait garnison dans ce pays. Il était loin de rester inactif et cherchait toutes les occasions de se signaler en harcelant l'ennemi.

Louis d'Ars avait pris Venosa et plusieurs autres places appartenant au comte de Ligny. Gonzalve de Cordoue le somma d'avoir à les lui livrer. Louis XII, de son côté, ordonna au vice-roi, Louis d'Armagnac, duc de Nemours, de faire rendre à Gonzalve les places qu'il détenait induement.

La campagne débuta par le siége de *Canosa*.

Le 16 juillet 1502, les Français firent les approches, et le quatrième jour, la brèche étant praticable; on donna l'assaut.

« Les Espagnols, dit Jean Auton, affolèrent ceux qui étaient les premiers, desquels étaient le capitaine

Louis d'Ars, Aymar de Villars, Pierre de la Lande, Pierre Bayard, etc., et dura cet assaut plus de trois heures... Pierre de Bayard ne cessa l'assaut durant de ruer sur les Espagnols et tant s'approcher que en plusieurs lieux fut atteint et blessé à coup de piques. »

Les Français ne se tinrent pas pour battus et revinrent une seconde fois à la charge; repoussés encore, ils allaient donner une troisième fois, quand la ville capitula.

Louis d'Ars avait confié à Bayard le gouvernement de Monervive (Minervo), ville épiscopale de la Capitanate, dépendant des domaines du comte de Ligny. Le malheureux capitaine s'ennuyait dans cette solitude. Un jour il dit à ses compagnons :

« Messeigneurs, il me semble que nous croupissons trop en ce lieu sans aller voir nos ennemis; il en pourrait, de trop demeurer, advenir deux inconvénients: l'un que par faute d'exercer les armes souvent, deviendrions tous efféminés; l'autre que à nos ennemis le cœur pourrait croire pensant entre eux que pour la crainte que nous avons, n'osons partir de notre fort. Parquoi, je suis délibéré d'aller demain faire une course entre cy et André ou Barlète. Peut-être aussi trouverons-nous de leur côté coureurs, ce que je désirerais à merveilles. Car nous nous pourrons mêler ensemble et l'honneur en sera à qui Dieu voudra s'il l'emporte. »

Tous les compagnons de Bayard applaudirent à son discours et se préparèrent immédiatement à faire

une sortie. Dès l'aube, trente cavaliers, tous gentilshommes, se mirent en quête. Le même jour, un seigneur espagnol était précisément sorti de la ville d'André; c'était un parent de Gonzalve de Cordoue, qui s'appelait Alonze de Sotomajor.

Les deux troupes se rencontrèrent. Les Espagnols portaient la croix rouge et les Français la croix blanche.

« Mes amis, dit Bayard en les apercevant, au combat nous sommes venus. Je vous prie que chacun ait son honneur pour recommandation, et si vous ne me voyez faire aujourd'hui mon devoir, réputez-moi lâche et méchant toute ma vie. »

Champier raconte ainsi l'aventure :

« Or advint une fois que le noble seigneur de Bayard, qui était alors capitaine d'une forte place en faisant la guerre guerroyable, sortit du château bien accompagné de ses gens, si rencontra une belle compagnie d'Espagnols bien armés et accoutrés et en plus grand nombre beaucoup que le seigneur de Bayard, dont les Français furent moult ébahis; mais le seigneur de Bayard qui était jeune et grand en cœur et en courage, élevé en honneur, et qui eut mieux aimé mourir, que de faire aucune chose dont déshonneur lui fut advenu, ni de fuir accompagné seulement de ses gens, fit tant qu'il s'approcha des Espagnols, et au premier qu'il rencontra demanda qui était le capitaine qui les menait. Alors répondit un autre capitaine : c'est le seigneur don Alonze de Santo Maiore (Sotomajor), seigneur moult estimé en Espagne et d'une noble maison, après les princes

les plus estimés. Homme de grand cœur et faconde, hardi aux armes; qui ne trouve guère hommes à qui il ne combatte, s'ils sont nobles et de maison à lui semblable. Alors répondit le seigneur de Bayard : Certes j'ai trouvé ce que je quérais, j'ai trouvé l'homme noble de renom, estimé aux armes... et à tant s'approchait Bayard des Espagnols, et lui et ses gens se boutèrent à crier : France! France, et, comme hommes pleins de hardiesse, frappant les Espagnols, lesquels étaient puissants et courageux.

« Comme le soleil baissait, les hommes fatigués de la lutte cessèrent de combattre, fors les capitaines qui étaient tous deux hardis et chaleureux.

« Alors le noble Bayard s'évertua en telle façon qu'en frappant sur l'un et sur l'autre, il effondra aux uns le haume et la tête, aux autres il donna maints grands coups sur leur corps; finalement il les abattit et foudroya tous, reservé don Alonze le capitaine qui, voyant la déconfiture des siens, commença à crier : Capitaine Bayard, je veux parlementer à vous, et alors se rendit le seigneur don Alonze au noble Bayard. »

Il fut ramené en ville; les Français n'eurent que cinq ou six blessés et un mort et ne perdirent que deux chevaux.

Bayard fit loger son prisonnier de son mieux et le laissa libre sur parole dans le château. Sa rançon avait été fixée à mille écus.

Pendant quinze ou vingt jours, Alonze fit grand'-chère avec Bayard, allant et venant comme bon lui semblait; mais à la fin sa captivité commença à lui

peser et il chercha à corrompre un Albanais en lui promettant de lui donner cinquante ducats. L'Albanais accéda à ses désirs et lui amena un cheval un beau matin. Le portier, qui le savait prisonnier sur parole le laissa sortir, et quand Bayard apprit sa fuite, il était déjà loin. Le bon chevalier envoya immédiatement des hommes à sa poursuite, et Sotomajor fut repris à deux milles de là, sanglant son cheval dont la selle, mal assujettie, avait tourné.

Bayard, en le voyant revenir, lui dit :

« Hé comment, don Alonze, vous m'aviez promis votre foi de ne partir de céans sans mon congé et vous avez fait le contraire? Je ne me fierai plus en vous. Car ce n'est pas honnêtement fait en gentilhomme de se dérober d'une place quand on est (prisonnier) sur sa foi. »

Don Alonze répondit :

« Je n'étais pas délibéré en rien vous faire tort, vous m'avez mis à mille écus de rançon, dedans deux jours, les vous eusse envoyés, et ce qui m'en a fait partir a été le déplaisir que j'ai pris pour n'avoir aucune nouvelle de mes gens. »

Bayard ne se laissa pas tromper par ces paroles et le fit enfermer dans une tour où il le retint quinze jours, sans toutefois le mettre aux fers ni lui faire aucune injure. Au bout de ce temps, on apporta sa rançon, et Bayard distribua son argent à ses soldats sans en rien garder et lui rendit la liberté.

Quand Sotomajor fut de retour à André, il raconta que Bayard était vaillant et généreux, qu'il avait donné à ses soldats les mille ducats de sa rançon,

mais il se plaignit en même temps de n'avoir pas été traité en gentilhomme par ses gens.

Bayard l'ayant appris lui écrivit :

« Seigneur Alonze, j'ai entendu que, après votre retour de ma prison vous êtes plaint de moi, et avez semé parmi vos gens que je ne vous ai pas traité en gentilhomme, vous savez bien le contraire; mais pour ce que si cela était vrai, me serait gros déshonneur, je vous ai bien voulu écrire cette lettre, par laquelle vous prie rhabiller autrement vos paroles devant ceux qui les ont entendues. En confessant, comme la raison le veut, le bon et honnête traitement que je vous ai fait. Et ce faisant, ferez votre honneur et rhabillerez le mien, lequel contre raison avez foulé. Et dans quelque endroit que vous soyez, si vous refusez de le faire, je vous déclare que je suis délibéré de vous faire dédire par combat mortel de votre personne à la mienne, soit à pied, soit à cheval, ainsi que mieux vous plairont les armes. Et à Dieu.

« *De Monervive, ce dixième juillet.* »

Alonze accepta le combat, fixant à douze ou quinze jours l'époque de la rencontre qui devait avoir lieu à deux milles d'André.

« Quand arriva le jour fixé pour le combat, ajoute le loyal serviteur, le seigneur de la Palisse, accompagné de deux cents hommes d'armes, amena son champion sur le champ. Le bon chevalier était monté sur un bel et bon coursier et vêtu tout de blanc par humilité. Le seigneur don Alonse n'était pas encore arrivé. Alors la Lune, trompette de M. de la Palisse,

alla le trouver pour le presser de venir; Sotomajor lui demanda en quel état était Bayard, et le héraut répondit qu'il était à cheval et en costume d'homme d'armes.

« Comment, dit-il, c'est à moi de choisir les armes et à lui le champ. Trompette, va lui dire que je veux combattre à pied. »

Or, quelque hardiesse que montrât le seigneur Alonse, il eût bien voulu ne s'être pas tant avancé, et il ne pensait pas que Bayard consentit à combattre à pied. Il avait un double motif pour choisir ce mode de combat. D'abord, il savait que son adversaire était un des meilleurs cavaliers de son temps, et, d'un autre côté, il pensait que, malade comme il l'était, il en aurait aisément raison.

La Lune annonça à Bayard la prétention de don Alonse, qui était pourtant convenu auparavant de combattre à cheval. Il était bien évident que l'Espagnol n'avait d'autre but que de se dérober.

Bayard réfléchit un instant; il sortait à peine d'un accès de fièvre des plus violents, mais il accepta quand même les conditions de Sotomajor.

Comme il avait le choix du champ, il le fit dresser dans un endroit où le sol était jonché de grosses pierres dressées les unes contre les autres. Puis, quand tous les préparatifs furent terminés, il vint se mettre à l'un des bouts, accompagné de plusieurs bons capitaines, parmi lesquels étaient la Palisse, Croce, de Humbercourt, de Fontrailles, le baron de Béarn et divers autres.

Alonse de son côté, voyant qu'il n'était plus pos-

sible de reculer, vint accompagné du marquis de Licite, de don Diégo de Quinnones, et de quelques capitaines espagnols.

Une fois arrivé, il envoya des armes au bon chevalier pour qu'il choisit celles dont il devait se servir. Les armes étaient un estoc (pieu) et un poignard. Bayard les prit au hasard et sans choisir, et fut ensuite conduit dans le champ par Bellabre, qui était son parrain. La Palisse avait la garde du camp de son côté.

Le seigneur don Alonse entra par l'autre bout avec son parrain, don Diégo de Quinnones. Don Francisque d'Altemare avait la garde du camp du côté de Sotomajor.

Quand les deux champions furent entrés, Bayard fit d'abord sa prière, puis il se coucha de son long et baisa la terre. Une fois relevé, il marcha droit à son ennemi, aussi assuré que s'il eût été dans un palais à danser parmi des dames. Don Alonse, de son côté, faisait bonne contenance, et, s'avançant vers le bon chevalier, il lui dit :

« *Senor de Bayardo, que me quires?* (Seigneur Bayard, que me demandez-vous?)

« Je veux défendre mon honneur, répondit le vaillant capitaine. »

Et, sans plus de paroles, ils en vinrent aux mains. Ils débutèrent par se porter l'un à l'autre un furieux coup d'estoc. Alonse fut légèrement atteint au visage. Ils se surveillaient l'un l'autre avec soin et ne voulaient frapper qu'à bon escient. Bayard s'aperçut bien vite que son adversaire, dès qu'il avait porté un

coup, se couvrait le visage pour parer la riposte. Alors il attendit que Sotomajor recommençât sa manœuvre ; il leva le bras en même temps que lui, mais il tint son estoc en l'air, sans frapper, et quand l'Espagnol voulut reprendre sa position première, le visage découvert, il lui porta un si furieux coup à la gorge que l'estoc entra de quatre bons doigts, malgré l'épaisseur du gorgerin, de telle sorte qu'il ne pouvait plus le retirer.

Don Alonse, se sentant frappé à mort, laissa son estoc et alla saisir au corps le bon chevalier. Alors tous deux commencèrent à lutter et tombèrent à terre l'un près de l'autre. Bayard ne perdit pas la tête ; il prit son poignard et le présenta à son ennemi en lui disant :

« Rendez-vous, seigneur Alonse, ou vous êtes mort. »

Mais celui-ci n'avait garde de répondre, car il n'était déjà plus qu'un cadavre.

Et son parrain, don Diégo de Quinnones, s'écria :

« *Senor Bayardo, ja es moerto, vencido aveis.* (Seigneur Bayard, il est déjà mort, vous avez vaincu.) »

Le bon chevalier, tirant alors son ennemi hors du camp, demanda à Quinnones :

« Seigneur don Diégo, en ai-je assez fait ? »

Lequel répondit piteusement :

« *Tropo, senor Bayardo, por l'onor d'Espana.* (Trop, seigneur Bayard, pour l'honneur de l'Espagne.) »

« Vous savez, continua Bayard, qu'il m'appartient de faire de son corps ce qu'il me plaira ; toutefois, je

vous le rends. Et vraiment je voudrais, mon honneur sauf, qu'il en fût autrement. »

Bref, les Espagnols emportèrent leur champion, fort désolés de l'issue de la lutte, tandis que les Français emmenèrent le leur au son des trompettes et des clairons.

Peu de temps après, une trève fut signée entre la France et l'Espagne. Malgré cette suspension d'armes, les deux nations étaient toujours sur le qui-vive, et les Espagnols notamment cherchaient toutes les occasions de provoquer les nôtres et de les amener à des rencontres partielles.

Un jour, entre autre, une bande de treize gentilshommes espagnols, tous bien montés, vint s'ébattre près de Monervine, lieu de garnison du bon chevalier. Bayard se promenait en dehors de la place avec le seigneur d'Orose, de la maison d'Urfé, qui était venu le voir. Nos deux capitaines rencontrèrent les Espagnols, qu'ils saluèrent. On se mit à causer de choses et d'autres, et l'un des étrangers, don Diego de Bisaigne, hardi chevalier, qui avait été l'ami de Sotomajor, dit aux deux gentilshommes français :

« Je ne sais si cette trève ne vous fâche point ? Il n'y a pas huit jours qu'elle est commencée, mais elle nous ennuie merveilleusement. Si pendant qu'elle durera, vouliez vous battre dix contre dix ou davantage, je me ferais fort de trouver de mon côté des champions prêts à accepter la lutte. »

Bayard s'empressa de donner son assentiment au projet de Bisaigne :

« Vous êtes ici treize hommes d'armes, lui dit-il ; si vous voulez vous trouver dans huit jours à deux milles d'ici, montés et armés, mon compagnon et moi nous vous en amènerons onze autres. »

La chose fut convenue de part et d'autre et, au jour assigné, les champions des deux partis arrivèrent au lieu du rendez-vous, accompagnés d'un certain nombre de gentilshommes venus là pour assister à la rencontre. Ils tracèrent la limite du camp et convinrent que celui qui passerait outre demeurerait prisonnier et ne pourrait plus combattre de tout le jour; celui qui serait mis à pied devait également être considéré comme étant hors de combat. On décida de plus que, dans le cas où aucune des deux bandes n'aurait triomphé de l'autre avant la nuit, ne demeurât-il qu'un seul champion à cheval, le camp serait fini, et celui-là pourrait remmener tous ses compagnons francs et quittes.

Les Français se mirent d'un côté et les Espagnols de l'autre. Tous partirent la lance en arrêt, et chargèrent avec ensemble ; mais les Espagnols, au lieu de viser aux hommes, ne cherchaient qu'à frapper les chevaux pour démonter leurs adversaires, et bientôt onze Français furent ainsi mis à pied. Orose et Bayard restèrent seuls en selle. La partie semblait donc perdue pour les nôtres ; mais il se produisit alors un fait bizarre. Les chevaux des Espagnols refusèrent absolument de franchir la barrière formée devant eux par les cadavres des chevaux fran-

çais tués pendant le combat, et, malgré tous leurs efforts, malgré les coups d'éperons et les plus savantes manœuvres, aucun des Espagnols ne put vaincre cette résistance inexplicable. Orose et Bayard au contraire leur livraient d'âpres assauts, et, quand la troupe ennemie se massait pour les charger, ils se retiraient derrière ce rempart improvisé. Bref, les Espagnols, montés tous les treize, ne purent obtenir le champ contre ces deux seuls cavaliers qui les tinrent en échec jusqu'à la nuit. L'honneur du combat resta donc aux Français qui avaient combattu quatre heures durant, deux contre treize, sans être vaincus.

Champier prétend que le gentilhomme qui soutint avec Bayard jusqu'à la fin, l'honneur du nom français, était le fils Pollar Darce, grand écuyer de France. Le nom d'Orose n'aurait été, suivant lui, qu'un surnom de ce gentilhomme de vingt-cinq ans, connu pour sa grande beauté.

Quant à Bayard, loin de s'enorgueillir de la victoire, il dit à ses adversaires après le combat :

« Vous étiez treize contre deux, mais avec l'aide de celui qui bouta et colloqua les étoiles fichées au firmament, les deux vous donneront autant de peine que les treize eussent fait : car Dieu est aussi puissant avec le bon droit en deux qu'en treize : car toute victoire vient du ciel et non des hommes. »

Expilly parle d'un combat qui se fit au royaume de Naples en 1502 et dans lequel *onze* Français furent engagés contre onze Espagnols. Il prétend que cette rencontre n'a rien de commun avec celle des

treize qui se fit en 1503. Antoine Sabellic, Guichardin, le loyal serviteur et Symphorien Champier, dans son histoire de Bayard, ne font mention que de cette dernière. Il est vrai que Champier, dans un autre ouvrage (*Tractatus trophæi gallorum*) parle des deux. Arnaud Ferron et Bellar mentionnent également deux combats distincts.

Expilly prétend que la rencontre des onze eut lieu devant Trane, ville occupée par les Vénitiens. Il cite même les noms des champions du parti français. C'étaient : François d'Urfé, seigneur d'Orose ; Pierre Terrail, seigneur de Bayard ; Pierre de Poquière, dit Bellabre ; Hector de la Rivière ; P. Guiffrey ; Noël Fahy ; L.r de S. Bonet ; René de la Chenaye ; Antoine de Clermont ; Jacques de Mondragon et Aymon de Salvaing, sieur de Boisieu. Du côté des Espagnols, il cite Gonsal d'Alez, Diego Garcin et Diego Vera.

« J'ai une lettre, ajoute Expilly, écrite au chevalier (Bayard) par le sieur de Boissier, dans laquelle il est fait mention de ce combat. Champier et le loyal serviteur disent que les Français furent vainqueurs, les moins favorables disent qu'ils sortirent égaux. »

Expilly indique ce combat comme ayant eu lieu avant celui contre Sotomajor qu'il place en 1503 et il pense que le combat des treize fut encore postérieur aux deux autres. Dans cette dernière rencontre, la lutte aurait été entre Italiens et Français. Il accuse les premiers de s'être servi de lances plus longues que celles des Français et d'avoir caché des épieux dans le sable, avec lesquels ceux d'entre

[illegible] tuèrent les che- [illegible] leur désavan- [illegible] eu lieu entre Bar- [illegible] dernier mois de l'an- [illegible] pas assisté.

[illegible] Fabiano et Paul [illegible] combats et avouent, [illegible] qu'au premier les [illegible] égaux et qu'au dernier la [illegible] l'avantage. Où est la [illegible] contradictions, peu importe. [illegible] peut-être un peu lon- [illegible] Sotomajor et sur la [illegible] que ces deux épisodes de [illegible] pour caractériser l'époque [illegible] à ce point de vue il pour- [illegible]

[illegible] après le combat des Treize, [illegible] par ses espions qu'un trésorier de [illegible] pour l'apporter à Gonzalve [illegible] devait passer à trois ou qua- [illegible] Le bon chevalier alla s'em- [illegible] heures avant le jour, entre deux [illegible] s'était fait suivre par une ving- [illegible] et avait envoyé son compagnon [illegible] côté avec vingt-cinq Albanais,

afin que la proie qu'il convoitait ne put lui échapper.

Le bon trésorier, qui ne se doutait de rien, donna dans cette embuscade et fut amené à Monervine avec l'homme qui l'accompagnait. Quand on compta le butin, il se trouva quinze mille ducats.

Tardieu fut désolé d'avoir manqué une pareille bonne fortune, mais ne voulant pas perdre l'occasion d'en avoir au moins sa part, il en réclama la moitié sous prétexte qu'il avait été de l'entreprise.

« De l'entreprise, oui, lui dit Bayard, mais non de la prise. D'ailleurs, ajouta-t-il, vous étiez placé sous mes ordres et je ne vous donnerai que ce qu'il me plaira de vous donner. »

Tardieu se fâcha, jura qu'il aurait raison de ce qu'il appelait une injustice, et alla se plaindre au lieutenant du roi de France. Celui-ci fit venir Bayard, examina le cas, et déclara que Tardieu n'avait droit à rien.

« Par le sang de Saint-Georges, dit alors le plaideur débouté, je suis bien malheureux. Et s'adressant au bon chevalier, il ajouta : Par Dieu, c'est tout un, car aussi bien me nourrirez-vous, tant que serons en ce pays.

Bayard se mit à rire, et ils retournèrent ensemble à Monervine.

Arrivé là, Bayard fit apporter les ducats et les fit étaler sur une table ; puis, les montrant à Tardieu, il lui dit :

« Compagnon, que vous en semble, ne voilà-t-il pas de belles dragées ?

« Et oui, répondit l'autre, mais je n'y ai rien. Si j'avais seulement la moitié de cela, jamais je n'aurais faute de biens et je serais homme de bien toute ma vie.

« Comment, compagnon, exclama le bon chevalier, ne tiendrait-il qu'à cela que vous soyez assuré de votre vie dans ce monde? Et vraiment ce que vous n'avez pas su avoir par force, je vous le donne de bon cœur et de bonne volonté, et vous aurez juste la moitié. »

Il fit alors compter exactement la somme, et lui donna sept mille cinq cents ducats. Tardieu qui avait cru d'abord que Bayard se moquait de lui, quand il vit que l'offre était sérieuse et qu'il eut reçu la part qui lui était assignée, se jeta à genoux, pleura de joie et dit :

« Hélas! mon maître, mon amy, comment pourrais-je jamais reconnaître le bien que vous me faites, jamais Alexandre ne fit pareille libéralité.

« Taisez-vous, compagnon, lui répondit le bon chevalier, si je le pouvais, je ferais beaucoup mieux pour vous. »

Quant aux autres sept mille cinq cents ducats, ils furent distribués aux gens de la garnison, chacun selon sa qualité et Bayard n'en retint pas un denier.

De pareils faits n'ont pas besoin de commentaires et nous n'affaiblirons pas l'impression que cet exemple peut produire en le paraphrasant et le commentant. Mais Bayard fit plus encore et se montra généreux jusqu'au bout. L'argent distribué, il dit au trésorier :

« Mon ami, je sais que si je le voulais, j'aurais bonne rançon de vous, mais je me regarde comme satisfait de ce que j'ai eu (ce qu'il avait eu, c'était le plaisir de faire des largesses autour de lui) ; quand vous et votre homme voudrez partir, ajouta-t-il, je vous ferai conduire en toute sécurité dans celle des places de votre parti qu'il vous plaira de désigner. On ne vous prendra rien de ce que vous avez sur vous et l'on ne vous fouillera pas. »

Or le brave homme avait sur lui plus de cinq cents ducats tant en argent, qu'en bagues et autres bijoux, aussi fut-il enchanté de la courtoisie de Bayard. Un trompette fut chargé de le mener jusqu'à Barlète.

Comme nous l'avons vu, la guerre avait repris avec acharnement entre la France et l'Espagne.

Gonzalve ne voulant pas livrer une bataille dont le résultat lui semblait douteux, s'était enfermé dans Barlète, ville mal fortifiée de la côte de Bari.

D'Aubigny voulait l'y poursuivre et donner l'assaut, mais Nemours, qui était vice-roi de Naples s'opposa à son projet. On hésita, on perdit du temps et Gonzalve put s'échapper.

Quand enfin le vice-roi voulut agir, il était trop tard, l'ennemi était en force.

D'Aubigny d'abord vainqueur à Terranova fut ensuite complétement défait le 21 avril et le vendredi suivant, 28 avril 1503. Nemours rencontra près de Cérignoles, Gonzalve qui venait de quitter Barlète.

« L'armée espagnole, dit Henri Martin, avait couvert son front d'un large fossé ; le jour finissait, et la prudence commandait aux Français d'attendre au lendemain; néanmoins,l'attaque immédiate fut déci-

dée après une violente altercation entre le vice-roi et deux de ses capitaines. Nemours cette fois, penchait pour le parti le plus sage; Yves d'Allègre le piqua au vif en paraissant douter de sa valeur; Nemours irrité donna le signal et s'élança à la tête de l'avant-garde, sans même faire reconnaître la position de l'ennemi.

« Le sort d'un combat commencé sous de tels auspices, ne fut pas longtemps douteux : les Français arrêtés par le fossé qui protégeait les Espagnols, tentèrent en vain de le franchir sous le feu meurtrier d'une nombreuse artillerie; le désordre était déjà dans leurs rangs, lorsque deux charrettes qui renfermaient les poudres de l'armée espagnole, sautèrent avec un bruit épouvantable. Cet accident, qui semblait devoir être fatal aux ennemis, décida de leur victoire : l'arrière-garde française, saisie d'une de ces paniques si ordinaires dans un assaut nocturne, prit la fuite au fracas de l'explosion, entraînant avec elle son commandant, Yves d'Allègre, le capitaine qui avait forcé le vice-roi à combattre; la cavalerie de Gonzalve, s'élançant hors du camp, enfonça et culbuta le reste de l'armée; le duc de Nemours fut tué, et l'armée de France fut dispersée et presque détruite; les débris reculèrent jusqu'au Garigliano et à Gaëte, tandis que la plupart des villes napolitaines et la capitale elle-même ouvrirent leurs portes au vainqueur. »

Auton signale la présence de Bayard dans cette journée mémorable :

« Là se retrouva, dit-il, un autre Français nommé

Pierre de Bayard qui ne faillit à se montrer entre les autres, car à la première charge que firent les Espagnols, un d'eux, monté et bardé à l'avantage, hors du rang des autres se présenta au premier venant. Bayard ne lui faillit. Ils s'élancèrent l'un contre l'autre d'une telle force qu'il semblait qu'ils se dussent foudroyer en s'atteignant. Et les personnes présentes m'ont raconté que Bayard frappa si rudement que sa lance fut brisée auprès de la poignée et que l'homme et le cheval furent renversés. »

Nous avons vu quelle fut l'issue de ce combat désastreux, commencé sous de si brillants auspices, dans lequel s'éteignit la maison d'Armagnac dans la personne de Louis, duc de Nemours, troisième fils de Jacques d'Armagnac.

Brantôme a dit, en parlant de ce champ de bataille de Cérignoles : « Hélas ! j'ai vu ces lieux... et même le Garillan ; et c'était sur le tard, à soleil couchant, que les ombres et les mânes commencent à se paraître comme fantômes plutôt qu'aux autres heures du jour, où il me semblait que ces âmes généreuses de nos braves Français, là, morts, s'élevaient sur la terre et me parlaient, et quasi me répondaient sur mes plaintes que je leur faisais de leur combat et de leur mort, eux accusants et maugréants par million de fois les endroits de là, couverts de marais mal avantageux pour la cavalerie et gendarmerie française, qui ne put là si bien combattre comme elle eut fait ailleurs, ainsi que j'ai ouï dire à feu mon père, qui fut blessé à mort, combattant avec M. de Bayard qui y fut aussi blessé. »

La blessure de Bayard dont parle Brantôme fut évidemment légère, car les autres historiens n'en font pas mention.

Louis d'Ars, après la bataille, ramena ses troupes en bon ordre du côté de Venosa et regagna les terres de Ligny.

Bientôt après, Louis XII, voulant encore une fois reconquérir son royaume, envoya dans ce but la Trémoille en Italie. Mais, au lieu d'agir vigoureusement, on perdit du temps. Le cardinal d'Amboise songeait à remplacer Alexandre VI sur le trône pontifical ; il s'occupa plus de faire réussir son projet que des intérêts de la France, et, pendant ce temps, Gonzalve chassa les Français des dernières places qu'ils occupaient encore dans le royaume de Naples.

Sur ces entrefaites, la Trémoille tomba malade, et le marquis de Mantoue prit le commandement à sa place. L'armée n'avait qu'une médiocre confiance dans son nouveau chef et se trouvait ainsi démoralisée avant d'avoir subi aucun échec.

Enfin pourtant (1503), les troupes s'ébranlèrent et se dirigèrent vers le Garigliano, rivière qui sépare Naples des États de l'Église. Les Français jetèrent un pont pour établir des communications faciles sur ce point qui avait une extrême importance pour eux.

Les Espagnols gardaient l'autre rive. Leurs troupes étaient belles et bien commandées ; outre Gonzalve

de Cordoue, capitaine expérimenté, sage et vigilant, il y avait là un certain Pedro de Paz, bossu, de la plus petite taille, mais d'un grand courage.

De Paz voulut un jour suprendre nos troupes, et, dans ce but, il passa le Garillan (Garigliano) avec une soixantaine de chevaux dans un gué que les siens avaient découvert. Chaque cavalier portait un homme en croupe. Le but de cette tentative était d'attirer l'armée française de ce côté et de lui faire abandonner la garde du pont, dont les Espagnols se seraient alors emparés.

Tout réussit comme le capitaine espagnol pouvait le désirer.

L'alarme fut chaude ; les Français y coururent, croyant que tout l'effort de l'ennemi se portait là.

Mais, heureusement pour nous, Bayard, qui voulait toujours être près des coups, s'était logé aux abords du pont. Il demeurait avec un écuyer de l'écurie du roi, qui se nommait le Basco (le Basque). En entendant le bruit de la bagarre, tous deux s'armèrent pour courir au secours des leurs. Mais le bon chevalier vit, en regardant de l'autre côté de la rivière, deux cents cavaliers espagnols qui venaient directement au pont. Il comprit alors que le véritable danger était là, car une fois ce point au pouvoir de l'ennemi, les nôtres auraient été pris entre deux feux.

« Monseigneur l'écuyer, mon ami, dit-il alors au Basco, allez vitement quérir de nos gens pour garder ce pont, ou nous sommes tous perdus ; pendant ce temps, je les amuserai jusqu'à votre venue. Mais hâtez-vous ! »

L'écuyer partit, Bayard s'alla planter au bout du pont, la lance au poing. Il était temps; les Espagnols arrivaient et furent fort surpris de le trouver là, tout seul, la lance en arrêt. Le passage était étroit et l'on ne pouvait s'y aventurer plus d'un à la fois. Le bon chevalier se lança sur la troupe, dont une partie était engagée de telle sorte que, dès le premier choc, il en tomba deux trois dans l'eau. La rivière était profonde, et les malheureux y trouvèrent la mort. Les autres, voyant le triste sort des leurs, l'assaillirent de toute part; mais il s'accula contre la barrière pour les empêcher de le prendre à revers et se défendit à grands coups d'épée. Bref, Bayard fit tant et si bien que le Basco eut le temps de lui amener une centaine d'hommes d'armes. Ceux-ci repoussèrent les ennemis et les poursuivirent jusqu'à près d'un mille de là. A ce moment, ils durent s'arrêter en voyant une nouvelle bande de sept ou huit cents cavaliers espagnols qui venaient au secours des premiers.

« Messeigneurs, dit alors Bayard, nous avons aujourd'hui assez fait d'avoir sauvé notre pont, retirons-nous le plus serrément que nous pourrons. »

Les Français, en effet, battirent en retraite, et le bon chevalier, toujours à l'arrière-garde, soutint tout l'effort de leurs adversaires. A force d'aller, son cheval était alors très-fatigué et pouvait à peine se soutenir, car il avait combattu dessus tout le jour. A ce moment survint une nouvelle bande d'ennemis qui donna comme un flot sur les Français, de telle sorte que plusieurs furent renversés. Bayard se vit

alors acculé contre le fossé et entouré par vingt ou trente gens d'armes qui tous lui criaient : *Rendez-vous !*

Il combattait toujours, disant : « Messeigneurs, il me faudra bien rendre, car moi tout seul ne saurais combattre votre puissance. » Mais il ne dit pas une seule fois : *Je me rends.*

Champier prétend qu'il usa de ruse, et que, se voyant pressé par un nombre trop grand d'ennemis, il demanda s'il y en avait un qui voulût combattre contre lui. Un Espagnol lui ayant demandé s'il était gentilhomme, il aurait répondu : « Mon nom est *Champion de Guyenne.* » Cela donna le temps aux siens de venir le dégager.

Les gentilshommes français étaient déjà assez loin du lieu du combat, quand l'un d'entre eux, nommé le chevalier Guiffray, s'aperçut de l'absence de Bayard : « Est-il pris ou mort, dit-il, car il n'est point avec nous ; n'en saurons-nous autre chose ? Il nous a si bien conduits et fait recevoir tant d'honneur, que je fais vœu à Dieu, que s'il n'y devait aller que moi, seul j'y retournerais, et plutôt serai mort ou pris, que je n'en ai de nouvelles. »

Toute la troupe tourna bride et revint au grand galop sur l'ennemi qui enmenait le héros. Son cheval était tombé sous lui de lassitude et de fatigue et il s'était ainsi trouvé hors d'état de continuer une lutte devenue dès-lors impossible. Comme les Espagnols étaient fort nombreux, ils ne songèrent pas à lui enlever ses armes et l'emmenaient sans supposer qu'il put penser à leur échapper.

Tandis qu'il chevauchait ainsi avec ses gardiens, ses compagnons survinrent criant : *France, France! Tournez Espagnols! Ainsi n'emmenerez pas la fleur de la chevalerie.* Alors la mêlée devint générale, plusieurs chevaliers du parti de Gonzalve furent démontés et Bayard en profita pour enfourcher un bon cheval. A peine en selle, il se mit à besogner de son mieux, criant : *France! France! Bayard que vous avez laissé aller!*

A ce nom, les Espagnols comprirent la faute qu'ils avaient commises en lui laissant ses armes, sans exiger qu'il se rendit d'abord. Car il est évident que s'il avait eu donné sa foi, il ne l'aurait jamais faussée. Alors l'ennemi battit en retraite et comme la nuit approchait les Français regagnèrent leur camp.

Cet épisode que nous avons emprunté au loyal serviteur est raconté d'une toute autre façon par Auton :

« Et furent ordonnez, dit-il, quinze hommes d'armes choisis entre les autres, desquels étaient messire Roger de Béarn, Pierre de Tordes, autrement appélé *le Basque,* de la maison du Roy ; Pierre de Bayard et autres, jusqu'au nombre de quinze, tous bien montés et gaillards gens d'armes. Lesquels furent mis en queue pour soutenir l'escarmouche des avant-coureurs espagnols. Et ainsi un jour bien matin délogèrent les Français, et leurs petits pas tirèrent vers le fort de Molle. Les Espagnols incontinent leurs furent en queue à grosse route, et commençèrent à charger sur les quinze hommes d'armes français qui étaient les derniers. Et là, bien à point, escar-

mouchèrent les uns avec les autres. Et dura cette escarmouche jusqu'à un lieu nommé la Cadeine. Et entre ce lieu et le pont de Garillan, furent repoussés les avant-coureurs espagnols par les Français, et qui étaient derniers. »

Et plus loin Auton ajoute encore : Les Espagnols foulèrent fort les quinze derniers qui portaient la charge. Pierre de Bayard, qui ce jour soutint moult grand frais, était toujours de la mêlée. Et tant que à une charge qui fut là faite, lui fut tué son cheval sous lui. Lequel se releva l'épée au poing et ne se voulait rendre. A quoi le marquis de Saluces et le seigneur de Sandricourt avisèrent et soudainement retournèrent sur les Espagnols. Tant qu'ils les repoussèrent, et recouvrèrent celui de Bayard. Lequel fut remonté par le dit seigneur de Sandricourt, qui lui donna un très-bon cheval. Et ce fait, les Français passèrent outre. »

Bayard avait eu dans cette rencontre deux chevaux tués sous lui. Dans la retraite qui suivit lorsque l'armée se replia sur Gaëte, il en perdit un troisième.

Sa réputation avait grandi de telle sorte que tous, amis et ennemis, faisaient de lui le plus grand cas.

« Lorsqu'il revint de Garillan, dit Champier, le pape Jules II voulut le faire capitaine de l'Église. Mais il ne voulut jamais accepter cette charge, disant qu'il remerciait le pape de son bon vouloir, mais qu'il avait un seigneur au ciel et un autre en terre : Dieu et le roi, et que d'autre ne servirait en ce monde. »

Le loyal serviteur lui rend un pareil hommage dans un autre passage :

« Le roi d'Angleterre, dit-il, durant ce temps, avant Mézières, le fit pratiquer pour entrer à son service, lui faisant offrir beaucoup de biens. Mais il perdit sa peine : car son cœur était du tout Français. »

Après Cerignoles et le Garillan, l'armée française ne tarda pas à se dissoudre et à se débander. Gaëte capitula et ouvrit ses portes à Gonzalves de Cordoue.

Quant à Louis d'Ars, il refusa d'adhérer aux conventions et de se soumettre. Tous les auteurs sont unanimes à ce sujet :

« Le vaillant capitaine Louis d'Ars, dit le loyal serviteur, qui encore tenait quelques places en la Pouille et en sa compagnie le bon chevallier sans peur et sans reproche, après l'armée des Français retournée, demeurèrent au dit royaume en dépit de toute la puissance des Espagnols environ un an. »

Martin du Bellay, dit également au 3e livre de ses Mémoires :

« La dite place de Venouse était celle que le capitaine Louis d'Ars, du temps du roi Louis douzième, garda un an après que tous les Français furent hors du royaume de Naples, contre toute l'armée du roi d'Aragon. Et au bout d'un an s'en revinrent en

France par composition, armes en tête et enseignes déployées. »

« Au lieu du Seigneur de Ligny, dit encore Symphonien Champier, demeura à Naples son lieutenant messire Louis d'Ars, vaillant et hardi capitaine. Car après la fuite des Français, et qu'ils délaissèrent le royaume de Naples, le dit capitaine Louis d'Ars demeura à Naples plus d'un an entier, avec sa seule compagnie, et vint malgré les ennemis depuis Naples jusqu'en France, en arme, la lance sur la cuisse, en tout honneur. »

Arrivés en France, ils firent une entrée solennelle à Blois et le roi donna à Bayard une charge d'écuyer de son écurie, en attendant qu'il vînt à vaquer une compagnie d'ordonnance.

En 1507, Gênes se révolta. Les marchands et le peuple de la ville chassèrent les nobles, à l'instigation de Jules II.

Le roi Louis XII leva une grosse armée, et, quittant lui-même Paris, il arriva à Lyon dans le courant de mars.

Champier, le chroniqueur de Bayard, raconte que le bon chevalier était alors à Lyon, malade d'une fièvre quarte qu'il garda longtemps. Il avait en outre un ulcère au bras, provenant d'une ancienne blessure.

« Or un jour, ajoute Champier, je donnai à souper en ma maison au capitaine Bayard et à sa cousine damoiselle Magdaleine Terrail, la femme du feu écuyer, noble Claude de Vetray, panetier pour lors de la reine. Or advint un soir en soupant que je lui dis : Monseigneur le capitaine, je m'émerveille de vous qui êtes si fort malade de la fièvre et outre avez au bras ulcère moult dangereux, comme voulez aller à

Gennes avec le roi entre ces montagnes pennines et pour la guerre vous bouter en danger. Si me répond: Certes vous dites vérité ; mais à la nécessité on ne doit laisser son prince pour aucune chose : et mieux aimerais mourir avec lui, que de mourir ici avec honte ; alors je lui dis : Seigneur capitaine, au moins jusqu'à ce que vous serez bien guéri de votre bras allez après le roi, pour n'être si fort foulé des gens avec monseigneur le légat d'Amboise jusques à Gennes: et entre ci et là, pourrez être guéri de votre bras : et aussi de la fièvre. Certes, dit-il, monsieur mon ami, vous dites très-bien, mais une chose crains à merveille ; c'est que ces mothonotaires qui suivent monsieur le légat, chevauchent un tas de mules espagnoles, lesquelles souvent ruent, et j'ai mauvaises grèves (armures des jambes) : parquoi je craindrais plus les pieds des mules, lesquelles je n'ai pas accoutumé : et aime mieux être entre les chevaux qui me connaissent et moi eux. Alors lui répondis : Seigneur capitaine, il vous est à pardonner ; car ce n'est pas de maintenant que commencez à gaudir. Certes non fais, dit Bayard, je le dis sans jeu ainsi que l'entendez. A la réponse du capitaine, ceux qui étaient présents se prirent à rire pour ce que d'une grâce disait ce qu'il n'est possible à moi écrire. »

Bientôt après, toute l'armée passa les monts et le roi partit de Lyon. Bayard, avec la fièvre et son bras en écharpe, partit avec lui.

L'armée fit tant de diligence qu'elle arriva brusquement devant Gênes. Les habitants, qui n'attendaient pas sa venue, furent d'autant plus épouvantés

qu'ils comptaient voir arriver sous peu une armée de secours envoyée par Jules II.

Au haut de la montagne par laquelle il fallait forcément passer pour arriver à la ville, les Génois avaient construit une redoute, munie d'artillerie. Les Français hésitaient à attaquer cet ouvrage qui paraissait être d'un accès difficile.

Les avis furent partagés à ce sujet ; les uns craignaient que l'entreprise, si elle était tentée, ne fut pas couronnée de succès ; d'autres, au contraire, soutenaient que rien n'était plus aisé que de se rendre maître de cet obstacle.

Louis XII demanda l'avis de Bayard.

« Sur ma foi, sire, dit-il, je ne saurais encore que dire ; il faut aller voir ce qu'ils font là-haut. Et de ma part, s'il vous plaît de m'en donner congé, devant qu'il soit une heure, si je ne suis mort ou pris, vous en saurez des nouvelles,

« Je vous en prie, répondit le roi, car vous vous entendez assez en telles affaires. »

Champier donne une autre version : « Sire, aurait répondu Bayard, d'après lui, je suis d'avis que nous devons hardiment monter la montagne et combattre ces bourgeois et marchands de la ville et chasser hors de ce bastillon, et moi avec ma fièvre quarte, laquelle à mon souhait fut ailleurs, et avec mon bras bien foulé je veux monter le premier, » et puis dit au capitaine Maugeron, qui depuis mourut devant Ravenne : « Capitaine Maugeron, venez avec moi, car nous sommes d'un (même) pays et de longtemps nous nous connaissons. Suivez-moi : et si le

bras est faible, il sera aujourd'hui expérimenté, quant aux jambes, elles sont agiles et légères. »

Auton, témoin oculaire, raconte ce qui suit : « Et pour ce que j'étois lors sur le lieu et vis ces gentilshommes monter et partir, j'ai voulu en nommer quelques-uns ici : Messire Jacques de Chabanes, seigneur de La Palisse et chef de bande ; Jean Stuart, duc d'Albanie ; le vicomte de Rhodez ; Odet de Foix, seigneur de Barbazan ; André de Foix ; François de Crussol, seigneur de Beaudines ; Pierre de Bayard, et grand nombre d'autres. »

Ils étaient en tout une centaine. Bayard marchait devant et tous gravirent en courant la montagne. Ils firent halte un peu avant d'arriver au fort pour reprendre haleine et se mettre en ordre de bataille, puis ils repartirent de plus belle. En avant des retranchements, ils trouvèrent une résistance assez forte, mais enfin les Génois tournèrent le dos. Les Français voulaient les poursuivre, mais Bayard les retint :

« Non, messeigneurs, allons droit au bastillon. Possible est qu'il y ait encore des gens dedans qui nous pourroient enclore. Il faut voir ce qu'il y a. »

On suivit heureusement cet avis, et l'on trouva deux ou trois cents hommes qui firent une résistance assez vive, mais qui finalement eux aussi prirent la fuite et évaquèrent le fort pour regagner la cité en descendant la montagne au pas de course.

« Les fuyards, dit Mézeray, jetèrent une telle épouvante dans la ville, que le lendemain les Génois en apportèrent les clefs au roi, suppliant Sa Majesté de vouloir bien leur faire miséricorde. »

Louis XII entra dans Gênes le 20 avril 1508, à cheval et l'épée à la main.

Peu de temps après, il eut une entrevue avec le roi d'Aragon, Ferdinand le Catholique.

Ce prince lui dit en voyant Bayard :

« Monseigneur, mon frère, bien est heureux le prince qui nourrit de tels chevaliers. »

Après la prise de Gênes, Louis XII revint à Milan, puis à Paris.

L'année suivante, tous les princes de l'Europe se liguèrent contre la république de Venise. La ligue faite entre eux prit le nom de ligue de Cambrai. En conséquence de cet accord, le roi Louis XII fit passer ses troupes dans le Milanais en mars 1509 (fin de l'année 1508). L'armée en question, commandée par Trivulce, se composait de six cents hommes d'armes et de quatorze ou quinze mille hommes de pied. Parmi les gentilshommes qui faisaient partie de cette expédition se trouvaient du Molard, de Richemont, la Crote, le comte de Roussillon, le seigneur de Vandenesse, le capitaine Odet, le cadet de Duras, et nombre d'autres.

« Le bon chevalier, dit encore le loyal serviteur, en cette saison, fut envoyé quérir par le roy, qui lui dit : Bayard, vous savez que je m'en vais passer les monts, pour avoir raison des Vénitiens, qui à grand tort me tiennent le comté de Crémone, la Guiradade

et autres pays. Je veux qu'en cette entreprise, quoique dès à présent je vous donne la compagnie du capitaine Chatelart (qu'on m'a dit être mort), ayez sous votre charge des gens de pied. Et votre lieutenant, le capitaine Pierrepont, qui est très-homme de bien, conduira vos gens d'armes.

« Sire, répondit le bon chevalier, je ferai ce qu'il vous plaira. Mais, combien me voulez-vous bàiller de gens de pied à conduire?

« Mille, dit le roi; il n'y a homme qui en ait plus.

« Sire, dit le bon chevalier, c'est beaucoup pour mon savoir; je vous supplie être content que j'en aie cinq cents. Et je vous jure ma foi, sire, que je mettrai peine de les choisir, qu'ils seront pour vous faire service. Et il me semble que pour un homme seul, c'est bien grosse charge, quand il en veut faire son devoir.

« Bien, dit le roi, allez donc vite en Dauphiné, et faites que soyez en mes duchés de Milan à la fin de mars. »

Bayard se trouva donc en Italie avec l'armée de Trivulce.

Le héraut Montjoie avait été défier Venise, et la république avait de son côté levé une armée dont elle confia le commandement au comte Petitglane.

Le roi de France lui-même se rendit à Milan, où il apprit que l'ennemi avait repris Trévy, petite ville sur l'Adda, que le grand maître seigneur de Chaumont avait enlevée quelques jours auparavant avec l'aide des capitaines Molard, la Crote, Richemont et du Bon chevalier qui composaient l'avant-garde de

l'armée. Cette malheureuse ville fut brûlée pour s'être rendue aux Français et le capitaine Fontrailles qui y commandait fut emmené captif avec tous ses soldats.

Le 15 mai 1509, les deux armées se rencontrèrent près d'un village nommé Agnadel.

Petitglane et Barthélemy d'Aviane, capitaine général des gens de pied, avaient ordre de la seigneurie de Venise, d'éviter avec grand soin tout combat général; ils devaient temporiser, garder les villes et les châteaux, enfin fatiguer et lasser les Français sans leur livrer bataille.

Mais d'Aviane pensait que, quelle que fût l'issue de la rencontre, ce serait un grand honneur pour lui que de s'être mesuré avec un roi de France; il fit avancer ses hommes et bien loin d'éviter la lutte, il sembla la provoquer lui-même.

Au premier choc, les Vénitiens, tinrent ferme et se battirent comme de vieilles troupes bien aguerries. Aussi la lutte paraissait-elle devoir être longue et meurtrière ; mais, tandis que les deux corps de bataille étaient aux prises, Bayard avec l'arrière-garde marcha contre les gens de Barthélemy d'Aviane. Il entraînait les siens au pas de charge, passant des fossés pleins d'eau, droit devant lui, coupant au plus court, afin de prendre l'ennemi en flanc. Le capitaine général des gens de pied de Venise fut surpris par cette attaque imprévue, et les nôtres rompirent facilement ses lignes. Un grand nombre

de ses hommes furent tués, et lui-même fut pris par Vandenesse, frère de La Palisse.

Petitglane, voyant ses gens de pied défaits, ne voulut pas tenter la fortune davantage, et se retira avec tous ses hommes d'armes. On lui donna la chasse un instant, mais il fallut revenir sur les gens de pied qui tenaient encore sur quelques points.

La victoire nous appartenait. Nous n'avions perdu que peu de monde, tandis que l'ennemi laissait sur le champ de bataille quatorze ou quinze mille morts au moins.

Le loyal serviteur fixe la date de cette bataille au 14 mai 1509.

Champier énumère les capitaines français qui y assistèrent. Il cite : le duc de Longueville, le marquis de Mantoue, Bayard, Molard, de la Crote, et d'autres encore, notamment Pierrepont, le lieutenant du bon chevalier.

C'est à Bayard qu'on attribue le succès de la bataille d'Agnadel, et c'est en effet son mouvement sur le flanc de l'ennemi qui décida du succès de la journée.

Louis XII écrivit le jour même à la commune de Florence une lettre qui se trouve reproduite dans le Recueil de *Lettres des Rois et Reines*, qui fait partie de la collection et documents inédits sur l'histoire de France. Nous la reproduisons ici :

« Louys, par la grace de Dieu, Roy de France, duc de Millan et de Gennes,

« Très chers et grans amys, nous envoyons présentement notre amé et féal notaire et secrétaire

Me André Le Rey, présent porteur devers votre seigneurie, lequel part pour advertir Sa Sainteté de la grant victoire qu'elle (qu'il) a plu à Dieu de nous donner contre nos ennemys les Vénissiens, auquel aussi avons donné charge vous en advertir bien au long, lequel y estoit en personne. Si vous prions le croire de ce qu'il vous en dira. Très chers et grans amys, nous prions Dieu le créateur vous avoir en sa sainte garde. Escript en mon camp près Vegra, le XIIIIe jour de mai (1509). »

Le roi séjourna un jour ou deux sur le champ de bataille, et là, suivant l'usage, il arma chevaliers un certain nombre de gentilshommes qui s'étaient distingués pendant le combat.

On canonna ensuite le château de Caravas, qui se rendit au bout de deux heures. Peschiera voulut résister, mais ne put tenir, et la ville prise, on pendit ceux des habitants qui avaient été épargnés pendant l'assaut.

En cinq ou six jours, Crémone, Brescia, Bergame et autres villes encore reconnurent l'autorité royale. Vérone, Vicence, Padoue, firent également leur soumission et n'attendirent même pas qu'on les sommât de se rendre.

Les Français se trouvèrent alors rentrés en possession de tout le territoire que la République de Venise leur avait enlevé dans le duché de Milan.

L'Empereur aurait dû prendre part à la lutte, mais il avait dépensé l'argent qu'il avait reçu des confédérés sans même avoir pu lever une armée. Louis XII avait donc fait la guerre tout seul, à ses risques et

périls, et seul il avait triomphé. Il n'en tint pas moins à honneur d'exécuter scrupuleusement les conventions de la ligue de Cambrai, et remit à ses alliés les villes qu'ils auraient dû conquérir par eux-mêmes et qui s'étaient rendues à lui.

Il revint à Milan au commencement de juillet; mais à peine était-il ainsi rentré dans ses lignes, que Padoue, qu'il avait rendue à l'Empereur, mal défendue par ce prince, fut enlevée le 18 juillet 1509 par André Gritti, provéditeur de la République de Venise.

Maximilien, dans cette circonstance, eut encore recours au roi de France et lui demanda du secours. Louis XII lui envoya cinq cents hommes d'armes pour trois mois.

La Palisse fut chargé de commander ce détachement et se mit immédiatement en route pour Vérone, qu'assiégeaient les Vénitiens.

Au sortir de Milan, il rencontra Bayard, auquel il dit :

« Mon compagnon, mon ami, voulez-vous pas que nous soyons de compagnie? »

Et il lui raconta l'affaire tout au long.

Bayard, qui ne demandait pas mieux que de l'accompagner, lui répondit qu'il pouvait disposer de lui. D'autres seigneurs se joignirent encore à eux; le baron de Béarn y mena une partie de la compagnie du duc de Nemours; le baron de Conty y alla avec cent hommes d'armes; enfin, Théode de Trivulce, Jules de Saint-Severin, Humbercourt, le capitaine de la Clayette, de la Crote, et quelques autres partirent avec eux, et plus de deux cents gentils-

hommes vinrent ainsi grossir le noyau de cinq cents hommes d'armes dont La Palisse disposait primitivement.

Le loyal serviteur cite encore deux gentilshommes, l'un appelé le seigneur de Bonnet, breton, très-renommé chevalier, et l'autre, le seigneur de Mypont, du duché de Bourgogne, *lesquels*, ajoute-t-il, *le bon chevalier tenait avec lui comme ses frères et fort les honorait pour la grande prouesse qu'il savait en eux.*

La troupe ainsi composée se rendit droit à Peschiera.

Les Vénitiens, dès qu'ils s'étaient vus maîtres de Padoue, avaient gagné Vicence qui passa de leur côté, et, voulant continuer le cours de leurs conquêtes, ils marchèrent sur Vérone. La Palisse leur coupa la route ; il les chassa de Villefranche et les suivit dans leur retraite sur Vicence.

Bayard commandait l'avant-garde ; il n'avait que trente hommes sous ses ordres, mais, comme le dit le loyal serviteur, il en avait vingt-cinq qui méritaient d'être capitaines. Les Vénitiens, à l'approche des Français, évacuèrent Vicence et se retirèrent sur Padoue et Trévise.

C'est devant Padoue qu'était le rendez-vous général. L'Empereur y rejoignit enfin nos troupes, qui l'attendaient, et, à peine arrivé, il décida qu'on ferait le siége de la place. L'armée campait à huit milles environ des murs de la ville.

Le 15 juillet 1509, on commença les opérations du siége.

Bayard fut chargé d'en faire les approches du côté

de la porte de Vicence. Pour arriver à cette porte, il fallait suivre une grande route, tracée en ligne droite et que l'ennemi avait défendue en y élevant quatre barricades espacées de deux cents pas l'une de l'autre. Chacune de ces barricades était défendue par des fossés creusés sur les côtés, de telle manière qu'on ne pouvait les enlever que de front. Les canons de la place balayaient cette route, et les Français furent assaillis par une véritable grêle de boulets. Cette réception n'étonna pas nos hommes; loin de là, ils n'en mirent que plus d'ardeur à la lutte et attaquèrent immédiatement la première barricade, qui fut enlevée après une lutte assez vive. La seconde tint plus d'une demi-heure; mais, à peine fut-elle franchie, que la troisième fut abandonnée par l'ennemi. Restait la quatrième, la plus forte et la mieux défendue. Il y avait là mille ou douze cents hommes et quatre fauconneaux qui tiraient sans discontinuer sur le chemin. On était à quelques mètres seulement de la ville, et la résistance des Vénitiens y fut acharnée.

Bayard, voyant que le combat se prolongeait outre mesure, fit mettre pied à terre à trente ou quarante hommes d'armes et leur enjoignit d'attaquer l'ennemi à coups de lance, mais cette fois encore on n'obtint aucun résultat. La lutte, en effet, n'était pas égale, car les gens de la barricade se renouvelaient sans cesse, ceux qui étaient fatigués étant à chaque instant remplacés par des troupes fraîches, tandis que les nôtres finissaient par être exténués de fatigue.

Le bon chevalier donna l'ordre de prendre l'obstacle d'assaut, engageant chacun à faire comme lui, et, de fait, il leur donna l'exemple. L'ennemi plia sous l'impétuosité de l'attaque, et Bayard en profita pour sauter la barrière. Trente ou quarante hommes le suivirent. Les nôtres, voyant le danger où se trouvait cette petite troupe, chargèrent à leur tour et se mirent à passer l'obstacle en criant : *France, France! Empire, Empire!* Et l'ennemi, culbuté par eux, tourna le dos et s'enfuit en ville.

C'est ainsi que furent enlevées successivement les quatre barricades élevées devant Padoue. Cette expédition menée à bonne fin, en plein midi, sous une grêle de projectiles, fit grand honneur aux Français, cavaliers et fantassins. On donna toute la gloire du succès à Bayard qui, certes, la méritait bien.

L'artillerie put alors être amenée sur les bords du fossé, et, pendant six semaines, elle ne cessa de fonctionner jusqu'au jour où le siége fut levé.

Le siége dura deux mois entiers.

On battit la ville en brèche pendant huit jours.

Le comte de Petitglane, qui commandait dans la place, rendit pleine justice à la valeur de nos troupes et dit à plusieurs prisonniers :

« J'espère qu'avec l'aide de Dieu, le roi de France et la seigneurie de Venise retourneront en amitié quelque jour. Et n'étaient les Français qui sont avec l'Empereur, croyez que devant qu'il fût vingt-quatre heures, je sortirais de cette ville et en ferais lever le siége. »

A Trévise, ville située à vingt ou vingt-cinq milles de Padoue, se trouvait un capitaine espagnol, nommé messire Luce Maluezze. Ce Maluezze était un homme de guerre hardi et entreprenant qui, presque chaque semaine, venait assaillir les gens de l'Empereur.

Bayard, voulant le mettre à la raison, partit une nuit du mois de septembre, entre deux et trois heures du matin, avec une soixantaine de cavaliers. En avant de ces hommes, il avait fait mettre pour les guider un espion placé sous la garde de quatre archers.

L'espion leur fit faire environ dix milles et les plaça près d'un grand palais abandonné, devant lequel l'ennemi devait passer. Au bout de deux heures d'attente, on vit arriver messire Luce Maluezze, accompagné d'une centaine d'hommes et de deux cents Albanais. Toute cette troupe défila à portée de canon du château. Bayard la laissa passer et dit à ses compagnons :

« Messeigneurs, il y a dix ans qu'il ne nous vint si belle aventure. Ils sont deux fois plus que nous ; mais ce n'est rien, allons après eux. »

Alors il fit sonner les trompettes et s'élança contre les ennemis. Ceux-ci furent fort surpris en se voyant attaqués par derrière, mais ils se rassurèrent bien vite en constatant le petit nombre de leurs adversaires. La mêlée devint alors générale, et les Vénitiens, malgré leur nombre, furent mis en déroute.

Les Français firent plus de soixante prisonniers et rapportèrent deux enseignes.

L'Empereur félicita Bayard et lui dit : « Mon frère, votre maître est bien heureux d'avoir un tel serviteur que vous. Je voudrais pour cent mille florins de rente en avoir une douzaine de votre force.

Le bon chevalier lui répondit :

« Sire, je vous remercie des éloges que vous me donnez. Je vous assure que tant que mon maître sera votre allié, vous ne trouverez pas un meilleur serviteur que moi. »

Trois ou quatre jours après cette rencontre, Bayard fut averti qu'un certain capitaine Scanderberg tenait garnison dans un château voisin, appelé Bassan, et que presque journellement, lui et les Albanais qu'il commandait, attaquaient les convois qui venaient au camp.

Sachant qu'ils n'étaient pas plus de deux cents chevaux, le bon chevalier voulut aller les déloger. Il prit avec lui trente hommes d'armes, tous gens d'élite, et, accompagné en outre de huit ou dix gentilshommes, il prit le chemin de Bassan. A une portée de canon environ de la place, il y avait un pont à l'entrée duquel Bayard posta six hommes d'armes et une douzaine d'autres cachés ; quant à lui, il gagna la plaine avec ses gens et envoya son guidon, le bâtard de Fay, avec une vingtaine d'archers, attaquer l'ennemi. Les Vénitiens, en voyant cette petite troupe qu'ils ne croyaient pas appuyée,

lui coururent sus. Fay alors feignit de prendre la fuite, attirant Scanderberg vers la troupe de Bayard. A peine l'ennemi fut-il à portée que les Français, cachés jusque-là, se montrèrent, et du premier choc en portèrent quinze par terre. Les Albanais alors tournèrent bride, convaincus que le chemin était libre devant eux; mais au pont ils trouvèrent nos hommes qui les attendaient. Alors ils perdirent la tête et s'enfuirent dans toutes les directions. Leur déroute fut complète; soixante d'entre eux furent pris avec trente arbalétriers et deux capitaines, Scanderberg et Reynold Contarin.

Bayard, voulant s'emparer du château, se les fit amener tous deux et les menaça de leur faire trancher la tête s'ils ne lui faisaient ouvrir les portes de Bassan. Scanderberg, effrayé, alla prévenir son neveu qui commandait en son absence du sort qui lui était réservé, et celui-ci livra la place. Les Français entrèrent alors en vainqueurs dans le château, où ils trouvèrent plus de cinq cents bœufs et vaches, sans compter un butin considérable qui fut partagé entre eux.

Le siége de Padoue continuait toujours; la brèche était faite. L'Empereur écrivit à La Palisse pour lui donner l'ordre de mener les Français à l'assaut avec des piétons qu'il devait lui envoyer pour le soutenir. La Palisse trouva mauvais qu'on eût décidé cela sans l'avoir d'abord consulté, mais cependant il

crut devoir assembler les capitaines et leur communiqua le message de l'Empereur.

Humbécourt déclara, au nom de tous, qu'ils étaient prêts à marcher; mais Bayard garda le silence, et La Palisse l'ayant remarqué, lui dit :

« Et vous, l'*Hercule français*, qu'en dites-vous?... il faut répondre à l'Empereur. »

Le bon chevalier, qui aimait à plaisanter, répondit gaîment :

« Si nous en voulons croire monseigneur de Humbécourt, nous n'avons qu'à aller droit à la brèche. Mais comme c'est un passe-temps assez fâcheux pour les hommes d'armes que d'aller à pied, je m'en excuserais volontiers. Toutefois, puisqu'il faut que j'en dise mon avis, je le ferai. L'Empereur vous invite dans sa lettre à mettre les gentilshommes à pied pour donner l'assaut avec ses lansquenets. Pour moi, je n'ai guère de biens en ce monde, mais je suis gentilhomme. Vous tous, messeigneurs, vous êtes gros seigneurs et de grandes maisons, ainsi que beaucoup de nos gens d'armes. L'empereur pense-t-il qu'il soit raisonnable de mettre tant de noblesse en péril et de la hasarder avec des piétons dont l'un est cordonnier, l'autre maréchal, l'autre boulanger et gens mécaniques (de métiers), qui ne tiennent pas à leur honneur autant que les gentilshommes?... Mon avis est que vous répondiez à l'Empereur que vous avez assemblé vos capitaines, suivant son désir, et que tous sont très-décidés à exécuter ses ordres, selon la charge que le roi leur maître leur en a donnée. Mais que leur dit maître n'a point de gens en

ses ordonnances qui ne soient gentilshommes, et que ce serait en faire peu d'estime que de vouloir les mêler aux gens de pied qui sont de petite condition. Mais qu'il a un grand nombre de comtes, seigneurs et gentilshommes d'Allemagne, et que s'il veut les mettre à pied avec les gendarmes de France, ceux-ci leur montreront volontiers le chemin. Quant aux lansquenets, ils pourront suivre, s'ils trouvent qu'il y fait bon. »

L'Empereur, informé du résultat de cette délibération, fit assembler ses gens ; mais tous déclarèrent qu'ils n'étaient pas faits pour combattre à pied, mais bien à cheval.

Dès lors l'idée de donner l'assaut fut abandonnée, et Maximilien, découragé, quitta le camp de nuit en donnant des ordres pour qu'on levât le siége.

Il fallut alors opérer la retraite, qui se fit en bon ordre grâce aux Français, qui restèrent à l'arrière-garde et empêchèrent l'armée d'être inquiétée.

Les troupes gagnèrent Vicence, et La Palisse les ramena dans le duché de Milan vers la Toussaint.

Quant au bon chevalier, il resta quelque temps encore en garnison à Vérone avec deux cents hommes seulement. Pendant son séjour dans cette ville, la garnison vénitienne, qui occupait Lignano, non loin

de là, et qui, d'ailleurs, était considérable, fit plusieurs excursions dans les environs de nos cantonnements. On était alors en hiver. Tous les jours, l'ennemi enlevait quelques têtes de bétail ou quelques fourrageurs appartenant aux nôtres, et presque journellement aussi Jean-Paul Manfron, leur capitaine, venait braver les Français jusque devant les portes de Vérone.

Bayard résolut de lui donner une leçon et de lui faire un jour escorte de telle façon qu'il n'y revînt plus. Malheureusement Manfron fut averti des intentions de son adversaire par un de ses espions.

Un jeudi matin, nos fourrageurs sortirent de Vérone, conduits par Pierrepont, le lieutenant de Bayard. Le bon chevalier, accompagné de cent hommes d'armes, s'était jeté dans un village appelé Saint-Martin, situé sur la grande route à six milles de la ville.

L'ennemi marcha sur les fourrageurs avec cinq cents chevaux, et, non content de déployer cette force déjà suffisamment imposante, Manfron, qui ne voulait rien laisser au hasard, avait embusqué près de là, dans un palais, cinq ou six cents piétons, auxquels il avait fait la leçon.

Bayard, en voyant la première troupe, lui courut sus. L'ennemi fit d'abord mine de résister; puis, paraissant céder à l'élan des nôtres, il se rabattit sur son embuscade qu'il dépassa rapidement pour faire front quelques cents mètres plus loin. Les gens de pied sortirent alors de leur cachette, et les Français se trouvèrent entre deux feux, assaillis par devant

Cette même nuit, tandis que Bayard soupait à Saint-Martin, un de ses espions revint de Saint-Boniface. Interrogé par le bon chevalier sur ce qu'il s'y passait, il répondit que les ennemis y étaient en grand nombre et que le bruit courait parmi eux que Vérone ne tarderait pas à être en leur pouvoir, parce qu'ils avaient des intelligences dans la place. Au moment où il allait partir, ajouta-t-il, était survenu le capitaine Monfron, disant qu'il avait trouvé des diables et non des hommes. Enfin il apprit à Bayard qu'à quatre ou cinq milles de là, il était passé par un village où il avait vu grand nombre de leurs gens de pied qui paraissaient bien las et bien fatigués.

Le bon chevalier fit aussitôt panser les chevaux et donna l'ordre à ses gens de prendre un peu de repos. Vers trois heures du matin il était en selle; la lune éclairait la campagne, il partit avec ses hommes et vint surprendre en leur village les gens de pied qui dormaient *comme des pourceaux* sans avoir même pris la peine de poser des sentinelles.

Les Français les réveillèrent au cri de : *France! France!* frappant à tour de bras tous ces malheureux à moitié endormis et les assommant à mesure qu'ils sortaient des maisons. « Il n'en demeura que trois en vie, au dire du loyal serviteur, dont l'un fut le capitaine et deux autres gentilshommes qui étaient frères. »

Le lendemain Bayard rentra dans Vérone.

foulaient vigoureusement avant de reprendre leur marche.

Dans cette rencontre, les Vénitiens perdirent une cinquantaine de piétons et sept ou huit cavaliers, tandis que les nôtres s'en tirèrent sans avoir perdu un seul homme.

Dans un de ces retours offensifs que les nôtres faisaient de distance en distance pour tenir l'ennemi en respect, Bayard eut un second cheval tué sous lui. Seulement cette fois, sentant la bête chanceler, il quitta les étriers et se jeta à pied dans la mêlée. Là l'épée au poing, il fit des merveilles, mais bientôt il fut environné de toute part et certes il eût été tué, ou tout au moins pris, si le bâtard du Fay, son guidon, n'avait pas fait une charge vigoureuse avec les archers qu'il commandait, qu'il pénétra jusqu'au cœur même de la troupe vénitienne où se trouvait Bayard. Cette fois encore, le héros leur échappa.

La nuit approchait, le bon chevalier donna l'ordre de ne plus charger et ramena ses hommes en bon ordre jusqu'à Saint-Martin, d'où ils étaient partis le matin.

Le capitaine Monfron les voyant en sûreté fit alors sonner la retraite et donna l'ordre à ses gens de revenir sur Saint Boniface Les Vénitiens se replièrent en effet, mais en passant dans un village à cinq milles de Saint-Boniface, les gens de pied, harrassés de fatigue après un combat qui n'avait pas duré moins de cinq heures, refusèrent d'aller plus loin, malgré l'avis de leur chef. Monfron les laissa donc là et continua sa route avec ses cavaliers.

au lit. Interrogé immédiatement, Vicentin se défendit mal et plusieurs fois même on releva des contradictions flagrantes dans son récit. Alors on lui mit les deux pouces au feu : « On apporta des grésillons (charbons), esquels on lui mit les deux poulces, pour le veoir parler d'autre sorte. »

Bayard lui promit, *foi de vrai gentilhomme*, qu'il ne lui serait fait aucun mal s'il disait la vérité, mais il lui déclara en même temps que s'il mentait en un seul point, il le ferait pendre et étrangler dès l'aurore.

Comprenant alors qu'il était perdu, Vicentin avoua tout ; il déclara notamment que messire Baptiste Voltega devait livrer quelque nuit une des portes de la ville au provédideur messire André Gritti. Il apprit également que la chevauchée de Manfron, annoncée pour le lendemain, cachait une embuscade, et que deux cents hommes d'armes et deux mille hommes de pied devaient être cachés à Isole pour surprendre les Français.

Bayard, ainsi prévenu, fit avertir le prince d'Anhalt de ce qui se passait, lui faisant savoir en même temps qu'il comptait aller surprendre l'ennemi. Celui-ci donna des ordres pour que l'expédition projetée fut fortement accompagnée.

Le bon chevalier envoya Sucre un peu avant le jour se mettre en embuscade avec ses lansquenets à Servode, petit village à deux lieues d'Isole. Quant à lui, il se dirigea directement sur ce point.

L'ennemi, en voyant sa troupe, sortit au devant d'elle et le bâtard du Fay qui s'était avancé assez loin

fit mine de se retirer vers Vérone pour se mettre à couvert de l'attaque d'une compagnie qui paraissait bien supérieure à la sienne. Il recula ainsi jusqu'à Servode et quand les Vénitiens arrivèrent auprès des maisons du village, les lansquenets se montrèrent tout à coup et Bayard et sa troupe chargèrent en même temps, « et donnèrent dedans les Vénitiens, qui se montrèrent gens de bien. Toutefois il en fut beaucoup portés par terre. Leurs gens ne pouvaient fuir, car ils étaient trop loin du salut. »

Manfron fit son devoir, mais voyant que la partie était par trop inégale et qu'il serait infailliblement pris ou tué, il s'enfuit au galop du côté de Saint-Boniface. Les Vénitiens perdirent environ deux mille hommes de pied et vingt-cinq hommes d'armes, sans compter une soixantaine de prisonniers qui furent emmenés à Vérone.

Vers le commencement de l'année 1510, Louis XII envoya Gaston de Foix en Italie.

Ce Gaston de Foix, duc de Nemours, était fils de Jean de Foix, vicomte de Narbonne, et de Marie d'Orléans, sœur du roi. Il ne faut pas confondre ce personnage avec Louis d'Armagnac, duc de Nemours, que nous avons vu périr à Cérignoles le 28 avril 1503. Gaston de Foix avait obtenu de Louis XII, en 1505, le duché de Nemours, qui avait fait retour à la couronne.

Il partit avec Louis d'Ars. Ce capitaine et lui avaient une affection toute particulière pour Bayard et lui firent grande fête en le retrouvant.

« Soffrey Alleman de Molard, cousin de Bayard, arriva, dit M. Terrebasse, quelque temps après avec la bande de dix mille gens de pied dauphinois que Louis XII, jaloux d'affranchir son royaume du tribut onéreux qu'il payait aux Suisses, avait confié à l'expérience de cet habile capitaine. L'infanterie française n'avait été jusque-là composée que de rustres et de gens de sac et de corde, rassemblés au commencement et licenciés à la fin de chaque campagne. La bande du capitaine Molard (c'était le nom qu'on donnait alors aux compagnies de gens de pied) fut le premier corps national payé et entretenu sous les drapeaux, en paix comme en guerre. Louis s'appliquait à relever le service de l'infanterie, dont les Suisses avaient fait connaître la supériorité dans les guerres d'Italie, et que, par un ancien préjugé, la noblesse française regardait encore comme au-dessous d'elle. »

Jules II s'était réconcilié avec les Vénitiens; il avait fait alliance avec eux pour délivrer l'Italie des étrangers et s'était assuré, dans ce but, le concours des Suisses.

Louis XII et Maximilien, de leur côté, s'unirent pour résister à cette ligue nouvelle.

L'armée franco-impériale marcha sur Vicence; mais elle n'eut pas la peine de s'en emparer, car la ville se rendit dès qu'elle parut. Quand on y pénétra, elle était vide; les habitants l'avaient abandonnée

en emportant tous leurs biens, et les vainqueurs ne trouvèrent plus guère que des maisons et des murailles.

Non loin de là, il y avait un village nommé Longare, près duquel était une grotte profonde, connue sous le nom de *Grotte de Longaro* ou de Macano. Dans cette grotte, les Vénitiens avaient entassé leurs trésors, leurs meubles, tout ce qu'ils avaient enfin, et eux-mêmes s'y étaient réfugiés pour se mettre à l'abri des mauvais traitements qu'ils redoutaient de la part d'un ennemi victorieux.

Les aventuriers qui accompagnaient l'armée, ayant eu connaissance de la retraite choisie par les habitants de Vicence pour y cacher leurs biens, accoururent aussitôt et voulurent piller ce riche butin. L'entrée de la grotte était étroite ; on ne pouvait y passer plus d'un de front, et force leur fut par conséquent de renoncer à l'aventure. Furieux de ne pouvoir mener à bonne fin leur projet, ils mirent à l'entrée des monceaux de bois, des branchages, de la paille et du foin ; puis, quand le passage fut entièrement obstrué de la sorte, ils mirent le feu à tout cet amas de matières inflammables et enfumèrent les malheureux fugitifs qui se croyaient en sûreté. Qrand le feu s'éteignit faute d'aliments, presque tous les Vicentins étaient morts, et les brigands recueillirent un immense butin.

Un cri d'indignation s'éleva dans l'armée française quand on apprit la nouvelle de cette barbare exécution. Le grand-maître et tous les capitaines se récrièrent, mais nul ne prit la chose plus à cœur que

Bayard, « qui, dit le loyal serviteur, tout un long jour mit peine de trouver ceux qui en avaient été cause, desquels il en prit deux, dont l'un n'avait pas d'oreilles (à cette époque, on coupait l'oreille à tout individu convaincu de vol) et l'autre n'en avait qu'une. Il fit si bonne inquisition de leur vie, que par le prévost du camp, furent menés devant cette grotte et par son bourreau pendus et estranglés et y voulut être présent le bon chevalier. »

Bientôt l'armée quitta Longare et gagna Montrelles que les Vénitiens occupaient depuis peu. On prit la ville ainsi que Montsélice, et nos troupes allaient marcher sur Padoue quand arriva la nouvelle que Jules II, après avoir excommunié Alphonse d'Est, duc de Ferrare, avait déclaré les États de ce prince réunis au domaine de Saint-Pierre. Alphonse d'Est était l'allié de Louis XII, et le grand-maître envoya immédiatement à son secours trois ou quatre mille hommes de pied français et huit cents Suisses. Montoison, de Fontrailles, du Lude et Bayard firent partie de cette expédition. Quant au reste des troupes, elles revinrent à Milan.

Le pape alors excommunia le roi de France et vint avec une armée jusqu'au village de Saint-Félix entre la Concorde et Mirandole, à douze milles de cette dernière place.

Puis, avant d'aller plus loin, il fit sommer la com-

tesse de Mirandole d'avoir à lui remettre la ville dont elle était suzeraine. La dame, ***qui était toute française***, n'y voulut pas consentir et s'adressa au roi de France pour obtenir aide et protection dans le péril où elle se trouvait.

On lui envoya deux canonniers et cent compagnons, parmi lesquels étaient deux jeunes gentilshommes, l'un de Dauphiné, appelé Monchenu, neveu du seigneur Montoison, et l'autre, neveu du seigneur de Lude, qu'on appelait Chantemerle, du pays de Beauce.

Bayard, qui s'intéressait à eux, leur donna des conseils et les accompagna jusqu'à la ville, ce qui lui permit de reconnaître le terrain.

Peu de temps après, ayant appris par ses espions que le pape allait venir en personne devant Mirandole, il forma le projet de l'enlever.

Jules II devait en effet partir de Saint-Félix et parcourir un espace de six milles pour arriver devant la place qu'il voulait conquérir. Bayard dressa son plan sur cette donnée, et alla s'installer avec cent hommes d'armes à deux milles de Saint-Félix, dans un endroit où il y avait plusieurs palais abandonnés.

L'affaire avait été conduite si secrètement que l'ennemi ne soupçonnait même pas la présence des Français dans un lieu si voisin. Le pape se leva de bonne heure, et l'on se mit en route. Bayard envoya ses gens charger la troupe qu'il vit sortant de Saint-Félix, pensant que ce devait être l'escorte du Saint-Père. Les ennemis surpris lâchèrent pied tout aussitôt et s'enfuirent en criant : *Alarme!* Les Français

les poursuivirent, et le pape eût été certainement pris si, au moment où il allait se mettre en route, il n'était tombé « la plus âpre et véhémente neige qu'on eût vu depuis cent ans : mais c'était par telle impétuosité qu'on ne se voyait pas l'un l'autre. » Il en était résulté un retard inattendu, et ce qu'on avait pris pour l'escorte n'était qu'une sorte d'avant-garde. Jules II partait comme ses gens revinrent l'épée dans les reins. L'alarme fut si chaude et la poursuite si vive, que le pape dut aider lui-même à relever le pont-levis.

Le but de l'expédition était manqué, mais elle n'avait pourtant pas été sans résultat. Bayard ramena un grand nombre de prisonniers et beaucoup de mules. Il eût même aisément enlevé le château, s'il avait eu de l'artillerie avec lui.

Averti par cette expérience, le pape fit venir de nouveaux renforts et marcha sur Mirandole qu'il assiégea pendant trois semaines. Au bout de ce temps, la ville fut prise (1511), parce que la neige qui était tombée sans discontinuer pendant six jours et six nuits avait comblé les fossés, et que la gelée, étant survenue brusquement, des troupes purent s'avancer de pied ferme jusqu'aux murs mêmes de la place.

La neige était tombée en telle abondance que, dans le camp des assiégeants, elle s'élevait à hauteur d'homme.

Le pape voulut ensuite faire enlever une place nommée la Bastide, située à vingt milles de Ferrare.

Il y envoya deux capitaines espagnols et deux cents hommes d'armes, avec cinq cents chevaux légers et cinq ou six mille piétons.

Le commandant de la Bastide, se voyant investi, et persuadé d'ailleurs qu'il ne pourrait pas tenir plus de vingt-quatre heures, fit demander du secours au duc de Ferrare.

Bayard se promenait devant une des portes de la ville, quand arriva le messager du commandant qui lui conta l'affaire, disant que la ville serait prise au premier jour.

« Comment, mon ami, la place est-elle si mauvaise? demanda le bon chevalier.

« Non, répondit le messager, mais il n'y a que vingt-cinq hommes dedans, et c'est trop peu pour la défendre. »

Bayard alors le mena vers le duc qui, en apprenant la nouvelle, s'écria :

« Si perds la Bastide, je n'ai plus qu'à abandonner Ferrare. »

Le malheureux prince était navré, ne voyant aucun moyen de sortir d'affaire. La distance, la difficulté des chemins, la facilité pour l'ennemi de garder un passage resserré où les soldats ne pouvaient passer qu'un de front, tout semblait s'opposer à ce que la ville put être secourue en temps opportun.

A cela Bayard répondit :

« Monseigneur, quand il est question de peu de chose, la fortune est aisée à passer : mais quand il va de sa destruction, on doit pourvoir par tous les moyens qu'il est possible. Les ennemis sont devant la Bastide et croient être bien assurés du succès parce que l'armée du pape est près d'ici. Ils pensent que nous n'oserions quitter cette ville pour leur faire lever le siége. Mais j'ai pensé une chose qu'il serait fort aisé d'exécuter... »

Il proposa alors de prendre deux mille piétons et les huit cents Suisses du capitaine Jacob et de les emmener de nuit par bateau jusqu'au passage difficile qui préoccupaient tant le duc de Ferrare. Cette troupe, si elle y arrivait la première, devait s'en emparer, tandis que les gendarmes de Ferrare chevaucheraient toute la nuit par la route de terre. Au point du jour, cavaliers et fantassins se rejoindraient ainsi au moment où l'ennemi ne pouvait encore soupçonner l'entreprise. Du lieu fixé à la Bastide, il n'y avait pas plus de trois milles et par conséquent cet espace pouvait être franchi assez rapidement pour que l'ennemi put être attaqué avant même d'avoir pu se reconnaître et se mettre en ordre.

Ce plan fut exécuté de point en point. Les troupes arrivèrent de grand matin au passage et mirent près d'une heure à le franchir. Le duc n'entendant pas le bruit de l'artillerie, crut d'abord qu'il arrivait trop tard et que la ville avait capitulé. Il se désolait déjà, quand brusquement on entendit trois coups de canon tirés coup sur coup.

Alors Bayard envoya le bâtard du Fay, son guidon

et Pierrepont, son lieutenant, attaquer l'ennemi par le côté, pendant que lui-même avec les Suisses du capitaine Jacob et le reste des troupes marchaient droit sur les papalins. Ainsi divisés en deux bandes, la première devait attirer de son côté tout l'effort des assiégeants, et la seconde, arrivant après coup dans une direction opposée, devait les prendre à revers et porter le trouble dans leurs rangs.

Du Fay donna le premier et les ennemis le repoussèrent d'abord, mais Pierrepont survint et les refoula à son tour. A ce moment les Suisses entrèrent en ligne, mais eux aussi reculèrent et il est probable qu'ils auraient été rompus si les gendarmes n'avaient pas donné pour les soutenirs. Enfin, au moment où l'action était la plus chaude, arrivèrent le duc de Ferrare, du Lude, Montoison, Fontrailles et Bayard avec leurs gens de cheval et deux mille fantassins. Leur intervention décida du sort de la journée. L'ennemi fut complétement défait et perdit quatre à cinq mille fantassins et soixante hommes d'armes, sans compter plus de trois cents chevaux, les bagages et toute l'artillerie qui tombèrent aux mains des partisans du duc de Ferrare.

Le pape fut exaspéré de la défaite des siens devant la Bastide ; il voulait assiéger Ferrare, mais on l'en dissuada. Il résolut alors d'avoir par la ruse ce qu'il ne pouvait avoir par la force et fit son possible pour gagner du monde à sa cause dans la place. Mais on pendit cinq ou six de ses émissaires. Jules II, à bout d'expédients, chercha à détacher le duc de Ferrare du parti des Français. Il ne lui demandait qu'une

chose, c'était de leur déclarer qu'il n'avait plus besoin de leurs services et qu'ils pouvaient se retirer. Son intention était de les surprendre ensuite pendant leur retraite et de les exterminer.

Le duc reçut l'envoyé du pape, l'écouta patiemment, puis voyant à quel homme il avait affaire, il lui proposa de trahir la cause de son maître et de servir la sienne, lui offrant deux mille ducats s'il voulait assassiner le souverain pontife. L'émissaire accepta et le duc fit part de son projet à Bayard. Celui-ci se récria :

« Hé ! monseigneur, lui dit-il, je ne croirai jamais qu'un si gentil prince comme vous êtes, consentit à une si grande trahison : de vrai, je vous jure mon âme, qu'avant la nuit j'en instruirai le pape.

« Comment, dit le duc, il en a bien autant voulu faire de vous et de moi! et vous savez que nous avons déjà fait pendre sept ou huit espions.

« Il ne m'importe, reprit le bon chevalier; le faire mourir d'une telle sorte, jamais je n'y consentirai. »

Le duc haussa les épaules et dit en crachant contre terre : « Monseigneur de Bayard, je voudrais avoir tué tous mes ennemis en faisant ainsi. Mais puisque vous ne le trouvez pas bon, vous et moi nous en repentirons. »

Bayard alors demanda que le duc lui livra l'espion qui s'était chargé de cette vilaine besogne pour le faire pendre, mais le duc qui avait promis la vie sauve à cet homme ne put y consentir et le renvoya tout aussitôt.

Le pape, voyant son entreprise manquée, se retira sur Bologne avec son armée.

Chaumont étant mort, Longueville avait d'abord été nommé lieutenant général, mais il n'avait pas tardé à céder ce poste au duc de Nemours, Gaston de Foix.

L'armée du pape avait alors dû abandonner le duché de Ferrare, repoussée par nos troupes et dans une rencontre non loin de Bologne, elle avait été complétement défaite par les nôtres. Le bon chevalier, qui menait les coureurs, se signala dans cette journée de telle façon que Trivulce en soupant, dit en parlant de lui, qu'après Dieu, le seigneur de Bayard devait avoir l'honneur de la victoire.

A ce moment, l'Empereur sollicita de nouveau l'aide de la France contre les Vénitiens qui s'étaient emparés du Tyrol. Le roi de France lui envoya La Palisse avec douze cents hommes d'armes et huit cents fantassins. Bayard prit part à cette expédition qui ne réussit pas. « Faute des choses nécessaires, dit M. de Bonnechose dans son *Histoire de Bayard*, l'expédition fut malheureuse : les équipages, les con-

vois, les vivres promis par l'Empereur ne vinrent pas, et l'armée de La Palisse attendait sur la Piave. Jamais pauvres gens de guerre n'eurent tant de mal; ils furent même six jours sans manger de pain ni boire de vin. Pour se dédommager, les Grisons, à la solde de la France, mangèrent force raisin. La dyssenterie les emporta : de deux mille cinq cents qu'ils étaient à leur départ, deux seulement, le capitaine et l'enseigne rentrèrent dans leur pays. »

Bayard avec Fontrailles et les siens enleva aux Vénitiens Gradisque et Gorice sur les confins de l'Esclavonie, puis ils rejoignirent le camp de La Palisse.

Vers Noël (1511), on apprit l'arrivée d'une bande considérable de Suisses. Le duc de Nemours marcha à leur rencontre, mais les forces dont il disposait étaient insuffisantes parce que la plus grande partie de ses troupes était répartie dans les garnisons, à Vérone, à Bologne et dans d'autres villes. Presque chaque jour on se battait, mais ce n'étaient là que des escarmouches sans conséquence et les Français durent bientôt se replier sur Milan.

Les Suisses à leur tour manquant de vivres se retirèrent également.

A ce moment (1512), le duc de Nemours, ayant appris que le roi d'Espagne marchait sur Bologne, s'achemina lui-même vers cette ville.

En passant par un petit bourg nommé Carpi, Nemours s'arrêta chez le seigneur Albert Pic, comte de

Carpi, cousin de Jean François Pic de la Mirandole. Là, se trouvait un astrologue qui leur prédit une foule de choses curieuses. Bayard qui assistait à cette scène riait des propos du magicien; alors Gaston de Foix lui dit en souriant :

« Monseigneur de Bayard, mon ami, je vous prie, demandez un peu à notre maître que ce sera de vous.

« Je n'ai pas besoin de le demander, répondit le bon chevalier, car je suis assuré que ce ne sera jamais grand chose. Mais puisqu'il vous plaît, je le veux bien. »

Et alors il se mit à dire à l'astrologue :

« Monseigneur notre maître, je vous prie, dites-moi si je serai une fois grand riche homme. »

Le devin répondit :

« Tu seras riche d'honneur et de vertu, autant que capitaine fut jamais en France; mais des biens de fortune, tu n'en auras guère, aussi ne les cherches-tu pas. Et si tu veux bien aviser que tu serviras un autre roi de France après celui-ci qui règne, et que tu sers, lequel t'aimera et t'estimera beaucoup, mais les envieux l'empêcheront qu'il ne te fera jamais de grands biens, ni ne te mettra pas aux honneurs que tu auras mérités. Toutefois crois que la faute ne procédera pas de lui.

« Et de cette bataille qui doit être si cruelle, en échapperai-je?

« Oui, dit-il, mais tu mourras en guerre dedans douze ans pour le plus tard, et tu seras tué d'artillerie. Car autrement tu n'y pourrais finir tes jours, parce que tu es trop aimé de ceux qui sont sous ta

charge, qui aimeraient mieux mourir que te laisser en péril. »

Cette anecdote est racontée tout au long dans le loyal serviteur. La réponse de l'astrologue résume en effet toute la fin de la carrière de Bayard, très-aimé de François Ier mais oublié par ce prince et mourant d'un coup d'arquebuse douze ans après à la retraite de Biagrasso.

Les confédérés étaient devant Bologne depuis un mois à peu près, quand Nemours, à la suite d'une marche forcée faite de nuit pour tromper leur vigilance, se jeta dans la ville.

L'ennemi effrayé se replia sur Imola.

Les Vénitiens auraient voulu reprendre Brescia; mais pensant que l'assaut serait chose mal aisée, ils cherchèrent à se ménager des intelligences dans la place. On pendit plusieurs de leurs émissaires. Mais à la fin la ville fut prise par trahison, le 4 février 1512 par André Gritti.

Les Français furent massacrés et le comte du Lude, qui tenait la ville, dut se réfugier dans le château que les Vénitiens attaquèrent aussitôt.

Du Lude fit avertir le duc de Nemours de sa situation. Celui-ci venait de faire lever le siége de Bologne, il accourut,

André Gritti, maître de Brescia, de son côté avait écrit à Venise pour avoir des renforts. La seigneurie lui envoya Baillon, capitaine général avec quatre cents hommes d'armes et quatre mille piétons; ce-

lui-ci marcha jour et nuit pour devancer son adversaire.

Le duc de Nemours se hâtait aussi. Il arriva près d'un château appelé Valègre qui tenait pour le roi de France et que Baillon croyait enlever facilement en passant. Nemours ayant appris que le capitaine général était arrêté là, fit ce jour-là, en plein hiver, plus de trente milles de pays, de telle sorte qu'il dépassa Baillon et qu'il put l'attendre en un passage où le Vénitien ne se doutait guère qu'il allait trouver la route barrée.

Bayard, comme toujours, était avec l'avant-garde; toute la nuit il avait eu la fièvre et n'était point armé mais chevauchait vêtu d'une simple robe de velours noir. Quand il vit qu'on allait se battre, il s'arma comme il put, changea de cheval et marcha droit à l'ennemi. L'avant-garde qu'il commandait était à une grande distance du corps de bataille, mais cela ne l'inquiétait guère et il chargea comme s'il avait dû être immédiatement soutenu. La lutte dura plus d'un quart d'heure avant que les nôtres pussent rejoindre. Quand Baillon vit venir le gros des Français, il tourna bride; on le poursuivit fort loin sans pouvoir le prendre. Il perdit dans cette rencontre, son infanterie, son artillerie et la plus grande partie de ses cavaliers. « Ce fut, dit le loyal serviteur, une gorgiase affaire et profitable aux Français. » Le principal résultat de la journée fut d'empêcher la prise du château de Brescia.

Le duc de Nemours fut ravi de cette aventure tout en regrettant de ne pas s'y être trouvé. Le surlen-

demain, il était devant la ville de Brescia, quelques jours seulement après son départ de Bologne.

Le duc de Nemours tint conseil au château.

Dans la ville, il y avait huit mille hommes de guerre et douze ou quinze mille bourgeois ou paysans du pays environnant. Toute l'armée du roi ne comptait pas douze mille combattants.

Il fut décidé qu'on donnerait l'assaut le lendemain sur les huit heures du matin; de Molard devait attaquer d'abord avec ses gens de pied.

Bayard objecta qu'il était à craindre que l'ennemi, opposant ses meilleures troupes au premier choc, les fantassins ne lâchassent pied, ce qui amènerait infailliblement du désordre. Il vallait donc mieux, suivant lui, faire soutenir le seigneur de Molard par cent ou cinquante hommes d'armes.

« Vous dites vrai, lui dit le duc de Nemours, monseigneur de Bayard, mais quel est le capitaine qui voudra se mettre à la merci de leurs arquebuses?

« Ce sera moi, s'il vous plaît, répondit le bon chevalier, et croyez que la compagnie dont j'ai la charge fera aujourd'hui de l'honneur au roy et à vous. »

Le plan de Bayard fut exécuté; Molard marchait devant, flanqué sur les ailes par les gendarmes de la compagnie du bon chevalier; c'était là une troupe d'élite, car elle se composait de gentilshommes qui presque tous avaient été capitaines déjà et qui aimaient mieux être sous ses ordres que de commander sans lui.

Cette troupe atteignit bientôt un premier rempart. Les Français criaient *France! France!* Ceux de la

compagnie du bon chevalier criaient : *Bayard! Bayard!* et l'ennemi leur répondait : *Saint-Marc!*

Au premier choc, les Vénitiens reculèrent un peu, et Bayard s'écria : « Dedans, dedans compagnons, ils sont nôtres ; marchez ! tout est défait. »

Lui-même leur montrant le chemin, passa le premier et derrière lui, un millier d'hommes se rua dans l'intérieur.

Bayard reçut alors un coup de pique dans le haut de la cuisse, qui entra si avant que le bout se rompit et que le fer et un bout de la hampe entrèrent dans la blessure. Il se crut mort et dit à Molard :

« Compagnon, faites marcher vos gens, la ville est gagnée ; quant à moi je ne saurais aller plus loin car je suis mort. »

Deux écuyers l'emportèrent hors de la mêlée.

La ville fut prise. On estime à vingt mille hommes le chiffre de leurs pertes, tandis que les Français n'eurent pas plus de cinquante hommes hors de combat. Le pillage rapporta près de trois millions d'écus et André Gritti fut fait prisonnier.

Cette prise, dit le loyal serviteur, fut la perte des Français en Italie, car ils avaient tant gagné que la plupart s'en retournèrent laissant la guerre.

Quant à Bayard, les deux écuyers qui l'avaient emporté demandèrent une porte et l'ayant placé dessus le transportèrent dans une maison de belle apparence. Le maître du logis avait abandonné sa demeure et sa femme et ses deux filles étaient seules restées en ville. Le bon chevalier fit mettre deux soldats à la porte et défendit qu'on laissa entrer per-

sonne. La dame l'étant venu voir, lui demanda de l'épargner, elle et ses deux filles, le suppliant d'empêcher qu'il leur arrivât aucun mal. Il leur promit sa protection et tint parole.

Le duc de Nemours resta dans la ville tout une semaine et chaque jour il vint visiter Bayard, s'inquiétant de son état, cherchant à le distraire et lui parlant de l'avenir pour lui faire oublier le présent.

« Monseigneur de Bayard, mon ami, lui dit-il un jour, pensez de vous guérir, car je sais bien qu'il faudra que nous donnions une bataille aux Espagnols d'ici à un mois. Et s'il en était ainsi j'aimerais mieux avoir perdu tout mon bien que d'être privé de votre présence, tant j'ai grande confiance en vous.

« Croyez, monseigneur, répondit le bon gentilhomme, que s'il devait y avoir bataille, tant pour le service du roi mon maître, que pour l'amour de vous et pour mon honneur, qui prime tout le reste, je m'y ferais plutôt porter en litière, que de n'y pas être. »

Le duc de Nemours lui donna des présents, et notamment une fois il lui envoya cinq cents écus que Bayard donna aux deux archers qui l'avaient ramené de l'assaut et qui étaient restés avec lui depuis.

Louis XII fut ravi d'apprendre la prise de Brescia. Quant au duc de Nemours, il gagna Bologne et le duc de Ferrare vint le rejoindre en route ; ce prince fut chargé de l'avant-garde avec La Palisse, et toute l'armée chemina jusqu'à Castel-Saint-Pedro à

quelque distance de la ville. Là, on rencontra les troupes du roi d'Espagne et du pape, commandées par don Raymond de Cardonne, vice-roi de Naples.

Les deux armées restèrent en présence pendant tout un mois sans en venir sérieusement aux mains.

Bayard était toujours à Brescia. Il garda le lit six semaines; mais, au bout de ce temps, grâce aux soins dont il fut entouré, il se trouva de nouveau en état de monter à cheval.

Le matin de son départ, son hôtesse vint le trouver et, se jetant à ses pieds, elle lui offrit un coffret d'acier. Bayard refusa de l'entendre avant qu'elle se fût relevée et qu'elle eût pris un siége. Alors la dame lui dit que tous ses biens et ceux des siens lui appartenaient, mais qu'elle le savait si libéral qu'elle espérait qu'il voudrait bien se contenter du présent qu'elle lui offrait. Le coffret était plein de ducats.

Le bon chevalier se prit à rire et lui demanda combien il y avait de ducats dans la boite qu'elle lui présentait. La dame eut peur qu'il ne trouvât la somme trop faible, dit qu'il n'y avait que deux mille cinq cents ducats, mais elle ajouta qu'elle en trouverait davantage s'il le fallait.

A cela, Bayard répondit :

« Par ma foi, madame, quand vous me donneriez cent mille écus, ne m'auriez pas fait tant de bien que la bonne chère que j'ai eu céans et de la bonne visitation que m'avez faite. Je vous assure que, en quelque lieu que je me trouve, vous aurez tant que

Dieu me donnera vie, un gentilhomme à votre commandement. De vos ducats, je n'en veux point, et je vous remercie ; reprenez-les. »

La dame ayant insisté pour qu'il acceptât le présent, il le prit et donna mille ducats à chacune des jeunes filles pour les remercier des attentions qu'elles avaient eues pour lui. Puis il pria la mère de vouloir bien distribuer les cinq cents écus restant aux religieuses qui avaient été pillées.

Cette scène est reproduite dans un tableau du peintre Brenet (Musée du Louvre. École française, n° 25).

Un autre tableau qui se trouve à Versailles représente le bon chevalier blessé devant Brescia.

Enfin, Bayard quitta la ville pour regagner le camp français, où il arriva le mercredi 7 avril 1512, quelques jours avant Pâques.

Nos troupes étaient devant Ravenne que Nemours voulait assiéger, espérant ainsi pouvoir les ravitailler, car elles manquaient de tout. On n'avait ni pain, ni vin, ni vivres d'aucune sorte. La situation était difficile ; bientôt elle se compliqua encore.

Au sortir de Ravenne, en avant de la porte de Forli, se trouve une plaine, traversée par deux rivières profondes qui se réunissent près de la ville. L'ensemble du paysage est monotone et froid, car les arbres qui entourent les champs cultivés cachent

la chaîne voisine des Apennins. C'est là que Gaston de Foix avait amené notre armée.

Ce capitaine de vingt-quatre ans, en un mois de temps, avait sauvé Bologne, saccagé Brescia et détruit deux armées. Voulant empêcher l'ennemi de secourir Ravenne, il venait de faire soixante lieues pendant que les Espagnols en faisaient dix.

Aussitôt arrivé, le vendredi saint, Nemours fit ouvrir la brèche et donner l'assaut ; heureusement cette première attaque ne réussit pas, car l'ennemi arrivait à son tour par Forli, et s'il eût trouvé nos troupes occupées à piller la ville, il les eût facilement culbutées.

Les deux armées étaient à une lieue l'une de l'autre ; les Français allaient être pris entre le feu de la ville et celui, plus dangereux encore, des nouveaux arrivants.

A ce moment même, Maximilien, qui depuis trois mois leurrait Louis XII d'une amitié trompeuse, écrivit au capitaine Jacob, qui commandait ses lansquenets, pour lui donner l'ordre de quitter l'armée et de ne pas combattre les Espagnols. Celui-ci communiqua la lettre à Bayard, pour lequel il avait une amitié particulière, et lui dit qu'il avait tenu cette lettre secrète, mais qu'il ne pourrait le faire longtemps et qu'il fallait par conséquent se hâter. Il était, quant à lui, tout disposé à se battre, pourvu que ce fût dans les quarante-huit heures, mais il ne répondait pas de ses hommes qui, s'ils étaient informés des ordres de l'Empereur, refuseraient certainement d'entrer en ligne.

Le samedi, sur son conseil, Nemours décida qu'on livrerait la bataille ; il engagea Bayard à faire le lendemain matin une reconnaissance pour s'assurer de la contenance de l'ennemi.

Celui-ci rassembla quelques gens au point du jour et partit à la découverte. Bientôt il aperçut une troupe de cavaliers qui accouraient en toute hâte. C'était le baron Roger de Béarn, qui, ayant voulu devancer le bon chevalier au camp des Espagnols, s'était fait mettre en déroute et revenait poursuivi par une bande ennemie. Bayard fit charger aussitôt et mit les adversaires en fuite, puis il revint au camp sans avoir perdu un seul homme. Bientôt après, la bataille commença. Elle fut livrée le dimanche de Pâques, 11 avril 1512.

L'armée passa d'abord une rivière appelée le Renco. Pendant que les lansquenets s'avançaient pour gagner l'autre rive, le duc de Nemours, Bayard, Lautrec et quelques autres allaient, au nombre de vingt chevaux, flâner le long du canal ; ils rencontrèrent une troupe de vingt ou trente gentilshommes espagnols, parmi lesquels était le capitaine Pedro de Paz. Le bon chevalier vint à lui et lui dit :

« Monseigneur, vous vous ébatez comme nous en attendant que le beau jeu commence. Je vous prie que l'on ne tire pas de coups de hacquebûtes de votre côté, et on ne vous en tirera point du nôtre. »

Le capitaine Pedro de Paz lui demanda qui il était, et il se nomma par son nom. Quand Paz apprit qu'il

avait devant lui le capitaine Bayard si renommé au royaume de Naples, il fut enchanté de l'avoir rencontré et lui dit :

« Monseigneur de Bayard, bien que je sois assuré que nous n'avons rien gagné à votre arrivée ; mais, par le contraire, j'en tiens votre camp renforcé de deux mille hommes, si suis-je bien aise de vous voir. Et plut à Dieu qu'il y eût bonne paix entre votre maître et le mien, à ce que pussions deviser quelque peu ensemble. Car tout le temps de ma vie vous ai aimé, pour votre grande prouesse. »

Pedro de Paz voyant ensuite les honneurs que l'on rendait au duc de Nemours demanda qui il était.

« C'est notre chef, répondit Bayard, le duc de Nemours, neveu de notre prince et frère à votre reine. »

A peine eût-il nommé Gaston de Foix, que le capitaine Paz et tous ceux qui étaient avec lui mirent pied à terre et vinrent saluer le jeune prince avec les plus grandes démonstrations de respect.

Pendant ce temps, les lansquenets continuaient à passer le pont sur le Renco. Mais le passage était étroit et ils avançaient lentement.

Du Molard, qui commandait les aventuriers, s'impatientant de voir cet interminable défilé, dit à ses hommes :

« Compagnons, nous sera-t-il reproché que les lansquenets sont passés du côté de l'ennemi plus tôt que nous? J'aimerais mieux, quant à moi, avoir perdu un œil. »

En disant cela, il entra tout chaussé dans le Renco.

Les siens le suivirent, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture.

Les ennemis étaient massés derrière une barricade formée de charriots réunis entre eux par des chaînes et garnis de plaques de fer avec des pointes acérées. En avant de cette barricade, ils avaient creusé un large fossé.

Don Raymond de Cordoue, vice-roi de Naples, commandait les opérations; mais en réalité, il ne faisait qu'exécuter les manœuvres que lui indiquait Pedro Navarro. Celui-ci, homme habile et tacticien consommé, avait répondu de la victoire pourvu qu'on eut la patience d'attendre les Français sans sortir des retranchements. Il avait fait coucher toute l'infanterie par terre pour donner moins de prise au feu des Français.

On commença par se canonner de part et d'autre. Ce premier engagement à distance fut surtout meurtrier pour les nôtres, qui n'étaient pas abrités comme l'ennemi. Au bout de deux heures, nous avions perdu plus de deux mille hommes, sans avoir fait un pas en avant.

A ce moment, Alègre eut une idée heureuse qui modifia la situation respective des deux armées. Il fit transporter sur la rive gauche du Renco deux batteries d'artillerie qui battirent l'avant-garde des gendarmes espagnols dont le flanc n'était pas protégé de ce côté. Les gentilshommes de l'armée de Cordoue, se voyant décimés sans pouvoir se défendre, commencèrent à murmurer; puis, voyant leurs rangs s'éclaircir de plus en plus, ils n'eurent plus la

patience d'obéir à la consigne donnée par Navarro, et franchissant leurs lignes, ils se jetèrent sur l'aile gauche de l'armée française.

Le combat se localisa bientôt sur ce point, et la mêlée fut terrible.

Du Molard et Philippe de Fribourg, colonel de la seconde bande de lansquenets, voyant que la cavalerie espagnole avait abandonné cette espèce de camp retranché où l'armée ennemie s'était tenue enfermée jusque-là, pensèrent que le moment était venu d'y aller pour en débusquer l'infanterie. Mais, au moment où ils ordonnaient une marche en avant, ils furent tous deux emportés par un même boulet de canon. Pendant ce temps, les archers gascons allèrent attaquer l'infanterie ennemie sur la gauche. Mais Navarro, en les voyant venir, fit lever ses hommes et repoussa l'attaque dirigée de ce côté.

Bientôt l'infanterie fut engagée sur toute la ligne. Le capitaine Jacob était mort en criant à ses hommes : « Messieurs, servons aujourd'hui le roi de France aussi bien qu'il nous a traités ! » Fabianus, son second avait alors pris le commandement; c'était une espèce de géant d'une force peu commune. Les charriots renversés et les chaînes rompues, on trouva derrière, une forêt de piques qui semblait impénétrable et contre laquelle venait échouer tous les efforts des lansquenets. Fabianus prit en travers sa pique de douze pieds et la posant sur les piques espagnoles, il les fit plier jusqu'à terre en appuyant la sienne dessus de toute sa force. Cinquante hommes se ruèrent par cette ouverture dans l'intérieur du

carré. On se battit corps à corps et la lutte devint une boucherie. On lit dans un récit de la bataille, cette phrase caractéristique qui peint bien l'héroïque résistance des soldats de Cordoue : « Des Espagnols s'accroupissaient, passaient entre les jambes des nôtres pour les frapper au ventre, et, renversés, criblés de coups, n'ayant plus l'usage d'aucun membre, ils se défendaient encore avec les dents. On en prit quelques-uns, on en tua le plus grand nombre, on ne fit reculer aucun. Navarro fut parmi les prisonniers. »

A ce moment la cavalerie des confédérés était en déroute, fuyant sur Forli et le combat paraissait terminé. Malheureusement tout n'était pas encore fini; un épisode funèbre allait attrister la fin de cette brillante journée. Nous laissons la parole à Brantôme qui raconte le fait en détail :

« La bataille gagnée par lui (le duc de Nemours), dit-il, là où il combattit très-vaillamment et étant tout couvert de sang et de cervelle d'un de ses gens d'armes tués près de lui, d'une canonnade, M. de Bayard, le voyant ainsi couvert de sang, vint à lui et lui demanda : — Monsieur, êtes-vous blessé? — Non, dit-il, mais j'en ai blessé bien d'autres. » — C'était bien la parole d'un homme courageux et bien aise d'avoir fait son coup comme les autres.

— « Or, Dieu soit loué, monsieur, dit M. de Bayard, vous avez gagné la bataille et demeurez aujourd'hui le plus honoré prince du monde; mais ne tirez plus avant, et rassemblez votre gendarmerie en ce lieu; qu'on ne mette pas encore au pillage surtout, car il

n'est pas temps. Le capitaine Louis d'Ars et moi, allons après ces fuyards ; et pour homme vivant, monsieur, ne départez point d'ici que le dit capitaine Louis d'Ars et moi ne vous venions quérir et vous mandions. »

« Bon conseil certes, de se rallier ainsi avec ses gens et faire là un gros contre les autres, s'ils se fussent ravisés et ralliés pour faire une nouvelle charge qui eût ôté la victoire à ceux qui l'avaient déjà entre les mains, comme cela s'est vu souvent, témoin la bataille de Dreux.

« Monsieur de Nemours, promit ainsi qu'il l'en avait prié : mais le malheur pour lui, il n'en tient rien, car voyant que deux enseignes de gens de pied espagnols se retiraient sains et saufs tout le long d'un grand canal, lesquels avaient défait quelques Gascons, et M. de Nemours demandant à un maraud d'aventurier qui s'enfuyait quels gens c'étoient : « Ah ! monsieur, ce sont les Espagnols qui nous ont défaits ! » Le pauvre prince dépité de cela commença à dire : « Qui m'aime me suive, je ne saurais souffrir cela. » Et sans regarder derrière soi qui le suivait, donne, suivi pourtant d'une vingtaine d'honnêtes hommes et charge dans un lieu si désavantageux que bonnement ne s'y pouvait remuer; car la chaussée était étroite d'un côté du canal, où l'on ne pouvait descendre, et de l'autre côté il y avait un merveilleux fossé où l'on ne pouvait passer ; si les Espagnols ayant rechargé leurs harquebuses et les piques baissées, eurent bientôt raison des nôtres et de M. de Nemours, qui combattant vaillamment eut les jar-

rets de son cheval coupés, tomba par terre où il fut blessé de tant de coups, que depuis le menton jusque au front en avait quatorze, et puis laissé mort.

« M. de Bayard, tournant de la chasse, sut sa mort, qui en cuida désespérer, par un bruit sourd parmi le camp, qui demeura si étonné que, si l'ennemi se fut rallié tant soit peu de deux cents hommes d'armes et quelques gens de pied, notre armée victorieuse était défaite. »

« Depuis que Dieu créa le ciel et la terre, dit le loyal serviteur en parlant de la journée de Ravenne, ne fut vu un plus cruel ni plus dur assaut. Le duc de Nemours y fut tué se défendant comme un lion. Il avait quatorze blessures du menton au front. »

Bayard fit admirablement son devoir. Il était partout, luttant toujours avec ardeur.

Champier raconte même que sur la fin de la bataille, le vice-roi de Naples voulut descendre de son cheval et monter sur un autre fort beau. Mais Bayard, le suivit de si près qu'il le mit en fuite et lui prit le cheval qu'il monta lui-même. C'est ce même cheval qu'il donna par la suite au duc de Lorraine. Champier ajoute qu'il a vu cet animal plus de cent fois à Nancy et déclare que c'était *le plus beau hardi cheval qu'il vit oncques.*

Bayard a raconté lui-même les principaux incidents de cette lutte épique. On lira certainement avec intérêt la lettre suivante qu'il écrivit à ce sujet à Laurens Aleman, son oncle. Nous la reproduisons ici :

« Monsieur, si très-humblement que faire puis, à votre bonne grâce me recommande.

« Monsieur, depuis que dernièrement vous ai écrit, avons eu, comme jà avez pu savoir, la bataille contre nos ennemis. Mais pour vous en avertir bien au long, la chose fut telle. C'est que notre armée vint loger auprès de cette ville de Ravenne, nos ennemis y furent aussitôt que nous, afin de donner cœur à la dite ville ; et au moyen tant d'aucunes nouvelles qui couraient chacun jour de la descente des Suisses, qu'aussi la faute de vivres qu'avions en notre camp, monsieur de Nemours se délibéra de donner la bataille, et dimanche dernier, passé une petite rivière, qui était entre nos dits ennemis et nous, si les vînmes rencontrer ; ils marchaient en très-bel ordre, et étaient plus de dix-sept cents hommes d'armes, les plus gorgias (parés) et triomphans qu'on vit jamais, et bien quatorze mille hommes de pied, aussi gentils galands qu'on saurait dire : si vinrent environ mille hommes d'armes des leurs (comme gens désespérés de ce que notre artillerie les affolait), ruer sur notre bataille, en laquelle était monsieur de Nemours en personne, sa compagnie, celle de monsieur de Lorraine, de monsieur d'Ars, et d'autres, jusque au nombre de quatre cents hommes d'armes, ou environ, qui reçurent les dits ennemis de si grand cœur, qu'on ne vit jamais mieux combattre. Entre notre avant-garde, qui était de mille hommes d'armes, et nous, il y avait de grands fossés, et aussi elle avait affaire ailleurs que nous pouvoir secourir. Si convint à la dite bataille porter

le fais des dits mille hommes, ou environ. En cet endroit, monsieur de Nemours rompit sa lance entre les deux batailles et perça un homme d'armes des leurs tout à travers, et demi brassée d'avantage. Si feurent les dits mille hommes d'armes défaits et mis en fuite, et ainsi que leur donnions la chasse, vînsmes rencontrer leurs gens de pied auprès de leur artillerie, avec cinq ou six cents hommes d'armes, qui estoient parqués, et au devant d'eux avaient des charrètes à deux roues, sur lesquelles il y avait un grand fer à deux ailes, de la longueur de deux ou trois brasses, et estoient nos gens de pied combattus main à main; leurs dits gens de pied avaient tant d'arquebutes, que quand ce vint à l'aborder, ils tuèrent quasi tous nos capitaines de gens de pied, en voie d'esbranler et tourner le dos : mais ils furent si bien secourus des gens d'armes, qu'après bien combattre, nos dits ennemis furent défaits, perdirent leur artillerie et sept ou huit cents hommes d'armes, qui leur fut tués, et la plupart de leurs capitaines, avec sept ou huit mille hommes de pied, et ne sait ou point qu'il se soit sauvé aucuns capitaines que le vice-roi; car nous avons prisonniers les seigneurs Fabrice Colonne, le cardinal de Médicis, légat du pape, Petro Navarro, le marquis de Pesquière, le marquis de Padule, le fils du prince de Melfe, dom Jean de Cardonne, le fils du marquis de Betonte, qui est blessé à mort, et d'autres dont je ne sais le nom. Ceux qui se sauvèrent furent chassez huit ou dix mille, et s'en vont par les montagnes écartées, encore dit-on que les vilains les ont mis en pièces.

« Monsieur, si le Roi a gagné la bataille, je vous jure que les pauvres gentilshommes l'ont bien perdue, car ainsi que nous donnions la chasse, monsieur de Nemours, vint trouver quelques gens de de pied qui se ralliaient, si voulut donner dedans : mais le gentil prince se trouva si mal accompagné qu'il fut tué, dont de toutes les déplaisances et deuils qui furent jamais faits, ne fut pareil qu'on a demeuré et qu'on démène encore dans notre camp : car il semble que nous ayons perdu la bataille. Bien vous promets-je, monsieur, que c'est le plus grand dommage que de prince qui mourut cent ans a, et s'il eût vécu, il eut fait des choses que oncques prince ne fit ; et peuvent bien le dire ceux qui sont de deçà, qu'ils ont perdu leur père ; et de moi, monsieur, je ne saurais vivre qu'en mélancolie, car j'ai tant perdu, que je ne le vous saurais écrire.

« Monsieur, en d'autres lieux furent tués monsieur d'Alègre et son fils, monsieur du Molar, six capitaines allemands, et le capitaine Jacob, leur colonel, le capitaine Maugiron, le baron de Grand-Mont, et plus de deux cents gentilshommes de nom et tous d'estime, sans plus de deux mille hommes de pied des nôtres, et vous assure que de cent ans le royaume de France ne recouvrera la perte que nous avons eue.

« Monsieur, hier matin fut amené le corps de feu Monsieur à Milan, avec deux cents hommes d'armes, au plus grand honneur qu'on a su aviser ; car on porte devant lui dix-huit ou vingt enseignes, les plus triomphantes qu'on vit jamais, qui ont été en

cette bataille gagnées ; il demeurera à Milan jusques à ce que le Ròi ait mandé s'il veut qu'il soit porté en France, ou non.

« Monsieur, notre armée s'en va temporisant par cette Romagne, en prenant toutes les villes pour le concile : ils ne se font pas prier d'eux rendre, au moyen de ce qu'ils ont peur d'être pillées, comme a été cette ville de Ravenne, en laquelle n'est rien demeuré, et ne bougerons de ce quartier que le Roi n'ait mandé qu'il veut que son armée fasse.

« Monsieur, touchant le frère du Poste dont m'avez écrit incontinent que l'enverrez, il n'y aura point de faute que ne le pourvoie. Puisque ceci est dépêché, je crois qu'aurons abstinence de guerres : toutefois les Suisses font quelque bruit toujours, mais quand ils sauront cette défaite, peut-être ils mettront quelque peu d'eau en leur vin. Incontinent que les choses seront un peu appaisées, je vous irai voir. Priant Dieu, monsieur, qu'il vous donne très-bonne vie et longue.

« *Ecrit au camp de Ravenne, ce* 14 *jour d'avril.*

« Votre très-humble serviteur,

« BAYARD. »

Cette lettre, citée par Expilly, est au livre 3 des *Generalia* (folio 364, 2e cote) ; elle aurait été, d'après le dire du commentateur, enregistrée en la chambre des comptes de Grenoble.

A la liste des morts cités par Bayard, liste déjà bien longue, le loyal serviteur ajoute encore un cer-

tain nombre de noms; voici le bulletin qu'il en donne :

Le duc de Nemours, le seigneur d'Alègre, le seigneur de Viverots, fils de d'Alègre; le capitaine Crote, le lieutenant du seigneur de Humbercourt; capitaine Molard, Jacob, Philippe de Friberg, Maugiron; le baron de Grandmont, Bardassan, plusieurs autres capitaines, trois mille hommes de pied, quatre-vingts hommes d'armes des ordonnances du roi, neuf archers de sa garde.

Les Espagnols de leur côté perdirent :

Vingt capitaines de gens de pied; dix mille hommes; leur capitaine général, le comte Pedro de Navarro fut fait prisonnier. Furent tués en outre : Dom Nevalda de Cardonne, don Pedro de Acunna, prince de Messine; don Diego de Quinonnes, le capitaine Alvarado, le capitaine Alonse de l'Estelle; plus de trente capitaines chefs d'enseignes, huit cents hommes d'armes.

A ces pertes il convient d'ajouter : Don Jean de Cardonne, prisonnier et mort en prison, et un grand nombre d'autres gens de marque pris pendant le combat, entre autres :

Le marquis de Bitonte, le marquis de Licite, le marquis de Padule, le marquis de Pescare, le duc de Trayete, le comte de Conche, le comte de Populo, le cardinal de Médicis, légat du pape.

Mais de toutes ces morts illustres, la plus triste fut celle de Gaston de Foix.

Ce malheureux combat, qui fut tout à la fois pour nos armes une victoire éclatante et un déplorable

désastre, Nemours, par sa mort, nous fit perdre tout le fruit de notre succès. Il devait marcher sur Rome et Rome certainement eût ouvert sans résistance ses portes au vainqueur de Ravenne; Naples n'aurait pas résisté davantage. Rien de tout cela n'était plus possible. Les aventuriers pillèrent Ravenne et l'on revint à Milan, où l'armée fut dissoute.

La lutte avait commencé vers huit heures du matin, elle ne prit fin que sur les quatre heures de l'après-midi. On comprend que dans cet espace de temps, il ait été fait, de part et d'autre, une véritable hécatombe humaine.

Une colonne fut élevée en mémoire des Français victimes de cette journée. Elle a été érigée dans la plaine de Ravenne, quarante-six ans après la bataille, par les soins du légat qui gouvernait alors la Romagne. Elle porte sur chacun de ses quatre côtés des inscriptions latines qu'on déchiffre difficilement à cause de la petite dimension des caractères.

Sur le socle, du côté de la rivière, on lit ce qui suit : « Etranger, lève les yeux, et tu sauras ce que signifie ce monument. Il te retrace le grand massacre de deux armées, française et espagnole, dont fut ensanglantée l'Emilie tout entière. »

Du côté de Ravenne : « P. Donato Cesi, évêque de Narni, référendaire du sceau apostolique, étant gouverneur de l'Emilie, après une exploration attentive de ce lieu illustré par la bataille de Ravenne, a érigé cette pierre pour que le temps n'efface pas la mémoire d'un si grand événement. »

Du côté de Forli : « Ces choses se passèrent l'avant

veille des ides d'avril, l'an de l'incarnation mil cinq cent douze, Jules II, souverain pontife, gouvernant la chrétienté. »

Du côté des champs sont deux vers latins intraduisibles à cause des jeux de mots sur la pierre *Donnée* par *Donat* et sur les combattants *Cæsos* (tués) dont *Cæsius* a voulu perpétuer la mémoire.

Quatre inscriptions sont en outre gravées dans les cartouches placés au centre de chacune des faces de la pyramide. Nous les reproduisons également.

« Passant, c'est là-bas, de l'autre côté de l'eau, que Gaston de Foix, général français, ayant établi son camp, a mis le siége devant Ravenne. Il a ouvert la brèche à coups de canon et a tenté l'assaut. » (Du côté de la rivière.)

« Repoussé par les assiégés, il a passé la rivière dans cette direction, et faisant avancer les troupes en ordre de bataille, il a combattu avec le vice-roi espagnol et avec les troupes apostoliques. » (Du côté de Ravenne.)

« O carnage épouvantable! le voilà ce champ fameux où perdirent la vie près de vingt mille hommes acharnés à se détruire. » (Du côté des champs.)

« C'est ici que la victoire étant acquise aux Français, les derniers restes des Espagnols se sont retirés après avoir mis à mort Gaston de Foix. En dernier lieu Ravenne a été prise et pillée par les vainqueurs. Adieu! » (Du côté de Forli.)

Au lendemain de la journée de Ravenne, La Palisse prit le commandement des troupes. Le pillage avait amené un grand nombre d'aventuriers à déserter avec le butin qu'ils avaient fait; les Allemands de leur côté avaient enfin obéi aux ordres de l'Empereur et quitté l'armée française; dès lors l'armée, quoique victorieuse, avait dû battre en retraite. Il ne s'agissait plus de marcher sur Rome comme le voulait Gaston de Foix, mais bien au contraire de regagner ses lignes pour se mettre à couvert. Dix-huit mille Suisses arrivaient sous la conduite du cardinal de Sion, bientôt rejoints par les Vénitiens et les papalins, ils formèrent alors une armée de trente mille hommes et donnèrent la chasse à l'armée française. La Palisse, sentant bien l'infériorité numérique de ses troupes, dut se replier devant eux. Il gagna d'abord Pavie, mais les Suisses y arrivèrent tandis qu'il y était encore et y furent introduits avant qu'il eut eu le temps de l'évacuer. D'Ars, Bayard et d'autres capitaines tinrent tête aux assaillants sur la grande place de la ville, et permirent aux autres de se reconnaître, mais enfin il fallut se replier. Bayard avec une poignée d'hommes (30) retint toute l'armée ennemie à la tête d'un pont pendant plus de deux heures. Il eut deux chevaux tués sous lui et fut enfin blessé d'un coup de fauconneau ; mais malgré sa blessure, il remonta à cheval et suivit la retraite.

Les débris de l'armée gagnèrent Alexandrie et repassèrent les Alpes, le 28 juin 1512. Les seules

places qui nous restaient alors en Italie étaient Milan, Crémone, Lugano et Brescia.

Et cette armée victorieuse qui, quelques semaines auparavant campait sur les bords de l'Adriatique, après avoir remporté une grande victoire et, sans avoir perdu une seule bataille, se trouva refoulée par delà les monts.

Bayard revint à Grenoble où il reçut un accueil enthousiaste de la part de toute la population et notamment de la part des dames de la ville qui ne se lassaient pas d'acclamer le vaillant capitaine qui après vingt combats, avait mérité le surnom de *chevalier sans peur et sans reproche.*

Mais là, au sein même de son triomphe, la maladie vint l'abattre. Les fatigues qu'il avait endurées, la blessure reçue à la retraite de Pavie, tout contribuait à aggraver son état. Pris d'une grosse fièvre, il fut pendant dix-sept jours entre la vie et la mort. Son oncle, l'évêque de Grenoble, chez lequel il logeait, était journellement à son chevet et les églises regorgeaient de monde qui venait prier pour sa guérison. Lui-même se croyait si bien perdu qu'il dit un jour, faisant allusion à ses ancêtres : « Mon Dieu, puisque c'était dans ton plaisir m'ôter de ce monde, que ne me fis-tu cette grâce de me faire mourir en la compagnie de ce gentil prince, le duc de Nemours et avec mes autres compagnons, à la journée de Ravenne, ou qu'il ne te plût consentir que je finisse à l'assaut de Bresse, où je fus grièvement blessé, hé-

las! J'en fust beaucoup mort plus joyeux. Car au moins j'eusse suivi mes bons prédécesseurs qui sont toujours demeurés aux batailles... »

Enfin, la fièvre céda, et bientôt on fut rassuré sur son sort. Trois semaines après, il était guéri.

Le roi de France avait envoyé une armée en Guyenne pour rendre à Jean d'Albret la couronne de Navarre que le roi d'Aragon lui avait enlevée.

La Palisse avait passé les Pyrénées, mais jusqu'alors aucun résultat notable n'avait encore été obtenu.

Louis XII manda Bayard à la cour pour le charger de conduire des renforts et de l'artillerie au secours de La Palisse, et le bon chevalier, après avoir pris les ordres du roi, rejoignit l'armée de Navarre et pénétra avec Jean d'Albret et La Palisse jusqu'au cœur même du pays.

Les Français eurent d'abord quelques succès. Le duc d'Albe s'était retiré dans Pampelune et La Palisse vint mettre le siége devant cette place. Bayard fit de son mieux, mais comme les opérations se prolongeaient, il fit quelques excursions dans les environs et il attaqua notamment un château situé à quatre lieues de là qui gênait les assiégeants. Il prit pour cette

expédition sa compagnie et celle du capitaine Bonneval, quelques aventuriers et deux enseignes de lansquenets, chacune de quatre cents hommes. Avec ce corps d'armée, il se rendit en plein jour devant la place et la somma d'ouvrir ses portes au roi de Navarre. Sur le refus de la garnison, il fit canonner les murs, et au bout d'une heure la brèche était faite ; elle était fort grande mais d'un abord difficile parce qu'il fallait monter pour y arriver. Bayard fit donner l'assaut.

A ce moment, les lansquenets demandèrent double paye, et quand elle leur eut été promise, ils refusèrent encore de marcher.

Les aventuriers par contre firent leur devoir, mais trois fois ils furent repoussés. Le bon chevalier fit alors sonner la retraite, puis il fit canonner encore comme s'il eût voulu agrandir la brèche. Et, pendant que l'ennemi surveillait tous ses mouvements, il envoya Jean de la Vergne avec trois ou quatre cents hommes munis d'échelles, pour assaillir une tour placée sur le côté, lui recommandant de faire son possible pour tâcher de s'introduire dans la place pendant qu'on donnerait un nouvel assaut à la brèche. Quelques instants après tout le corps de bataille s'ébranla, tentant de front une attaque de vive force, et au même moment la Vergne escalada la tour avec cinquante compagnons qui prirent la garnison par derrière, tombant sur elle au cri de : *France ! France !*

La place fut prise et pillée.

Bayard y mit une garnison. Il allait retourner au camp, lorsque deux capitaines de lansquenets vinrent

le trouver pour réclamer la double paye promise par lui. Ils avaient refusé de se battre, on avait vaincu sans eux, mais on leur avait promis de l'argent, et ils venaient le réclamer.

Bayard furieux leur dit alors : « Allez dire à vos coquins de lansquenets que je leur donnerai à chacun un licou pour les pendre. Les drôles n'ont jamais voulu aller à l'assaut, mais ils demandent double paye. Certes, ils trouvent qu'il y a plus de profit à toucher de l'argent que d'honneur à recevoir des coups. J'en parlerai à Monseigneur de La Palisse, mais ce sera pour les faire casser. »

Les lansquenets furieux firent mine de se mutiner, mais alors Bayard fit sonner à l'étendard, décidé à les faire écharper s'ils bougeaient. En voyant son attitude résolue, ils se calmèrent.

L'incident paraissait vidé, quand le soir, à souper, tandis que le bon chevalier racontait l'aventure à plusieurs capitaines réunis à sa table, on introduisit un lansquenet. Cet homme était ivre et ne sut dire qu'une chose, c'est qu'il cherchait le capitaine Bayard pour le tuer, parce qu'il ne voulait pas leur donner d'argent. Pierrepont dit alors en riant : « Monseigneur, voici un lansquenet qui vous cherche pour vous tuer. »

Bayard se leva, et mettant l'épée à la main, il alla droit au soudard et lui dit : « C'est vous qui voulez tuer le capitaine Bayard ? Le voici, défendez-vous ! »

L'autre, tout ivre qu'il était, comprit dans quelle fausse situation il s'était mis, mais ne perdant pas la tête, il répondit : « Ce n'est pas moi tout seul qui

veux tuer le capitaine Bayard, ce sont tous les lansquenets. »

Alors le bon chevalier partit d'un éclat de rire et lui dit : « Je quitte la partie, car je n'ai pas envie de combattre, à moi tout seul, sept mille lansquenets. Grâce, compagnon, pour l'amour de Dieu ! »

Prenant alors le lansquenet par la main, il le fit asseoir à table et acheva de l'ennivrer lui versant force rasades. Le soudard était ravi, jamais il ne s'était vu à pareille fête. Il riait, chantait, il faisait du bruit et par dessus tout, jurait que toute sa vie, il défendrait envers et contre tous, le capitaine Bayard, un brave homme et qui a du bon vin !

Bayard revint au camp. Le siége de Pampelune continuait toujours. On essaya deux fois, mais sans succès, de donner l'assaut. Des renforts étaient entrés en ville, la disette commençait à se faire sentir et La Palisse comprit qu'il était impossible de continuer un siége dont tant de causes réunies rendait l'issue plus que problématique.

L'armée battit donc en retraite, retraite pénible, car on manquait de tout, de vivres, de vêtements, de chaussures, et les soldats à moitié nus étaient sans cesse harcelés par l'ennemi. Les Français repassèrent les Pyrénées ; ce fut une marche lamentable dans laquelle, pour comble de misère, il fallut détruire l'artillerie, de peur de la laisser aux mains des Espagnols. Jamais le bon chevalier n'avait assisté à pareil désastre.

Une ligue s'était formée à Malines contre la France sous les auspices du Pape, entre Henri VIII, roi d'Angleterre, et l'empereur Maximilien.

Le résultat de cette alliance offensive ne se fit pas attendre et, le 17 juin 1513, Henri VIII débarquait à Calais, précédé par le comte de Shrewsbury, qui investit immédiatement Thérouanne. Téligny, seigneur de Rouergue et un seigneur Picard de Pontdormy défendaient cette place.

Le roi de France nomma M. de Piennes lieutenant général et l'envoya au secours de Thérouanne. Bayard y vint également. Louis XII, déjà vieux, avait la goutte; il se fit porter en litière à Amiens en Picardie, pour de là, secourir la place que les Anglais canonnaient déjà.

Peu de jours après, douze cents hommes d'armes français survinrent et rencontrèrent le roi d'Angleterre qui se rendait à Thérouanne accompagné par douze mille fantassins. Malheureusement les nôtres

n'avaient pas un piéton avec eux tandis que les Anglais n'avaient pas un cavalier. Comme les deux troupes étaient proches l'une de l'autre, Bayard proposa au seigneur de Piennes de charger l'ennemi qui, dès la première charge, pouvait être rompu et qui, s'il tenait bon, ne pourrait poursuivre des cavaliers bien montés. Piennes ne partagea pas cet avis et on laissa passer Henri VIII et son escorte, mais Bayard attaqua l'arrière-garde et enleva un canon qui portait le nom de Saint-Jean, c'était une des douze pièces d'artillerie que le roi d'Angleterre appelait ses *douze apôtres*.

Quelques jours après, Maximilien rejoignit Henri VIII devant Thérouanne.

Déjà la disette commençait à se faire sentir dans la place et il devenait urgent de la rivitailler.

Il fut décidé que le capitaine Fontrailles et les Albanais, portant chacun sur le cou de son cheval un quartier de lard et un sac de poudre, s'avanceraient jusque sous les murailles de la ville et jetteraient lard et poudre dans les fossés. Cela fait, ils devaient revenir au plus vite sans chercher à engager un combat inutile. Quatorze cents hommes devaient les suivre jusque sur les hauteurs de Guinegate pour protéger leur retraite, mais cette troupe avait également reçu l'ordre d'éviter tout engagement. On devait en même temps attaquer l'ennemi sur un autre point pour faire une diversion.

Malheureusement le roi d'Angleterre fut averti de ce projet par ses espions. Il fit placer derrière un tertre qui les cachait, dix ou douze mille archers,

quatre ou cinq mille lansquenets et huit ou dix pièces d'artillerie, de manière à couper la retraite aux Français une fois qu'ils seraient passés.

Nos gens, qui ne se doutaient pas de l'embuscade, arrrivèrent sans encombre jusqu'à une lieue de la ville. Là, il y eut un engagement assez vif, dans lequel nos troupes firent bonne figure jusqu'au moment où ils virent ces deux bandes de fantassins qui, sortant de derrière le mamelon qui les cachaient, s'avançaient pour les couper. A ce moment, on sonna la retraite; les Français avaient ordre comme nous l'avons déjà vu, d'éviter le combat et de se replier s'ils trouvaient devant eux des forces trop supérieures; ils devaient d'abord se retirer au pas, prendre le trot, si on les pressait trop, et revenir au galop, dans le cas où de grandes masses viendraient à les charger. Les gendarmes français, suivant leurs instructions, revinrent au grand galop, et les premiers allèrent se jeter sur les troupes de La Palisse qui étaient en bataille avec celles du duc de Longueville. Il en résulta un grand désordre dans toute cette masse d'hommes. L'ennemi profita de ce désarroi pour charger avec fureur. La Palisse et plusieurs autres, suivant l'expression du loyal serviteur, *firent plus que leur devoir*, criant à haute voix : « Tourne, homme d'armes, tourne, ce n'est rien. Mais chacun tâchait d'avancer pour se mettre à couvert derrière l'artillerie et les gens de pied qui devaient les soutenir. Le duc de Longueville fut pris, La Palisse aussi, mais ce dernier parvint à s'échapper.

Bayard se retirait aussi, mais il avait peine à fuir,

et à chaque instant il se retournait pour faire tête à l'ennemi avec les quelques hommes qui l'accompagnaient. Il arriva ainsi jusqu'à la tète d'un petit pont où il ne pouvait passer plus de deux hommes de front. Le pont servait à franchir un fossé plein d'eau qui venait de plus d'une demi-lieue en amont et qui coulait en aval sur un espace de plus d'un quart de lieue jusque vers un moulin. Le bon chevalier avait une quinzaine d'hommes d'armes avec lui, il leur proposa de s'arrêter là et de barrer la route à l'ennemi, disant qu'on pouvait facilement le tenir en respect une heure durant. Il envoya en même temps un de ses archers prévenir La Palisse de ce qui se passait, se chargeant de lui dire qu'il comptait arrêter l'ennemi pendant une demi-heure au moins, et qu'il le priait d'aviser et d'envoyer du secours.

Assailli presque aussitôt, lui et ses hommes résistèrent vigoureusement et, grâce à ce temps d'arrêt imposé aux assaillants, les Français qui étaient rentrés au camp purent se mettre en ordre. Quand les Bourguignons virent que cette poignée d'hommes ne pouvait être culbutée, ils firent chercher des archers pour les soutenir. Pendant ce temps, deux cents chevaux avaient longé le fossé et gagné le moulin où ils passèrent, de façon à prendre la troupe du bon chevalier par derrière. Bayard comprit, en voyant leur manœuvre, que toute lutte devenait inutile.

« Messeigneurs, dit-il à ses gens d'armes, rendons-nous à ces gentilshommes, car notre prouesse ne servirait de rien. Nos chevaux sont fourbus, ils sont

dix contre un; nos gens sont à trois lieues d'ici, et si nous attendons encore un peu, les archers anglais arriveront et nous mettront en pièces. »

A ce moment les Bourguignons firent une nouvelle charge, et ce fut une mêlée générale dans laquelle les Français, ne pouvant plus se soutenir, se rendirent un à un.

Bayard, avisant un chevalier bien équipé qui se tenait sous un arbre et qui avait ôté son casque pour se rafraîchir un instant, piqua droit à lui et lui mettant l'épée sur la gorge lui dit : « Rends-toi, homme d'armes, ou tu es mort. »

Le gentilhomme qui croyait les Français en pleine déroute fut fort étonné, mais craignant pour sa vie, il ne prit pas le temps de se rendre compte de la situation et répondit : Je me rends donc, puisque je suis pris ainsi. Qui êtes-vous?

« Je suis le capitaine Bayard, qui me rends à vous, et tenez mon épée. Vous suppliant que votre plaisir soit m'emmener avec vous. Mais une courtoisie me ferez, si nous trouvons des Anglais en chemin, qui me voulussent tuer, vous me la rendrez. »

Le gentilhomme lui promit et lui tint parole. Car, plusieurs fois le long du chemin, ils eurent l'occasion de jouer du couteau contre les Anglais qui voulaient tuer les prisonniers.

Bayard fut conduit au camp du roi d'Angleterre et fort bien traité par le gentilhomme auquel il avait rendu son épée. Au bout de quatre ou cinq jours cependant, il l'alla trouver et lui dit : « Je voudrais bien que me voulussiez faire mener sûrement au

camp du roi mon maître, car je m'ennuie déjà ici.

« Comment, dit l'autre, nous ne sommes pas encore convenus de votre rançon.

« De ma rançon, reprit le bon chevalier, mais c'est vous qui m'en devez une, car vous êtes mon prisonnier. Et si je me suis rendu à vous, après avoir reçu votre foi, ce n'a été que pour sauver ma vie. »

Ce singulier débat étonna grandement l'hôte de Bayard, il convint de s'en remettre à la décision des capitaines.

La capture de Bayard était déjà connue, et ses ennemis s'en réjouissaient comme ils eussent pu le faire du gain d'une bataille. Le bruit en vint aux oreilles de l'Empereur qui le fit venir et lui dit :

« Capitaine Bayard, mon ami, j'ai très-grande joie de vous voir, que plût à Dieu que j'eusse beaucoup d'hommes tels que vous. Je crois qu'avant peu je me serais bien vengé de bons tours que le roi, votre maître, et les Français m'ont fait par le passé.

Puis il ajouta en riant :

« Il me semble, monseigneur de Bayard, qu'autrefois avons été à la guerre ensemble, et m'est avis qu'on disait, en ce temps-là, que Bayard ne fuyait jamais. »

« Sire, répondit le bon chevalier, si j'eusse fui, je ne serais pas ici. »

Alors, il raconta son aventure devant le roi d'Angleterre et devant l'Empereur.

Maximilien fut d'avis qu'il n'était pas prisonnier, mais que c'était au contraire le gentilhomme qui s'était rendu à lui qui était le sien. Cependant, prenant en considération la courtoisie qu'il lui avait

faite, il déclara qu'il inclinait à penser qu'ils devaient être quittes l'un envers l'autre, ajoutant que suivant lui, le bon chevalier devait être libre de s'en aller.

Le roi d'Angleterre acquiesça à la décision de l'Empereur, mais à la condition, toutefois, que Bayard s'engagerait sur sa foi, à rester six semaines sans porter les armes; ajoutant que ce temps passé, il pourrait s'en retourner. Il voulait, de plus, qu'il passât ses six semaines en garnison dans les Flandres.

Henri VIII tâcha de gagner Bayard à sa cause et lui fit faire des offres brillantes, mais il perdit sa peine, car, ainsi que le dit le loyal serviteur, *son cœur était tout français.*

Bayard se soumit à la décision des deux souverains.

Thérouanne se rendit au bout de quelques jours faute de vivres après un siége de sept semaines.

Tournay fut pris la même année 1513.

L'hiver arrivait et le roi d'Angleterre et l'Empereur retournèrent chacun chez lui.

Pendant ce temps les Suisses, entrés en Bourgogne au nombre de trente mille, menaçaient Dijon, mais la Trémouille traita avec eux et évita ainsi un nouveau désastre à la France.

Quand Bayard revint à la cour, le roi le fit lieutenant du duc de Lorraine avec cent hommes d'armes.

En janvier 1514, Anne de Bretagne mourut à l'âge de trente-huit ans, laissant deux filles, Claude et Renée, qui avaient environ trois ans. Louis XII fit faire à sa femme de magnifiques funérailles à Saint-Denis.

A la mort de Soffrey Alleman, sieur de Molard, le roi avait nommé Bayard lieutenant-général du Dauphiné, sous M. le duc de Longueville, mais le bon chevalier n'en eut les provisions que le 20 janvier 1514, et il alla, vers cette époque, prendre possession de sa charge.

Au mois de mai suivant, François, duc de Valois et d'Angoulême, héritier de la couronne, épousa à Saint-Germain-en-Laye, madame Claude, l'aînée des filles de France et duchesse de Bretagne.

En octobre, Louis XII se remaria et épousa, à Abbeville, madame Marie, veuve du roi d'Angleterre.

Aux joutes et tournois qui se firent à cette occasion à Paris, dit Expilly, Bayard parut sur les rangs et fit preuve de sa valeur par diverses fois contre plusieurs seigneurs anglais, remportant toujours le principal honneur.

Videl dit également à ce sujet, le magnifique tournoi fait à l'entrée de la reine Marie d'Angleterre, seconde femme du roi Louis XII, fut ouvert dans Paris, près des Tournelles, le 13e jour de novembre 1514, sur les deux heures après midi, pour y combattre à la joute, à la barrière, à poulx, à jet de lance et à l'épée, dont j'ai vu la description dans un manuscrit de la bibliothèque de monsieur Séguier, chancelier de France, qui a été depuis imprimé dans la première partie du théâtre d'honneur et de chevalerie du sieur Vulson de la Colombière, chap. XII. Il est fait mention de six Dauphinois qui signalèrent leur adresse, de Bayard, de Maugiron, de Chaudieu, de Charles Martin, de

Clermont, d'Aymon de Salvaing, surnommé Tartarin, de Jean d'Entremont.

Ce mariage, célébré par des réjouissances publiques et des fêtes magnifiques, devait être fatal à Louis XII. Le roi, déjà vieux, voulut, pour plaire à sa nouvelle épouse, changer sa manière de vivre. Les fêtes, les fatigues occasionnées par les réceptions et les cérémonies de toutes sortes auxquelles il dut assister, portèrent un coup funeste à sa santé. Il tomba malade et mourut le 1er janvier 1515, après minuit.

François Ier, âgé de vingt ans, monta sur le trône et se fit sacrer à Reims, le 25 janvier suivant.

Un des premiers actes du nouveau roi fut de renouer alliance avec l'Angleterre et avec Venise.

En mai 1515, il quitta Paris, se rendit à Amboise et s'occupa presque exclusivement des préparatifs nécessaires pour faire une nouvelle expédition dans le Milanais. Il réunit des troupes et les dirigea successivement sur Lyon et le Dauphiné, où Bayard, lieutenant de la province se trouvait déjà.

Quand l'armée fut constituée, François Ier vint à Lyon; bientôt après l'avant-garde marcha sur Briançon, conduite par le connétable Charles de Bourbon.

Bayard fut alors envoyé (juillet) avec sa compagnie et trois ou quatre mille fantassins sur les frontières du Dauphiné et des terres du marquis de Saluces. Ce dernier, sauf le château de Ravel, ne possédait pas une seule ville dans toute l'étendue de son patrimoine. Les Suisses étaient maîtres partout

et Prosper Colonna commandait comme lieutenant général.

On lit dans l'*Histoire du recouvrement du duché de Milan fait en l'an mil cinq cent quinze par le roi François Ier* :

« ...Messire Jacques de Chabannes, seigneur de La Palisse, maréchal de France, le seigneur d'Aubigny, le seigneur d'Imbercourt et le capitaine Bayard, avec le nombre de trois cents hommes d'armes furent avertis que Prosper Colonna, tenant le parti du dit Maximilien, qu'il était logé avec trois cents hommes d'armes en une ville appelée Villefranche, firent les dits maréchal et capitaines dessus dit leur entreprise. Et passèrent une rivière et donnèrent au logis du dit Prosper Colonna, en telle façon qu'icelui Prosper Colonna et toute sa bande a été prise et défaite sans en échapper un. »

Marillac, secrétaire de Charles, dernier duc de Bourbon, dans son *Histoire des ducs de Bourbon*, fait un récit analogue :

« Le maréchal de La Palisse, y est-il dit, et avec lui le seigneur d'Aubigny, d'Imbercourt et le capitaine Bayard et plusieurs autres, passèrent les monts en Piémont au-dessus de Saluces, où par nouveaux espions furent avertis que Prosper Colonna et ses quatre cents lances étaient venus dîner et repaître en une petite ville appelée Villefranque, qui est sur la rivière du Pô, laquelle il fallait passer pour y venir. Ils passèrent outre et vinrent jusqu'à la dite rivière, laquelle ils traversèrent. Et ayant passé la dite rivière, coururent à bride abattue jus-

qu'à la dite ville, qui n'est loin que pour abreuver un cheval. Aussi à l'heure le dit Prosper et ses gens étaient à table se rafraîchissant. Et quand furent en vue de la porte la virent ouverte. Par quoi piquèrent de plus grande force et entrèrent en la dite ville de Villefranque et prirent le dit Prosper Colonna et tous ses gens de chevaux, meubles, hardes et sans qu'il échappât aucune chose, que tout fut butiné. Et se trouva le butin gros et grand, et l'entreprise belle et honorable et bien exécutée. »

Martin du Bellay, seigneur de Langey, au premier livre de ses *Mémoires*, raconte le même fait presque dans les mêmes termes :

« Il fut rapporté qu'il y avait un passage près de Roqueesperviêre, auquel les Suisses ne faisaient point de garde, parce qu'il n'y avaient jamais vu passer de gens de cheval, et que, par là, on pourrait surprendre le dit Prosper Colonna. Le dit rapport fait, le roi dépêcha le maréchal de Chabannes, le seigneur d'Imbercourt, le seigneur d'Aubigny et le capitaine Bayard, le seigneur de Bussy d'Amboise et le seigneur de Montmorency, pour excéuter la dite entreprise. Le seigneur d'Imbrécourt arriva à la porte de Villefranche sur l'heure du dîner, le maréchal de Chabannes et tout le reste, qui entrèrent tous à cheval dans la ville, où fut surpris le dit Prosper Colonna étant à table, lequel pour sauver sa vie, bailla sa foi au dit seigneur d'Aubigny. »

Quant au loyal serviteur, il explique comment Colonna put être si facilement surpris. Suivant lui, c'est Bayard qui le premier fut averti par des es-

pions de la présence du chef ennemi et du peu de forces dont il disposait. Sa première pensée fut de l'enlever et il avertit le duc de Bourbon qui était encore à Briançon de l'entreprise qu'il méditait. Celui-ci communiqua la nouvelle au roi qui était à Grenoble et François Ier envoya trois capitaines de renfort avec leurs bandes pour soutenir Bayard. Ces trois capitaines étaient La Palisse, de Hambécourt et d'Aubigny.

Bayard entra en Piémont. Colonna, qui le croyait seul avec ses hommes, ne s'en inquiéta guère. Mais les quatre capitaines français s'étant réunis de nuit, marchèrent ensemble sur Carmagnole Au moment où ils y arrivèrent, Colonna venait d'en sortir pour aller dîner à Villefranche. Bayard fut d'avis de le poursuivre et on le surpris à table. Les avant-gardes voulurent fermer les portes, mais Bayard les en empêcha et bientôt les Français pénétrèrent jusque dans la salle où se trouvait Prosper. « Quand il entendit les noms des capitaines qui étaient là assemblés, se rendit au plus grand regret du monde. »

Les Suisses, avertis de la capture de Colonna, accoururent sous la conduite de Mathias Schinner. Ils entrèrent en ville par une porte comme les Français sortaient par l'autre; mais ils étaient à pied et ne purent poursuivre nos cavaliers.

La prise de Colonna eut pour résultat d'obliger les Suisses à se retirer sur Milan. Le roi apprit la nouvelle au moment où il entrait en Italie; il se hâta d'avancer.

Mathias Schinner, cardinal-évêque de Sion dans

le Valais, avait commandé leurs bandes dans différentes expéditions avec des patentes de général, données par le pape : il faisait porter sa croix d'argent, au dire de Guichardin, à la tête des bataillons dans une guerre étrangère à la religion, et harangua avec une éloquence forcenée les troupes de son parti au moment où on allait concilier les esprits.

L'armée française marcha sur Milan et vint camper près de Marignan. Les deux armées se trouvèrent alors en présence.

Un soir, les Suisses sortirent de Milan, et se jetèrent sur le camp français. Le connétable de Bourbon qui commandait l'avant-garde soutint le premier choc. Le roi lui-même quitta son souper et courut au combat ; il se laissa même si bien entraîner par son ardeur qu'il eut son justaucorps de buffle percé d'un coup de pique. Bientôt toute l'armée fut sur pied. Champier raconte que le duc de Lorraine s'étant aventuré dans la mêlée. Bayard, son lieutenant, accourut pour le dégager. Le bon chevalier, tout en frappant à tour de bras, criait aux soldats de Schinner : « Suisses, traîtres et vilains maudits, retournez manger du fromage en vos montagnes si vous le pouvez : mais je vous promets qu'à cette heure vous n'en aurez le loisir : Criez merci à Dieu de votre trahison, car demain il n'en sera plus temps. La nuit survint et il fallut s'arrêter. Bayard sortit de la passe où il s'était engagé sans avoir été

blessé. On passa toute la nuit de part et d'autre sur le champ de bataille.

Au jour, Bayard retourna contre les Suisses, voulant, disait-il, les réveiller; à la première charge il eut un cheval tué sous lui, et tout le jour il combattit avec acharnement. Vers le soir, il voulut encore une dernière fois tenter de rompre les lignes ennemies, mais cette fois, il faillit être victime de son audace. Son cheval, dit le loyal serviteur, fut tout enferré de piques de façon qu'il fut débridé. Quand l'animal se sentit sans frein, il emmena le chevalier à travers une troupe ennemie vers une seconde bande de soudarts, heureusement il fut arrêté par un champ de ceps de vigne qui tiennent d'arbre à arbre. Sans cette heureuse rencontre, le bon chevalier était mort.

Il descendit de cheval, jeta son armet et ses cuissots et le long des fossés, à quatre pattes se retira vers le camp français, il y parvint après avoir couru maint danger. La première personne qu'il rencontra fut le duc de Lorraine qui lui fit donner un cheval nommé le Carman (Carinan) que lui-même avait donné jadis au duc après l'avoir pris à Bresse.

Ce même cheval, à Ravenne, avait été laissé pour mort, et le bon chevalier avait dû l'abandonner parce qu'il avait deux coups de pique au flanc et plus de vingt coups d'épée dans la tête. Mais le lendemain quelqu'un se trouva qui passait et le malheureux se mit à hennir. Il fut alors ramené au logis de Bayard qui le fit soigner. Il se laissait toucher et panser sans remuer, mais quand il voyait une épée, il courait la mordre à belles dents.

Quand plus tard Bayard eut sauvé Mézières, son cheval devint légendaire comme lui-même, et la tradition populaire voulait que le Carinan revint toutes les nuits aux environs de la vieille cité ardennaise.

Quoi qu'il en soit, si Bayard se trouvait monté, il était désolé de n'avoir pas d'armet. Il vit un gentilhomme qui faisait porter le sien par un page. Il le lui demanda sous prétexte qu'ayant très-chaud, il craignait de prendre froid. L'autre le lui prêta, croyant qu'il allait le lui renvoyer aussitôt rentré chez lui, mais Bayard le garda jusqu'à la fin de la bataille qui ne se termina que le vendredi matin entre dix et onze heures.

Au point du jour, le combat recommença avec plus d'acharnement encore que la veille. Les Suisses attaquèrent les premiers, mais les nôtres prirent bientôt l'offensive à leur tour. Quatre heures durant on lutta de part et d'autres avec des alternatives diverses; à la fin pourtant les Français l'emportèrent et les Suisses furent rompus. Dix ou douze mille d'entre eux restèrent sur le champ de bataille, le surplus gagna Milan où ils furent reconduits l'épée dans les reins. Les Français perdirent six mille hommes.

Cette bataille de Marignan fut une des plus sanglantes de cette époque. Les Suisses furent défaits, mais après deux jours d'une lutte qu'on peut appeler héroïque. François Ier se battit en soldat.

Trivulce, qui avait assisté à dix-sept actions générales, disait que la bataille de Marignan avait été *un*

vrai combat de géants et que les autres n'étaient que des jeux d'enfants.

François Ier a donné lui-même le récit de l'action dans une lettre à sa mère écrite du champ de bataille :

LA BATAILLE DE MARIGNAN.

Lettre de François Ier à sa Mère.

« Madame,

« Afin que vous soyez bien informée du fait de notre bataille, je vous avise que hier, à heure d'une heure après-midi, notre guet qui était sur les portes de Milan, nous avertit comme les Suisses se jetaient hors de la ville pour nous venir combattre; laquelle chose entendue, jetâmes nos lansquenets en ordre, c'est à savoir réunis en trois troupes, les deux de neuf mille hommes, et la tierce d'environ quatre mille hommes, que l'on appelle les Enfants perdus de Pierre de Navarre, sur le côté des avenues, avec les gens de pied de France et aventuriers; et parce que l'avenue par où venoient les dits Suisses étoit un peu serrée, et ne fut si bien possible de mettre nos gendarmes de l'avant-garde, comme ce étoit en plein pays, qui nous cuidat mettre en grand désordre; et de ma bataille (corps d'armée) j'étois à un trait d'arc en deux troupes de ma gendarmerie, et à mon dos mon frère d'Alençon avec le demeurant de son arrière-garde, et notre artillerie sur les avenues. Et au regard des Suisses, ils estoient en trois troupes, la première de dix mille, la seconde de huit mille

hommes, et la tierce de dix mille hommes ; vous assurant qu'ils venoient pour châtier un prince, s'il n'eût été bien accompagné; car d'entrée de table qu'ils sentirent notre artillerie tirer, ils prindrent le pays couvert, ainsi que le soleil se commençoit à coucher ; de sorte que nous ne leur fismes pas grand mal pour l'heure de notre artillerie; et vous assure qu'il n'est pas possible de venir en plus grande fureur ni plus ardemment. Ils trouvèrent les gens de cheval de l'avant-garde par le côté ; et combien que les dits hommes d'armes chargeassent bien et gaillardement le connétable, le maréchal de Chabannes, Imbercourt, Telligny, Pont de Remy et autres qui étoient là, si furent-ils reboutez (rejetés) sur leurs gens de pied, de sorte avec grande poussière que l'on ne se pouvoit voir, aussi bien que la nuit venoit. Il y eut quelque peu de désordre, mais Dieu me fit la grâce de venir sur le côté de ceux qui les chassaient un peu. chaudement : me sembla bon de les charger et le furent de sorte, et vous promets, madame, si bien accompagnés, et quelque gentils galans qu'ils soient, deux cents hommes d'armes que nous étions en défismes bien quatre mille Suisses, et les repoussâmes assez rudement, leur faisant jeter leurs piques, et crier France ! laquelle chose donna haleine à nos gens de la plupart de notre bande, et ceux qui me purent suivre, allâmes trouver une autre bande de huit mille hommes, laquelle à l'approcher cuidions que fussent lansquenets, car la nuit étoit déjà bien noire. Toutefois, quand ce vint à crier France ! je vous assure qu'ils nous jetèrent cinq à six cents

piques au nez, nous montrant qu'ils n'étoient point nos.amis. Nonobstant cela, si furent-ils chargés et remis en dedans de leurs tentes, en telle sorte qu'ils laissèrent de suivre les lansquenets. Es nous, voyant la nuit noire, et n'eût été la lune qui aidoit, nous eussions bien été empêchés à connaître l'un l'autre; et m'en allai jeter dans l'artillerie, et là rallier cinq ou six mille lansquenets et quelques trois cents hommes d'armes, de telle sorte que je tins ferme à la grosse bande des Suisses. Et cependant que mon frère le connétable rallia tous les piétons françois et quelque nombre de gendarmes, leur fit une charge si rude qu'il en tailla cinq ou six mille en pièces, et jeta cette bande dehors; et nous, par l'autre côté, leur fismes jeter une volée d'artillerie à l'autre bande, et quand les chargeâmes, de sorte que les emportâmes, et leur fismes passer un gué qu'ils avoient passé sur nous. Cela fait, ralliâmes tous nos gens et retournâmes à l'artillerie! et mon frère le connétable sur l'autre coin du camp, car les Suisses se logèrent bien près de nous, si près que j'eusse bien tiré un éteuf (balle de paume) et n'y avait qu'un fossé entre deux; toute la nuit demeurâmes le cul sur la selle, la lance au poing et l'armet à la tête; et nos lansquenets en ordre pour combattre; et pour ce que j'étois le plus près de nos ennemis, m'a fallu faire le guet, de sorte qu'ils ne nous ont point surpris au matin; et faut que vous entendiez que le combat du soir dura depuis les trois heures après midi jusques entre onze et douze heures que la lune nous faillit; et y fut fait une trentaine de belles charges.

La nuit nous départit, et mîmes la paille (signe de ralliement) pour recommencer au matin; et croyez, madame, que nous avons été vingt-huit heures à cheval, l'armet à la tête, sans boire ni manger. Au matin, une heure avant jour, prins place autre que la nôtre, laquelle sembla bonne aux capitaines des lansquenets, et l'ai mandé à mon frère le connétable pour soi tenir par l'autre avenue, et pareillement l'ai mandé à mon frère d'Alençon qui au soir n'étoit pu venir, et dès le point du jour que pûmes voir, me jetai hors du fort avec les deux cents gentilshommes qui m'étoient demeurés du reste du combat, et ai envoyé quérir le grand maître, qui se vint joindre avec moi, avec trois cents hommes d'armes; et cela fait, messieurs les Suisses se sont jetés en leurs ordres, et délibérés d'essayer encore la fortune du combat; et comme ils marchoient hors de leur logis; leur fis dresser une douzaine de coups de canon qui prindrent en pied, de sorte que de grand trot retournèrent en leur logis, se mirent en deux bandes : et pource que leur logis étoit fort, et que ne les pouvions chasser, ils me laissèrent à mon nez huit mille hommes et toute leur artillerie, et les autres deux bandes les envoyèrent aux deux coins du camp, l'une à mon frère le connétable, et l'autre à mon frère d'Alençon. La première fut au connétable, qui fut vertueusement reculée par les aventuriers françois de Petre de Navarre. Ils furent repoussés et taillés outre grand nombre des leurs; et se rallièrent cinq ou six mille, lesquels cinq ou six mille aventuriers défirent avec l'aide du connétable qui se mêla

parmi eux avec quelque nombre de sa gendarmerie. L'autre bande qui vint à mon frère fut très-bien recueillie, et à cette heure-là arriva Barthélemy Dalvian avec la bande des Vénitiens, gens de cheval, qui tous ensemble les taillèrent en pièces, et moi étois vis à vis les lansquenets de la grosse troupe, qui bombardions l'un l'autre; et était à qui se délogeroit, et avons tenu bute huit heures à toute l'artillerie des Suisses, que je vous assure qu'elle a fait baisser beaucoup de têtes. A la fin de cette grosse bande, qui étoit vis-à-vis de moi, envoyèrent cinq mille hommes, lesquels renversèrent quelque peu de nos gendarmes, qui chassaient ceux que mon frère d'Alençon avait rompus, lesquels vindrent jusqu'aux lansquenets, qui furent si bien recueillis de coups de haquebutes, de lances et de canon, qu'il n'en réchappa la queue d'un, car tout le camp vint à la huée sur ceux-là et se rallièrent sur eux; et cela fait, fismes semblant de marcher aux autres, lesquels se mirent en désordre, et laissèrent leur artillerie et s'enfuirent à Milan, et de vingt-huit mille hommes qui étoient là venus, n'en réchappa que trois mille, qu'ils ne fussent tous morts ou pris; et des nôtres j'ai fait la revue, et n'en trouve à dire qu'environ quatre mille. Le tout, je prends tant d'un côté que d'autre, à trente mille hommes. La bataille a esté longue, et dura depuis hier sur les trois heures après midi jusques aujourd'hui deux heures, sans savoir qui l'avoit perdue ou gagnée, sans cesser de combattre ou de tirer l'artillerie jour et nuit; et je vous assure, madame, que j'ai vu les lansquenets mesu-

rer la pique aux Suisses, la lance aux gendarmes; et ne dira-t-on plus que les gendarmes sont lièvres armés, car, sans point de faute, ce sont eux qui ont fait l'exécution; et ne penserois point mentir que par cinq cens et par cinq cens il n'ait été fait trente belles charges avant que la bataille fût gagnée. Et tout bien débattu, depuis deux mille ans ça n'a point été une si fière ni si cruelle bataille, ainsi que disent ceux de Ravennes, que ce ne fut au prix qu'un tiercelet (faucon de taille inférieure). Madame, le sénéchal d'Armagnac avec son artillerie ose bien dire qu'il a été cause en partie du gain de la bataille, car jamais homme n'en servit mieux. Et, Dieu merci, tout fait bonne chère; je commencerai par moi et mon frère le connétable, par M. de Vendôme, par M. de Saint-Pol, M. de Guise, le maréchal Chabannes, le grand-maître, M. de Longueville. Il n'est mort de gens de renom qu'Imbercourt et Bussy, qui est à l'extrémité, et est grand dommage de ces deux personnages. Il est mort quelques gentilshommes de ma maison que vous saurez bien sans que vous le recrive. Le prince de Talmond est fort blessé, et vous veux encore assurer que mon frère le connétable et M. de Saint-Pol ont aussi bien rompu bois que gentilshommes de la compagnie, quels qu'ils soient; et de ce j'en parle comme celui qui l'a vu, car ils ne s'épargnoient non plus que sangliers échauffés. Au demeurant, madame, faites bien remercier Dieu par tout le royaume de la victoire qu'il lui a plus nous donner; madame, car je lui suis plus tenu qu'à gentilhomme du royaume. Vous vous mo-

querez de monsieur de Lautrec et de Lescun et de Michau, qui ne se sont point trouvés à la bataille, et se sont amusés à l'appointement des Suisses, qui se sont moqués d'eux. Nous faisons ici grand doute du comte de Sanxerre, pour ce que ne le trouvons point.

« Madame, je supplie le Créateur vous donner très-bonne vie et longue. Escrit du camp de Sainte-Brigide, le vendredy 14e jour de septembre mil cinq cent quinze.

« Votre très humble et obéissant fils,

« François. »

Bayard dans ces deux jours avait fait des prodiges de valeur. Paul Jove dit qu'il l'emporta sur tous les autres par l'ardeur avec laquelle il combattit au milieu des ennemis.

Le roi, qui se trouvait au camp de Saint-Don, près de Milan, où il resta quelques jours, voulut armer chevaliers ceux qui l'avaient servi dans cette bataille. Mais, comme il n'appartient, ainsi que le dit Symphorien Champier, qu'au seul chevalier de créer et faire un autre chevalier, le roi, avant de créer des chevaliers, appela le noble chevalier Bayard et, en présence des ducs de Bourbon, de Savoie, de Ferrare et de presque tous les princes et grands seigneurs de France et d'Italie, il loua hautement sa valeur et rappela la plupart de ses hauts faits, ajoutant ensuite :

« Bayard, mon ami, je veux qu'aujourd'hui, je sois fait chevalier par vos mains. Pour ce que le chevalier qui a combattu à pied et à cheval en plusieurs batailles entre tous autres est tenu et réputé le plus digne chevalier. Or, est ainsi de vous qui avez en plusieurs batailles et conquêtes, vertueusement combattu contre plusieurs nations, comme Espagnols au royaume de Naples, en Italie; à Bresse, à Pandin, à Ravenne; je délaisse la France où l'on vous connaît assez. »

Le loyal serviteur, S. Champier, Martin du Bellay, Paul Jove et d'autres encore nous ont donné des détails circonstanciés sur cet épisode de la vie de Bayard.

Le bon chevalier fut fort étonné de se voir choisi par François Ier; il voulut s'excuser par modestie :

« Sire, dit-il, celui qui est couronné, sacré et oing de l'huile envoyée du ciel et est roi d'un si noble royaume, est chevalier sur tous autres chevaliers.

« Si, dit le roi, Bayard, dépêchez-vous; il ne faut ici alléguer ni lois, ni canons, faites mon vouloir et commandement, si vous voulez être du nombre de mes bons amis et sujets.

« Certes, répondit Bayard, sire, si ce n'est assez d'une fois, puisqu'il vous plaît, je le ferai sans nombre, pour accomplir votre vouloir. »

Alors il prit son épée et dit :

« Sire, autant vaille que si c'était Roland ou Olivier, Godefroi ou Baudouin, son frère. Certes vous êtes le premier prince que onques fis chevalier. Dieu veuille que en guerre ne preniez la fuite. »

Et puis après, par manière de jeu, cria hautement l'épée en la main droite :

« Tu es bien heureuse d'avoir aujourd'hui à un si vertueux et puissant roi donné l'ordre de chevalerie. Certes, ma bonne épée, vous serez moult bien comme relique gardée et sur toutes autres honorée, et ne vous porterai jamais si ce n'est contre Turcs, Sarrazins ou Maures. »

Cette relique, qu'est-elle devenue?

D'Expilly dit qu'elle a été mal conservée, et il ajoute :

« Ceux qui restent de son nom ne savent ce qu'elle est devenue. Le duc Charles-Emmanuel de Savoie, petit-fils du roi François, qui, vaillant comme lui, aime les vaillants et honore leur mémoire, a désiré de l'avoir, pour la mettre parmi nombre de choses rares, qu'il conserve en sa galerie à Turin; mais ne l'ayant pu recouvrer, quelques diligentes recherches qu'il en ai faites, il a mis en sa place la masse d'armes dont le chevalier se servait en guerre, qu'il a retiré avec instance de Charles du Moret, sieur de Chichiliane, brave et sage gentilhomme de Dauphiné, qui la conservait soigneusement; il lui écrivit une fort honnête lettre, le priant de lui en faire présent, et qu'il la chérirait comme chose très-précieuse, ajoutant pour l'honneur du chevalier, que *parmi le contentement qu'il aurait de voir cette pièce au lieu plus digne de sa galerie, il était déplaisant de ce qu'elle ne serait en si bonnes mains, que celles de son premier maître.* »

Le roi, en quittant Saint-Don, gagna Pavie où il resta quinze jours.

Après la bataille de Marignan, Milan ne tarda pas à ouvrir ses portes et le roi s'y rendit aussitôt. Bientôt tout le Milanais fut à lui.

En décembre, François Ier visita le pape Léon X à Bologne ; la paix y fut faite avec la Suisse, et le connétable de Bourbon fut nommé gouverneur du Milanais.

L'Empereur et les rois d'Angleterre et d'Aragon, dit le prieur de Lonval (Bocquillot), ne purent voir sans jalousie les heureux commencements des Français ! Ils firent une ligue contre François Ier et résolurent de l'attaquer tout à la fois en France et en Italie.

L'Empereur devait commencer les hostilités en Lombardie, et le roi d'Angleterre devait agir en Picardie. La mort de Ferdinand d'Aragon déconcerta cette ligue, mais elle n'empêcha pas l'Empereur de venir en Italie avec une armée nombreuse. Les Français durent abandonner Brescia et Vérone, et le connétable s'enferma dans Milan.

Le cardinal de Sion, de son côté, avait rallié les Suisses et les avait amenés devant Milan pour soutenir les efforts de l'Empereur.

Les Français, qui ne s'attendaient pas à l'intervention de ce renfort, furent surpris; mais heureusement pour eux, l'Empereur au lieu d'agir énergi-

quement et rapidement, se contenta de faire d'inutiles démonstrations et, craignant d'être abandonné par les Suisses, il ne tarda pas à se retirer.

Pendant ce temps, Bayard guerroyait contre les Allemands, faisant un grand nombre de prisonniers; mais au lieu de les mettre à rançon, il se contentait de leur prendre leur pique et leur dague comme trophées de sa victoire.

Le connétable de Bourbon fut rappelé vers cette époque et le gouvernement du Milanais fut confié à Odet, comte de Foix.

Le pays était tranquille et Bayard en profita pour aller en Dauphiné visiter sa famille et ses amis; mais son séjour dans cette province ne fut pas long.

Mandé à Paris, il passa par Moulins en Bourbonnais, où il vit le duc de Bourbon. Ce prince le pria de faire chevalier son fils aîné, François de Bourbon, quoiqu'il fût encore entre les mains des gouvernantes.

« C'est un honneur pour mon fils, lui dit-il, qu'il soit fait chevalier de votre main; et c'est un bon augure pour l'avenir. »

Bayard se rendit au désir du connétable.

En 1519, Maximilien, empereur d'Allemagne, était mort; son petit-fils, Charles, roi d'Espagne, fut élu empereur à sa place sous le nom de Charles-Quint. Ce prince réunit ainsi les deux couronnes sur sa tête.

Sa première idée fut d'humilier et d'amoindrir la France.

Quand on veut la guerre, il est facile de l'avoir. Elle éclata en 1521 à propos de Robert de la Marche qui, après avoir quitté le service du roi pour celui de l'Empereur, venait de revenir à son premier parti.

Robert se prétendait lésé par Charles-Quint; il en appela au roi François Ier et attaqua, sans aucun préliminaire, les terres de l'Empereur. Il entra dans le Luxembourg et commença les hostilités.

Charles-Quint rassembla ses troupes à la hâte; il forma une armée de quarante mille hommes et envahit à son tour le domaine de Robert de la Marche (1521). Le roi de France et l'Empereur étaient alors en paix, aussi l'armée impériale se contenta-t-elle au début, d'attaquer les places de Florange, Buillon, Loigne et Messancourt, qui appartenaient au seigneur de Sedan. Toutes furent successivement enlevées.

Puis tout à coup, sans sommation aucune, sans que rien put faire prévoir cette inqualifiable agression, le siége fut mis devant Mouzon, ville appartenant au roi. C'était une petite ville de médiocre importance; Montmort qui y commandait, ne se sentant pas assez fort pour résister, fit demander au roi ce qu'il devait faire et d'après les instructions du souverain qui l'engageaient à capituler dans les meilleures conditions, il rendit la place à l'ennemi.

Il était facile de deviner quels étaient les projets de l'Empereur. Mézières était près de là; Mézières, la clef de la Champagne; en la perdant, on perdait cette province. Cette ville avait donc une importance capitale et l'armée victorieuse qui venait de faire capi-

tuler Mouzon menaçait évidemment Mézières. Or cette armée, forte de soixante mille hommes, commandée par le comte de Nassau et par François de Sickingen, s'avançait dans sa direction, ravageant les Ardennes.

Assise sur la Meuse, à huit milles de Sèdan, Mézières, malgré sa position, ne paraissait pas pouvoir résister, faute d'une garnison assez nombreuse pour la défendre et faute aussi de fortifications suffisantes pour résister aux attaques de l'ennemi.

« Lorsque l'armée de l'empereur Charles-Quint, dit Expilly, composée de quarante mille hommes de pied, quatre mille chevaux et cent dix pièces de canon, après avoir ravagé les États du comté de la Marche, se vint jeter en Champagne, et que Mouson assiégé fut emporté par composition bien plutôt qu'on ne pensait, le roi François se trouva surpris et empêché pour n'avoir encore son armée en état de s'opposer à l'ennemi. Il assembla donc son conseil de guerre, où la plupart fut d'avis de ruiner et brûler la ville de Mézières, pour être trop faible, et ne pouvoir être conservée; qu'il fallait ôter ce logis et brûler tout le pays d'alentour, pour affamer l'armée ennemie. Le sieur de Bayard fut de contraire opinion, disant : *qu'il n'y avait point de place faible là où il y avait des gens de bien pour la défendre*; s'offrant de la garder et en rendre bon compte, s'il plaisait au roi lui en donner la charge; ce qui fut fait incontinent, et commandé au duc d'Alençon, gouverneur de Champagne, de lui fournir hommes, vivres et munitions nécessaires. »

Le roi, en y envoyant Bayard, lui dit, ajoute le loyal serviteur, qu'il ne connaissait homme en son royaume en qui il se fiât le plus. Ajoutant que son espoir était qu'il la garderait si bien et si longuement que sa puissance serait assemblée pour résister aux surprises que l'Empereur lui voulait faire.

Expilly mentionne les principaux compagnons du bon chevalier dans cette glorieuse expédition :

« Bayard, dit-il, se jeta dans la place avec pouvoir d'y commander absolument sur tous ceux qui se trouveraient dedans, tant étrangers qu'autres; il y avait avec lui des gens de marque du Dauphiné : Charles Alemand, sieur de Laval, son cousin, qui fut depuis lieutenant pour le roi au gouvernement de Dauphiné, et Gaspar Terrail, sieur de Bernin, son cousin; Antoine de Clermont, fils de Bernardin, vicomte de Tolard, François de Sassenage, Jean-Jacques Einard, Guigues Guiffrey, sieur de Botières, Balthasar de Beaumont et plusieurs autres. Anne de Montmorency, depuis connétable de France, s'y rendit avec sa cavalerie, se tenant heureux et glorieux de se trouver en cette occasion, sous un si renommé capitaine : Laurens Eynard, Dauphinois, était lieutenant du dit seigneur de Montmorency. »

Un grand nombre d'autres gentilshommes accoururent pour servir sous les ordres du preux chevalier. C'étaient : Montmoreau, l'ancien gouverneur de Mouzon, qui avait amené dix mille hommes avec lui; le capitaine Boucart, le capitaine Rochepot, qui avait amené cinquante hommes à la tête desquels il fit une sortie sanglante pendant le siége; c'étaient

encore Montpezat, Flamarens, d'Annebault, Jean de Duras, Nicolas de Touars, le vicomte de Sailly, et cent autres qu'il serait trop long d'énumérer. Les bourgeois de la ville prirent eux-mêmes les armes.

« Le sieur de Bayard, dit encore Expilly, fit sortir toutes les bouches inutiles par le pont de Meuse, du côté de France, puis donna charge au sieur de Boutières, de faire rompre le pont. Après, il fit assembler les chefs et principaux, tant de la garnison que de la ville, et leur fit jurer et promettre que jamais ils ne parleraient de se rendre aux ennemis; qu'ils mourraient plutôt tous en défendant la place, et si les vivres défaillaient, qu'ils mangeraient leurs chevaux et leurs bottes. Les soldats étaient si allègres et contents, ayant le chevalier pour leur chef, qu'ils s'estimaient imprenables à toutes les puissances du monde. Ils disaient par jeu et gausserie, si les vivres nous manquent, plutôt que nous rendre, après avoir mangé les bêtes, nous mangerons nos laquais. Cependant on répara diligemment les endroits plus faibles de la ville, en quoi le chevalier fournit du sien plus de six mille écus (et souvent même il travailla lui-même de ses mains, au dire du loyal serviteur.) Il donna la charge et l'intendance des vivres à Philippe de Ville, gentilhomme de Dauphiné, qui s'était acquis une longue expérience et belle réputation au fait de la guerre; aussi, il s'en acquitta très-bien. »

Bayard, comme on le voit, veillait à tout, prévoyait tout, il s'occupait surtout de soutenir le moral de ses hommes.

« Comment, Messieurs, disait-il aux gentilshommes qui l'entouraient, nous sera-t-il reproché que par notre faute, cette ville soit perdue? Vu que nous sommes si belle compagnie ensemble et de si gens de bien. Il me semble que quand nous serions en un pré, et que devant nous eussions un fossé de quatre pieds, que encore combatterions, nous, un jour entier, avant qu'être défaits. Et Dieu merci, nous avons fossé, murailles et remparts, où je crois avant que les ennemis mettent le pied, beaucoup de leurs compagnons dormiront aux fossés. »

Il répondit à une première lettre de Sickingen qui l'engageait à se rendre :

« Seigneur Francisque j'ai entendu ce que m'avez mandé par votre héraut d'armes à votre demande par droit n'avoir aucune réponse, néantmoins afin que vous connaissiez que *Bayard* de France ne craint *Roussin*, ne grosse pance d'Allemagne, vous réponds à ce que par votre héraut m'avez mandé, c'est que la ville de Mézières n'était pas forte ni défendue, à ce je réponds qu'avant ma venue n'était pas grand chose, mais à cette heure à cause de vaillants et bons gens d'armes, et nobles seigneurs qui sont dedans, aimant plus honneur que vie, bien ni chevance, la tenons imprenable, et fussent les murailles ruées par terre. Et à ce que récrivez de Moson, si le capitaine de Moson eût été sitôt averti que nous de votre entreprise, n'eussiez pas eu la peine de venir devant la ville de Mézières. Ou plut à Dieu que Bayard avec mes compagnons et notre munition j'eussions été à Moson à votre venue, car vous fussiez retournés pil-

loter vos voisins bientôt en Allemagne et connais bien, seigneur Francisque que n'avez guère hanté la France et qu'avez trop longuement hanté les poêles d'Allemagne, et cuidez que Bayard soit boutefeu de village, comme avez coutume en Allemagne. Or Francisque faites du pis que pourrez, ne dormez guère la nuit, car je vous promets que Bayard souvent vous réveillera et vous gardera de vous reposer à votre plaisir prendre. »

Sickingen, un colonel de l'armée de l'Empereur, était un reitre grossier et brutal; quand il reçut cette lettre, il n'eut d'autre idée que de se défaire de Bayard.

Un jour il lui proposa de faire combattre six Français contre six de ses gens en leur présence; une autre fois il lui fit demander une entrevue sous prétexte qu'il avait à lui parler; mais Bayard, qui ne songeait qu'à garder Mézières, se garda bien de donner dans les piéges que son adversaire lui tendait et jamais il ne voulut consentir, sous aucun prétexte, à sortir de la ville. Il envoya souvent ses gens escarmoucher en dehors, ils les encourageait même à porter des défis aux ennemis et à organiser des combats réglés d'avance et sous certaines conditions, trouvant à cela l'avantage d'occuper les Allemands et de les distraire un peu des travaux du siége dont il espérait par là prolonger la durée. Son but principal, en agissant ainsi, était de donner au roi le temps d'organiser une armée. Anne de Montmorency, le futur connétable, alors âgé de vingt-huit ans, se signala d'une façon toute particulière dans une de ces rencontres.

Sickingen, malgré les brèches pratiquées à la place en divers endroits et souvent même sur des étendues assez considérables, n'osa jamais donner l'assaut. Il redoutait trop la valeur incomparable de Bayard.

Nous n'entrerons pas dans le détail de tous les exploits qui furent accomplis par les Français pendant la durée de ce siége mémorable.

Six semaines durant, Bayard donna au monde le spectacle d'une place condamnée aux yeux de tous avant même qu'elle ne fut attaquée, presque démentelée, défendue par une dizaine de mille hommes et luttant avec succès contre une armée de trente-cinq mille hommes soutenue par une artillerie formidable.

La nature, il est vrai, dit Cosson, aidait un peu à la défense de la place; la ville est une espèce de presqu'île que la Meuse embrasse et rend inaccessible vers le nord, le couchant et le midi : on ne pouvait l'entourer qu'à l'orient du côté des Ardennes. C'était de ce côté que l'attaque se faisait. Mais Sickingen, passant la rivière avec quinze mille hommes détachés de l'armée de Nassau, alla prendre position sur une éminence qui commandait la ville vers le sud-ouest. Il y installa des batteries d'artillerie; et la place ainsi battue en deux sens contraires fut bientôt ouverte de toutes parts. Menacée d'un côté par Sickingen et ses quinze mille hommes et de l'autre par Nassau avec vingt mille, il semblait que rien ne put la sauver, mais il lui restait une muraille à l'épreuve du canon, c'était le

courage inébranlable des ses défenseurs, et leur confiance dans Bayard, le chef invincible.

L'un des officiers de l'armée ennemie avait dit en apprenant sa présence dans la ville : J'aimerais mieux qu'il y eût deux mille hommes de plus dans la place et que Bayard n'y fût pas.

Quand Nassau, le croyant à bout de ressources, lui envoya un héraut pour le sommer de capituler, l'engageant à ne pas résister dans une bicoque, disant qu'il y perdrait toute sa gloire, le bon chevalier répondit fièrement :

« Héraut, mon ami, vous vous en retournerez et leur direz que le Roi, mon maître, avait beaucoup de plus suffisants personnages en son royaume que moi, pour envoyer garder cette ville, qui nous fait frontière. Mais puisqu'il m'a fait cet honneur de s'en fier à moi, j'espère avec l'aide de notre seigneur la lui conserver si longuement qu'il ennuira beaucoup plus à vos maîtres d'être au siége que à moi d'être assiégé et que je ne suis pas un enfant qu'on étonne avec des paroles. Devant qu'on m'aie parlé de sortir d'une ville que le roi m'a remise en charge, j'espère me dresser un pont de corps morts de ses ennemis par-dessus lequel je pourrai sortir. »

Mezerai, parlant du siége, dit aussi : « Ce n'étaient dehors que canonnades, que bombes, que boulets enflammés. De dedans, il pleuvait des lances et des cercles à feu, de l'huile bouillante, des fascines goudronnées, des fascines qui mettaient le feu. »

Pasquier remarque qu'en moins de quatre jours *on tira cinq mille coups* de canon, ceux de la ville

ne demeurant cependant point oiseux à leur répondre *selon la quantité qu'ils étaient.*

Cependant, le siége, en se prolongeant amenait chaque jour de nouvelles privations et des calamités nouvelles. La dyssenterie régnait dans la garnison déjà bien affaiblie et les vivres commençaient à manquer. D'un autre côté, le tir des batteries établies sur les hauteur par Sickingen ravageait la ville.

Bayard alors eut recours à un stratagème ingénieux pour obtenir, par la ruse, que l'ennemi se décidât de lui-même à renoncer à un siége qu'aucune armée de secours ne semblait prête à venir faire lever.

Il écrivit à Robert de la Marche pour lui donner quelques détails sur sa situation. Il était, disait-il, assiégé par deux côtés à la fois. Il avait entendu dire, ajoutait-il, que Nassau était dans l'intention de traiter avec le roi; mais il pensait que, si la chose était vraie, il fallait se hâter parce qu'avant vingt-quatre heures, ce général devait être attaqué dans son camp par douze mille Suisses et huit cents hommes d'armes; tandis que la garnison elle-même ferait une sortie.

Nous reproduisons ici cette lettre telle qu'elle se trouve transcrite dans les *Ardennes illustrées* publiées par M. Élisée de Montagnac.

« Monseigneur, mon cappitaine, je croy qu'estes assez adverty comme je suis assiégé en ceste ville par deux endrois; car d'ung côté est le comte de Nassau, et deça la rivière, le seigneur Francisque.

Flandres et l'Allemagne. La place avait tenu trois semaines et le roi, pendant ce temps, avait pu lever une armée considérable, à la tête de laquelle il avait placé le duc de Bourbon et le duc d'Alençon.

Ce fut un spectacle touchant, dit Guyard de Berville, que la sortie du chevalier et de ses troupes de la ville de Mézières. Les habitants le reconduisirent fort loin avec des actions de grâces et des acclamations, ils le nommaient leur défenseur, leur libérateur et baisaient les armes et les casques des soldats.

François Ier, quand il apprit la nouvelle de ce succès inespéré, écrivit à sa mère : *Dieu s'est montré bon Français*, et Louise de Savoie dit en parlant de Bayard : « Une personne qui vaut tant et tant que pour lui, on ne saurait trop faire.

L'anniversaire de la levée du siége de Mézières fut célébré depuis en grande pompe chaque année le 27 septembre. On faisait ce jour-là une procession solennelle à laquelle assistaient les autorités civiles, la garnison et la garde nationale en armes. A l'église, après l'Evangile, un ecclésiastique prononçait l'éloge de Bayard. M. E. Sénemaud constate dans la *Revue des Ardennes*, que cette cérémonie avait encore lieu en 1806, et M. Terrebasse dit qu'elle existait encore sous la Restauration; la plupart des écrivains modernes qui ont écrit sur Bayard, disent qu'elle n'a pris fin qu'à la Révolution.

M. Feillet raconte d'après M. Sénemaud, archi-

de voir le corps d'armée de Sickingen quitter ses positions et venir le rejoindre.

Bayard, en voyant le résultat de sa lettre, ne put s'empêcher de rire. Les deux corps d'armée allemands étaient alors rangés en bataille l'un vis-à-vis de l'autre comme des bandes ennemies.

« Par ma foi, dit le bon chevalier, puisqu'ils ne veulent commencer à combattre, je vais moi-même commencer. »

Il fit alors tirer cinq ou six coups de canon au travers des rangs ennemis.

Le seigneur de Lorges profita de la faute commise par le capitaine allemand pour jeter un convoi dans la place et quand Sickingen vit enfin qu'il avait été joué, la ville était ravitaillée et dès lors un nouveau blocus et de nouvelles attaques n'avaient plus de but. Deux ou trois faits d'ailleurs, vinrent confirmer aux yeux des assiégeants l'inutilité de nouveaux efforts.

De Lorges fit remettre à un officier de l'armée impériale, qui lui avait fait demander des rafraichissements, des bouteilles de vieux vin et de vin nouveau et avant de les lui faire porter, il fit promener son messager dans une grande cave toute remplie de tonneaux qui ne contenaient que de l'eau. Bayard fit même jeter des bœufs dans les fossés, après leur avoir fait manger du blé, et les Allemands en trouvant des grains encore entiers dans l'estomac de ces animaux, crurent à une abondance qui était loin d'être réelle.

Alors l'ennemi leva le siége sans même avoir osé donner l'assaut. L'armée impériale gagna les

toast à la mémoire des braves et fidèles défenseurs de la ville sous les ordres de Bayard.

Ce fait d'armes, qui fit l'admiration du monde à l'époque où il se produisit, sauva la Champagne et l'armée nouvelle, levée à loisir, grâce à la résistance du héros qui avait retenu l'ennemi et l'avait ainsi empêché d'entraver les projets du roi, put alors marcher vers la frontière.

Bayard alla reprendre Mouzon avec le duc d'Alençon.

S. Champier dit à ce sujet :

« Après que les Allemands eurent levé le siége devant Mézières, le noble Bayard bouta garnison pour garder la ville et vint devant Mouzon qui, incontinent se rendit au roi, sans aucune résistance. Après, Bayard prit chemin vers le roi, et fut très-bien reçu de lui et de toute la cour (qui était à Fervaques), et lui donna à cette heure cent hommes d'armes en chef, car, par avant, était lieutenant de Monseigneur de Lorraine. Et outre plus, lui donna en signe de mémoire des nobles gestes qu'il avait faits, l'ordre de chevalerie de Saint-Michel. »

Martin du Bellay dit également : « Au dit lieu de Fervaques, le roi, pour rémunération de la vertu du sieur Bayard, lui donna cent hommes d'armes et l'honora de son ordre de Saint-Michel. »

Le roi, en général, ne donnait des compagnies d'ordonnances à commander qu'aux princes, et la charge de capitaine d'une de ces compagnies valait cinq

mille écus. « Telles compagnies, dit Brantôme, ne se donnaient par faveur. Les hommes d'armes qui les composaient étaient tous gentilshommes. »

Le roi fit plus, il donna l'évêché de Glandas à son frère Philippe de Terrail, et à Jacques, son autre frère, l'abbaye de Josaphat, dans les faubourgs de Chartres.

François Ier poursuivit les Allemands jusqu'aux environs de Valenciennes, où l'empereur Charles-Quint, lui-même, était venu les attendre.

Bayard faisait partie de l'avant-garde, commandée par le duc d'Alençon ; il attaqua l'arrière-garde des ennemis et la mit en déroute, et si l'armée avait suivi son mouvement, la ville eût été prise; mais les seigneurs étaient jaloux de l'affection que le roi lui portait : « dont, dit Champier, a été gros dommage à plusieurs qui encore s'en servent. Car mieux vaut armée de cerfs gouvernée par un lion, qu'armée de lions gouvernée par un cerf. »

L'ennemi put alors continuer sa retraite, ravageant tout sur sa route pour retarder la poursuite.

Le roi revint en France, laissant son armée en Hainaut, où elle aussi, fit de grands ravages. La ville de Hesdin fut prise et détruite.

Le commencement de l'hiver se passa en combats d'avant-postes et en escarmouches.

Bayard resta jusqu'au mois de décembre à Guise, sur la frontière, et fit plusieurs courses dans le Hainaut. A ce moment, l'hiver étant trop avancé pour

toast à la mémoire des braves et fidèles défenseurs de la ville sous les ordres de Bayard.

Ce fait d'armes, qui fit l'admiration du monde à l'époque où il se produisit, sauva la Champagne et l'armée nouvelle, levée à loisir, grâce à la résistance du héros qui avait retenu l'ennemi et l'avait ainsi empêché d'entraver les projets du roi, put alors marcher vers la frontière.

Bayard alla reprendre Mouzon avec le duc d'Alençon.

S. Champier dit à ce sujet :

« Après que les Allemands eurent levé le siége devant Mézières, le noble Bayard bouta garnison pour garder la ville et vint devant Mouzon qui, incontinent se rendit au roi, sans aucune résistance. Après, Bayard prit chemin vers le roi, et fut très-bien reçu de lui et de toute la cour (qui était à Fervaques), et lui donna à cette heure cent hommes d'armes en chef, car, par avant, était lieutenant de Monseigneur de Lorraine. Et outre plus, lui donna en signe de mémoire des nobles gestes qu'il avait faits, l'ordre de chevalerie de Saint-Michel. »

Martin du Bellay dit également : « Au dit lieu de Fervaques, le roi, pour rémunération de la vertu du sieur Bayard, lui donna cent hommes d'armes et l'honora de son ordre de Saint-Michel. »

Le roi, en général, ne donnait des compagnies d'ordonnances à commander qu'aux princes, et la charge de capitaine d'une de ces compagnies valait cinq

mille écus. « Telles compagnies, dit Brantôme, ne se donnaient par faveur. Les hommes d'armes qui les composaient étaient tous gentilshommes. »

Le roi fit plus, il donna l'évêché de Glandas à son frère Philippe de Terrail, et à Jacques, son autre frère, l'abbaye de Josaphat, dans les faubourgs de Chartres.

François Ier poursuivit les Allemands jusqu'aux environs de Valenciennes, où l'empereur Charles-Quint, lui-même, était venu les attendre.

Bayard faisait partie de l'avant-garde, commandée par le duc d'Alençon ; il attaqua l'arrière-garde des ennemis et la mit en déroute, et si l'armée avait suivi son mouvement, la ville eût été prise; mais les seigneurs étaient jaloux de l'affection que le roi lui portait : « dont, dit Champier, a été gros dommage à plusieurs qui encore s'en servent. Car mieux vaut armée de cerfs gouvernée par un lion, qu'armée de lions gouvernée par un cerf. »

L'ennemi put alors continuer sa retraite, ravageant tout sur sa route pour retarder la poursuite.

Le roi revint en France, laissant son armée en Hainaut, où elle aussi, fit de grands ravages. La ville de Hesdin fut prise et détruite.

Le commencement de l'hiver se passa en combats d'avant-postes et en escarmouches.

Bayard resta jusqu'au mois de décembre à Guise, sur la frontière, et fit plusieurs courses dans le Hainaut. A ce moment, l'hiver étant trop avancé pour

continuer les opérations, on dispersa les troupes dans les garnisons et les Suisses s'en retournèrent.

Bayard alors revint à Paris. La cour et la ville, les seigneurs et les Parisiens voulurent sortir à sa rencontre, mais informé de l'ovation qu'on lui préparait, il arriva seul et entra dans la ville secrètement. Le Parlement de Paris, de son côté, se rendit en corps à son logis, pour lui faire honneur, mais il ne voulut pas se prêter à cette sorte de manifestation officielle et l'on ne put le trouver. Il aimait à vaincre, dit M. Henri d'Audigier, il n'aimait pas à triompher; un compliment lui faisait plus de peur que dix coups d'épée.

Après avoir séjourné quelque temps à Paris, il s'en retourna en Dauphiné, où il passa une partie de l'hiver; puis, sur la fin de février 1522, il repassa les monts par commandement du roi.

Pendant que François I[er] était occupé dans le nord, Léon X avait conclu avec Charles-Quint une ligue nouvelle ayant pour but principal de chasser les Français de toute l'Italie.

Les alliés voulaient aussi rétablir dans le Milanais François Sforze, fils puîné de Ludovic.

Gênes fut la première ville menacée. Il était bon d'y placer un capitaine expérimenté, et le roi ne crut pas pouvoir mieux faire que d'y envoyer Bayard.

En février 1522, le bon chevalier repassa les monts à la tête de sa compagnie.

Il avait avec lui Charles Alemand, sieur de Laval, son cousin; Balthasar de Beaumont; de Gumin, sieur de Romanèche, et quelques autres gentilshommes.

A Gênes, quand il y arriva, il fut très-bien reçu par le gouverneur et par tous les habitants de la ville. Sa réputation lui valut une véritable ovation de la part des gentilshommes du pays.

De Gênes, il entra dans le Milanais. Lautrec qui y

Pendant son séjour à Grenoble, il combattit les bandes de brigands qui infestaient le Dauphiné et en purgea le pays.

Bayard semblait oublié dans sa province malgré les immenses services qu'il avait rendus et ceux qu'il rendait encore tous les jours. François I[er] paraissait ne pas même se souvenir de son existence. Le héros écrivit au roi pour se plaindre de l'oisiveté dans laquelle on le laissait. Celui-ci lui répondit, le 19 décembre 1522, que : « L'homme d'armes fait chevalier de la main de Bayard » gardait la mémoire de Marignan et n'attendait qu'une occasion pour payer sa dette de reconnaissance. Mais un an se passa sans que rien vînt prouver qu'il se souvînt réellement.

En septembre 1523, Francois I[er] voulut entreprendre en personne une nouvelle expédition dans le Milanais, pour reconquérir le duché; mais, à ce moment même, Charles de Bourbon, poussé à bout par les persécutions dont il était l'objet à l'instigation des gens de la cour, trahit la cause du roi et passa du côté de l'Empereur.

« Le roi, dit Brantôme, eut quelque mécontentement de lui par la persuasion de madame la régente, qui lui demandait son douaire sur sa maison, voir, et qui plus est, désirait fort de l'épouser ; mais lui, la dédaignant et en parlant très-mal, l'anima contre lui, et tellement qu'elle lui rendit bien. »

D'autres causes encore avaient aigri le conné-

table. Dans le voyage à Valenciennes, l'avant-garde qu'il devait commander de droit, en vertu de sa charge, fut confiée à M. d'Alençon. De plus, un jugement rendu à l'instigation de Louise de Savoie, l'avait dépouillé des domaines qu'il tenait de sa femme, Suzanne de Bourbon-Beaujeu. Toutes ces causes réunies l'amenèrent à quitter le service de la France pour offrir son appui à l'empereur Charles-Quint.

François Ier, craignant les suites de cette désertion inattendue, renonça à son projet qui, en l'éloignant de Paris et de la cour, aurait donné beau jeu aux intrigues des partis. Il envoya en Italie, à sa place, Guillaume Gouffier, seigneur de Bonnivet, amiral de France.

Quarante mille hommes de troupes placés sous les ordres de ce général passèrent bientôt le Tessin, et rien ne semblait devoir s'opposer à la réussite d'une expédition dont le début rapide surprit absolument l'ennemi qui ne s'attendait guère à une si brusque intervention.

Si Bonnivet avait marché sur Milan, il aurait certainement enlevé presque sans coup férir le centre même de la résistance où régnait une confusion sans égale; mais il hésita, il temporisa, et Colonna eut le temps d'accourir et de mettre la ville à l'abri d'un coup de main.

Le 24 octobre 1523, Bayard qui commandait l'avant-garde, arrivait à Cassano, localité située sur les bords de l'Adda et non loin de Milan. C'était la première fois qu'il se trouvait en présence de l'ennemi, marchant sous ses propres enseignes. Sa

compagnie était une des plus belles qu'on put imaginer. Son effectif nominal et réglementaire était de cent lances; mais elle en comptait en réalité plus de quinze cents, tant les gentilshommes briguaient l'honneur de servir sous un pareil capitaine.

Quand Bonnivet se décida à se porter sous les murs de Milan, il y avait vingt mille hommes dans la place. Malgré le peu de chance de réussite qu'offrait alors et dans de telles conditions, un siége en règle, il voulut bloquer la ville.

Bayard dut marcher au devant de Gonzague, marquis de Mantoue, qui s'avançait sur Lodi, accompagné de cinq cents chevaux et de quatre cents fantassins envoyés par le pape. Le bon chevalier s'y rendit de son côté avec huit mille fantassins, trois cents hommes d'armes et huit ou dix pièces de canon. Malheureusement, Gonzague fut averti par Frédéric de Rozzolo, capitaine des gens de pied français, son parent et son ami, et, grâce à cet avis, craignant un échec, il put se retirer sur Pontevico. Les Français, ajoute Guichardin, entrèrent dans la ville abandonnée.

Martin du Bellay raconte cet épisode en détail :

« Monsieur l'amiral, dit-il, ayant eu avertissement que le duc de Mantoue était arrivé à Lode (Lodi) avec cinq cents chevaux et deux cents hommes de pied, que le pape envoyait pour le secours de la ligue, dépêcha le capitaine Bayard, accompagné de huit mille hommes de pied, quatre cents hommes d'armes et huit ou dix pièces d'artillerie pour marcher droit au dit lieu de Lode, y pensant surprendre le duc; lequel

étant averti et se défiant de ses forces, se retira, abandonnant la ville. Par quoi le capitaine Bayard entra dedans. Puis y ayant laissé bonne garnison, prit le chemin de Crémone, pour tenter s'il pouvait prendre la ville par le moyèn du château qui tenait pour le roi. Auquel lieu arrivé, se vint joindre avec lui le sieur Rence de Cere, baron romain, accompagné de quatre mille hommes de pied italiens, qu'il avait levés pour le service du roi au Ferrarais et aux environs. Le capitaine Bayard et le dit seigneur de Rence, assemblés et connaissant que par le château n'y avait ordre de forcer la ville, à l'occasion des grandes tranchées que les ennemis avaient faites entre la ville et le dit château, délibérèrent de l'assaillir par ailleurs et tenter la fortune de la pouvoir forcer, encore que l'armée vénitienne, qui était de la part de la ligue, fut à Pontivy près de là. Le seigner Prosper, averti que l'armée du roi prenait le chemin de Crémone, ne tarda guère qu'il manda à Pavie, qu'on eut à envoyer trente-cinq mille hommes à Crémone, pour la défence d'icelle; manda pareillement au duc Urbin, général de la seigneurie, et au marquis de Mantoue, général de l'Eglise, avec grandes instances qu'ils eussent à approcher leur armée près de la nôtre, pour l'empêcher de donner l'assaut. Toutefois, cela ne retarda que le capitaine Bayard, le seigneur Rence et le seigneur de Lorges, général de l'infanterie française, ne fissent leurs approches. Et en telle diligence firent la batterie, qu'en trois jours la brèche était raisonnable pour assaillir. Mais soudain vint une pluie si abondante,

que nos gens voulant marcher en avant pour l'assaut, reculaient en arrière, tant il faisait glissant. Et dura la dite pluie quatre jours et quatre nuits, sans cesser. A cause de quoi le capitaine Bayard fut contraint de remettre l'assaut à un autre jour, pendant lequel les ennemis eurent loisir de remparer la brèche. Et pour les continuelles pluies, les chemins devinrent si mauvais que de quelque part que ce fut ne pouvaient venir les vivres en notre camp. Qui fut l'occasion de la famine qui s'y mit. Joint que l'armée vénitienne rompait les vivres d'un côté et l'armée de l'Eglise de l'autre. Ce que voyant, le capitaine Bayard, après avoir rafraîchi le château tant d'hommes que de vivres, fut contraint de se retirer devers Milan. »

Quand Bayard arriva devant Crémone, il y avait dix-huit mois que le château tenait. La garnison française, décimée par la faim et le feu de l'ennemi, se trouvait réduite à dix-huit combattants, derniers débris d'une compagnie de plus de quarante hommes dont le reste était mort pour défendre l'honneur du nom français.

Cet épisode des guerres d'Italie du xvie siècle rappelle l'héroïque résistance du capitaine Lelièvre et de ces cent vingt-trois Français qui, bloqués dans Mazagran par douze mille Arabes, tinrent l'ennemi en échec du 2 au 6 février 1840, et sortirent de la ville sans avoir pu être entamés.

•

Bayard, après avoir mis le château de Crémone en état de défense en y plaçant une garnison suffisante,



pourvue de vivres et de munitions, revint à Monza, d'où il interceptait toute communication entre Milan et les vallées de Bergame et de Brescia. La position était excellente et, s'il n'eût pas été obligé de la quitter, Milan eût été certainement affamée et forcée de capituler. Mais Bonnivet le rappela et l'envoya à Vegevano.

Dès que Bayard eut quitté Monza, l'abondance revint dans Milan et, la ville à l'abri de la famine, put défier les tentatives de l'amiral.

Bonnivet, comprenant enfin que la campagne était manquée, voulut se mettre à couvert derrière le Tessin afin de faire prendre à ses troupes leurs quartiers d'hiver. Il se retira sur Biagrasso sans être inquiété par l'ennemi.

Les Vénitiens auraient voulu livrer bataille à cette armée en retraite, espérant en avoir bon marché et l'écraser tout entière dans une action décisive. Colonna seul n'était pas de cet avis, il modérait l'ardeur des siens, leur disant : « Bonnivet achèvera bien lui-même la ruine de son armée, sans qu'on l'y aide. » Colonna avait raison.

On était alors en 1524. Bonnivet était campé à Biagrasso. Il fit venir Bayard et lui dit :

« Monseigneur de Bayard, il faut que vous alliez loger à Rebec, avec deux cents hommes d'armes et les gens de pied de Lorges. Car, par ce moyen nous travaillerons merveilleusement ceux de Milan, tant pour les vivres que pour mieux entendre leurs affaires. »

L'expédition était dangereuse. Bayard qui se ren-

dait bien compte des difficultés de l'entreprise, voulut s'en excuser :

« Je ne sais, dit-il, comment vous l'entendez, car pour garder Rebec, au lieu où il est assis, la moitié des gens qui sont en notre camp feroient besoin. Je connais nos ennemis, ils sont vigilants. Et suis bien assuré qu'il est quasi difficile que je n'y reçoive de la honte. Car m'est bien avis que si quelque nombre de nos ennemis y était pour une nuit, les irais cueillir pour leur désavantage. Et pour ce, monseigneur, vous supplie que vous avisiez bien où vous me voulez envoyer. »

L'amiral l'engagea à ne pas s'inquiéter, répondant, disait-il, qu'il ne sortirait pas une souris de Milan sans qu'il en fut averti.

Bouchet, dans les *Annales d'Aquitaine*, dit aussi : « L'amiral de France envoya le capitaine Bayard à un village nommé Rebec, où il n'y avait aucune forteresse. Et prit cette charge au moyen de la promesse que lui fit le dit amiral de lui envoyer avant trois jours certain nombre de gens pour la garde et défense du dit village, ce qu'il ne put faire. »

Bayard partit pour aller occuper le poste qui lui était assigné. Mais il était si convaincu de l'impossibilité d'y tenir qu'il n'y envoya que deux grands chevaux, dirigeant tout le reste de son bagage sur Novare.

A Rebec, il barricada les avenues principales, mais on pouvait entrer dans le village par tous les côtés. Il écrivit plusieurs fois à l'amiral pour lui dire que la position n'était pas tenable, l'engageant

instamment à lui envoyer sans retard un renfort suffisant pour pouvoir au moins résister honorablement. Bonnivet ne répondit à aucun de ses messages. Le vaillant capitaine qui veillait à tout et qui sans cesse était aux aguets, malade d'ennui autant au moins que de fatigue, fut un jour obligé de garder la chambre. Il confia la garde à quelques capitaines qui l'accompagnaient. Il pleuvait et ceux-ci, au lieu de veiller comme leur chef le leur avaient recommandé, rentrèrent dans leurs cantonnements.

L'ennemi avait été prévenu par ses espions de l'indisposition de Bayard, il résolut d'en profiter. Une forte colonne d'Espagnols fut dirigée sur Rebec Elle se composait de six mille hommes de pied et de cinq cents hommes d'armes. Les soldats marchaient dans les ténèbres une chemise sur leurs armures pour mieux se reconnaître dans la mêlée. Ils arrivèrent en vue du village sur les deux heures après minuit; François-Ferrand Davolo, marquis de Pescaire, marchait à leur tête. Ils surprirent nos gens. Bayard fut en selle dès la première alarme, il courut à une barrière et lutta tant qu'il put. Il avait fait partir ses hommes devant, les renvoyant à Biagrasso et resta des derniers. Quand il fut bien sûr que tous les siens étaient en sûreté, il se replia à son tour, ne laissant qu'une dizaine d'hommes sur le terrain.

Le loyal serviteur entre dans les plus grands détails à ce sujet:

« Si, dit-il, firent une grosse assemblée de gens pour surprendre Bayard et le prendre, car il leur semblait que si Bayard était pris, que le reste ne tien-

commandait alors avait indisposé les populations contre la domination française par sa conduite peu mesurée. La Lombardie s'était soulevée; Colonna et Pescaire prirent Milan et bientôt les principales villes du pays nous échappèrent. Lautrec dut alors se replier sur la frontière où il attendit des secours qui devaient lui arriver de France. Bayard fut un des premiers à le rejoindre, La Palisse de son côté ne tarda pas à venir avec seize mille Suisses, et l'armée, ainsi renforcée, marcha sur Milan et vint camper à Monza, à quelques milles seulement de la ville.

Colonna prit position à la Bicoque, ancienne résidence ducale, située entre le camp français et Milan.

Nous aurions pu facilement lutter contre un ennemi puissant, mais qui cependant ne nous était pas très-supérieur en nombre; mais les Suisses, après une première rencontre où ils avaient été repoussés, profitèrent de ce qu'on ne les avait pas payés pour refuser de retourner au feu et bientôt ils se retirèrent dans leur pays. Lautrec voulut attaquer sans eux, malgré la brèche énorme que le départ de ces seize mille Suisses avait faite dans les rangs de ses troupes.

La lutte fut ardente de part et d'autre; Bayard fit des prodiges; mais, malgré les efforts héroïques faits par les nôtres, ils furent battus et laissèrent six mille hommes sur le terrain.

Il arriva alors ce qui arrive toujours en pareil cas: forts et victorieux, nous avions des alliés; mais,

par derrière que par devant; que Bayard passa les fossés, le village étant plein des ennemis. Si combattirent bien deux heures de nuit, qui fut cause que plusieurs Français eurent loisir soi armer et se sauver. Quand les Espagnols virent qu'ils n'étaient possible d'avoir Bayard, se renforcèrent de plus fort que jamais. Quand Bayard vit que les Espagnols étaient tous après lui, et qu'il les avait abusés afin que les Français eussent loisir d'eux sauver, se retira, toujours se défendant d'eux, et les uns frappaient à dextre (droite), les autres à senestre (gauche); ainsi faisait son cousin qui était fort jeune, puissant et hardi, et firent tant qu'ils se défirent de leurs ennemis. Quand le soleil eut laissé les angles de la terre, et fut apparu sur notre horizon, les Espagnols furent déplaisants de ce que Bayard était échappé ainsi vertueusement : car ils croyaient aussi bien le prendre comme les Vénitiens avaient failli prendre le roi Charles à Fornoue : mais les hommes proposent et Dieu dispose les choses et ne veut laisser ses serviteurs au besoin. Le noble Bayard ne perdit rien de son bagage parce qu'il s'en doutait et cinq ou six jours devant envoya tous ses coffres à Novare, là où étaient or et argent et toutes la vaisselle et autres bagues; laquelle chose démontre que Bayard se doutait toujours de ce qu'il advint après... »

Bayard ne pardonna jamais à Bonnivet de l'avoir compromis dans une pareille échauffourée.

Nous avons suivi Bayard presque pas à pas jusqu'ici. Nous l'avons vu à Fornoue, à Novare, à Cérignoles, à Brescia, à Ravenne, à Marignan, à Mézières enfin, partout et toujours le premier à l'attaque, le dernier dans les retraites.

Nous arrivons maintenant au dernier épisode de cette glorieuse carrière qui a fait de son nom le synonyme de courage, de loyauté et d'honneur. Ses contemporains l'on nommé le chevalier ***sans peur et sans reproche*** et la postérité a ratifié ce glorieux surnom. Sa mort a été digne de sa vie, et il a eu cette rare faveur de ne s'être pas démenti un seul instant dans le cours d'une existence qui n'a pas duré moins de cinquante-deux ans, et cela dans des temps troublés où les partis qui s'agitaient sans cesse couvraient, s'ils ne justifiaient pas, bien des excès et bien des palinodies.

L'aventure de Rebec est peut-être le seul échec qu'il ait subi dans sa vie, et encore la faute en re-

tombe-t-elle tout entière sur Bonnivet. Bayard, dans cette circonstance, comme toujours, n'a fait qu'éviter un désastre par sa présence d'esprit et son rare courage.

Bonnivet ne tarda pas à comprendre la maladresse qu'il avait commise. Les troupes manquaient de vivres; la maladie sévissait dans les rangs de l'armée décimée par la misère et les privations, et nos soldats n'avaient pas besoin d'un revers pour être démoralisés complétement. Il tint alors conseil et, sur l'avis unanime de ses principaux officiers, il quitta le camp de Biagrasso pour gagner Novare, protégé dans sa retraite par Bayard qui commandait l'arrière-garde.

On était alors à la fin de l'année 1524. L'amiral attendait un renfort de douze mille Suisses, son espoir suprême et sa dernière ressource.

Les Suisses s'étaient en effet mis en route; mais, en chemin, harcelés par l'ennemi, ils se débandèrent en partie et plus de la moitié regagna ses foyers. Six mille d'entre eux au plus arrivèrent jusque sur les bords de la Sesia.

Bonnivet eut un instant d'espoir; il quitta précipitamment Novare et marcha à leur rencontre jusqu'à Romagnano.

L'ennemi le suivait toujours pas à pas, surveillant ses moindres démarches et prêt à profiter de chacune de ses fautes.

« Il fait dire aux Suisses, écrit M. Terrebasse, de passer de son côté et de se joindre à lui pour repousser les Impériaux qui s'étaient mis à sa poursuite;

courage inébranlable des ses défenseurs, et leur confiance dans Bayard, le chef invincible.

L'un des officiers de l'armée ennemie avait dit en apprenant sa présence dans la ville : J'aimerais mieux qu'il y eût deux mille hommes de plus dans la place et que Bayard n'y fût pas.

Quand Nassau, le croyant à bout de ressources, lui envoya un héraut pour le sommer de capituler, l'engageant à ne pas résister dans une bicoque, disant qu'il y perdrait toute sa gloire, le bon chevalier répondit fièrement :

« Héraut, mon ami, vous vous en retournerez et leur direz que le Roi, mon maître, avait beaucoup de plus suffisants personnages en son royaume que moi, pour envoyer garder cette ville, qui nous fait frontière. Mais puisqu'il m'a fait cet honneur de s'en fier à moi, j'espère avec l'aide de notre seigneur la lui conserver si longuement qu'il ennuira beaucoup plus à vos maîtres d'être au siége que à moi d'être assiégé et que je ne suis pas un enfant qu'on étonne avec des paroles. Devant qu'on m'aie parlé de sortir d'une ville que le roi m'a remise en charge, j'espère me dresser un pont de corps morts de ses ennemis par-dessus lequel je pourrai sortir. »

Mezerai, parlant du siége, dit aussi : « Ce n'étaient dehors que canonnades, que bombes, que boulets enflammés. De dedans, il pleuvait des lances et des cercles à feu, de l'huile bouillante, des fascines goudronnées, des fascines qui mettaient le feu. »

Pasquier remarque qu'en moins de quatre jours *on tira cinq mille coups* de canon, ceux de la ville

en l'armée du roi qui en soit plus capable que vous, soit par la valeur, l'expérience ou le conseil. »

Bayard répondit :

« Monseigneur, je voudrais bien que vous m'eussiez fait cet honneur en quelque plus favorable occasion où la fortune nous fut moins contraire. Mais, pourtant, quoi qu'il en soit, je vous assure et promets que je les défendrai si bien, que tant que je serai vivant, elles ne viendront jamais au pouvoir de l'ennemi. »

Bonnivet se fit conduire en litière à l'avant-garde, et Bayard fit une charge si vigoureuse contre les Impériaux, qu'il les força de reculer.

« Durant deux heures, dit Expilly, il fit de si grandes charges et fit reculer si loin les ennemis, que l'armée eut le temps de se retirer à couvert, avec tout l'attirail, sans aucun désordre ; mais environ sur les dix heures avant midi, l'armée étant fort avancée, et lui avec sa troupe, demeurant le dernier, tourné de côté, le visage vers les ennemis, fut atteint d'un coup d'arquebuse à croc, au flanc droit, qui lui brisa l'épine du dos ; il chancela et néanmoins ne chut pas de cheval ; ses gens étant accourus le voulurent emporter hors de l'action, il ne le voulut permettre, quoiqu'il fut pressé par le sieur d'Alègre, et dit que c'en était fait, qu'il était mort, et que, n'ayant jamais tourné le dos à l'ennemi, il ne le voulait pas commencer en finissant, commanda qu'on fit une charge pour repousser l'ennemi, qui commençait d'approcher. Puis, dit à Jacques Joffrey, jeune gentilhomme du quartier de Bourgoin, ou Saint chef en Dauphiné,

son maître d'hôtel : « *Qu'on me descende au pied de cet arbre, et me mettez en sorte que j'aie la face regardant l'ennemi.* » Ce qui fut incontinent fait à l'aide de quelques Suisses. Lors il pria le sieur d'Alègre de dire au roi qu'il mourait très-content, puisque c'était en le servant les armes à la main ; que ç'avait toujours été son désir, que nul regret de mourir ne le touchait, sinon de quoi il perdait avec la vie, le moyen de le servir plus longuement. Après, il fit son testament militaire en peu de mots : Ordonna pour son âme et pour les pauvres, institua son héritier universel Georges Terrail, son frère ; et s'il mourait sans mâles, ou ses mâles sans mâles, substitua Gaspar Terrail, sieur de Bernin, son cousin, qui était en l'armée, et ses mâles, descendants de lui. Ceci arriva le dernier jour d'avril 1528, et mourut à six heures après midi. »

Plusieurs écrivains ont parlé, dit Expilly, des dernières actions de sa vie et des paroles que tint à Charles, duc de Bourbon. Jacques Joffrey raconte les discours que ce prince lui tint en l'abordant, ayant mis pied à terre :

« Ha ! capitaine Bayard, lui dit-il, que je suis marri et déplaisant de vous voir en cet état. Je vous ai toujours aimé et honoré pour la grande prouesse et sagesse qui est en vous. Ha ! que j'ai grand'pitié de vous. »

Bayard lui répondit :

« Monseigneur, je vous remercie, il n'y a point de pitié en moi, qui meurs en homme de bien, servant son roi. Il faut avoir pitié de vous, qui portez les

armes contre votre prince, votre patrie et votre serment. »

Ledit duc l'entretint familièrement de sa disgrâce et de sa fuite hors du royaume de France. Le chevalier l'exhorta de se raviser et de se remettre en la grâce du roi, qu'autrement, avec les biens, il perdrait son honneur à jamais.

Fénelon a longuement paraphrasé cette scène qui a bien plus de concision et de relief dans le récit du vieil auteur que dans le dialogue de l'archevêque de Cambrai. Madame Dufresnoy a traité, en vers, le même sujet, mais elle n'a pas été mieux inspirée.

François d'Avale, marquis de Pescaire, ajoute Expilly, entre les chefs de l'armée impériale, accourant des premiers, honora et consola grandement le chevalier; fit tendre son lit et pavillon autour de l'arbre, l'aida lui-même à s'y coucher, le tenant par la main et la lui baisant, comme s'il eût été son frère ou son fils.

Pasquier raconte également que les chirurgiens étant venus et n'ayant trouvé aucun espoir en sa blessure, Pescaire lui donna un prêtre pour l'assister; puis, ne pouvant demeurer auprès de lui, à cause qu'il conduisait l'avant-garde, il lui laissa deux gentilshommes avec gardes, afin qu'il ne fut ni fouillé, ni offensé, ni même approché par aucun des soldats, donnant ordre qu'aussitôt qu'il serait mort, son corps fut porté au bourg le plus proche, où, attendant que le sieur de Joffrey et les officiers du défunt eussent préparé le convoi pour l'en sortir, il lui fit faire les honneurs funèbres qu'on eût fait à lui-même, si l'ac-

cident lui fût arrivé. Brave et généreux marquis, ajoute Pasquier, digne d'éternelle louange! qui, par cette action, a fait voir que la vertu a cet avantage de se faire estimer et chérir aux courages magnanimes, quoique ennemis.

C'est ce même Pescaire qui dit en le quittant : « La France ne sait tout ce qu'elle a perdu en ce bon chevalier. »

A plus de deux cents ans de là, un autre général, Français comme lui, brave comme lui, a reçu de la part de l'ennemi les mêmes honneurs que Bayard. Nous en avons parlé dans un autre volume faisant partie de cette même collection des grands hommes de la France. Qu'on nous permette de reproduire ici ce que nous en avons dit.

Les Autrichiens s'avancent, poursuivant l'armée française qui recule. Elle n'a qu'une route devant elle; si l'ennemi la tourne et la devance, elle est perdue. Il faut donc occuper cet ennemi et le retenir, Marceau se dévoue; il l'attaque, lutte tant qu'il peut, recule pour se reformer et lutter encore, s'arrêtant de distance en distance, pour combattre un adversaire qu'il ne peut vaincre. Il dispute le terrain pied à pied et met plus de deux jours à faire a peine quelques lieues.

Ne dirait-on pas que c'est Bayard dont on parle et que c'est la retraite de Biagrasso que l'on décrit.

Enfin le 19, Marceau est en vue d'Altenkirchen. Là est le salut, mais l'armée n'a pas encore passé. Il

faut encore gagner du temps. Marceau masse ses troupes, il donne ses ordres, il va charger encore. Un coup de feu part de derrière une haie et Marceau tombe mortellement frappé..... Même genre de mort, tous deux sont frappés par un coup tiré au hasard par un soldat obscur.

Bayard demandait qu'on le tournât le visage vers l'ennemi pour mourir en lui faisant face. Marceau, lui, demande qu'on l'achève pour ne pas tomber vivant aux mains des Impériaux.

Jourdan, Kléber, Championnet, tous les compagnons d'armes de Marceau accourent auprès de lui. Tout le monde l'entoure, tout le monde pleure et se désole, lui seul est calme, lui seul les rassure et, comme Bayard, il semble que sentant sa tâche finie, il n'a aucun regret de cette vie qu'il va quitter.

Mais l'ennemi s'avance, bientôt il sera dans la ville, on ne peut emporter Marceau mourant. Il faut donc le laisser là, dans cette maison qui tout à l'heure sera au pouvoir des Autrichiens ; que faire ? On laisse auprès de lui deux chirurgiens et quelques officiers chargés d'une lettre dans laquelle on recommande le héros à la générosité de l'ennemi.

Les Autrichiens arrivent ; aussitôt qu'ils apprennent ce qui se passe, ils donnent une sauvegarde au général mourant, l'archiduc envoie son propre chirurgien le visiter ; Kray vient en personne et pleure à son chevet, en voyant qu'on ne peut le sauver.

Enfin le héros meurt. L'archiduc arrive comme il venait d'expirer ; il se tient quelques instants immobile auprès de son lit funèbre, gardant un respec-

tueux silence devant ce guerrier, tombé vaillamment sur le champ de bataille en défendant sa patrie.

Un debat s'elève alors entre les Autrichiens et nous. Ils voulaient rendre les honneurs à celui qui était mort parmi eux. L'armee de Sambre-et-Meuse réclamait la dépouille de son chef. Enfin l'ennemi céda, il renvoya le corps de l'illustre défunt, entouré par une escorte d'honneur. La garnison d'Ehrenbreitstein sortit pour saluer le cortége; Kray lui-même était à sa tête. Et quand le corps de Marceau fut confié à la terre, les canons de l'Autriche et ceux de la France confondirent leurs voix pour saluer le héros.

C'est la même scène presque trait pour trait à près de trois cents ans de distance. Les noms seuls sont changés, en 1525 c'est Bayard qui meurt, en 1796 c'est Marceau; en 1525, c'est Pescaire qui rend les honneurs au héros de Fornoue, de Marignan et de la retraite de Biagrasso; en 1796, c'est Kray qui salue celui de Cholet, du Mans, de Fleurus et de la retraite d'Altenkirchen.

Mais revenons à Bayard.

Montaigne rapporte dans ses Essais que « bien que le chevalier se sentit frappé à mort, il ne cessa pas pourtant de toujours combattre, autant qu'il eut de forces; mais que ne pouvant plus tenir à cheval, il revint à son gentilhomme pour se faire mettre à terre. Ah, je suis mort! se prit-il à dire; Seigneur, ayez pitié de moi, et baisant la croix qui était à la

garde de son épée, il répéta plusieurs fois les mêmes paroles. Le gentilhomme ne pouvant seul le descendre de cheval, il y eut un capitaine suisse appelé Diesbach qui ayant appris la blessure du chevalier, avait accouru à son secours avec ses soldats, et qui aida à le descendre, et comme en l'appuyant contre le pied d'un arbre, on ne le mettait pas en une situation où il put voir l'ennemi, il pria qu'on l'y mit en disant que ne lui ayant jamais tourné le dos, il ne le voulait pas faire en ce moment. »

Le loyal serviteur raconte à son tour d'une manière touchante la fin du héros.

« Quand on sut, dit-il, la triste nouvelle, tout le monde fut déplaisant, même les Espagnols. Car, quand il les prenait dans ses courses, il les traitait humainement et était accommodant pour la rançon. Ils connaissaient que par sa mort la noblesse était grandement affaiblie ; car, sans blâmer les autres, il a été parfait chevalier en ce monde.

« Un de leurs capitaines qui le vint voir devant qu'il ne rendit l'âme, nommé le marquis de Pescaire, dit une haute parole à sa louange :

« Plût à Dieu, gentil seigneur de Bayard, qu'il m'eût coûté une quarte de mon sang sans mort recevoir et ne dusse manger chair de deux ans, et vous tinsse en santé mon prisonnier, car par le traitement que je vous ferais, auriez connaissance de combien j'ai estimé la haute prouesse qui était en vous. La première louange que vous donnèrent ceux de ma nation, quand on dit : *Muchos grisones* et *pocos Bayardos* (beaucoup de grisons et peu de Bayards ou chevaux

de bataille) ne vous fut pas donnée à tort. Car depuis que j'ai connaissance des armes, n'ai vu ni ouï parler de chevalier, qui en toutes vertus vous ait approché. Et combien que je dusse être bien aise de vous voir ainsi, étant assuré que l'Empereur, mon maître, en ses guerres n'avait point de plus grand ni plus rude ennemi, toutefois quand je considère la grosse perte que fait aujourd'hui toute la chevalerie, Dieu ne me soit en aide, si je ne voudrais avoir donné la moitié de mon vaillant et qu'il en fût autrement. Mais, puisque la mort n'a nul remède, je requiers celui qui tous nous a créés à sa ressemblance, qu'il veuille retirer votre âme auprès de lui.

« Plusieurs autres chevaliers accompagnaient Pescaire et pleuraient avec lui. Il n'y en eut pas six de toute l'armée des Espagnols qui ne le vinssent pas voir l'un après l'autre.

« Dans le camp français, c'était bien autre chose; les pauvres gentilshommes de la compagnie faisaient un deuil inestimable.

« Les pauvres serviteurs domestiques étaient tous transis. Entre lesquels était son pauvre maître d'hôtel qui ne l'abandonna jamais. Et se confessa le bon chevalier à lui par faute de prêtre. Le pauvre gentilhomme fondait en larmes, voyant son bon maître si mortellement navré (atteint), que nul remède en la vie n'y avait. Mais tout doucement le réconfortait icelui chevalier, en lui disant : Jacques mon ami, laisse ton deuil. C'est le vouloir de Dieu de m'ôter de ce monde. J'y ai, par la sienne grâce, longuement demeuré et y ai reçu des biens et des honneurs, plus

que à moi n'appartient. Tout le regret que j'ai à mourir, c'est que je n'y ai pas si bien fait mon devoir que je devais. Et bien était mon espérance si plus longuement eusse vécu d'amender les fautes passées... Je te prie, Jacques mon ami, qu'on ne m'enlève point de ce lieu, car quand je me remue, je sens toutes les douleurs que possible est de sentir, hors la mort, laquelle me prendra bientôt. Peu devant que les Espagnols arrivassent au lieu où avait été blessé le bon chevalier, le seigneur d'Alègre, prévost de Paris, parla à lui, et lui déclara quelque chose de son testament. Aussi y vint un capitaine des Suisses, nommé Jean Diesbach, qui l'avait voulu emporter sur des piques avec cinq ou six de ses gens pour tenter de le sauver. Mais le bon chevalier qui connaissait bien comment il lui était, le pria qu'il le laissât pour un peu penser à sa conscience; car, de l'ôter de là, ne serait que abrégement de sa vie. Si convînt aux deux gentilshommes, en grands pleurs et gémissements, le laisser entre les mains de leurs ennemis. Mais croyez que ce ne fut pas sans faire grands regrets. Car à toute force ne le voulaient abandonner; mais il leur dit :

« Messeigneurs, je vous supplie, allez-vous-en. Autrement vous tomberiez aux mains des ennemis. Et cela ne me profiterait de rien, car il est fait de moi. A Dieu vous recommandons, mes bons seigneurs et amis. Je vous recommande ma pauvre âme. Vous suppliant au surplus, adressant la parole au seigneur d'Alègre, que vous saluiez le roi notre maître et lui disiez que déplaisant suis que plus longuement ne

lui puis faire service, car j'en avais bonne volonté, à messeigneurs les princes de France et à tous messeigneurs mes compagnons, et généralement à tous les gentilshommes du très-honoré royaume de France, quand les verrez.

« En disant ces quelques paroles, le noble seigneur d'Alègre pleurait tant piteusement que merveilles, et prit en cet état congé de lui.

« Il demeura encore en vie deux ou trois heures. Et par les ennemis lui fut tendu un beau pavillon, et un lit de camp, sur quoi il fut couché. Et lui fut amené un prêtre, auquel dévotement se confessa. »

Bayard mort, les gentilshommes espagnols le portèrent en l'église voisine où, pendant deux jours consécutifs, on lui fit un service solennel. Ils firent embaumer son corps et son écuyer reçut un sauf-conduit pour le ramener en Dauphiné.

Le duc de Savoie, quand le funèbre cortège passa sur ses terres, fit rendre au héros les mêmes honneurs qu'il eût ordonnés pour son propre frère.

En Dauphiné, quand la nouvelle arriva, ce fut un deuil universel. Il fut amené d'église en église et, dans chacune, un service était célébré pour le repos de son âme. Le parlement de Dauphiné, la Cour des comptes, presque toute la noblesse du pays, ainsi que la bourgeoisie, firent plus d'une demi-lieue en dehors de Grenoble au devant du défunt. On le déposa dans l'église de Notre-Dame, où il séjourna un jour et une nuit.

Il avait exprimé le désir d'être enterré à Grignon, dans la sépulture de son père et de sa mère ; mais ses parents assemblés pensèrent qu'en la qualité de lieutenant-général du pays, il valait mieux l'inhumer dans le couvent des Minimes de la Plaine, près de Grenoble. Il y fut en effet transporté le lendemain.

Bayard semblait pressentir son genre de mort. Il ne pouvait souffrir les armes qui frappent à distance et ne faisait pas de quartier à ceux qui en portaient. « Ayant un grand crève-cœur, disait-il, qu'un homme vaillant fut tué par un vil et abject friquenelle. »

Ducange, parlant d'une époque plus ancienne de vingt ans que celle dont il s'agit, a dit dans ses observations sur les mémoires de Joinville :

« On n'a jamais réputé parmi les Français pour une action de valeur de tuer son ennemi avec l'arc, l'arbalète ou autre artillerie. On ne faisait état que de coup de main, d'épée et de lance, où on rendait des marques d'adresse. Et c'est pour cela qu'on interdit avec le temps l'usage des arbalètes, comme encore des flèches et des traits empoisonnés, et parce qu'il ne suffit pas de se défaire de son ennemi par quelque voie que ce soit, mais il importe, pour le vaincre, d'employer la belle force et de se servir des armes qui marquent la dextérité de celui qui les emploie. Il est constant que ces armes ont été défendues par les papes de temps en temps, et particulièrement au concile tenu à Rome sous le pape Innocent II, l'an 1139. L'empereur Conrad fut un des princes chrétiens

qui en interdirent l'usage pour cette même raison, ainsi que nous l'apprenons de Guillaume de Dôle, qui vivait avant l'an 1200... D'où il est aisé de juger qu'il faut interpréter favorablement les termes du poète breton, au livre II de sa *Philippide*, lorsqu'il dit que Richard Ier, roi d'Angleterre, inventa les arbalètes, ce que l'on doit interpréter de l'usage de cette forme d'armes, qu'il fit revivre de son temps. Ce qui est tellement vrai, que nous lisons à toutes rencontres dans les histoires des premières guerres saintes qu'on se servait des arcs et des arbalètes. »

Bayard a de son temps été surnommé l'*Hercule français;* mais il a eu aussi un autre nom bien plus beau.

L'histoire mentionne plusieurs guerriers auxquels on a décerné le nom de *brave* ou celui de soldat sans peur; Bayard seul a mérité d'être appelé le chevalier *sans peur et sans reproche*, et la postérité a ratifié ce nom, qui est le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un homme.

Sa carrière tout entière n'est qu'une série de faits héroïques et d'actions d'éclat.

Il n'a jamais commandé en chef, sauf à Mézières et à l'heure suprême qui a précédé sa mort, quand Bonnivet ayant compromis l'armée par ses fautes, blessé et ne pouvant plus se tenir en selle, fut obligé de lui remettre le commandement.

Mais, partout et toujours, il a fait preuve des plus

rares qualités, du courage le plus réel et de la plus réelle intelligence des choses militaires :

A Fornou, sous Charles VIII, comme gendarme de la compagnie de Louis de Luxembourg, comte de Ligny; à celle d'Agnadel, sous Louis XII, comme capitaine de trente hommes d'armes et cinq cents hommes de pied ; à Ravenne, à Marignan, sous François Ier, comme lieutenant de cent hommes d'armes d'Antoine de Lorraine ; enfin, dans la dernière guerre d'Italie à laquelle il assista et marchait sous ses propres enseignes, il a toujours été le modèle des preux.

Bayard, dit M. Combes dans un éloge qui a remporté le prix dans un concours de province sur l'éloge de Bayard, ne veut qu'être utile : il craint de l'être moins en commandant. Il sait qu'un général, souvent gêné par des ordres, n'est pas maître de profiter du moment de vaincre.

« De telles charges, dit Brantôme, n'avait jamais été ambitieux et, de son naturel, il aimait mieux être capitaine et soldat d'aventure, et s'enfoncer dans tous les dangers qui lui plaisaient, que d'être contraint par une grande charge et gêné dans sa liberté à combattre. Mais, ajoute-t-il, bien avait-il cet honneur qu'onques général d'armée de son temps ne fit voyages, entreprises ou conquêtes, qu'il ne fallut toujours avoir M. de Bayard avec lui ; autrement la partie était manquée, et toujours ses avis et conseils en guerre étaient suivis plutôt que ceux des autres. Par ainsi, l'honneur lui était plus grand ; car, si on ne le prenait pour commander une armée, on le prenait pour commander au général. »

M. Cosson pense que ce fait tient à une cause très-naturelle et qu'expliquent les mœurs du temps. C'est, suivant lui, parce que, dans le siècle où il vivait, les rois et les princes commandaient en chef les armées.

A Gênes, à Brescia, il se couvre de gloire. A Mézières, enfin, une des seules fois où il commande seul, il sauve la Champagne et peut-être la France, et quand, à Biagrasso, il prend pour la seconde fois la direction suprême des opérations, il meurt en protégeant l'armée française.

Quant à son désintéressement et à sa générosité, nous en avons donné assez d'exemples pour qu'on ne puisse en douter.

« Onques, dit Champier, ne refusa à noble personne ni autres qu'il connut être homme vertueux, chose qu'on lui demandât et, au lieu de prêter purement, il donnait. La terre, ajoute ce chroniqueur, nourrit tous les humains ; ce *Terrail* de son temps nourrissait tous les pauvres gens d'armes. La terre donne tout et rien ne retient pour elle; ainsi ce *Terrail* donnait-il tout le sien, et peu ou rien ne gardait. »

Il y a là un jeu de mots sur le nom de *Terrail* tout à fait dans le goût du temps et analogue à celui que nous avons cité plus haut sur son nom de *Bayard*, employé comme qualifiant le héros et comme désignant en même temps un cheval de bataille plein d'ardeur et de feu.

Mais une des meilleures preuves qu'on puisse donner de sa générosité, c'est que, malgré les grosses sommes qui lui revenaient pour ses parts de prises dans les nombreuses guerres auxquelles il assista, il mourut sans avoir augmenté d'un denier sa fortune. « Il n'ajouta rien, dit Videl, aux biens de son père, qu'une partie de la terre d'Avalon, qu'il acheta du domaine du Roy la somme de quatre mille livres, afin d'accompagner la maison de Bayard de quelque juridiction. Je dirai, ajoute le commentateur, une chose surprenante, mais pourtant vraie, c'est qu'aujourd'hui même tous les biens qu'il a laissés ne valent pas quatre cents livres de rente, quoiqu'il ait eu divers emplois et qu'il soit resté neuf ans lieutenant du roi en Dauphiné : exemple mémorable d'une grande modération ! »

L'argent qu'il avait conquis, comme nous l'avons vu, il le donnait volontiers et plus d'une fois il prêta même au roi de France une partie de son bien.

M. Jal cite un registre des comptes de Guillaume Bochetel pour l'année 1549 (Bibl. imp. Mss. Baluze, 9732-3.) dans lequel on lit le passage suivant :

« Ledit seig^n (le Roy) a ordonné que les héritiers de feu le capp^ne Bayard soyent remboursez de la valleur de XXXVIII marcs, demy once de vesselle d'argent poix (sic) de Millan, dont led. deffunct feit prest au feu Roy (François Ier) au camp de Novare, ainsi qu'il appert par le repceue du g^nal Morlet, qui le receut et ce sur les parties casuelles. » 11 juillet 1549, fol. 88 du régistre.

Il n'existe pas de portrait authentique de Bayard. Mais un grand nombre de monuments ont été élevés en son honneur et témoignent de l'estime singulière dans laquelle l'ont tenu ses contemporains et plus tard les générations successives qui toutes ont tenu à honneur de prouver qu'elles avaient gardé le souvenir de son courage et de ses vertus.

C'est à ce point que Guyard de Berville, conduit à Grenoble par ses affaires, en 1760, y trouva, suivant sa propre expression, la mémoire de Bayard presque aussi récente que s'il ne fût mort que depuis vingt à trente ans.

Parmi les monuments qui lui sont consacrés, on peut citer son tombeau qui se trouve dans l'église des Minimes, près de Grenoble. Il consiste en une grande pierre unie placée au pied des marches du sanctuaire, et sur laquelle on n'a rien gravé que son nom.

A Saint-André de Grenoble, on lui a également élevé un monument. Fondée par le dauphin Guigues André, cette église était au moyen âge la chapelle particulière des Dauphins. Elle renfermait les tombes de plusieurs d'entre eux et d'autres personnages illustres du Dauphiné. De tous ces cénotaphes, un seul subsiste encore; c'est celui qu'on a consacré au souvenir du héros de Mézières, au chevalier sans peur et sans reproche. Ce monument, érigé d'abord dans le chœur de l'église des Minimes de la plaine, fut ensuite transporté au Musée de la ville, lors de

sa fondation en l'an IX, et enfin définitivement installé à Saint-André.

En 1822, on y déposa les restes du bon chevalier, qui se trouvaient encore aux Minimes.

Le roi Henri IV, dit Expilly, qui avait toujours en sa bouche et au cœur les mérites de Bayard et les proposait souvent pour exemple à la noblesse, étant à Grenoble en 1600, se résolut à lui faire ériger un tombeau digne du renom d'un tel chevalier et de sa majesté; mais la guerre survenue en Savoie, son mariage et tant d'autres divertissements arrivés depuis, retardèrent l'effet de ce royal dessein.

Les trois états de Dauphiné le reprirent en 1619 et assignèrent un fonds de mille livres pour l'exécuter; mais l'argent voté fut gaspillé ou employé autrement, et le projet des Etats fut abandonné comme celui du roi Henri.

Vers le milieu du XVIIe siècle, un gentilhomme nommé Scipion de Poulloud, son compatriote, fit faire à ses dépens, dans l'église des Minimes, aujourd'hui Saint-André, un buste du grand capitaine. Ce buste reposait sur un bas-relief orné de deux figures d'anges et d'une tête de mort, il représentait Bayard dans sa jeunesse. Au-dessous se trouvait une inscription latine qui renfermait un abrégé de sa vie; puérile dans la forme, elle était pleine de jeux de mots et de termes empoulés.

A Versailles, il existe un buste en plâtre (no 558, escalier et vestibule no 26) reproduit d'après le buste original de l'église des Minimes.

Sur la place Saint-André, à Grenoble, on a érigé,

le 9 juin 1823, une statue de ***Bayard mourant***, œuvre du sculpteur Raggi. L'artiste a représenté le héros sous les traits d'Alexandre; la pose est des plus défectueuse et l'ensemble de l'œuvre fort médiocre.

Bayard a servi de thème à plusieurs peintres.

M. Feillet cite notamment une peinture du XVII[e] siècle qui se trouve à Versailles (2[e] étage, n° 3140), où il est représenté à genoux devant un prie-dieu, orné de ses armoiries qu'entoure le collier de Saint-Michel. Ce panneau, ajoute-t-il, provient de la collection Colbert et paraît copié d'après un vitrail.

D'autres peintures historiques sont encore consacrées au bon chevalier, citons entre autres :

1° La bataille de Fornoue, par Féron (rez-de-chaussée, salle 4, n° 45). Ce tableau, qui a figuré à l'Exposition de 1838, représente Bayard présentant au roi l'enseigne qu'il a enlevée aux ennemis;

2° Bayard armant François I[er] chevalier, par Fragonard;

3° La bataille d'Agnadel, par Jollivet (salle n° 4, rez-de-chaussée), a figuré à l'Exposition de 1837.

4° Bayard blessé à Brescia ;

5° Courtoisie de Bayard à Brescia envers les deux demoiselles qui l'ont soigné, par Brenet. (Musée du Louvre, Ecole française, n° 52.)

6° Bayard arme François I[er] chevalier, par Fragonard. (Au Louvre.)

On peut encore citer comme un hommage rendu à sa mémoire, le dire de Macaulay, d'après lequel Frédéric le Grand, encore prince royal, avait fondé une sorte d'ordre chevaleresque sous l'invocation de Bayard.

La tradition rapporte également qu'à la distribution solennelle des croix de la Légion d'honneur qui se fit au camp de Boulogne, les insignes qui furent distribuées aux légionnaires étaient placées dans les casques de du Guesclin et de Bayard.

Expilly a tracé un portrait physique de Bayard, dans lequel il dit :

« Il était de haute stature, droit et grêle, d'un visage doux et gracieux, l'œil noir, le nez traitis (régulier), tirant sur l'aquilin; il portait la barbe rase pour n'en être pas empêché dans les armes, avec une perruque de poil châtain, de la couleur qui était le sien naturel; il avait la charnure (la peau) fort blanche et délicate. Je suis marri, ajoute-t-il, que Thevet ait mis son portrait de si mauvaise grâce, au livre qu'il a fait des hommes illustres, il ne lui ressemble nullement; cela est cause qu'on l'a dépeint de même en l'histoire que le sieur Godefroy a remis au jour, et depuis encore, en la galerie du Louvre, auprès du roi François Ier. »

Le prieur de Lonval, de son côté, dit en parlant de lui, d'après Expilly et Champier :

« Son corps était de la plus riche taille, bien fait, déchargé de graisse, mais nerveux; plein de force et de vigueur, quoique sujet à la fièvre. Il avait le teint blanc, le nez tirant sur l'aquilin, les yeux noirs, vifs et pleins de feu, et d'un regard mâle et agréable. Il portait la barbe rase pour n'être point embarrassé dans son armet, et il avait une perruque de châtain, couleur naturelle de ses cheveux. »

« Le bruit commun, dit aussi Jean d'Auton, le disait l'un des meilleurs chevaucheurs et des plus adroits hommes d'armes de France, comme depuis le montra par effet. »

Quant à ses qualités morales et à son caractère, nos lecteurs doivent les connaître déjà par le récit qui précède, et nous serions de bien mauvais interprètes, si nous n'avions pas donné une idée de ce qu'il y avait de grandeur simple, de générosité et d'abnégation dans ce grand cœur.

Il était beau diseur, si l'on en croit le loyal serviteur, et tout le monde prenait plaisir à l'entendre conter, mais il était mauvais flatteur. Il était courtois envers tous, et mieux que cela, humain, libéral et charitable, sachant toujours colorer sous un prétexte choisi avec un tact exquis les générosités qu'il faisait.

Comme soldat, peu d'hommes peuvent lui être comparés; audacieux et hardi comme personne, subtil dans ses entreprises, il a guerroyé trente-deux ans sous trois rois : Charles VIII, Louis XII et François Ier. Il a combattu *les Allemands* qui, comme le dit encore le loyal serviteur, *mettent volontiers le feu à*

leur logis en le quittant, tandis que lui, bien loin de suivre cet exemple barbare, ne partit jamais du sien qu'il ne sut que tout danger fût passé ou qu'il ne laissât des gardes pour protéger le toit qui l'avait abrité et empêcher qu'on n'y mit le feu.

Plusieurs de ces réparties prouvent qu'il avait un esprit sérieux allié à une haute raison :

Un jour il vit de jeunes pages jurer Dieu, et les reprit vertement. Un gentilhomme lui dit : « Seigneur Bayard, vous blâmez ces pages pour petite chose et les reprenez bien rigoureusement. — Certes, dit Bayard, ce n'est pas petite chose, mauvaise coutume apprise de jeunesse. »

Un autre seigneur lui disait : « Certes, je vois les biens mondains et richesses mondaines, mais je ne vois point cette prudence et sagesse, que tant avez louée et faites si grande estime. — Certes, répondit Bayard, je ne m'émerveille pas si vous voyez les biens terriens, car vous avez les yeux de terre pour les voir, mais n'avez pas les yeux de l'entendement pour sagesse et prudence avoir. »

Une autre fois, comme on lui demandait quelle différence il mettait entre un homme savant et un ignorant, il expliqua comment, suivant lui, il y avait un abime entre eux : « Telle différence que tu mettrais entre le médecin et le malade; la plus grande seigneurie qu'un seigneur peut avoir, c'est d'être familier des gens vertueux, et le plus grand mal arrive des familiers vicieux, ignorants, car il n'est pas plus grand'pestilance qu'audace et puissance, lesquelles sont accompagnées par ignorance.

Il disait également : « Le père doit acquérir à ses enfants ce qui ne craint ni pluie, ni tempête, ni force d'hommes, ni justice humaine, c'est sagesse et vertus et doit le père avoir la cure envers ses enfants semblable à celui qui fait un jardin, c'est de bien cultiver et bonnes semences mettre, et de bons arbres planter.

Expilly rapporte que dans son *testament*, ou conseils fidèles d'un bon père à son fils, Fortin, sieur de la Hoguette, a consigné les réflexions suivantes :

« La vie du chevalier Bayard a été, à mon gré, une des plus belles vies que j'aie jamais lue et le vrai patron d'un gentilhomme, ça été le chevalier sans peur et sans reproche, et qui a été si également vaillant et bon, qu'on ne saurait dire en laquelle de ces deux choses il a le plus excellé. Mon fils, je veux que sa vie soit la première histoire que tu lises, et la première que tu me racontes; tâche de l'imiter en ce que tu pourras. Il ne se peut faire de copie qui ne soit bonne sur un si merveilleux original. Si tu ne peux arriver à sa valeur qui est hors d'exemple, sois fidèle à ton prince et débonnaire comme lui. »

Mauroy, dans l'histoire de la Valette, termine un éloge de Bayard par une réflexion analogue :

« Je conseillerais volontiers aux nobles, dit-il,

qu'au lieu de tant de livres fabuleux, ils fissent lire son histoire à leurs enfants, d'autant que sans y prendre rien de vain, ils y trouveront de quoi cultiver et fortifier les semences de vertu que nature à mis en eux. »

Certes, cela est vrai et l'on ne peut mieux dire.

De plus illustres personnages ont rendu un pareil témoignage de la valeur du héros.

François Ier, quand il apprit la mort de Bayard, ne cacha pas la douleur qu'il éprouvait; il dit à ceux qui l'entouraient : « J'ai perdu un grand capitaine dont le nom faisait honorer et craindre mes armes. Véritablement, il méritait de plus hautes charges et bienfaits qu'il n'en a possédé. »

Et plus tard, après cette malheureuse bataille de Pavie qu'il perdit en février 1525 (dernier mois de l'année 1524 d'après le calendrier de l'époque), dix mois après la mort du héros, quand il se vit prisonnier de l'empereur Charles-Quint, et que, suivant sa propre expression, il eut *tout perdu fors l'honneur*, il s'écria : « Ah! chevalier Bayard, que vous me faites grand'faute! si vous aviez vécu, je ne serais pas ici. »

Durant sa détention en Espagne, revenant sur la même idée, il dit un jour à Marin de Monchenu, premier maître d'hôtel de sa maison, en causant avec lui : « Si le chevalier Bayard, qui était vaillant et expérimenté, eût été vivant, et près de moi, mes affaires, sans doute, auraient pris un meilleur train, j'aurais pris et cru son conseil, je n'aurais pas séparé mon armée, et ne serais pas sorti follement

de mon retranchement. Et puis sa présence m'aurait valu cent capitaines, tant il avait gagné de créance parmi les miens, et de crainte parmi mes ennemis. Ha! je ne serais pas ici. »

La persistance même avec laquelle François Ier est revenu plusieurs fois sur le même sujet, répétant le même éloge en l'amplifiant encore, prouve quel cas il faisait du bon chevalier.

Les contemporains disaient qu'il avait trois excellentes qualités qui font le grand général : assaut de bélier, défense de sanglier et fuite de loup.

Le cardinal de Richelieu avait fait placer son portrait dans une des galeries de son palais et nous avons vu plus haut quelle était l'opinion de Henri IV sur son compte.

Labruyère, dans les *Caractères*, le cite comme le type de l'honneur et de la bravoure, et Saint-Simon, voulant faire l'éloge d'un grand d'Espagne, ne croit pas pouvoir le louer mieux qu'en le comparant au vaillant chevalier :

« Il était, dit-il, la vertu, l'honneur, la probité, la foi, la loyauté, l'ancienne chevalerie même; je dis de l'illustre Bayard, non pas celle des romans et des romanesques. »

Nous pourrions citer encore bien d'autres autorités qui toutes ont rendu hommage à ses mérites et à ses rares vertus.

Il nous eût été facile aussi de faire de grandes phrases et de pompeuses périodes pour célébrer la gloire et les hauts faits d'un pareil héros.

Sur sa tombe, au couvent des Minimes, on a mis

une pierre, rien qu'une pierre toute nue, et sur cette pierre on a gravé son nom.

C'est que ce nom seul vaut toutes les épitaphes et tous les éloges, et la simplicité même de ce monument glorifie plus et mieux le héros que n'aurait pu le faire l'inscription la plus pompeuse.

Nous avons pensé que ce qui était vrai par rapport à sa tombe, l'était aussi en ce qui concerne sa vie. Nous avons cru que la raconter simplement, telle qu'elle était, valait mieux que de chercher à l'enjoliver de nos réflexions et d'effets oratoires impuissants à rendre la grandeur même du sujet, car, comme le dit Isocrate : « Il est également difficile de louer ceux qui ont surpassé les autres par leurs vertus et ceux qui n'ont fait aucune belle action. Dans l'éloge des uns, les choses manquent; dans celui des autres, on ne peut trouver d'expression assez énergique. »

Nous nous sommes donc contenté de recueillir les faits, les puisant aux sources mêmes et citant le plus souvent les contemporains, ceux qui ayant vécu de son temps, l'on vu agir, se sont émus de ses hauts faits et dont le cœur a parlé par la plume; nous avons rapporté et groupé leurs récits, les suivant pas à pas, et le plus souvent les citant textuellement. De cet ensemble de témoignages réunis en faisceau, il nous a semblé qu'il ressortait un enseignement pratique et nous avons cru qu'il ne pouvait guère y avoir de meilleur exemple que celui de ce héros dans l'histoire duquel tout homme, quelque soit sa profession ou le milieu dans lequel il vit, peut

trouver quelque vertu pratique à imiter, car, comme le dit Thomas, l'éloge des grands hommes est l'exemple du monde, et nous ajouterons : l'éloge des grands hommes quand ils sont vraiment grands, c'est leur vie même.

De tous les héros dont la vie a été écrite, dit Guyard de Berville, Bayard est peut-être le seul qui puisse être loué généralement et sans exception. Tels ont eu telles vertus, tels en ont eu d'autres; mais y en a-t-il eu un seul qui n'ait eu quelque vice? Bayard n'en a aucun, et il a été doué de toutes les vertus humaines. La bonté jointe à la valeur, l'intrépidité à une prudence extraordinaire; le sang-froid dans le péril, et une présence d'esprit admirable pour s'en tirer ; une sagesse et une justesse de point de vue qui, dans les conseils, ramenait toujours tous les avis au sien, avec un talent pour l'exécution que personne ne posséda à un plus haut degré. Son attachement pour ses rois, pour sa patrie, pour tous ses devoirs ; son zèle pour le service, qui ne lui a jamais permis de se refuser à rien, et qui, au contraire, le plaçait toujours le premier aux attaques et le dernier dans les retraites ; sa piété au milieu du tumulte des armes, sa charité inépuisable, sa libéralité, surtout envers les troupes qu'il commandait, qui partageaient toujours entre elles les rançons de ses prisonniers ; sa générosité et sa grandeur d'âme dans la victoire, sa vigilance dans les petites occasions comme dans les grandes, etc., etc., telles ont été les vertus qui lui ont acquis la confiance des rois qu'il a servis et celle des troupes qu'il a commandées...

Bayard a été le seul guerrier que son siècle même ait décoré du surnom de Chevalier sans peur et sans reproche.

Sans reproche! C'est sur ce mot que nous voulons finir.



APPENDICE

DU GUESCLIN

Remise des prisonniers de Cocherel (1365).

A tous ceux qui ces lettres verront, nous Bertran du Guesclin, conte de Longueville, chambellan du roy nostre seigneur, salut : Savoir faisons que nous avons promis, accordé et enconvenancé, et promettons par ces lettres en bonne foy, accordons et enconvenançons au roy nostre dit seigneur, que nous li rendrons et déliverrons à ses députez franchement et quittement en la ville de Paris, à nos périlz, cous et dépens, dedans quinze jours de la date de ces lettres, le captal de Beugh, messire Baudouin de Boucloz, capitaine d'Anuet ; messire Jehan Gausel, capitaine de Liverrot ; Pierre d'Aigremont, capitaine de Boys de Mainne ; Louppe de Saint-Julien, capitaine de Saint-Sevoir, et messire Pierre de Saquainville, qui nagaires furent pris par aucuns de noz genz en la bataille près de Pacy. Et promettons avec ce, comme devant, que nous ferons notre loyal povoir de lui rendre et délivrer, par la manière et dedans le jour dessusdiz, un appelé Malsergent, que l'en dit estre pris de noz dites genz ou soudoyers ; et oultre ce, li délivrerons tous autres capitaines de la dite bataille qui appartiendront à nous ou à noz genz ou soudoyers, tous délivrés de foiz et sermens qu'ils avaient ou pourraient avoir à nous ou à noz dites gens ou soudoyers, pour en ordener par le roy nostre dit seigneur ainsy comme bon lui semblera ; et yceux tous garantissons

au roy nostre dit seigneur envers tous autres qui y voudroient ou pourroient aucun droit réclamer. En tesmoing de ce nous avons fait mettre nostre scel à ces lettres avec le scel du Chastelet de Paris, qui aussy y a esté mis à nostre requeste. Donné à Saint-Denis en France, le xxvii[e] jour de may, l'an de grâce mil trois cens soixante quatre.

Acceptation du Comté de Longueville (1365).

A tous ceulx qui ces lettres verront, nous Bertran du Guesclin, conte de Longueville et chambellan du roy nostre seigneur, salut : Savoir faisons que comme le roy nostre seigneur nous ait donné et octroié par ses lettres la dite vicomté de Longueville avec toutes ses appartenances entièrement en quelconques choses et souz quelconques valeur ou estimacion que elles soient, sauf et réservé au roy nostre dit seigneur la foy et hommage de ladite conté que nous li avons faiz comme son home lige pour le servir envers tous ceux qui peuent vivre et morir, et que nos hoirs et successeurs en sont tenus de faire au roy nostre dit seigneur et à ses successeurs par samblable manière, avec la souveraineté et ressort ; et réservé aussi au roy et à ses successeurs la ville de Monstiervillier et les forbours d'icelle, qui demourront au roy entièrement, supposé que aucunes choses y en eust appartenans à la dite conté ; et réservé aussy au roy nostre dit seigneur et à ses successeurs et non à autres. Et avec ce réservé à Hector de la Heuse, chevalier, tous tel droit comme à li peut et doit appartenir au chastel de Belle-Encombre et en ses appartenances, lequel li sera délivré, et aussy parmi ce que nous et noz diz hoirs et successeurs en la dite comté servirons et serons tenus de servir le roy nostre dit seigneur et ses successeurs en ses guerres, à quarante homes par quarante jours une foiz en l'an, quant requis en serons, si comme ces choses sont plus à plain

contenues ès lettres du roy nostre dit seigneur, pour nous et pour noz diz hoirs et successeurs, que toutes celles aides et subsides, comme à présent queurent et courront ou temps à venir ès autres parties du royaume de France, queurent et soient levées et cueillies par samblable manière et samblable proffit et usage en nostre dite conté. Et aussy avons accordé et accordons et consentons pour nous, nos diz hoirs et successeurs, que au cas que le roy, nostre dit seigneur ou ses successeurs, feroient conqueste au païs de Normandie ès terre du roi de Navarre, vers les parties d'Avranchin ou de Costentin, et nous voudroient asseoir d'icelle conqueste ou d'autre terre en approchant la marche de Bretaigne, à la value de nostre dite contée, nous ou noz diz hoirs et successeurs qui pour le temps seront, prandrons et serons tenus de prendre ycelle terre et de laissier nostre dite contée, pami ce toutes voyes que le roy nostre dit seigneur ou ses diz successeurs nous feront contre de la dite terre récompense. Et confessons, par ces lettres, que parmi le don que le roy nostre dit seigneur nous a fait de la dite conté de Longueville, nous l'avons quictié, quictons et clamons quicte et son pays et ses subgiez de toutes choses et demandes que nous lui pouvons ou pourrions faire pour quelconques causes que ce soit, de tout le temps passé jusques au jour d'uy, soit et feust pour service de guerre, de rachat de forteresses, ou autrement. Et aussy li délaissons du tout les dons que nous avoit fais de Saint-Jame, de Beuvron et de Coustances, et tous autres dons que il nous avoit faiz, soient à vie, à héritage ou autrement. Et promettons pour nous, et pour noz diz hoirs et successeurs, que jamais riens n'y demanderons à cause des diz dons, et que contre les choses dessus dites ou avenues d'icelles, ne vendrons, ne ferons ou actempterons, ne faire ou actempter ferons en quelque manière que ce soit. En tesmoing de ce, nous avons fait mectre nostre scel à ces lettres avec le scel du Chastellet

de Paris, qui aussi y a esté mis à notre requeste. Donné à Saint-Denis en France, le xxvii[e] jour de may, l'an de grâce mil trois cens soixante quatre.

Promesse d'emmener les Compagnies (1365).

A touz ceulz que ces présentes lettres verront, Bertran du Guesclin, chevalier, conte de Longueville, chambellan du roy de France, mon très redoubté et souverain seigneur, salut : Savoir faisons, que parmi certaine somme de deniers que le dit roy mon souverain seigneur nous a piéca fait bailler en prest, tant pour mettre hors de son royaume les compaignes qui estoient ès parties de Bretaigne, de Normandie et de Chartrain et ailleurs ès basses Marches, comme pour nous aidier à paier partie de nostre raençon à noble homme messire Jehan de Champdos, viconte de Saint-Sauveur et connestable d'Acquittaine, duquel nous sommes prisonnier, nous avons promis et promettons au dit roy, mon souverain seigneur, par nos foy et serment, mettre et emmener hors de son royaume les dittes compaignes à nostre pouvoir le plus hartivement que nous pourrons, sanz fraude ou mal engin, et aussi sanz les tenir ne souffrir demourer ne faire arrest en aucunes parties du dit royaume, se n'est en faisant leur chemin, et savez ce que nous ou les dittes compaignes demandions ou puissions demander au dit roy, mon souverain seigneur, ne à ses subgiez ou bonnes villes, finance ou autre aide quelconques; et renonçons, par nos dits foy et serment, à tout ce que nous pourrions dire ou proposer au contraire. En tesmoing de ce nous avons mis nostre scel à ces lettres. Donné à la Roche-Tesson, le xx[e] jour d'aoust, l'an de grâce mil trois cens soixante et cinq; et avec ce, à plus grant seurté, messire Olivier du Guesclin, nostre frère, y a mis son scel à nostre requeste. Donné comme dessus.

Obligation de du Guesclin envers le prince de Galles (1367).

A tous ceux qui ces présentes verront, nous, Bertran du Guesclin, duc de Tristemare, conte de Longueville, chambellan du roy notre seigneur, salut : Comme noble prince Edouard aisnné filz du roy d'Angleterre, prince d'Aquitaine et de Gales, auquel nous sommes prisonnier de la bataille qui nagaire fut devant Nazares ou royaume de Castelle et encores nous détient en ses prisons, et auquel nous avons accordé paier pour la délivrance de nostre personne cent mile doubles d'or du coing, du pois et de l'aloy et qui ont eu et ont cours au dit royaume de Castelle, à certains termes, c'est assavoir dedans trois mois prochains, après ce que nous serons délivrés de la prison du dit prince, sexante mile doubles, et dedans trois autres mois continuelmens ensuivans les trois mois premiers diz, quarente mile doubles, telx comme dessus sont diz.

Donné à Bordeaux, 17 décembre 1367.

Alliance entre Bertrand du Guesclin et Olivier de Clisson, du 23 octobre 1370.

A tous ceulx qui ces lettres verront, Bertran du Guesclin, duc de Moline, connestable de France, et Ollivier de Cliçon, salut : Scavoir faisons, que pour nourrir bonne paix et amour perpétuellement entre nous et nos hoirs, nous avons promises, jurées et accordées entre nous les choses qui s'en suivent : C'est à scavoir que nous, Bertran du Guesclin, voulons estre aliez et nous alions à toujours à vous, messire Ollivier, seigneur de Cliçon, contre tous ceulx qui peuvent vivre et mourir, excepté le roy de France, le vicomte de Rohan, et nos autres seigneurs de qui nous tenons terre,

et vous promettons aidier et confortier de tous notre pooir, toutes fois que métiez en aurez et vous nous en requerrez. *Item*, que au cas que nul autre seigneur de quelque estat ou condition qu'il soit, à qui vous serez tenu de foi et hommage, excepté le roy de France, vous vouldrait deshériter par puissance, et vous faire guerre en corps, en honnour ou en biens, nous vous promettons aidier, deffendre et secourir de tout notre pooir si vous nous en requerrez. *Item*, voulons et consentons que de tous et quelconques profitz et droictz qui nous pourront venir et escheoir dore en avant, tant de prisonniers pris de guerre par nous ou nos gens, dont le prouffit nous pourrait appartenir, comme de pays raenconné, vous aiez la moitié entièrement. *Item*, en cas que nous scaurions aucune chose qui vous peust porter aucun dommage ou blasme, nous le vous ferons scavoir, et vous en accointerons le plus tost que nous pourrons. *Item*, garderons vostre corps à nostre pooir, comme notre frère; et nous, Ollivier, seigneur de Cliçon, voulons estre aliez, et nous alions à toujours à vous, messire Bertran du Guesclin, dessus nommé, contre tous ceulx qui peuvent vivre et mourir, excepté le roy de France, ses frères, le vicomte de Rohan, et nos autres seigneurs de qui nous tenons terre, et vous promettons aidier et confortier de tout notre pooir, toutesfois que métiez en aurez, et vous nous en requerrez. *Item*, que au cas que nul autre seigneur de quelque estat et condition qu'il soit, à qui vous seriez tenu de foi et hommage, excepté le roy de France, vous vouldroit déshériter par puissance, et vous faire guerre en corps, en honnour ou en biens, nous vous promettons aidier, deffendre et secourir de tout notre pooir, si vous nous en requerrez. *Item*, voulons et consentons que de tous et quelconques proufitz et droictz qui vous pourrons venir et escheoir, dore en avant, tant de prisonniers pris de guerre par nous ou nos gens, dont le prouffit nous pourrait appartenir, comme de pays raenconné, vous

aiez la moitié entièrement. *Item*, au cas que nous scaurions aucune chose qui vous peust porter dommage aucun ou blasme, nous le vous ferons scavoir, et vous en accointerons le plus tost que nous pourrons. *Item*, garderons votre corps en notre pooir comme nostre frère : toutes lesquelles choses dessus dites, et chacune d'icelles, nous Bertran et Ollivier, dessus nommez, avons promises, accordées et jurées, promettons, accordons et jurons sur les seintz évangiles de Dieu, corporellement touchiez par nous et chacun de nous, et par les foys et sermens de nos corps bailliez l'un à l'autre, tenir, garder, enteriner et accomplir, sans faire ne venir encontre par nous ne les nostres, ou de l'un de nous et les tenir fermes et agréables à toujours. En tesmoin des quelles choses nous avons fait mettre nos sceaux à ces présentes lestres, lesquelles nous avons fait doubler. Donné à Pontorson, le vingt troisième jour d'octobre, l'an de grâce mil trois cens soixante et dix. Par monsieur le duc de Mouline.

(Signé) VOISINS.

Lettre du duc de Bretagne, Jean IV, au Connétable Du Guesclin et au Sire de Clisson, du 2 septembre 1375.

Nous Jehan, duc de Bretagne, comte de Montfort et de Rychemont. Vous Bertrain du Guesclin et Olivier de Cliczon. Sachez que nous avons receu vos lettres cest premier jour de septembre, à eure de vespres, d'autres points contenus ez trèves et traitez faits entre les douze roys et lours alliez et adhérans, que vous dites par nous estre enfraintes, pour tenir plus de nombre de gens d'armes, comme vous dites, que nous ne devons tenir par les dites trèves, et que nous deussions faire vuider tous les Anglais et Bretons qui estoient en nostre compaignie, excepté doux centz hommes d'armes qui pourroient demourer pour la garde des forte-

reces par nous tenues en présent en nostre dit duché, et nous-mesme vuider hors de nostre dit duché en Angleterre... audit traité ; et que est de vos semonces ne mandementz de nous retraire hors de nostre duché, ne autrement, nous ne pensons à faire, si ce n'est que nous semblera qui sera de raison. Et depuis ledit traité publiez en nostre dit duché, assavoir est devant nostre ville de Kamperlé, que vos ditz gentz eussent pour force à raençonner le pays et autres novelitez faire, tant d'arsion de maison, que de tuer gentz, et plusieurs autres estorcions et euxtes que l'en puisse faire par guerre, et que vous dites que nous deussions entreduire plusieurs chevaliers et excuiers de nostre duché, et de vous rendre ville et fortereces, et de tourner devers vous, contre la tenour et fourme des dites trèves et traité que vous dites que nous devrions avoir juré, et autres plusieurs points contenus en vos dites lettres ; sachez que nous ne pansons avoir fait, ne ferons, ne souffrerons affaire par aucun de vos gentz, chose qui puisse tourner contre ledit traité et trèves, en manière que promis l'avons. Et si autres choses aient été faites ou attemptez contre les dites trèves, comme dit est, mal qu'il soit venu en nostre notice, nous le ferons reparlé comme en appartiendra de raison. Donné en nostre chastel de Brest, soulz nostre privé scel, le segond jour de septembre l'an MCCCLXXV, Ch. de Vaules.

Lettre de Bertrand du Guesclin, Connétable de France au duc d'Anjou, supposée écrite en août 1379.

Mon très redouté et puissant seigneur, plaise vous scavoir que ce mardy à vespres, y receu vos très gracieuses et aimables lettres, qu'il vous a pleu m'escrire par mon héraut, faisantes mention de votre arrivée devers le Roy, et de la relation que vous luy avez faite à part sur le fait de Bretagne par luy et vous, et puis fait faire par vostre chancelier, en

grand conseil, et que tout avoit esté dit à la louange et honneur de moy, et tellement que le roy en avoit esté et est très content, et si a pris grand plaisir, et que ce présent estoit bien en sagesse et sera encore plus, desquelles choses mon très redouté et puissant seigneur, je vous mercy et regracy, tant humblement et de cœur, comme je puis et feray et le doy bien faire ; car oncques ne desservy en aucune manière le bien que autrefois et à ceste heure vous a pleu dire en mon absence... Quant aux nouvelles de pardeça, puisque j'envoye par devers le Roy et vous mon cousin Alain de Mauny, pou est survenu de nouvel, tout le navire des Anglois est encore à Quidallot à l'ancre, là où ils arrivent premièrement, et ne portent nul des gens d'armes dudit navire, excepté le duc qui fut qui est à Dinan, et aucuns en sa compagnie qui là sont recullez, et ce mardy a tenu grand conseil où ont esté grand partie des barons et autres nobles de Bretaigne, et ce jour y doit estre le vicomte de Rohan, car il a escrit à luy et à tous les autres barons du païs comme l'on m'a dit, excepté à mon frère de Cliçon, comme je pense et à moy, et tiennent aucuns qu'il envoira bientost les Anglois, en disant qu'il se veut commencer à l'ordonnance des dits barons, et autres, et faire au Roy ce que faire le devra, si ne le puis croire tant que je le voye, toutefois ils n'ont point commis ne fait guerre...

Votre petit serviteur,

(*Signé*) : BERTRAND DU GUESCLIN.

Du Guesclin, Connétable.

Du Guesclin fut le 81e connétable. Il y en a eu 102 en France jusqu'à Lesdiguières, qui fut le dernier. Clisson lui a succédé par lettres du 26 novembre 1380.

Les droits du connétable, d'après les anciens titres, étaient très-étendus.

Il avait entrée aux conseils du roi, même les plus secrets, et le souverain ne pouvait rien ordonner pour ce qui concernait la guerre, sans l'entendre. Son logement était marqué dans le palais ou hôtel du roi, en quelque lieu que S. M. se trouvât. Lorsque le monarque allait à *l'ost* (armée), il était obligé de lui fournir des équipages. Lorsqu'on prenait une forteresse ou même qu'elle se rendait, les chevaux, harnais, vivres et autres valeurs appartenaient au connétable, sauf l'argent et les prisonniers, qui demeuraient au roi et l'artillerie au maître des arbalétriers. En course ou chevauchée, avec ou sans le roi, le connétable pouvait prendre dix hommes d'armes dans chaque bannière ou compagnie, sauf la bataille du roi, pour s'en former un corps particulier. Les chevaux qu'il perdait en campagne lui étaient payés. Les gens du connétable n'étaient justiciables que de sa personne. Ce généralissime avait pour solde, en temps de guerre, une journée de la solde de tous les officiers et soldats, et une autre journée quand un militaire passait d'un corps dans un autre. En marche, tout le butin qu'on pouvait faire, excepté l'or ou l'argent et les prisonniers, étaient pour lui. Les jours de bataille ou d'assaut, la solde du connétable était double de celle de marche. Il avait toujours le second cheval quand on en amenait au roi. Il présidait aux combats particuliers ou duels. Si personne ne succombait, il prenait les armes des combattants ; si l'un des champions était tué, il avait ses armes ; en campagne, toute la dépense de ce chef militaire était au compte du souverain. Tous les militaires devaient lui obéir, et, en cas de désertion ou absence de l'armée, il s'emparait des bagages, chevaux et armes de l'absent, et le roi décidait de la peine corporelle. Le maréchal ou le maître des arbalétriers ne pouvait rien entreprendre dans l'armée sans le consentement du connétable. Les bannières du connétable marchaient toujours après celles du roi, dans les lieux conquis ; en cas d'ab-

sence du souverain, la bannière de son chef militaire était placée la première. Le roi présent, les cris du roi et du connétable étaient seuls employés. La propre garde du roi, en son absence, recevait les ordres du connétable. S'il suspendait un sergent d'armes, le roi ne pouvait lui rendre sa massue sans lui en parler. Au sacre du roi, à Reims, le logement du chef de l'armée était indiqué, et il envoyait chercher la sainte ampoule et la faisait reconduire.

En 1288, sous Philippe le Hardi, le connétable n'avait, en sus de ses droits sur la solde des militaires, que vingt-cinq sous parisis de gages par an, et vingt-cinq livres pour son manteau. Mais bientôt le traitement fut beaucoup élevé; en effet, on voit par une quittance de du Guesclin du 30 avril 1371, que ses états comme connétable de France s'élevaient alors à deux mille francs par mois, somme très-considérable pour le temps, puisque la pension du prince Louis, second fils du roi, ne s'élevait qu'à douze mille francs par an.

Un autre titre attribue encore divers autres droits au connétable; celui d'assigner au roi et aux officiers le poste que chacun devait tenir; lui-même était à la tête de l'avant-garde, après les fourriers destinés à faire les logements pour le grand-maître des arbalétriers ou général de l'infanterie, avant le corps de bataille où était le roi. L'arrière-garde venait ensuite. Le roi et les corps d'armée ne pouvaient marcher que par le conseil ou l'ordre du connétable. Celui-ci avait à sa disposition les messagers et espions. Enfin, on voit encore qu'il avait le droit de se faire payer cent hommes d'armes, *sans en faire monstre ni revue*, ce qui veut dire sans les fournir.

Le connétable, d'après un arrêt de l'an 1224, siégeait aussi avec les pairs du royaume, lorsqu'il s'agissait de juger un pair. Il commandait même aux princes du sang, car Bertrand du Guesclin s'excusant sur ce qu'il était venu

de pauvre noblesse et disant qu'il n'oserait les commander pour le fait et exercice de l'office, Charles lui répondit : « qu'il n'avait frère, neveu, ni cousin, ni autre qui ne lui obéit. »

Le serment du connétable était dans les termes suivants, au dire de Fontenelle de la Roquette :

« Vous jurez Dieu, le créateur, par la foi et la loi que vous tenez de lui, et sur votre honneur que, en l'office de connétable de France, duquel le roi vous a présentement pourveu, et dont vous lui faites hommage pour céder, vous servirez icelui sieur envers et contre tous qui peuvent vivre et mourir, sans personne quelconque en excepter ; en toutes choses lui obéirez comme à votre roi et souverain seigneur, sans avoir intelligence ni particularité à quelque personne que ce soit, au préjudice de lui et de son royaume ; et que s'il y avait pour le temps présent ou à venir, sur communalité ou personne quelconque, soit dedans, soit dehors le royaume de France, qui s'élevast ou voulust faire et entreprendre quelque chose contre et au préjudice d'icelui, son dit royaume, et des droits de la couronne de France, vous l'en avertirez et résisterez de tout votre pouvoir, et vous y employerez comme connestable de France, sans rien épargner, jusques à la mort inclusivement, et jurez et promettez de garder et observer le contenu ès chapitres et forme de fidélité vieux et nouveaux. »

Détails officiels sur la Cérémonie célébrée à Saint-Denis, en 1389, en l'honneur du Connétable du Guesclin.

« Auparavant que de partir de Saint-Denis, le roi voulut que toute la noblesse qu'il y avait assemblée, assistât aux funérailles de feu messire Bertrand du Guesclin, qui avaient été jusque-là différées ; et il n'y eut personne qui

ne fut bien aise de rendre ce devoir à une mémoire si précieuse, et d'avoir un exemple par la pompe royale de cette cérémonie, qui pût encourager les gentilshommes à faire des actions qui les rendissent dignes de tous les honneurs qu'on rend aux souverains. L'église avait été préparée durant qu'on se divertissoit aux tournois, et on avait mis la représentation de cet illustre défunt sous une grande chapelle ardente, toute couverte de torches et de cierges, au milieu du chœur, qui en fut aussi tout environné et qui brûlèrent tant que le service dura.

« Le deuil fut mené par messire Olivier de Clisson, connestable de France, et par les deux maréchaux, messire Louis de Sancerre et messire Mouton de Blainville, et il estoit représenté par le comte de Longueville, Olivier du Guesclin, frère du défunt, et par plusieurs autres seigneurs de qualité, tous de ses parents ou de ses principaux amis, vestus de noir, qui firent l'offrande d'une façon toute militaire, et qui n'avoit point encore été pratiquée dans nostre royal monastère. L'évesque d'Auxerre qui célébrait la messe conventuelle estant à l'offerte, il descendit avec le Roy pour la recevoir, jusques à la porte du chœur, et là parurent quatre chevaliers armez de toute pièces et des mesmes armes du feu connestable, qu'ils représentaient parfaitement, suivis de quatre autres, montez sur les plus beaux chevaux de l'escurie du Roy, caparaçonnez des armoiries du même connestable, et portant ses bannières, jadis si redoutables aux ennemis de l'estat. L'évesque reçeut ces chevaux par l'imposition des mains sur leur teste, et on les ramena en mesme temps qu'il retourna à l'autel ; mais il fallut pour cela composer du prix ou de la récompense, pour les droits des religieux et de l'abbaye, à qui ils appartenaient. Après cela, marchèrent à l'offrande le connestable de Clisson et les deux maréchaux, au milieu de huit seigneurs de marque, qui portaient chacun un escu aux armes du défunt, la pointe en haut, en signe de perte de la noblesse terrestre, et

tout entourez de cierges allumez. Puis suivirent Monsieur le duc de Touraine, frère du Roy, Jean Comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne, et messire Pierre, fils du Roy de Navarre, tous princes du sang, et messire Henry de Bar, aussi cousin du Roy, tous la veue baissée et portant chacun une épée nue par la pointe, pour marquer qu'lls offraient à Dieu les victoires qu'il avait remportées, et qu'ils avouaient qu'on les avait reçeues de sa grace par la valeur du défunt. Au troisième rang parurent quatre autres des plus grands de la cour, armez de pied en cap, conduit par huit escuyers, choisis entre la plus noble jeunesse de la suite du Roy, portant chacun un casque entre les mains; puis quatre autres aussi vestus de noir, avec chacun une bannière déployée et armoyée des armes de du Guesclin, qui sont : d'argent, à l'aigle impériale de sable. Tout cela marcha pas à pas, avec beaucoup de gravité et de marque de deuil, et chacun en son ordre s'agenouilla devant l'autel, où furent posées toutes les pièces d'honneur, et se retira dans le même ordre, après avoir baisé les mains du prélat officiant.

« Il est vrai que cette pompe ne se pratique qu'aux funérailles des rois et des plus grands princes, et que c'estoit un honneur tout extraordinaire pour un gentilhomme, mais ce n'estoit point en abuser en celuy-cy, et tous les siècles produisent si peu de pareils sujets, que tous les seigneurs là présens, dirent tout haut, en faveur de la mémoire du grand du Guesclin qu'il en était très-digne. Ils avouèrent mesme sans contredit, qu'il n'y avait point d'homme vivant qu'on luy pût comparer, et qu'on pouvoit douter s'il s'en trouvait jamais un qui pût soutenir l'Estat et triompher des ennemis avec autant de gloire que le défunct en avoit remporté sous les armes et sous les enseignes qu'on venoit d'offrir.

Après l'offerte, l'évesque monta en chaire devant la chapelle des Martyrs, pour faire l'oraison funèbre, et il ne s'acquitta pas moins heureusement des louanges qu'il devait

à la mémoire de son héros, que de l'obligation d'inspirer à toute la noblesse là présente, la généreuse émulation d'aspirer à la même gloire; il prit pour thème : *Nominatus est usque ad extrema terræ*, « sa renommée a volé d'un bout du monde à l'autre, » et fit voir, par le récit de ses grands travaux de guerre, de ses merveilleux faits d'armes, de ses trophées et de ses triomphes qu'il avoit esté la véritable fleur de chevalerie et que le vray nom de preux ne se devoit qu'à ceux qui, comme lui, se signaloient également en valeur et en probité. Il prit sujet de passer de là aux qualitez nécessaires à la réputation d'un vray et franc chevalier; et s'il releva bien haut l'honneur de la chevalerie, il fit connoistre aussi par le discours qu'il fit de son origine et de sa première institution, qu'on ne l'avoit pas jugée plus nécessaire pour la deffense que pour le gouvernement politique des Etats, et que c'estoit un ordre qui obligeoit à de grands devoirs, tant envers le Roi qu'envers le public. Il les exhorta à servir Sa Majesté avec une parfaite soumission; il leur remontra que ce n'estoit que par son ordre et pour son service qu'ils devoient prendre les armes; mais sa présence ne l'empêcha pas de dire aussi, qu'il falloit que l'occasion en fût juste, et qu'il falloit encore que leur intention fût droite et équitable, pour les rendre innocents de tous les malheurs et des cruautés de la guerre, et par toutes sortes d'exemples qu'il tira de toutes les histoires tant saintes que prophanes : qu'il falloit autant d'honneur et de vertu que de valeur et d'expérience dans les armes, pour mériter dans cette condition la grâce de Dieu et l'estime des hommes, et pour estre digne de la réputation du fidel chevalier messire Bertrand, qu'il recommandait à leurs prières, et pour lequel il allait achever la messe.

« Son tombeau est dans l'église de Saint-Denys, sous une petite arcade qui, apparemment a été faite exprès dans la muraille, au pied du roi Charles cinquiesme, dit à juste titre

le Sage et l'Heureux. Tout le monde scait combien les nations les plus polies ont considéré l'honneur des sépultures, et que parmy les Romains il estoit mesme plus estimé que celui des statues. On ne trouvera rien de plus glorieux dans toute l'antiquité que le sépulchre de notre connestable, soit par le lieu soit par ses autres circonstances. Il est de marbre noir; la figure du défunt est posée dessus, faite de marbre blanc au naturel; une lampe y brusle incessamment, afin que ceux qui l'en approchent ayent plus de curiosité de sçavoir par quelles actions il a mérité une marque d'honneur si extraordinaire que depuis la ruine de l'empire de Rome, personne n'en a eu de pareille. Les Perses, les Égyptiens, les Grecs et les Romains ont donné des lampes à leurs morts les plus illustres et les fables par une mesme raison ont fait des astres de leurs dieux, et ont voulu qu'Hercule et quelques autres ayent esté changés en estoilles. On lit cette épitaphe au bout de son tombeau :

« Cy gist messire Bertrand du Guesclin, comte de Longueville, connestable de France, qui trepassa au Chastelneuf de Rendan en Gevodan, en la senechaussée de Beaucaire, le treizième jour de juillet 1380. »

(Extrait de l'*Histoire de Charles VI*, par un moine de Saint-Denis, traduction de Lelaboureur, page 171.)

Grande Charte de Henri de Transtamare conférant le duché de Molina à Bertrand Du Guesclin.

L'original de la grande charte par laquelle Henri de Transtamare conféra au chef breton le duché de Molina, se trouvait au XVIe siècle dans les archives de la maison de la Roberie, issue d'un oncle de Bertrand du Guesclin. Ecrite dans la langue de la Castille, elle fut traduite en français au XVIe siècle, par un conseiller au parlement de Bretagne, nommé

Martinès. Cette traduction, remise au P. Dupaz par un autre conseiller, le sieur du Boissy, fut insérée par cet auteur dans son histoire généalogique, publiée en 1620, puis reproduite ensuite par D. Morice, dans son histoire de Bretagne, mais le texte resta inédit.

On ne savait ce que ce précieux document pouvait être devenu, lorsque M. Régnier de Courpéan, propriétaire, demeurant à la Guerche, entre les mains de qui le hasard l'avait mis, le donna à la bibliothèque publique de la ville de Rennes, par sa lettre du 3 décembre 1817. M. André en a donné le texte (avec traduction) dans une brochure in-8°. Rennes, 1870. C'est à cette brochure que nous empruntons les passages suivants :

« Au nom de Dieu, père, fils et saint-esprit, qui sont trois personnes et un vrai Dieu qui vit et règne à toujours, et de la vierge glorieuse sainte Marie, sa mère, que nous avons pour dame et pour patronne dans toutes nos actions et à l'honneur et service de tous les saints de la cour céleste, lequel par sa pitié nous voulut exalter à la destruction de ses ennemis et nous établit pour juge de son peuple, pour que nous puissions exalter et honorer et agrandir ses royaumes et les défendre et maintenir en paix et en justice. Et parce que c'est une chose naturelle que toutes les choses que Dieu a fait naître en ce monde finissent quand il le tient pour bien. Et quant à la vie de ce monde chaque chose a son temps et cours arrêté. Et n'y a aucune chose qui n'ait fin sauf Dieu qui jamais n'eut commencement, ni n'aura fin. Et créa à sa ressemblance l'ordre des anges et la cour céleste. Et comme encore qu'il voulut qu'ils eussent commencement, non pour qu'ils eussent fin, mais pour qu'ils durassent toujours. Et de même qu'il est pour durer toujours, ainsi voulut-il que son royaume durât à toujours. Et pour vrai tous les rois doivent se souvenir de ce royaume auquel il faut devoir aller rendre raison de ce dont Dieu en ce monde les a chargés et

par qui ils règnent et dont ils tiennent la place, par lequel ils sont tenus de faire l'aumône pour son amour. Et pour ce qu'il appartient à l'état des rois et à leur royauté d'anoblir et honorer et privilégier tous ceux qui bien et loyalement les servent en leur donnant des héritages en leurs royaumes. Pour ces causes nous voulons que sachent par notre présent privilége ceux qui à présent sont ou seront d'ici en avant, comme nous Don ENRIQUE, par la grâce de Dieu, roi de Castille, de Tolède, de Léon, de Gallice, de Séville, de Cordoue, de Murcie, de Jahen, d'Algarve, d'Algésiras et seigneur de Molina, régnant ensemble avec la reine Dona JUANA, mon épouse et avec l'infant Don JUAN, mon fils, premier héritier de nos royaumes de Castille et de Léon, pour reconnaître que vous notre très-cher ami messire Bertrand du Guesclin, comte de Longueville, au temps que nous entrâmes en nos royaumes de Castille et de Léon autrefois en l'an de l'ère mille quatre cents et quatre années, vous, le dit messire Bertrand vîntes avec nous pour nous accompagner et aider à recouvrer nos royaumes et amenâtes tout le plus de gens d'armes que vous pûtes à notre service et aussi parce que depuis lors, vous le dit messire Bertrand, vous vous trouvâtes avec nous en la bataille que nous eûmes avec le prince de Galles et fûtes fait prisonnier pour notre service en la dite bataille, ce qui vous coûta une grande quantité de maravédis de votre bien pour votre rançon et aussi parce que depuis une autre fois encore que nous vînmes pour recouvrer nos dits royaumes, vous le dit messire Bertrand vîntes du royaume de France pour nous servir avec une grande compagnie que vous amenâtes à notre service et vous vous trouvâtes avec nous à la bataille que nous eûmes avec le traître tyran qui se nommait notre ennemi et avec les Mores qui étaient venus avec lui pour détruire nos royaumes et tout le pays, en laquelle nous vainquîmes et déconfîmes lui et tous ceux qui étaient venus avec lui et aussi pour vous

faire payé et dédommagé de toutes les sommes de maravédis que nous vous devions et avions à vous donner, en quelque manière et pour quelque raison que ce fût, tant de solde comme de dédommagement de guerre, de toute autre et de quelque manière que nous vous dussions ou fussions tenus de vous donner, à vous et à tous les autres chevaliers et écuyers qui vinrent avec vous à notre service la première fois que nous entrâmes en nos royaumes jusqu'au jour de la bataille de Nazara.

Pour cela et pour les très-hauts et très-grands et très-signalés services que depuis jusqu'à présent vous nous avez rendus et rendez chaque jour et pour vous honorer et vous faire hériter en nos royaumes, pour que vous soyez plus honoré et plus fort, vous et ceux qui descendront de votre lignage.

Nous vous donnons en donation avec droit d'hérédité, afin d'en jouir à cette heure et pour toujours, notre ville de Molina avec le château de la dite ville, voulant que vous vous nommiez duc de Molina, vous et ceux qui descendront de votre lignage et vous donnons de plus la ville de Soria avec le château de la dite ville et la ville d'Aciença avec le château de la dite ville, et la ville d'Almazan avec le château de la dite ville et Moron et Montaigu et la ville de Deça avec son alcazar et Achela et Seron et Cervora et Arvedo et nous vous donnons ces dites villes et lieux avec tous leurs confins et appartenances, telles qu'elles appartiennent et doivent appartenir et avec toute la juridiction et seigneurie que nous avons en elles et en chacune d'elles et avec toutes les rentes et profits et droits des dites villes et lieux et de chacune d'elles, ainsi et de quelle manière les fruits, péages, douanes et dîmes de points et sommes que nous y avons et nous appartiennent et doivent appartenir de quelque manière que ce soit dans les dites villes et lieux et en chacune d'elles et avec tous les autres profits et droits, quels qu'ils soient, de-

hors ou non dehors et toutes autres choses que ce soit qui appartiennent ou doivent appartenir en quelque manière à la seigneurie des dites villes et lieux et de chacune d'elles, avec la justice civile et criminelle et plein et moyen pouvoir et avec la juridiction haute et basse et avec la seigneurie des dites villes et lieux et de leurs confins et ensemble les montagnes et vallées et prés et pâturages et leurs rivières, eaux courantes et non courantes et fours et bains et moulins et... ..... et jardins et vignes..... et..... et possessions et avec toutes leurs justices et franchises et libertés, selon que plus complétement les dites villes et lieux et leurs confins les ont obtenu des rois dont nous sommes descendus et des autres seigneurs à qui ils ont appartenu jusqu'à présent. Et nous faisons cette grâce et donation à titre d'héritage, à partir d'aujourd'hui et pour toujours, qu'on pourra donner et vendre et engager et traquer et changer et pour que vous puissiez faire d'elle et en elle comme de votre propre chose, sauf que vous ne puissiez disposer de ces choses avec un homme d'ordre, ni de religion, ni de foi de notre seigneurie ni avec qui que ce soit qui soit ou sera de notre seigneurie et de notre service. Et retenons pour nous et les rois qui après nous règneront en Castille et Léon les mines d'or, d'argent et d'azur, s'il y en a, ou s'il s'en trouve d'ici en avant. Et les gabelles et tierçages et services et monnayages et autres droits quels qu'ils soient que nous imposerions dans nos royaumes et le droit de monnaie de sept en sept ans en reconnaissance de notre seigneurie royale et afin que vous le dit messire Bertrand vous nous fassiez plaid et hommages et soyez tenu de tenir les dites villes et châteaux et lieux en la manière et conditions et hommages que les tiennent tous les natifs de Castille à qui les rois de Castille dont nous descendons en ont fait la grâce et comme les tiennent encore de nous à cette heure les natifs à qui nous en donnons. Et aussi que vous nous obéissiez et

joigniez à nous et quand nous aurons fini nos jours à l'infant Don Juan mon fils premier héritier ou tel que nous instituerons en notre testament, en les dites villes et lieux et châteaux et en chacun d'eux en haut et en bas, que nous y arrivions avec peu ou beaucoup, de nuit comme de jour et que vous fassiez de la guerre et paix par notre mandement chaque fois que nous le manderons ou enverrons mander et que vous veniez à nos assignations et à nos convocations chaque fois que nous vous enverrons assigner ou convoquer et que vous accomplissiez nos charges et notre mandat selon que c'est accoutumé. Et que si manque la justice et que vous ne la vouliez faire ni remplir, nous puissions vous mander de la faire et remplir et aussi que au moyen des dites grâces que nous vous faisons vous dit messire Bertrand, soyez notre naturel et notre vassal, vous et ceux qui de vous viendront et qui hériteront de cette terre. Et que vous soyez tenu de nous faire telle reconnaissance et telle révérence que nous sont tenus de faire tous nos naturels, comme à son roi et à son seigneur naturel. Et de plus que tous les plaids et droits que vous nous rendrez, vous soyez tenu lès donner à vos châtelains que vous laisserez dans les dites villes, lieux et châteaux. Et au moyen de notre présent privilége ou de son expédition signée d'un écrivain public, mandons aux conseillers, alcades et alguazils et officiaux et bons hommes des dites villes et lieux dessus dites et de chacune d'elles qu'ils ayent et reçoivent d'ici en avant pour leur seigneur vous, le dit messire Bertrand, et vous accueillent en les dites villes et châteaux et lieux et en chacune d'elles, et qu'ils vous obéissent et accomplissentce dont vous les chargerez et ce que vous leur manderez et fassent pour vous comme pour leur seigneur, et vous rendent et fassent rendre toutes les rentes et profits et droits susdits et chacune d'elle à vous, ledit messire Bertrand ou à qui aurait à recevoir pour vous en les dits lieux et en chacun d'eux bien

et complétement, en sorte qu'il ne vous manque en aucune chose, selon que le plus complétement ils les ont rendues aux autres rois dont nous sommes descendus et à nous et aux autres seigneurs qui tinrent les dits lieux jusqu'à présent et parce que notre volonté est de tenir et mander, garder et accomplir envers vous, le dit messire Bertrand et ceux qui de vous descendront.

Cette grâce et donation que nous vous faisons selon le droit, nous vous promettons comme roi et seigneur et fils du roi don Alphonse, à qui Dieu pardonne, de garder envers vous et maintenir cette grâce et donation que nous vous faisons. Et que ni nous, ni autres pour nous, ni par notre ordre, ne vous la retirerons, ni romprons, ni manderons rompre, en aucun temps, par aucune manière. Et après notre décès nous mandons au dit Infant don Juan, notre fils, qu'il vous le garde et tienne et accomplisse en telle manière que dit est. Et nous le susdit roi don Henri de notre certaine science, suppléons de notre plein et complet pouvoir royal en cette présente récompense, et grâce et donation que nous vous faisons à vous le dit messire Bertrand et à vos descendants des dites villes et lieux susdits en la manière que dit est toute solennité ou insinuation ou toute autre chose que ce soit de droit ou de fait qui selon les coutumes ou priviléges de nos dits royaumes ou quelques ordonnances que ce soit écrites ou non écrites, afin de faire valoir complètement cette grâce que nous vous faisons, sont nécessaires et opportunes pour quelque manière et raison que ce soit et de telle manière que le plus complètement se puisse être dit ou écrit ou noté ou entendu au profit de vous le dit messire Bertrand en la manière que dit est. Et sur ce mandons et défendons que personne, ni qui que ce soit soient assez osé pour aller, ni passer contre notre présent privilége pour nous le rompre ou amoindrir en aucune chose, ni en aucun temps, de quelque manière que ce soit, quiconque ou quelsconques

qui le fasse encourra notre colère et de plus aura à nous payer à titre de peine mille doubles d'or de Castille chacun pour chaque fois que contre lui se sera fait ou passé, et à vous le dit messire Bertrand ou à qui sera de vous tenu toutes les pertes et dommages-intérêts que pour cela vous recevrez double. Et de ceci vous mandons délivrer ce présent privilége rendu et scellé avec notre sceau de plomb attaché auquel est inscrit notre nom. Donné ce privilége en la très-noble cité de Séville, le quatrième jour de mai, ère de mil quatre cens et sept ans (1369 de J.-C.).

Signé : Nous le Roi ; — moi la Reine.

Le noble Infant don Juan, fils de très-haut et très-noble et très-puissant et bien excellent roi don Henri, premier héritier de Castille et de Léon.

Suivent les signatures de :

Don Tello, comte de Biscaye, frère du roi et son grand porte-étendard ;

Don Sanche, comte d'Albuquerque, frère du roi, seigneur de Haro et de Ladesima ;

Don Alphonse, frère de l'Infant don Pedro d'Aragon, marquis de Villena, comte de R. . . . . et de Denia, vassal du roi ;

Don Alphonse, fils du roi, seigneur de Norena.

Viennent ensuite les signatures des évêques, des maîtres de différents ordres.

Sur le repli :

Signature du notaire
avec paraphe illisible.

Le grand sceau de plomb de Castille et Léon pend attaché au repli par des lacs de soie blanche, verte et rouge ; d'un côté, le roi d'Espagne à cheval, armé de toutes pièces, l'épée nue à la main. Légende effacée. Au revers, écusson rond, écartelé aux 1er et 4e des tours de Castille ; aux 2e et 3e du Lion de Léon. Légende effacée.

Molina.

Molina. — Il y a en Espagne deux villes de Molina qu'il ne faut pas confondre : l'une, dans la province de Murcie, à trois lieues de cette ville ; l'autre, qui est Molina d'Aragon (Nouv. Castille), et dont les fueros donnés en 1140 sont un document curieux de l'ancienne jurisprudence de Castille. Dans son contrat de mariage du 7 juillet 1352 avec Blanche de Bourbon, don Pedro se dit seigneur du *Comitatus Molinæ* (Hay, p. 309). Lorsqu'en 1366 don Henrique se fit couronner roi à Burgos, il fit Bertrand du Guesclin connétable de Castille et duc de Molina, bien que ce duché fut encore entre les mains de don Pedro.

Après la mort tragique de don Pedro, Bertrand en devint, en fait et en droit, définitivement investi, ainsi que de plusieurs autres villes, et la Charte du 4 mai 1369 ne peut être considérée que comme une confirmation de la donation faite précédemment à Burgos. Il eut en outre 120 mille doubles d'or. Tous les Français furent non moins magnifiquement récompensés. Du Guesclin, désormais paisible possesseur de son titre, fit son entrée dans Molina. Comme il était sur le point de sortir de la ville pour aller presser le siége de Soria, une de ses nouvelles possessions qui refusait de le reconnaître et de se rendre à lui, un envoyé de Charles V lui arriva chargé de l'ordre de retourner en France se battre contre les Anglais ; Bertrand hésitait, il balançait sur ce qu'il avait à faire. Il fallut que le roi de France lui dépêchât le maréchal d'Andreghen pour vaincre ses irrésolutions, celui-ci l'emmena après la prise de Soria (Hay, p. 179, 180). Une fois rentré en France, du Guesclin n'avait plus guère de souci de ses titres d'Espagne, et ne songeait qu'à en tirer un parti avantageux. L'occasion se présenta. La flotte espagnole de don Henrique ayant coopéré avec le roi de France

au siége et à la prise de La Rochelle, occupée par les Anglais, l'amiral castillan Ruy Diaz de Roxas traita avec du Guesclin du rachat de ses places pour le roi don Henrique, et le paya largement en argent et en prisonniers à rançon.

Lay du très-bon Connétable Bertrand du Guesclin, par Eustache Deschamps.

Lay. — Ci commence le Lay du très-bon Connestable Bertrand du Guesclin.

Lasse! de fort heure née,
Fortunée,
Et mal menée,
Esgarée;
Triste, dolente, esplourée,
Pleine de dolour,
De tristour
Et de plour,
Dame de toute langour,
Que n'est ma vie finée!
Quant jadis fu assenée,
Honourée,
Et bien amée
Fors doubtée,
De plus vaillant cuer que née,
Qui en toute honnour,
En valour,
Sanz faulx tour,
De prouesse et de baudour
Surmontoit toute contrée.

Car en largesce passoit
Alixandre, et surmontoit
En sa prouesce Achilles;
Plus doulz que Pâris estoit;
Et en mer mieulx se gouvernoit,
Mieulx qu'onques Dyonides;
Ce fut César et ses fès,
Qui tant fist de beaus conquest;
A Josué ressembloit.
Terre devant lui trembloit,
Tant fut chevaliers parfès.
Pour son seignour conqueroit,
Les cuers des bons attraioit,
Mainte terre mist en pès;
Des couars hardis faisoit,
Tout le monde le suivoit,
En criant : Tenons de près
Le plus vaillant de jamès,
Qui conquiert païs adès,
Et ce qui perdu estoit,
Car esbahis est qui oit
Ce qu'il dist et fist après.

Que fist-il dès sa jeunesce?
Sanz paresce,
Hardiesce
Fut l'aigle d'Occident;
Certes mainte grant prouesce
Que je lesse
Pour la paresse
De dire que mes cuers sent,
Il portoit l'escu d'argent
A la noire aigle plaisant,
Qui à deux testes se dresse,
A un baston qui s'adresse,
De gueules en traversant.

Il ne doubta onques presse;
Sa noblesce,
Sa haultesce,
Et ce qu'il fut diligent
Fist prandre mainte forteresce,
Car l'adresce

De largesce
Fut certes sur toute gent.
Il servit premièrement
D'Orléans duc et duchesse,
Laroche ot de leur richesse
Tesson héritablement.

La terre et tout lui donna
Le duc, et habandonna,
Pour ce que bien l'ot servi.
Et li prodoms s'avança,
Que a Meleun commença,
Et l'assault forment souffrit,
Et tant de paine y souffrit
Que d'illec l'en l'apporta
Comme mort ; là se monstra,
Et là fut son premier cry.

Depuis gens d'armes mena ;
Plusieurs grans fais acheva,
Partout fut son nom chieri,
Les Anglois fort domnaga,
Et de leur orgueil venga
Les François, je vous affy ;
Maintefois les desconfy
En bataille et surmonta,
Et le captal conquesta
Normandie autressi.

Après fut-il en Bretaigne,
Entre Montfort, soubz l'enseigne
Du saint prodomme de Bloys,
A la bataille grevaigne,
Prinsonnier, puis en Espaigne
Mena Gascons et Anglois.
Du royaume à celle fois
Getta les gens de campaigne,
Ce fut le droit capitaine
De tous tant estoit adrois.

Guerre fist dure et haultaine
Au roy Pietre et son demaine,
Pour Henrry qui fut destrois.
D'une mort laide et villaine
Dam Pietre ot puis malestraine.
Mais le Prince des Galoys,
Pour Pietre, o les Guiennoys
Vint et o ceuls d'Aquitaine,
Qui fist bataille en la plaine,
Et desconfist les Francois.

Mais à la desconfiture
Qui fut dure,
Dolente, male et obscure,
Fut li prodoms prinsonniers,
Pour qui tant de mal endure,
Car trop dure
O l'ardure
Pour ses gens ; mais tout premiers
Demoura. De leurs deniers
Au raensonner mist sa cure
Sanz refuser créature,
Puis yssit de leurs dangiers.

Arrier prinst son adventure ;
Tant procure
Qu'en Espaigne o grant froidure,
Ramena ses souldoiers
Et conquist jusqu'à Escure.
Rien de dure
Ne n'endure
Ses gens, ne leurs assaulx fiers ;
Pietre prinst li bons guerriers,
Et Henrris li queurt dessure,
Qui l'occist à demesure :
Roy le fist li chevaliers.

Là fut Espaingne conquise,
Castelle et Galice mise
En sugeccion nouvelle.
An Arragon fist s'emprinse
Où mainte forteresce a prinse.
Partout court de lui nouvelle,
Navarre ne se revelle,
En brief temps l'avoit soubmise ;
Les mons passa sanz faintise,
Là son pouvoir renouvelle.

Du païs et grosse mise ;
Un messaigier lui divise
Que France à secours l'appelle,
Et que les Anglois pour prinse

Ont la terre, et la pourprinse.
Lors délaissa sa querelle.

Adonc ses gens amoncelle,
N'i quist autre convoitise ;
Au Roy vint faire servise.
Lors fut sa venue belle ;
Par Guienne o ses effors
Aida à prendre mains fors
Le souverain combatable ;
Mais li Roys Charles pour lors
Le manda, et de son corps
Voult faire son connestable.
Moult fut à tous agreable ;
A Paris, dedenz et hors,
Venoit chascuns droiz ou tors
Conjoïr l'omme honourable.

Car c'estoit tous leur confors ;
Gransson, Canole defors
Estoient moult redoutable ;
Par villes, chasteauls et pors
Les chaça comme on fait pors ;
Et c'est chose véritable
Qu'en bataille très penable
Furent desconfis et mors,
Et par ce furent ressors
Normans de paine grevable.

Or recommença la guerre
Des François et d'Angleterre,
En Guyenne et en Gascongne :
Engoulesme ala conquerre,
Poitou, Xantonge, et requerre
Es pays mainte besongne.
Ne prisoit une escaloingne
Fort, ville, chasteau ne terre ;
Tout d'assault prant ou aterre,
Se n'est qui de gré lui doingne.
En Bourdelois voult conquerre ;
N'est nulz qui ne le ressoingne.
Aux portes de Bourdeaulx erre,
Tout raençonne ; clef ne serre
Ne le tient jusqu'à Baionne :
L'un se rent, l'autre se donne,
L'un fait prinson, l'autre enserre,
L'un combat et l'autre enferre,
L'un met mort, et l'autre essoingne.

Ainsis conquéroit pais ;
Chascuns estoit esbahis
Du grant fait de la conqueste ;
Lors fut d'envie envahis,
Et devers la court trahis.
Envie est trop male beste :
Telz clignoit vers lui sa teste
Duquel il estoit hais,
Qui se faignoit ses amis
Par faintise deshonneste.

Si fut par long temps remis,
Dont li règnes fut mal mis.
Quant il délaissa sa queste
Lyez furent ses ennemis,
De son conquest ont conquis,
Dont ilz faisoient grant feste.
Hélas ! ce fut grant tempeste
Pour toutes les fleurs de lis.
Trop fut faulx, vains et faillis,
Qui esmut si grant moleste.

Toute désolacion,
Guerre et tribulacion,
Fut ou règne à sa venue ;
Mais en consolacion
Mist par sa provision
Le peuple et la gent menue ;
La guerre leur a tollue,
Et gardé d'oppression,
Dont toute leur orison
Estoit par lui espandue.

Que fist-il une saison
En Normandie ; raison
Est qu'elle soit entendue,
Quans fors en sugettion,
Dont le Roy possession
Ot devers lui retenue,
Mist-il. La chose est sceue
Par toute la région,
D'Evreux le dominion
Fut au roy Charles rendue,

En... en terre et en mer
Fist tant qu'om le doit clamer
Des chevaliers père et preux ;
Partout fist son nom nommer;
Si le doit chascun amer,
Qu'à son dessus fut pitetx,
A ses ennemis crueux,
Et voult la guerre mener
Pour son seigneur, et finer
Comme fors et courageux.
En Languedoc voult aler,
Où l'en véoit tout gaster
Par les ennemis doubteux,
Sanz nul remede trouver.
Par Auvergne acheminer
Se voult le cuers vertueux :
Fors se rendent deux et deux,
Trop le porent redoubter;
Mais mort, qui tous veult dompter,
Le prinst; là mourut touz seulz.

Là fina honeurs sa vie,
Là mourut chevalerie,
Là fut vaillance périe,
Là fut foys ensevelie,
L'an mil CCC quatre vins,
Là fut notable sa fins,
Là fut sa parole oye,
Là disoit à sa maisgnie :
Servez le Roy, je vous prie;
Le peuple n'oubliez mie,
Je seray tantost estins;
Et m'en vois de péchié tins,
De grans misères a fins.
Or, soit Dieux en mes chemins,
Et la mère aux orphenins,
La douce Vierge Marie,
La dame que je supplie;
Trop en ce monde me tins,
Où il n'a que larrecins;
Dame, trop y ay mesprins;
Merci, vous crie Guesclins,
Qui en sainte foy desvie.

Lors fu-je toute esbahie
Qui cent foiz le jour le crie,
Mors l'a moins tué qu'Envie:
La fausse ... haïe
L'espioit par les chemins;
Par elle fut de mors prins
L'esleu sur toute lignie,
Qui mainte terre a cerchie,
Et la mer a reverchie
Dont il convient que je die.

Partout couroit comme un lins,
Du monde li pélerins,
Li plus vaillant des Latins;
Qui moy chevalier retins
Et en prouesce maintins,
Que toute guerre a fournie,
Bertrans que renoms estrie,
Grant départeür de lopins,
En soixante et dix hutins
Mortels, sanz gaiges comprins,
A esté li vrais cuers fins,
Pour quoy j'ay chiere palie.

Nature en suis forsenée,
Acourée,
Tourmentée,
Chétive et descoulourée.
C'estoit le meillour
En amour,
En douçour,
Sans crémour,
En puissance et en vigour,
Qui peust venir en armée.

Pour ce maudiray l'année,
La journée,
Et destinée
Qu'envie et mort fut trouvée,
Qui par leur rigour
M'ont en plour,
Par faulx tour,
Sans retour,
Mis, et à mon derrain jour
Sanz joie avoir recouvrée.
Cy fine li Lay du très bon connestable
Bertran du Guesclin

Des histoires de du Guesclin.

L'histoire de du Guesclin a été écrite aussitôt après sa mort par un trouvère nommé Cuvelier. C'est un poème de 22,790 vers.

L'auteur ne mérite pas une entière confiance quant aux faits, mais il donne des détails intéressants et curieux sur la physionomie de l'époque et sur le caractère du connétable. M. Charrière en a publié le texte dans la collection des documents inédits sur l'histoire de France (2 in-4°). Ce Cuvelier mourut vers 1384. Son nom a été écrit : Truellier, Cimelier, Cuvelier, mais c'est toujours le même personnage, bien qu'on ait cru à deux auteurs et à deux poèmes différents, attribués l'un à Cuvelier et l'autre à Truellier.

Sept ans après, en 1387, d'Argentier, sur l'ordre de Jean d'Estouteville, capitaine de Vernon, met en prose l'œuvre de Cuvelier et la copie textuellement.

Claude Ménard fit imprimer cette traduction vers 1618. Il a conservé le style et les faits tels qu'on les trouve dans la traduction de d'Argentier, mais il y a intercalé des additions.

En 1666, Paul Hay, seigneur du Chastelet, a remanié les mémoires de Ménard en y joignant des pièces justificatives.

En 1692, Lefebvre, prévôt et théologal d'Arras, publia une vie de du Guesclin dans une collection qui a paru sous le titre de *Anciens mémoires du* XIVe *siècle.*

On peut citer encore l'histoire de Bertrand du Guesclin, par Guyard de Berville, publiée à Paris en 1767, et plusieurs fois réimprimée depuis; le livre intitulé : *Bertrand du Guesclin*, par l'anglais Jamiesen, et traduit en français par M. Bessac (Paris, chez Rothschild, 1866), et enfin : *Bertrand du Guesclin, connétable de France et de Castille*, par M. Émile de Bonnechose (in-12, chez Hachette, 1872).

D'autres biographies ont été consacrées au héros, et l'on trouve des détails intéressants sur sa vie dans un grand nombre d'ouvrages. Nous en donnons ci-après la bibliographie.

BAYARD

GÉNÉALOGIE.

Pour trouver ses prédécesseurs, dit Expilly, on n'a pu remonter plus avant dans l'antiquité, ny rencontrer aucune certitude, que jusques à son cinquième ayeul. On tient qu'ils sont venus d'Allemagne du temps que les Empereurs possédaient le Dauphiné. Je trouve que ce cinquième ayeul s'appelait Aubert Terrail, qui fut cogneu et employé aux guerres de Guigues V, dauphin de Viennois, lequel il suivit contre Édouard, comte de Savoye, et se trouva avec son fils Robert Terrail, à la bataille de Varay, où ils combattirent tous deux bravement : mais Aubert y fut tellement blessé, qu'étant porté en sa maison, il y mourut deux jours après son arrivée, laissant Robert et Marguerite, ses enfants, qu'il avait eus de Jeanne de Theïs.

Robert suivit le mesme dauphin, qui le fit gouverneur du fort de la Buissière, opposé à la Savoye, se trouva au siége de la Perrière : c'estoit un chasteau assis en la paroisse de S. Gilin de Ras, distant d'une petite lieue de Voiron, sur la veu du grand chemin, qui va de Vorepe à S. Laurens du Pont, à quatre bonnes lieues de Grenoble. Guigues voulant roconnoistre la place, receut un coup de garrot sous l'ais-

selle gauche ; il se pancha et appuya sur Guigues Alemand, fils d'Aimé, sieur de Vaubonez, qui l'accompagnait avec le baron de Clermont, s'en revint à cheval dans sa tente, où il expira soudain qu'on luy eut tiré le traict hors du corps. Il mourut le 25 d'aoust 1333. C'estoit un gentil prince. (La noblesse donna l'assaut : le fort et le bourg furent rasés de terre.) Robert de Terrail fit vaillamment à cet assaut, et fut continué en ses charges par Humbert, dauphin, frère de Guigues, fit asprement la guerre pour son prince contre Aimé V, comte de Savoye, et fut tué en l'an 1337 à un combat qui se fit près de Marches, entre les Dauphinois et Savoisiens. Il eut d'Alix de Morard, sa femme, un fils unique appelé Philippes.

Philippes Terrail suivit de mesme Humbert, dauphin, jusques au temps que le pays de Dauphiné fut donné et transporté par le dict Humbert au roy Philippe de Valois : dès lors le dit Philippes servit le roy, et se trouva aux guerres contre les Flamands et Anglais, et enfin mourut à la bataille de Poitiers, servant le roy Jean, l'an 1336, laissa Jean et Pierre ses enfants, qu'il eut d'Alouyse Cassard.

Jean nasquit posthume de cinq mois après la mort de son père ; il ne se maria point, suivit le train des armes, et mourut à la bataille de Verneuil, le 17 aoust 1424. De huict cens gentilshommes qui moururent ce jour-là pour le roy, il y en eut trois cens de Dauphiné. Les trois Estats du pays leur fournirent un anniversaire en l'église des Jacobins à Grenoble, où ils feurent peints tous armez, avec leurs armoiries, et de même en l'église de l'abbaye S. Antoine, ainsi que le rapportent Thomassin et Rivail. Les guerres civiles ont effacé cela.

Pierre I naquit un an devant la mort de son père, suivit pareillement les guerres, se trouva à la journée de Rozebeque, où il servit très-bien l'an 1382. Au dénombrement et révision plus ancienne des feux de Dauphiné, faite

l'an 1383, il est fait mention de Pierre Terrail, parmi les gentilshommes de la paroisse de Grignon, mandement d'Avolen : il mourut à la bataille d'Azincourt, l'an 1415, âgé de 60 ans, laissa quatre enfants, Pierre II, Jacques, Antoine et Thibaud.

Thibaud, fils de Pierre, fut d'église.

Antoine fut abbé d'Esnay, à Lyon, fondit une chapelle en l'église de S. Martin d'Esnay, sous le vocable de S. Sébastien : il mourut l'an 1457 et fut ensevely en la dite chapelle, et Yves Terrail, sieur de Bernin, aussi. A Antoine succéda en l'abbaye par résignation, Théodore Terrail, frère dudit Yves, comme nous dirons cy-après.

Pierre II et Jacques son frère firent deux branches : Pierre, qui eut en sa part la terre et la maison de Bayard, suivit les guerres contre les Flamans et Anglais, se trouva à la défaite et prise d'Imbert de Tolonjon, maréchal de Bourgoigne, et tout jeune qu'il estoit, fut cause de cette prise, avec Humbert de Grolée, comte de Virivile, comme on voit en la Chambre des comptes de Grenoble, où il se trouve aussi que tous deux eurent de grosses récompenses du roy Charles VII, et pour cela fut la terre de Château-Vilain en Dauphiné engagée audit Humbert de Grolée, l'an 1423. Le même Pierre Terrail, estant avec ledit de Grolée, mareschal de l'armée du Roy, se trouva aussi à la journée d'Auton, où Raoul de Gaucourt, gouverneur de Dauphiné, vainquit et deffit en la bataille rangée Louys de Chalon, prince d'Aurenge, qui pensoit envahir le pays, avec une grosse armée composée de Savoisiens et Bourguignons : ce fut le dimanche 11 de juin, jour de la feste de la Trinité, et de saint Barnabé, l'an 1430. Là, parut la valeur de la noblesse de Dauphiné : car avec la moitié moins de gens, le prince d'Aurenge fut entièrement vaincu, tous ses gens tuez, pris ou noyez ; luy tellement pressé, que pour se sauver il fut contraint de se hazarder dans le Rhosne à la nage. Pierre

Terrail se signala grandement ce jour-là. Durant que Louys Dauphin, qui fut depuis le roy Louys XI, fut en Dauphiné, il se tint du costé du président Baile et de ceux de la noblesse, qui, suivant l'ordre du roy Charles VII s'opposaient aux desseins du dauphin : ce qui fut cause qu'en ce temps-là il se contint en sa maison, sinon lorsque le Dauphin fit la guerre en Savoye : car il se trouva à la prise de Montluël et de St-Genis d'Aouste. Ce fut une petite guerre qui ne dura que trois mois.

Depuis le roy Ch. VII estant décédé, le Roy L. XI voyant venir fondre sur lui les forces de la Ligue et guerre du bien public, convoqua sa noblesse de Dauphiné, en laquelle il se confiait grandement, pour la connaissance qu'il avait de sa valeur.

Pierre Terrail II s'y en alla et fut tué combattant vaillamment à la bataille de Montlhery, l'an 1465. Il laissa quatre enfants de Marie de Bocsozel, fille de Gaspar, scavoir Aymon, Jean II, Antoinete et Marguerite.

Jean II fut religieux et prieur du prieuré de S. Trinier en Dombes.

Antoinete fut mariée à Louys de Beaumont, sieur de La Tour.

On tient que Marguerite fut religieuse.

Aymon, ou Aymé Terrail, suivit pareillement les guerres, et enfin fut estropié d'un bras à la journée de Guinegate (1479), avec trois autres blessures qui le revoyèrent en sa maison : il eut huict enfans, quatre masles, et autant de filles, d'Heleine Alemand, yssue de la branche des Alemans de Laval, tant renommez en Dauphiné : elle était fille de Henry, sieur de Laval, et sœur de Charles, qui mourut à Novarre, et de ce grand prelat, Laurens Alemand, evesque de Grenoble, et abbé de S. Sorlin à Thoulouse, qui... a fondé les Minimes lez Grenoble, et les Roquets à Thoulouse. Les masles feurent Pierre III, Georges, Philippe et

Jacques; les filles feurent Marie, Claude, Catherine et Jeanne.

Pierre III, sieur de Bayard, chevalier sans peur et sans reproche, nasquit au chateau de Bayard sur la fin de l'an 1469, fut héritier d'Aymon par testament de l'an 1496. Hélène Alemand survecut huict ans à Aymon son mary : elle mourut l'an 1504, ses enfants luy ayant toujours porté un très grand honneur et obéissance. Le chevalier ne fut point marié : mais il eut une fille naturelle d'une belle damoiselle, de la maison de Trecque, à Cantu, entre Milan et Come : il fit soigneusement nourrir et eslever cette fille, qui s'appelait Jeanne, et l'aima autant que si elle eust esté légitime. Un an après la mort du père, elle fut mariée à François de Bocsozel, sieur de Chastelar, par ses trois oncles, avec une aussi ample et grosse dote, que si elle eust esté légitime. Elle ne fut jamais qualifiée naturelle, ains purement fille du chevalier, lorsqu'elle se maria, et depuis en tous les contracts passez avec ses oncles, ils l'appelaient leur niepce, fille du dict Pierre, et l'ont toujours grandement honorée : elle a si bien vescû qu'on l'estimait digne fille d'un si digne père. De François de Bocsozel et de Jeanne Terrail, sont sortis de forts braves gentils-hommes, dont il y en a deux vivans à présent, Pierre et Claude...

Georges succéda au chevalier son frère, tant par son testament, que par les dispositions de leurs ayeulx. Il recueillit plus d'honneurs que de biens : car le chevalier n'acreut de rien son ancien patrimoine, quoy qu'il eust en ses jours possédé de grandes charges, tant deçà que delà les monts ; qu'il eust eu de très heureux avantages à la guerre, et qu'il eust esté assez longuement lieutenant général pour le roy au gouvernement de Dauphiné : aussi disait-il souvent ce commun proverbe : *Ce que le gantelet amasse, le gorgerin le dépense.*

Georges mourut l'an 1535, laissant une fille unique, appe-



lée Françoise, qu'il eut de Jeanne d'Arvilars, sa femme.

Philippe fut evesque de Glandeves.

Jacques fut abbé de Josaphat aux fauxbourgs de Chartres, et après la mort de Philippes, fut evesque de Glandeves, mourut à Chartres le 15 may 1535.

Françoise étant demeurée en la tutelle de sa mère, fut mariée à Charles Copier, sieur de Poizieu. La mère avoit épousé en secondes nopces Antoine Copier, père dudit Charles, duquel elle eut d'autres enfants. Françoise Terrail mourut sans enfants, laissant sa mère héritière en tous ses biens : elle vendit, avant que mourir, la terre et maison de Bayard au sieur d'Avanson, l'an 1560, à présent tenue par le sieur marquis de Gordes, petit-fils du dit sieur d'Avanson, de par sa mère.

Ordre de bataille à la Journée de Ravenne.

L'ORDRE DE L'ARMÉE DU ROY, LE 11 AVRIL, JOUR DE PASQUES, L'AN 1512.

Rolle de l'Avant-Garde.

Premièrement le duc de Ferrare, qui mènera la dite avant-garde	100 lances.
M. de Lautrec	50 »
M. le grand-maistre	50 »
M. de Bourbon	50 »
M. d'Imbercourt	40 »
M. de Boysi	50 »
M. le sénéchal de Rouergue	60 »
M. le grand Escuyer	50 »
M. le comte de Musol	40 »
M. de Fontanilles	40 »
M. du Pessis	100 »
M. de Bedan	100 »
M. de Mazières, bastard de Rieux	20 »
Somme	750 lances.

Plus, Jean-Bernardin Carach	500 Alemans.
Le bastard de la Balme	100 Alemans.
Plus, les 300 chevaux-légers du duc de Ferrare . .	300 chev.-lég.
Somme . .	900 chevaux.

Gens de pied.

M. du Moular	2000 hommes.
Le capitaine Jacob	2000 »
Le bastard de Clèves	1000 »
Le capitaine Philippes	1000 »
Le frère du capitaine Jacob	1000 »
Le Baron de Graveral.	1000 »
Somme . .	8000 hommes.

Plus, toute la bande de l'artillerie que M. le grand sénéchal conduira avec tous les gentilshommes de l'Hostel du Roy	200 lances.
M. Cursol	200 archers.
La compagnie de Monsieur..	100 lances.
M. de Lorraine, Bayard conduisant sa troupe. . .	80 »
M. d'Aubigny	50 »
M. de Duras	50 »
M. l'Admiral.	50 »
M. de Terde	50 »
Somme. . .	780 lances.

Gens de pied.

Le cadet de Duras	1000 hommes.
Le capitaine Odet	1000 »
M. de Montmiral	1000 »

Et s'en iront joindre à l'avant-garde, si l'affaire y est, ou à l'arrière-garde.

L'Arrière-Garde.

L'arrière-garde conduira M. d'Alègre avec sa compagnie.	50 lances.
Le marquis de Montferrat.	50 »
Le sénéchal d'Armagnac	20 »

M. de Prie	50	»
M. d'Estanson ou le chevalier Blanc	60	»
M. de Bussi	20	»
Somme	250	lances.

Gens de pied.

Le sieur Frédéric	1000	hommes.
Le comte Malestoc	500	»
Le comte Parisot	500	»
Le marquis de Malespine	300	»
Le marquis Bernardo	500	»
Longueval	300	»
Antoine Bellot	300	»
Jean-Jacques de Castille	500	»
Verdançon	500	»
Somme	4400	hommes.

Monsieur sera avec 40 hommes d'armes, et trois ou quatre capitaines, tels qu'il luy plaira adviser, pour l'accompagner, et ira où sera l'affaire pour y donner ordre.

Somme des lances	1880	lances.
Albanais et chevaux-légers	900	
Gens de pied	15400	

D'un prétendu mariage de Bayard.

Les écrivains qui ont parlé de Bayard sont unanimes pour déclarer qu'il ne se maria jamais. Aimar, notamment, dit à ce sujet : Il ne voulut jamais s'engager dans le mariage, et après sa mort et la mort de son frère, ses biens vinrent, par une substitution qu'il avait faite, à Gaspard du Terrail, son cousin, qui l'avait suivi longtemps dans les armées.

Cependant, dans le Bulletin de l'Académie delphinale (3e série, tome II, 1866, 1 vol. in-8°, à Grenoble, imp. de Prudhomme, 1867), on trouve une notice sur le prétendu mariage

du chevalier Bayart, par M. Joseph Veyron-Lacroix. Nous en extrayons les passages suivants :

« Au moment où le Dauphiné est appelé par une souscription publique et par un vote du Conseil général du département de l'Isère à élever un souvenir au chevalier Bayart sur les ruines qu'il possédait à Poncharra, les documents qui suivent ont été trouvés dans les archives du château de Saint-Serge, qui avait été la propriété du maréchal de Tallard, et plus anciennement du duc d'Hostun. Ce sont trois lettres du chevalier Bayart, un état généalogique de la famille de Trèques, originaire de la Lombardie, d'où est sortie la signora Barbe de Trèques, épouse de Bayart; enfin, une lettre de Jean-Pierre de Trèques, frère de celle-ci à sa nièce, madame du Chastelard. »

Aucun autre auteur n'a parlé de son mariage.

Le loyal serviteur, Guyard de Berville et Terrebasse ont dit que Bayard avait laissé une fille naturelle, Jeanne du Terrail, qui avait été traitée comme une nièce de la famille et mariée à François Bocsozel, seigneur du Chastelard, en 1525, un an après la mort de son père, décédé à l'âge de quarante-huit ans, le 30 avril 1524, à la bataille de Rebec.

Dans la séance de l'Académie delphinale du 9 février 1866, M. G. Vallier présenta les trois lettres mentionnées ci-dessus, qui lui avaient été communiquées par M. Veyron-Lacroix.

Nous reproduisons ici ces trois lettres :

Lettre de Bayard à son oncle Laurent I Allemand, évêque de Grenoble :

Monsieur, si très-humblement que faire puis à vostre bonne grace me recommande.

Monsieur, après une longue maladie don par la grace de Dieu je suis guerj Jay effectué Cę que javois promis à la seignora Barbe de Tregues damoyselle de très Illustre Maison

de Lombardie qui est de l'espouser Ce que Jay faict du consentement du seigneur Octavio de Tregues son père et du seigneur Petro de Tregues son frère et ce entre les mains de mon Chappelein quj en a donné une attestation. Je Crois que vous aggreerés Ce que Jay faict parce que C'est d'un Chrestien et d'un Chevalier de tenir ce qu'on promet. Je vous prie de dire à mes frères et si Dieu me donne des enfans et que je vinse a mourir comme estant tous jours dans les périls je vous Les recommande et a mes dits frères Je prieray cependant Dieu qui vous doint longue et heureuse vie.

De Cosme le 27 *may.*

Votre très-humble serviteur,

BAYART.

Le père et le frère de votre niepce ne désire pas que le mariage se publie espérant bien tost La paix pour avoir beaucoup de biens et des parents dans les terres des ennemis.

Sur le dos :

Monsieur, Monsieur L'evesque de Grenoble, à Grenoble.

A ce moment, dit M. Veyron-Lacroix, Charles VIII guerroyait en Italie (1495), et Louis XII se rendit maître d'une portion de ce pays. Bayard commandait une partie des armées du Roy. Il fit alors la connaissance de la famille de Trèques qui habitait le village de Cantu, proche de Milan. L'arbre généalogique qui est joint aux lettres fait remonter à l'an 1373 Faciolo Trecho dit Morzolo, premier du nom et donne toute la filiation de la famille de Trèques (qui porte de gueules à un aigle chargé de six fasces alternées d'azur et d'argent), jusqu'à Jeanne Bayart, epouse de Chastelart qui a laissé quatre enfants. La mère de Jeanne Bayart étoit Barbe de Trèques, épouse du chevalier. Cette pièce vient à l'appui de la lettre de Bayart sur son mariage légitime.

L'éditeur ajoute : il fallait attendre la paix pour publier le

mariage, parce que l'ennemi aurait ravagé les terres de Trèques. Mais Bayard mourut en 1524.

La recommandation faite à l'éveque de Grenoble exclut toute idée qu'il eut déjà un enfant naturel avant son mariage avec M[lle] de Trèques. La naissance de Jeanne Bayard, sa fille, est donc postérieure à cette lettre, et sa légitimité ne pourrait être mise en doute.

La date certaine de ce mariage est inconnue, puisque la lettre n'a pas de millésime, mais il est facile de la fixer; les guerres de Lombardie ont commencé en 1495, et la conquête du Milanais en 1500 (sous Louis XII) a amené une trève pendant laquelle Bayard a dû songer à contracter cette alliance. Sa fille a épousé, en 1525, M. de Chastelard; ce serait donc de 1502 à 1504, alors que Bayard avait atteint l'âge de 26 à 28 ans, que son mariage aurait eu lieu.

La seconde lettre de Bayard est sans date; elle est d'une écriture gothique dégénérée, tandis que la première datée de Côme, se ressent déjà de cette bonne écriture italienne qui est devenue notre écriture moderne. Cette lettre est adressée à M. de Chastelard, le père sans doute de celui qui fut plus tard l'époux de Jeanne Bayard; il était, en sa qualité d'officier du roy, chargé de réunir les levées d'hommes d'armes et de les conduire sur le théâtre de la guerre.

Monsieur du Chastellard aux estatz dernièrement tenuz, ceulx du pays accordarent mestre sus dix mil hommes embastionnez pour La deffence du pays qui est a Raison de deux hommes pour feu, et pour ce quil est plus que nécessaire que lesditz X[m] hommes soyent bien tost prestz, je escriptz par tous les baillages quilz fassent faire leurs monstrez et perequations a deux hommes par feu et quilz choisissent des plus gentilz compaignons et myeulx embastionnez sans nul espargnes et leur escriptz que quant ilz féront les dictz monstrez quilz vous y appellent ainsi quil a este conclud par

lesditz estatz qui vous ont esleu pour avoir La conduite de ceulx que montrera votre parti. Je vous prie den faire ung Roulle et les faire tenir pretz pour les mener La out je vous manderay, sans toutesfoys les mestre ne faire gester aux champs jusques a ce que je vous le mande pour obvier à la foulle du peuple. Vous disan adieu Monsieur du Chastellard qui vous doint ce que vous desirez à Grenoble le IIIe j. de mars.

Je vous advertiz que quand Laffaire viendra je seray quant et quel vous et espère que a layde de Dieu nous ferons quelque bon service au roy pour la deffence du pays et quelque honorable effect.

Votre bon Amy,
BAYART.

Sur le dos :
A Monsieur du Chastellard.

Il est probable que c'est au début de la guerre d'Italie, sous Ch. VIII, en 1495, que cette lettre a été écrite. Bayard demande dix mille hommes bien *embastionnez* (équipés), et promet *quand l'affaire viendra* (le jour du combat), etc.

La troisième lettre signée Bayart est relative à une affaire personnelle.

Monsieur de Vantollet jay donné charge à Monsieur de Glandenes mon frère vous solliciter pour estre rembourse des mille escuz que je prestis a feu Monsieur lesleu de Valence comment scavez. Je vous prie vouloir faire dilligence ad ce que la dite somme me soit Rendue. Et je m'en *vois prier*? Dieu, Monsieur de Vantollet quil vous doint ce que desirez. A Grenoble, le XXIIII daoust.

Votre bon Amy,
BAYART.

Sur le dos :
A Monsieur de Vantollet.

De la première de ces lettres, il serait résulté, au dire de M. Vallier, que Bayard aurait été réellement marié, ce dont aucun de ses biographes n'avait fait mention. Ce mariage aurait été tenu secret à cause des guerres qui existaient à cette époque entre la France et l'Italie. La famille de Trèques aurait couru le risque de perdre ses biens, si le mariage avait été divulgué. Aussi Bayard se serait-il contenté de l'annoncer à son oncle l'évêque de Grenoble.

Aux pièces mentionnées ci-dessus, se trouvait en outre annexée une autre lettre de J.-P. de Trèques, beau-frère de Bayard, annonçant la mort de Barbe de Trèques à Mme de Chastelard, fille de celle-ci, mais n'y faisant pas mention du mariage de sa sœur avec Bayard.

Lettre de Jean-Pierre de Trèques, beau-frère de Bayard, à la nièce de M. de Chastelard, pour lui annoncer la mort de sa mère, Barbe Bayart, qui avait dû rester dans sa famille à Cantu, dans la Lombardie, depuis la perte de son époux.

Au dos de cette lettre se trouve écrit en italien : « A la dame ma très-honorée nièce, Madame Chatelar (dans l'angle), à la Coute Saint-André.

« J'ai appris du sieur Barthélemy, présent porteur, ma très-tendre nièce, ce que principalement je désirais savoir. Car j'ai toujours le souvenir de votre seigneurie gravé dans mon cœur, et si le chemin n'était pas si long, certainement je n'aurais pas différé jusqu'ici de la visiter ; je serais allé voir votre seigneurie, et j'espère bien qu'elle m'aurait affectueusement accueilli. Le dit sieur Barthélemy m'a rapporté que votre seigneurie désire avoir des nouvelles de dame Barbe de Trèques, sa mère et ma sœur, et de ses autres pa-

rents; il faut bien vous le dire, quoique avec regret, puisque c'est la vérité, madame votre mère est morte et a rendu son âme à Dieu tout puissant depuis plusieurs années; cependant ses frères ont laissé des fils et des filles, nobles de naissance et de parenté, qui, par la noblesse de leur race, ne le cèdent à personne dans le bourg de Cantu, près Milan, et de Cosme; mais les malheurs de la guerre ont ruiné nos ressources et nous sommes réduits à une modique fortune; car nous avons trois nièces, dont l'une est nubile et prête à marier; mais elle a besoin du secours divin. Il y a aussi deux garçons, dont l'aîné court la sixième année, tous les deux beaux et d'un visage mâle, et qui annoncent la gravité et la générosité du sang; mais comme déjà je deviens vieux, je leur souhaite, après moi, un sort prospère et favorable. J'ai aussi deux autres sœurs, dont l'une est religieuse dans le monastère de Sainte-Marie de Cantu; l'autre est depuis longtemps mariée et chargée d'un grand nombre d'enfants. Voilà ce que j'ai à faire savoir à votre seigneurie, dont j'attends quelque réponse sous peu de temps; mais, pour que les lettres m'arrivent mieux, adressez-les à maître don Jean-Ange *Porru*? au Saint-Sépulcre à Milan. Elles me seront ainsi remises tout de suite. Je me recommande à votre seigneurie, et sans cesse je prie et prierai Dieu pour son salut.

Milan, le 27 février 1536.

Votre oncle, Jean-Pierre DE TRÈQUES.

Mme Bocsozel de Chastelard, fille de Bayard, habitait un manoir situé près de la côte Saint-André.

A la suite de cette communication, quelques membres de l'Académie delphinale manifestèrent leur étonnement sur le secret dans lequel ce mariage avait été enseveli jusqu'à nos jours. Ils se demandaient comment il se faisait que le secrétaire de Bayard, le loyal serviteur, n'en eût pas parlé en écrivant la vie de son maître? Comment, lors du mariage de la

fille de Bayard en 1536, douze ans après la mort de son père, il n'aurait pas été fait mention de cette union? Comment enfin la famille de Trèques, qui aurait dû être fière d'une telle alliance, n'aurait rien fait pour la faire connaître, quand les guerres d'Italie étaient terminées, de 1529 à 1535 par exemple et ensuite plus tard? Ce silence semblait avoir quelque chose d'extraordinaire.

Dans la séance du 23 février 1866, M. d'Auvergne fit connaître par lettre la surprise que lui avait causé l'écriture de la lettre de Bayard, dans laquelle celui-ci parlait de son mariage et émit l'avis qu'il serait bon de la faire examiner par de savants paléographes.

Après un examen approfondi des documents originaux, MM. Gariel et Vallier ont enfin déclaré que la lettre de Bayard sur son mariage n'avait aucun caractère d'authenticité. L'écriture n'était pas de l'époque et la signature semblait calquée sur une des autres lettres de Bayard.

Ainsi se termina ce singulier incident qui avait failli faire accepter comme fait historique certain une véritable erreur historique.

Épitaphe.

Un gentilhomme de Dauphiné, sans être parent ny allié du chevalier, luy a fait dresser un buste dans le chœur de l'église des R. P. Minimes de la Plaine-lez-Grenoble avec l'épitaphe suivante :

LAPIS HIC SUPERBIT
TUMULO, NON TITULO

Ubi sepultus heros maximus,
Suo est ipsemet sepulcro
Monumentum.

D. O. M.

Petrus Terralius Bayardus, vix puber, addictus Castrensibus operis, præclare factis tempora elusit; adultæ virtutis miraculo prælusit, primo ferme militiæ tyrocinio magnus. Prodigiosœ fortitudinis, qua domi, qua foris, spectacula juvenis dedit; sed illustri præsertim Italiæ theatro, lauris adtexta lilia geminum in fronte honorem divisere. Ubi virum animosa maturitas, et experentia tulerunt, quæ finxit fortia facta vetustas, fecit. Bayardum Alcidi confudit impavidi, et inculpati Equitis cognomentum : Constantis famæ vulgatu, virtutis appellationem suo nomine occupavit. Tres illum Reges, lustris fere septem, gravibus gerendi belli institutis suæ militiæ præfectum habuerunt; illi honorem stipendio potiorem emerito, victori triumphalia decora virtus decreverat, sed honoris cursus, tot victoriis onustus nutavit. Virtutis magnitudine laboravit. Regiæ vicis in Delphinatùs provincia Præfecto, ingens honor fuit, honore eo non egere; non concessum regni insigne, sed præmium; Regem suum, Gladii succinctu, militiæ inauguravit. Illud tandem Duci semper victori deerat, ut lettrum vinceret : vicit. Attonitæ mortis, nec ausæ lustari, feriendum se fulmineo telo objecit : erubuit hæc, et quod victa, et quod immatura; ille equo desiliens, victoriis fessus, sub arbore resedit, et vultu in hostem converso, placide oculos et diem clausit. Anno CIƆ. IC.XXIIII. Æt. XLVIII.

Moriturum monumentum, non morituris cineribus, N. Scipio de Polloud, D. de S. Agnin, suis sumptibus accuravit.

Guyard de Reuille donne la même épitaphe et la traduit ainsi :

« Pierre Terrail, seigneur de Bayard, à peine hors de l'enfance, porta les armes. Ses beaux faits devancèrent les années. Ses coups d'essai (adulte il fit) furent les chefs-d'œuvre d'un guerrier consommé. Il se signala dans sa

patrie et dans les pays étrangers. Mais l'Italie fut le théâtre où il parut avec le plus de gloire, et où les lys et les lauriers partagèrent l'honneur de le couronner. Devenu homme par la vigueur de l'âge et par l'expérience, il égala tout ce que l'antiquité fabuleuse a raconté de ses héros. Le surnom de chevalier sans peur et sans reproche lui fut commun avec Hercule. Sa réputation répandue généralement avait attaché à son nom seul l'idée de toutes les vertus réunies. Il servit et commanda sous trois rois pendant près de trente-cinq ans. La vertu lui avait décerné l'honneur du triomphe, qu'il estimait plus que la richesse ; mais le char plia sous le poids des lauriers et des victoires dont il était surchargé. Nommé lieutenant général pour le roi en Dauphiné, ce qu'il y eût de plus glorieux pour lui fut d'être supérieur à sa dignité ; chevalier de l'ordre du roi, il reçut moins une grâce que le prix de ses exploits, et il eut l'honneur de donner à son tour l'ordre de chevalerie à son souverain. Enfin, il ne manquait aux victoires d'un si grand capitaine que de triompher de la mort. Il en triompha : elle fut étonnée elle-même du courage avec lequel il s'offrit au coup mortel. Elle rougit de sa défaite et d'un trait si précipité. Sitôt qu'il l'eut reçu, il se fit descendre de son cheval, au pied d'un arbre ; là, succombant sous ses trophées, et le regard encore tourné vers l'ennemi, il ferma les yeux à la lumière en l'année 1524, âgé de quarante-huit ans.

« Le temps pourra détruire ce monument, mais les dépouilles qu'il renferme seront immortelles. Il fut érigé aux dépens de Scipion Polloud, seigneur de Saint-Aignan. »

Hommes d'armes.

L'homme d'armes était un gentilhomme qui combattait à cheval et armé de pied en cap. Dans les compagnies d'ordonnance, l'homme d'arme ou *lance garnie*, était accompa-

gné d'un varlet, de trois archers et d'un *coutillier* ou soldat armé d'un long couteau, chargé d'achever l'ennemi renversé à terre. La lance représentait donc six personnes.

Charles VII, en 1439, avait créé quinze compagnies de cent lances ou six cents hommes.

Sous Louis XII, la lance fut portée à sept hommes, et sous François Ier à huit, dont cinq chevaux légers.

En bataille, les chefs de lance devenaient de simples soldats, ordonnés sur un seul rang et sans être près les uns des autres ; les archers engageaient l'action, allant et venant ; le varlet ne quittait pas le chef de lance et lui préparait ses armes ou l'assistait en cas de chute.

Chevaux.

Les grands chevaux ou destriers étaient les chevaux de bataille, grands et forts, destinés à supporter le poids de l'homme et celui de son armure. On les appelait aussi *Bayards*, du nom du cheval légendaire qui figure dans les romans de chevalerie, dans les *Quatre Fils Aymon*, dans le *Roland furieux*, etc.

Le *roussin* était un cheval entier, mais moins grand que le cheval de bataille.

Le *courtaud* était cheval de fatigue et de marche auquel on avait coupé la queue.

Chanson de Regrets du Comte de Nassau d'avoir failli à son entreprise devant Mézières 1521.

Ung vendredy, quatre heures après midy,
Pour assiéger Maizières fis mon approche ;
Et si estois d'artillerie fourny
Pour la bien battre et y prendre ma proye.

Mais un Bayart, qui dedans y estoit,
M'a bien gardé de l'approcher si prés
Dans ma tristesse,
L'amy, fault que laisse
En grande angoisse,
Ce que j'avoys entreprins,
Et ne pourrois
Trouver la voie
Que me connois.

Pour entrer dedans Maizières,
Ung mois je fus devant la ville,
Avec moy bien LXVI mille,
Dont de Mercy avoit une partie.
Felix estoit auprès de la rivière,
Qui regardoit la manière comment
Comte Francisque et les Allemans
Pourroient entrer
Sans reculer
Et approcher
La ville que tant désiroit;
Mais un boucquart
Fier du lieu part,
Tenant son dard,
De ces murs a bien garde.

. . . .

(Extrait des *Chroniques de Champagne*).

La Chanson des Bourgeois de Mézières aux bons Capitaines protecteurs dudit Mézières (1521).

Dieu doit honneur et longue vie
Aux bons protecteurs de Mezière,
Qu'ils nous ont saulvé notre vie
Tant par devant que par derrière.
Ceux qui sur nous avoient envie
Ont trouvé si forte barrière,

Que, maulgré leurs dens et leur vie,
Furent contrainets courir arrière.

On doibt bien avoir souvenance
De Bayart, Montmoreau, Boucart,
Larochepot, et leur vaillance.
Bayard mordoit comme ung liépart;
Moreau rua trop par oultrance,
Lorge secourt, confort Boucart.
Sans eulx le royaume de France
Estoit en danger d'ung bon quart.

Chanson de la Folle entreprise des Henoyers devant Mézières (1521).

(Les Henoyers, Hanoyers, Hanotins, sont les gens du Hainaut, du pays de Liége.

Les Henoyers, remplis d'oultrecuydance,
Se sont enjoincts avec les Flamans,
Pour venir faire le vendenger en France;
Se sont partiz à tout grosse puissance,
Tant Barbansons, Namurois, Allemans.
Mais les dronquars, godailliers ignorans,
Du boys tortu n'ont point gousté le fruict.
Sur Henoyers les Françoys ont le *bruist*.

Ces quenteleurs ont fait plusieurs efforts
Devant Mezières sans lui livrer assault,
Disant ensemble : Nous sommes les plus forts!
Mais aux portes sont venus les Françoys,
Sont rués jus et mortz; le cueur leur fault;
Mais ung Bayart leur fist franchir leur sault,
Car devant luy toute l'armée s'enfuyt.
Sur Henoyers les François ont le bruist.

Ils ont cherchez et ne scavent trouver
Le cueur du roy très chrestien Francoys.

Par leur follie ils avaient mis couveir
Picquars, Normans, Beauvoisins et Francoys
Qui sont esclotz drus, puissans, prins au choix,
Desquelz de bref Hénault sera destruict.
Sur Henoyers les Francoys ont le bruist.

Povre Hénault, regardez à Bapaulme,
A Landrecy et Quesnay le Conte,
Qui sont boutez à feu et flamme,
Et n'y habite ne beste, homme ne femme:
Il semble à veoir que vous n'en faictes conte;
Vous devriez avoir au cœur grand honte;
Vous enfuyés, et l'armée vous suyt.
Sur Henoyers les Francoys ont le bruist.

Sotz Hanotins, laxatiques, droncquars,
Vous estes dignes que l'on vous maine paistre.
Ne craindés vous ne Francoys ne Picars ?
N'estes-vous pas bien glorieux loguars,
De vous jouer ainsy à vostre maistre,
Qui a puissance de vous tous à mort mettre
Et de voz biens prandre ce qu'il luy duyt ?
Sur Henoyers les Francoys ont le bruist.

Marchez truans, le passaige est ouvert;
Venez en France pour requérir vos veaulx;
Vostre grand orgueil est assez découvert,
Povres sotars, vous estes prins sans vert.
Nus et bastuz, on vous fera la moue;
Tout est perdu, le roy de vous se joue;
Pour reconfort tout le peuple s'en rit.
Sur Hanotins les Francoys ont le bruist.

Où est vostre prince qui estoit si vaillant ?
Je croy qu'il couve des sots à la fumée.
Il est est allé faire son ny à Gand.
O quel honneur pour prince sy puissant

D'abandonner de sy loing son armée !
Il a rayson, car il craint la trouvée
Du bon Francoys dont tout honneur reluist.
Sus, Hanotins ! Les Francoys ont le bruist.

La Chanson des Bourgeois de Mézières au comte de Nassau et à ses gens (1521).

Comte Nansot, Felix, Francisque,
Qui cuydés user de finesse,
Faulse nacion trop inique,
Comment avez la hardiesse
Contrevenir au roi Francisque?
A dit, par foy de gentillesse,
Puisqu'à luy vouliez avoir pique,
Qu'il se vengeroit par rudesse.

Vous avez bruslé des villaiges,
Qu'à vous fut grande villenie;
C'estoyent voz nutritifz passaiges
Pour venir en France jolie
Quérir méracieux bruvaiges,
Desquels vous faisiez chère lye.
Fustes plus sotz qu'oiseaux vollaiges
D'avoir commis ceste folie.

Lors disiez que le roi couvoit,
Puisqu'il ne venoit en défense :
En son noble cueur concevoit
La vostre folle oultrecuidance.
Contre vous guerre ne mouvoit,
De sa foy n'avoit oubliance
Quant à congneu qu'on le grévoit,
C'est venu venger de l'offence.

Vous veniez par une couverte
Comencer La Marche assaillir;

Avoir encoires la main verte :
Contre vous ne vouloir faillir.
Vostre pensée fut ouverte
Dedans Mouzon, et au saillir,
Toute trahison fut aperte
Vérité ne peult défaillir.

Combien que fussiés grosse armée,
Gantoys, Hespagnoltz, Bourguygnons,
Guerre de paysans amassée,
Lancequenetz et Brodions,
Hennoyers, coupeurs de ramée,
Vous ne valiez pas deux ougnons,
Car vostre avant-garde affamée
En vain gecta tous ses canons.

Vous ne vouliez aucun dommaige
Au royaume de France faire;
Sembloit à vostre doulx langaige
Que n'estiez motifs de l'affaire.
D'un faulx mauvais traistre couraige
Vous avez faict tout le contraire :
L'on se vangera du dommaige,
Et l'on se vueilt comme vous faire.

Après que vostre aigle trop fière
Eut batu l'air sans povoir prandre
La nostre petite Mézière,
Craingnant moult fort la Salamandre.
Elle s'envolla par derrière,
Cuydant à Saint-Quentin descendre :
Le blanc lyon de sa griffière
Luy feit bien ses ailles descendre.

Monsieur de Bayard d'après Brantôme.

En cette mesme retraitte fut tué aussi ce gentil et brave monsieur de Bayard, à qui ce jour Monsieur de Bonnivet qui avait esté blessé en un bras d'une heureuse harquebuzade, et pour ce se faisait porter en litière, luy donna toute la charge et le soin de l'armée, et de toute la retraitte, et luy avait recommandé l'honneur de France. Monsieur de Bayard, qui avait eu quelque pique auparavant avec luy, répondit (ce dit l'Espagnol) : « J'eusse fort voulu, et qu'il eust ainssi plu à Dieu, que vous m'eussiés donné cette charge honorable, en fortune plus favorable à nous autres, qu'à cette heure : toutesfois, de quelle manière que la fortune traite avec moy, je feray en sorte que, tant que je vivray, rien ne tombera entre les mains de l'ennemy, que je ne le deffende valeureusement. »

J'en eusse proféré les paroles en espagnol, mais cela serait superflu. Ainsi qu'il le promit, il le tint ; mais les Espagnols et le marquis de Pescayre, usans de l'occasion, furent trop importuns à chasser les François, qu'ainsi que Monsieur de Bayard les faisait retirer tousjours peu à peu, voicy une grande mousquetade, qui donna à Monsieur de Bayard, qui lui fracassa tous les reins.

Aussi tost qu'il se sentit frappé, il s'écria : Ah ! mon Dieu ! je suis mort ! Si prit son espée par la poignée, et dit tout haut : Miserere mei, Deus : puis, comme failly des esprits, il cuida tomber de cheval ; mais encore eut-il le cœur de prendre l'arçon de la selle, et demeura ainsi, jusques à ce qu'un Gentil-Homme, son Maistre d'hostel, survint, qui luy ayda à descendre et l'appuyer contre un arbre.

Soudain voila une rumeur parmy les deux armées, que, monsieur de Bayard estait mort. Voyez comme la renommée

soudain publie le mal, comme le bien. Les nostres s'en effrayèrent grandement. Si bien que le désordre fut grand parmy eux, et les Impériaux à les chasser. Si n'y eust-il galant homme parmy eux qui ne le regrettait, et le venait voir comme une belle reliqne en passant et chassant toujours; car ils avaient cette coustume de leur faire la guerre la plus honneste du monde, et la plus courtoise : et y en eut aucuns qui furent si courtois et bons, qu'ils le voulurent emporter en quelque logis là près; mais il les pria qu'ils le laissassent dans le camp mesme qu'il avait combattu, ainsi qu'il convenait à un homme de guerre, qui avait toujours désiré de mourir armé (dit l'Espagnol).

Sur ce arriva monsieur le marquis de Pescayre, qui lui dit : « Je voudrais de bon cœur, monsieur de Bayard, avoir « donné la moitié de mon vaillant, et que je vous tinsse « mon prisonnier, bien sain, et bien sauve, afin que vous « puissiés ressentir, par les courtoisies que recevriez de « moi, combien j'estime votre valeur et votre haute « prouesse. Je me souviens qu'étant bien jeune, le premier « los que vous donnèrent ceux de ma nation, ce fut qu'ils « disoient : « Muchos grisones, y pocos Bayardos (c'est-à- « dire : Beaucoup de grisons, et peu de Bayards). » Aussi, « depuis que j'ai eu connaissance des armes, je n'ai point « ouy parler d'un chevalier qui approchast de vous. Et puis « qu'il n'y a remède de la mort, je prie Dieu qu'il retire « vostre belle âme auprès de luy, comme je croys qu'il fera. »

Incontinent, Monsieur le marquis de Pescayre députa gardes auprès du dit sieur de Bayard, et leur commanda qu'elles ne bougeassent d'auprès de luy, et sur la vie, ne l'abandonnassent qu'il ne fust mort, et qu'il ne luy fust fait aucun outrage, ainsi qu'est la coutume d'aucune racaille de soldats, qui ne sçavent encore les courtoisies de la guerre, ou bien des grands marauts de goujats, qui font encore pires. Cela se vois souvent aux armées.

Il fut donc tendu à monsieur de Bayard un beau pavillon, pour se reposer; et puis ayant demeuré en cet estat deux ou trois heures, il mourut; et les Espagnols enlevèrent son corps avec tous les honneurs du monde en l'église, et par l'espace de deux jours luy fut fait service tres solennel; puis les Espagnols le rendirent à ses serviteurs, qui l'emmenèrent en Dauphiné à Grenoble, et là receu par la cour de parlement, et une infinité de monde, qui l'allèrent recueillir, et lui firent de grands et beaux services en la grande église de Nostre-Dame, puis fut porté en terre à deux lieues de là chez les Minimes. Qui en voudra plus sçavoir, lise son roman, qui est un aussi beau livre qu'on sçaurait voir et que la noblesse et la jeunesse devraient autant lire.

Ce livre dit que ce bon chevalier, ainsi qu'il fut blessé, [illegible] à luy le seigneur d'Alegre, prevost de Paris, auquel il dit qu'il était mort, et qu'il se retirast de peur de [illegible] et qu'il le recommandast au roi son maistre, [illegible] qu'il ne le pouvait servir davantage : qu'il le recommandast aussi à tous les princes de France, à tous messieurs [illegible] compagnons, et généralement à tous les hommes du royaume quand il les verrait. Voyez l'ambition belle et [illegible] de ce bon chevalier, de se recommander ainsi [illegible] à tous ces gens-là, et y bastir dans leurs âmes une mémoire de luy!

Monsieur du Bellay dit que monsieur de Bourbon [illegible] voyant en passant, lui dit : « Monsieur de Bayard [illegible] j'ay grande pitie de vous. » — « Ah! monsieur, [illegible] pour Dieu n'en ayez point de pitie, mais ayez la plutost de vous, qui combattez contre vostre foy et vostre [illegible] je meurs pour mon roy et pour ma foy. » [illegible] piqua un peu monsieur de Bourbon; [illegible] estaient si pressés à donner la chasse, et suivre la victoire, que monsieur de [illegible] autrement, et aussi qu'il [illegible]

La fin de ce brave chevalier a esté pareille à sa vie. On lui a donné ce titre noble, de *Chevalier sans peur et sans reproche*; aussi bien l'a-t-il sceu très-bien entretenir : et qui en voudra avoir la preuve, lise le vieux roman; et tout vieux roman qu'il est, il ne parle point mal, mais en aussi bons termes et mots qu'il est possible : il y en a deux; mais le plus grand est le plus beau. Ses premiers exploits d'armes furent vers le royaume de Naples, où il se fit fort signaler, et mesme en son combat contre le segnor Allonzo de Sotto Major, dont je parle ailleurs. Il fit aussi très-vaillamment en Garillan, où mon père estait avec luy, faisant son premier apprentissage sous luy, et y fut fort blessé : et monsieur de Bayard l'en ayma fort depuis et l'estima fort : il cuida mourir de ce coup. Belle-Forest en son histoire le raconte, et y nomme mon père, sans que j'en parle davantage : mais il me souvient d'en avoir ouy faire à mon dit père force beaux et bons contes de luy, dont je ne m'en souviens pas bien de tous, et le louoit jusques au tiers ciel.

J'ay veu plusieurs s'esbahir de luy, qu'ayant esté si grand et si renommé capitaine, qu'il n'ait eu en sa vie de plus grandes charges qu'il n'eût; car vous ne trouvez point au livre de sa vie, ny ailleurs, qu'il ait mené aucune armée en chef ni qu'il ait esté jamais Lieutenant de Roy, sinon dans Mézières. Bien dit son histoire, qu'il le fut en Dauphiné; mais c'estoit pour gouverner le pays, et non pour faire la guerre. Aucuns ont dit qu'il n'avoit jamais esté ambitieux de telles charges, et que de son naturel il aimait mieux estre capitaine et soldat d'advanture, et aller à toutes hurtes et advantures à la guerre, où il luy plairoit, et s'enfoncer aux dangers, que d'estre contraint par une si grande charge, et une gehenne de sa liberté, à ne combattre et mener les mains quand il voulait.

Aussi y a-t-il des hommes qui sont très-malheureux en ces grandes charges, et ailleurs y sont très-heureux, et y

font des mieux. Comme je diray d'aucuns : et sont à comparer à ces chevaux et mulets de charge, lesquels pour les trop surcharger, plient sous le faix; mais leur baillant la charge ordinaire, triomphent de porter; j'en nommerais bien aucuns là-dessus, que je scay fort bien.

Il avait néanmoins cet heur, qu'oncques Général d'armée ne fit voyages, qu'entreprises et conquestes, qu'il ne fallust tousjours avoir Monsieur de Bayard avec luy; car sans luy la partie estoit manquée, et toujours ses advis et conseils en guerre estoient suivis plustost que les autres : par ainsi l'honneur luy estoit très-grand, voire plus, si on le veux quasi bien prendre, pour ne commander pas une armée, mais pour commander au Général; c'est-à-dire, que le Général se gouvernoit totalement par son advis et conseil.

Ce qui me fait souvenir de ce grand roy Charles-Martel, lequel ne voulut oncques estre Roi de France, estant bien en son pouvoir; mais il aima mieux avoir cette gloire de commander aux Roys; et il ne faut douter que M. de Bayard, s'il eust eu de telles charges, qu'il ne s'en fust acquitté aussi dignement qu'il fit à Mézières; où entrant, et la trouvant très-faible et très-estonnée, l'asseura et la deffendit si bien que le comte de Nassau y perdit sa leçon; et comme il l'envoya sommer de la rendre à l'empereur, Monsieur de Bayard fit response qu'avant qu'en sortir, il vouloit faire un pont de corps morts des gens de son armée; et qu'après il sortiroit plus à son aise par dessus; car autrement il ne pourroit bonnement sortir.

A ceux qui l'ont veu, j'ay ouy dire que c'estoit l'homme du monde qui disoit et rencontoit le mieux, tousjours joyeux à la guerre, causoit avec les compagnons de si bonne grâce qu'ils en oublioient toute fatigue, tout mal et tout danger. Il estoit de moyenne taille, mais très-belle, fort droite, et fort dispos, bon homme de cheval, bon homme de pied. Que luy

restoit-il plus? Il étoit un peu de bizarre humeur, et haut à la main, quand il falloit et alloit du sien.

Lorsqu'il eut cette camisade à Rébec, ce fut une petite disgrace pour luy. Ce ne fut pourtant sa faute, mais celle de l'admiral Bonnivet, qui lui avoit promis de le couvrir; mais il n'en fit rien. Si n'y perdit-il que bien peu de ses gens; car il les sauva quasi tous à Biagras. Bien il est vray que leur bagage et quelques chevaux s'y perdirent: dont il fut si despité, qu'il s'en courrouça fort contre son Général, et parla fort haut; jusques à luy dire, qu'un jour il lui feroit raison, et qu'il le luy demanderoit une autrefois qu'à celle-là, d'autant qu'il vouloit plustost s'amuser au service de son roy, là où il voyoit bien qu'il y alloit du bon, qu'à son intérest particulier. On dit que Monsieur l'admiral, qui n'estoit endurant, mais fort superbe, à cause de sa faveur acquiesça un peu, voyant qu'il avoit tort, et qu'il l'avoit là envoyée contre son opinion et toute forme de guerre, et sur sa promesse et parole.

Il ne faut douter que s'il ne fust mort là, et se fust retiré avec le dit Admiral en France, qu'il ne luy eust demandé; car il avoit de l'humeur, tant pour la réputation de son honneur, que pour l'envie que chacun portoit au dit Amiral de la charge qu'il avoit eue par dessus de plus grands capitaines que luy. J'ay ouy discourir de tout cecy à un vieux gendarme du Dauphiné.

Qui voudra lire ce livre de M. de Bayard, y verra de beaux traits de valeur et de vertu, qui luisoient en ce bon chevalier, et ne se pourra saouler de les lire, ny de les admirer. Monsieur de Ronsard, entre autres plus grandes louanges qu'il donne à Monsieur de Montmorency, connestable depuis, dit qu'il estait compagnon de Bayard. Celle-là n'estoit pas trop petite, encore qu'il fust grand favory du Roy.

(Vie des Grands Capitaines.)

BIBLIOGRAPHIE

DU GUESCLIN.

Histoire générale de Cinq Rois, comprenant le régne de Philippe le Hardi et celui de ses successeurs, manusc. (1270-1322). Notice de l'abbé de CAUSSES sur l'histoire de ces cinq rois, manus.

Histoire de Bertrand du Guesclin, par Paul HAY, seigneur du Chastelet. In-fol., Paris, 1666.

ARGENTRÉ. *Chronique anonyme de sire Bertrand du Guesclin*, 1387.

— *L'Histoire de Bretagne*, des rois, ducs, comtes et princes d'icelle ; l'établissement du royaume, mutation de cette duché pour messire Bertrant d'Argentré, Paris, 1588. In-fol.

ANONYME. *Les prouesses et vaillances du preux et vaillant chevalier Bertrand du Guesclin*, imprimé nouvellement à Lyon, par Olivier Arnoullet, 1579, petit in-4° goth. avec fig. sur bois.

— *Bertrand du Guesclin*. In-fol. goth. fig. en bois. S. L. N. D. (Lyon, 1480.)

— *Les faits et gestes du noble et vaillant chevalier Bertrand Duguesclin*, fils de Regnault Duguesclin, seigneur de la Motte de Bron qui est un fort château à six lieues de Rognes en Bretagne, lequel eut trois fils de grant et faitz et admiroit aux armes du resgne du temps de Philippe le Bel, roy de France. Comme vous pourrez veoir cy aprés. Imprimé nouvellement à Paris.

— *Triomphe des Neuf preux*, ou Histoire de Bertrand Duguesclin, duc de Molines. — Abville, Gérard, 1487. Paris, Lenoir 1507. In-fol.

ANONYME. *Histoire des prouesses de Bertrand Duguesclin*. Lyon, 1529. In-4°.

Histoire de Bertrand Duguesclin. Composée nouvellement et donnée au public, avec plusieurs pièces originales, par messire P. H. D. C. (Hay du Chastelet). Paris, C. de Sercy, 1666. In-fol. et 1693. In-4°.

Histoire de messire Bertrand Duguesclin, connétable de France, duc de Molines, comte de Longueville et de Burgos, escrite en prose, l'an 1387 et mise en lumière par Claude Ménard. Paris, S. Cramoisy, 1618. In-4°. (Le manusc. original fut écrit par ordre de Jean d'Estouteville.)

Histoire de messire B. Duguesclin.... contenant les guerres, batailles et conquestes faites sur les Anglois et Espagnols et autres, durant les regnes des rois Jean et Charles V..... écrite en prose, l'an MCCCLXXXVII, à la requeste de messire Jean d'Estouteville.... et nouvellement mise en lumière par maître Claude Ménard.... Paris, en la boutique de Nivelle, chez S. Cramoisy, 1618. In-4°.

Histoire ecclesiastique et civile de Bretagne, par Don Pierre-Hyacinthe MORICE. 2 in-fol., Paris, 1750.

Histoire de Bretagne, par MORICE.

DON LOBINEAU. *Histoire de Bretagne*.

Guillaume de NANGIS. *Chronique*. Le continuateur de NANGIS.

GUYARD DE BERVILLE *Histoire de Bertrand Duguesclin*, par Guyard de Berville. Paris, 1767. R. In-12.

SECOUSSE. *Mémoires pour servir à l'histoire de Charles II*, roi de Navarre, surnommé le Mauvais. Paris, Durand, 1755-58. 2 vol. In-4°.

AYLA. *Cronice del Rey Don Pedro*.

Jacques LEFEBVRE. *Anciens mémoires du* XIV*e siècle*, depuis peu découverts, où l'on apprend les aventures les plus surprenantes et les circonstances les plus curieuses de la vie de Bertrand Du-Guesclin, traduit nouvellement par J. Lefebvre, prévôt et théologal d'Arras (tome 3 de la collection universelle des mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France. — Londres et Paris, rue d'Anjou, 1785.

Journal d'AUBERY, manusc.

Histoire de Charles V, par un moine de Saint-Denis, traduction française par le Laboureur.

Ed. de la BARRE-DUPARCQ. *Portraits militaires*, esquisses historiques et stratégiques. 3. In-8°.

— *Histoire militaire des femmes*, par Ed. de la Barre-Duparcq. 1. In-8°. Paris, aux frais de l'auteur, 1873. Imprimée à Evreux, chez Huissey.

Histoire d'Olivier de Clisson, connétable de France, par A. D. de la Fontanelle de Vaudoré. 2 vol. in-8°. Paris, Firmin Didot père et fils, 1825.

Mérimée. *Histoire de Don Pedro*, roi de Castille. In-8°, 1848, Charpentier.

D'Ossonville. *Vie de Louis de Bourbon.*

Chronique anonyme de sire Bertrand Duguesclin, publiée par Buchon dans le *Panthéon litteraire*. Paris, 1842.

Vie de Bertrand du Guesclin, dans les *Hommes illustres de la* France, par d'Avrigny. Tome 8.

Challamel. *Les Grands capitaines amoureux.* 1 in-12. Michel Lévy.

Chronique de du Guesclin, collationnée sur l'édition originale du XIV° siècle et sur tous les manuscrits, avec une note bibliographique et des notes par M. F. Michel. Paris. Béthune, 1830. In-18, fig.

De Fréminville. *Histoire de Bertrand du Guesclin*, considérée principalement sous le rapport stratégique, poliorcétique et militaire en général. Brest, Proux, 1841. In-8°.

Mazas (Alexandre). *Vie des grands capitaines français du moyen âge.* (Tome 3, *Vie de Bertrand du Guesclin*.... connétable de France. 2 parties en 1 volume.) 3° édit., 5 vol. in-8°, 1845. Lecoffre.

De Carné. *Etude sur les fondateurs de l'unité nationale en France*, 2 vol. in-8°, Sagnier et Bray, 1848.

Procès criminel fait à Pierre du Tertre, secrétaire du roy de Navarre, dans le recueil des pièces sur Charles le Mauvais, par Secousse.

Jugement rendu par Charles le Dauphin du Viennois, sur le différent meu entre Bertrand du Guesclin et Guillaume Felton (dans les actes de Bretagne).

Eustache Deschamps. Pièces morales et historiques, Paris, in-4° Crapelet. 1832.

Eustache Deschamps. *Œuvres inédites.* 2 vol. in-8°. Rheims et Paris. Techener, 1849 (Ed. Tarbé).

Armanet. *La rançon de du Guesclin ou les mœurs du* XIV° *siècle.* Pièce de théâtre (janvier 1844).

Villenave. *Du Guesclin* (article de la Biographie Michaud).

Mlle BLOUET. *Archéologie armoricaine.* Notes recueillies sur Bertrand du Guesclin (S. D. In-4°, pièce.)

DANIEL. *Histoire de France.* Paris, 1775, 17 vol. in-4°.

Chronique des religieux de Saint-Denis, contenant les règnes de Charles VI de 1380 à 1422, publiée pour la prem ere fois et traduite par L. Bellaguet, précédée d'une introduction, par M. de Barante, 6 in-4°. Paris, Crapel t, 1849. (Collection des documents inédits sur l'histoire de France.)

Henri MARTIN. *Histoire de France* depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789. Furne, 1840.

Lettres des rois, reines et autres personnages des cours de France et d'Angleterre, depuis Louis VII jusqu'à Henri IV. tirées des archives de Londres, par Brequigny et publiées par M. Champollion-Figeac, 2 in-4°. Imprimerie royale, 1847 (collection Documents inédits sur l'histoire de France).

FROISSARD. *Les chroniques de sire Jean Froissard,* publiées par Buchon, 3 in-8°.

Bertrand du Guesclin et son époque, par D. F. JAMIESEN, traduit de l'anglais, par J. Baissac. In-8°. Paris, Rothschild, 1866.

C. DARESTE. *Histoire de France,* depuis les origines jusqu'à nos jours. Plon, 1865.

— *Histoire du Languedoc.*

GUIZOT. *Histoire de France,* depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789, racontée a mes petits enfants. Hachette, 1873.

HUBAULT et MARGUERIN. *Grandes époques de la France.* In-8°. P. Dupont.

BONNECHOSE. *Bertrand du Guesclin,* connétable de France et de Castille, par Emile de Bonnechose, 1 in-12. Paris, Hachette, 1872.

BAYARD.

Histoire des gestes du preux et vaillant chevalier Bayard, Dauphinois (1516, manusc.), contenant plusieurs victoires par lui faites, des règnes des roys de France Charles huitième, Louis douzième et de François Ier de ce nom, tant en Italie, Naples et Picardie, qu'en d'autres pays (par Symphorien CHAMPIER, 1525, manusc.). A Lyon, Pierre Rigaud, en rue Mercière, au coing de rue Ferrandière, MDCII.

Symphorien CHAMPIER. *Histoire de Louis XII.*

— *Pierre du Terrail, seigneur de Bayard.* Ses gestes, en-

semble la vie du preulx chevalier Bayard, avec sa généalogie ; comparaison aux anciens preulx chevaliers : gentilx, israélites et chrétiens, ensemble oraisons, lamentations, épitaphes du dit chevalier Bayard. Contenant plusieurs victoires des roys de France Charles VIII, Louis XII et François Iᵉʳ de ce nom. Champier, Lyon, Gilbert de Villiers, MCCCCCXXIV, le XIIIᵉ de novembre. In-4ᵉ goth. fig.

La vie et gestes du preux chevalier Bayard, contenant plusieurs victoires par lui faites durant le règne des roys de France Charles huitième, Louis douzième et François premier de ce nom, tant es Italie, Naples et Picardie, que autres pays et régions (par Symphorien CHAMPIER). Paris, Bonfons. (S. D. In-4ᵉ goth. fig.)

ANONYME. *Histoire du chevalier Bayard*, lieutenant général pour le roy au gouvernement de Dauphiné et de plusieurs choses mémorables advenues en France, Italie, Espagne et es Pays-Bas, du règne des roys Charles VIII, Louis XII et François Iᵉʳ, depuis l'an 1489 jusqu'en 1524. 2ᵉ édition, à Paris, chez Abraham Pacard, rue Saint-Jacques, au sacrifice d'Abraham, MDCXIX avec privilége du roi.

Le loyal serviteur, mémoires du chevalier Bayard sans peur et sans reproche, lieutenant général pour le roy en son gouvernement de Dauphiné, et capitaine de cent hommes d'armes. Rédigés par le loyal serviteur, commençant en 1489 et finissant en 1524 (XVᵉ et XVIᵉ siècle), publiés dans la collection universelle des mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France, tome XIV et XV. Londres et Paris, 1786. In-8ᵉ.

La très-joyeuse, plaisante et recreative histoire, composée par loyal serviteur, de faiz, gestes, triomphes et prouesses du bon chevalier sans paour et sans reproche, le gentil seigneur de Bayard... de plusieurs autres bons vaillants et vertueux capitaines, qui ont été de son temps ; ensemble les guerres, batailles et assaulx qui de son vivant sont survenus étant en France, Espagne et Ytalie... Paris, Dupré, 1527. In-4ᵉ gothique.

Pierre ARTYR. *Epître de Pierre Martyr*, protonotaire apostolique et du conseil des Indes. Imp. à Alcala de Henares, 1530.

ÆMILIUS (Paulus). De rebus gestis francorum usque ad 1488, librii X additum est Chronicon Joan. Tilii. *Parisii vascosanus*. 1539. In-fol. Autres éditions, 1541-1550, à cette dernière est ajouté : Arnoldi Ferroni de rebus *Gestis Gallorum*. Libri IX usque ad Henricum II.

Jovius (Paulus). La vita di Gonzalvo di Cordova, detto il gran capitane scritta, per P. Gioio et tradotta per Lod Dominichi. Firenze Lod Torrentino 1550 ou 1552. In-8°.

Jacques Joffrey ou **Soffrey**. *Memorial de la mort et convoy faict au chevalier*.

Thevet (F.-André). *Les vrais portraits et vies des hommes illustres*, grecs, latins et payens, anciens et modernes. Paris, Kerner ou Guil. Chaudieu, 1584, 2 tomes en 1 vol. gr. in-fol. Le même ouvrage augmenté : *Histoire des plus illustres et savants hommes de leur siècle*..... Paris, 1670-71, 8 vol. in-12, fig.

Domenichi (Lod). *Facetie et motti arguti di alcuin eccel ingegni etc. Firenza*, 1548. In-8° (rare). — Facéties et mots substils d'aucuns excellents espritz et très-nobles seigneurs, en français et en italien (par Louis Domenichi). Lyon, Benoit Regaud, 1574. In-16.

Bouchet (Jean). *Le panégyrique du chevalier sans reproche* (Louis de la Trémouille). Bouchet, Poitiers, in-4° goth., 1527.

— *Les Annales d'Aquitaine*, faits et gestes des rois de France et d'Angleterre, pays de Naples et de Milan. Poitiers, Monnin, 1644. In-fol.

Vulson (Marc de), sieur de la Colombière..... *Le vray théâtre d'honneur et de chevalerie* ou *le Miroir historique de la noblesse*. Paris, Aug. Courbé, 1648, 2 vol. in-fol., fig.

D'Auton. *Histoire de Louis XII, roi de France*, père du peuple, et des choses mémorables advenues de son règne depuis l'an MCCCCXCVIII jusques en l'an MDXV, par messire Claude de Seyssel,... Jean Aton,... et autres; mise en lumière par Théodore Godefroy. Paris, A. Pacard, 1615, 2 tomes en 1 vol. in-4°.

— *Histoire de Louis XII, roi de France*, manusc., laquelle commence l'an 1501 et finit l'an 1506, de Jean d'Auton, historiographe du roi et abbé d'Angle, de l'ordre de St Augustin.

— *Histoire du recouvrement du duché de Milan*, faict en l'an 1515 par le roy François Ier (imprimée avec l'histoire du roi Louis XII. D'Auton).

— *Chronique du roi très-chrétien Louis XII*, par Jean d'Auton. Bibliot. imp., manusc., 1701.

— *Chronique* de Jean d'Auton, publiée pour la première fois d'après les manusc. de la Bibliot. du roi, avec notices et notes par P.-L. Jacob, bibliophile (Lacroix). Paris, Silvestre, 1834-35. 4 vol. in-8°.

ANONYME. *Propos mémorables des nobles et illustres hommes de la chrestienté.*

MORERY. *Dictionnaire* (au mot Bayard), édit. 1698.

EXPILLY. *Histoire du chevalier Bayard* et de plusieurs choses mémorables advenues sous les règnes de Charles VIII, Louis XII et François Ier, avec son complément par Claude Expilly, président au parlement de Dauphiné, et les annotations de Théodore Godfroy, augmentées par Videl. Nouvelle édit., à Grenoble, chez Jean Nicolas, marchand libraire, en la rue du Palais à la Palme. MDCLI, in-12. (Dans le même volume se trouvent) : *Annotations sur la vie du chevalier Bayard*, par Théodore Godfroy, historiographe de France, augmentées par Louis Videl, ci-devant conseiller et secrétaire du connétable de Lesdiguières.

GUICHARDIN. *Histoires des guerres* et choses advenues en la chrétienté sous Charles VIII, roi de France, et principalement de celle des Français en Italie, prise et tirée des grandes histoires de messire François Guichardin. Paris, B. Turrissan, 1568. In-8°.

HENRI IV. *Recueil des lettres missives de Henri IV.* Collection des documents inédits sur l'histoire de France, 8 vol. in-4°.

BRANTOME, 2 vol. in-8°, Desprès, 1839.

Histoire du chevalier Bayard, par M. Aimar, avocat à Lyon, chez Antoine Boudet, rue Mercier, MDCXCIX, avec privilége du roi, petit in-12.

ROMANCERO DE CHAMPAGNE, tome IV (1550-1750). Rheims, 1864. In-8°.

Chronique de Champagne.

Nouvelle histoire du chevalier Bayard, lieutenant-général pour le roy au gouvernement de Dauphiné, et de plusieurs choses mémorables arrivées en France, en Italie, en Espagne et aux Pays-Bas, sous le règne de Charles VIII, Louis XII et François Ier, depuis l'an 1489 jusqu'à l'an 1524, par le prieur de Lonval (Nicolas Bocquillot), à Paris, et Charles Robustel, rue Saint-Jacques, au Palmier, MDCCII, avec privilége du roi. Id. à Paris, Pacard, 1616. In-4°.

Nouvelle histoire du chevalier Bayard, par le prieur de Lonval, Paris, 1702, in-12 (par Bocquillot, d'après Bachet).

GALLÉAS CAPELLA. *Histoire de.....* de Bello Médiolanensi.

MARTIN DU BELLAY, seigneur de Langey. *Memoires.*

— *Eloge de Pierre Terrail*, dit le chevalier Bayard, par M. Gau-

thier, notaire de Grenoble. Discours qui a remporté le prix de la Société littéraire de cette ville, le 5 février 1789.

— *Eloge historique du chevalier Bayard*, qui a obtenu la première mention honorable au jugement de la Société littéraire de Grenoble, dans la séance publique du 5 février 1789, par M. Gagnon fils.

— *Eloge historique du chevalier Bayard*, ouvrage dont il a été fait mention honorable dans la séance publique de la Société littéraire de Grenoble, du 5 février 1789, par M. Dochier... (S. l. n. D). In-8°.

FLEURANGES. *Memoires du maréchal de Fleuranges*. (Collection des mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France). Londres, 1786, tome XVI.

Eloge de Pierre Terrail, dit le chevalier Bayard sans peur et sans reproche, suivi de notes historiques, morales et critiques, par M. Cosson, professeur de l'Université de Paris au collége Mazarin; à Amsterdam et Paris, chez J. Barbou, MDCCLXX. In-12.

Documents inedits tirés des collections manusc. de la Bibliothèque royale, des archives, et des bibliothèques des départements, publiés par Champollion-Figeac. (Tome Ier, imp. imp., in-4°.)

AYMAR DU RIVAIL. Aymari Rivalli, Allobrogis juris consulti ac oratoris libri de historia juris civilis et pontificii. *Venundantur Valentia in biblioteca Ludovici Olivelli bibliopole uuiversitatis Valen. jurati*, petit in-4°.

MARILLAC (Secrétaire de Charles, dernier duc de Bourbon). *Histoire du duc de Bourbon.*

MAUROY. *Histoire de La Valette.*

RÉNÉ D'ILES, *La vie de Bayard*, Limoges, Ardant, 1859. In-18.

Del compendio d'ell historie di Napoli, par Mambrino Roseo.

La vie du chevalier Bayard, sans peur et sans reproche. Paris, Montaudon, 1816. In-18.

Essai historique sur Pierre Terrail, dit le chevalier Bayard, par M. Piblot. Douai, Dérégnancourt, 1816. In-12.

MEZERAI.....

COMBES. *Eloge de Pierre Terrail*, dit le chevalier Bayard..... Qui a remporté le prix de l'Académie des sciences, arts et belles lettres de Dijon, en 1769. Dijon, Causse, 1769. In-8°.

VINCENT (de Lyon). *Eloge de Pierre du Terrail*, dit le chevalier Bayard, proposé par l'Académie de Dijon, 1769, Dijon, Defay, 1771. In-8°.

DUTEMS (l'abbé). *Eloge de Pierre Terrail*, appelé le chevalier Bayard..... Genève et Paris. Valade, 1770. In-8°.

JAL. *Dictionnaire historique.* (Voir au mot *Bayard.*)

DE BELLOY. *Tragédie de Gaston* et *Bayard*, 1769.

PHILIPPE DE COMMINES. *Memoires*..... .

Abbé BONNEVIE. *Eloge de Bayard*,..... prononcé le 27 septembre 1789, dans l'église principale de Mézières, le jour anniversaire de la levée du siége de cette ville, en 1521. Paris, Audin, 1818. In-8°.

Eloge de Bayard, par M. le Boucq, professeur de rhétorique, à Chartres.

Eloge de Bayard, par l'abbé Talbert, chanoine de Besançon.

Histoire de François Guichardin.

ULLAN (Jean). *Vie de l'empereur Charles V (Quint).*

Notice sur l'eglise Saint-André de Grenoble, in-8°.

Biographie universelle (Michaud). Article par Fiévée. Paris, Mme Desplaces, 1834..

ANONYME. *Bayard*, chevalier sans peur et sans reproche, ses incroyables faits d'armes. Paris, Vauquelin, 1816. In-18.

DELANDINE DE SAINT-ESPRIT. *Histoire de Bayard.* Paris, Debécourt. 1842. In-18.

Histoire de Pierre Terrail, seigneur de Bayard, par Henri d'Audigier. Paris, Dupray de la Maherie, 1862. In-18.

HENRI D'AUDIGIER. *Histoire de Bayard*, 1863.

ELYSEE DE MONTAGNAC. *Les Ardennes illustrées.* 2 in-4°, Rothschild.

HENRI MARTIN. *Histoire de France* depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789, par H. Martin. Paris, Furne, 1860.

FEILLET. *Histoire du gentil seigneur de Bayart*, composée par le loyal serviteur et abrégée à l'usage de la jeunesse, par A. Feillet. Paris, Hachette, 1872. in-12.

PHILIPPE LEBAS. *Dictionnaire encyclopédique de la France* (Bayard). Didot, 14 vol., 1840.

PASQUIER. *Recherches sur la France.* Didot, 2 vol. in-12, 1849.

L'abbé BANDELLE. *Eloge du chevalier Bayard*, prononcé le 27 septembre 1832, dans l'église de Mézières, pour l'anniversaire de la délivrance de cette ville. Mézières, imp. de Lelaurin-Martinet, 1832. In-8°, pièce.

RÉNÉ DE MONTLOUIS. *Bayard à Lyon ou un tour de page*, suiv, d'autres épisodes. Limoges et Paris. Ardant (1863). In-18.

GUYARD DE BERVILLE. *Histoire de Pierre Terrail*, dit le chevalier Bayard, sans peur et sans reproche. Nouvelle édition. Paris, de Hansy, le jeune. MDCCLXVIII. Id., id., id. — Treize éditions, de 1768 à 1845.

TERREBASSE (Alfred). *Histoire de Bayard*. 2e édit. Lyon, T. Laurent, 1831. In-12.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

BAYARD.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Saint-Denis. — Imprimerie J. BROCHIN.



